

Maximes anthroposophiques

Lucio Russo

Aux lecteurs

De décembre 2007 à février 2009, Lucio Russo a lu et commenté, pour un petit groupe d'amis, les *Maximes anthroposophiques* de Rudolf Steiner (Antroposofica, Milan 1969). Ce travail a été enregistré, et il est actuellement en cours de transcription (réalisée par Carin Just et Roberto Marcelli) et de re-élaboration (de la part de l'auteur).

Le livre se compose de deux parties : la première, *La voie cognitive de l'anthroposophie*, comprend 78 maximes et lettre ; la seconde, *Le mystère de Michel*, 107 maximes et 30 lettres.

En accord avec l'auteur, nous avons décidé de publier ce travail en suivant l'ordre des maximes et des lettres, et non pas, comme nous avons fait jusqu'à présent, celui des « rencontres », en cherchant en outre à lui conserver, autant que possible, le caractère de l'exposition orale.

Au bénéfice du lecteur, chaque groupe de maximes sera accompagné des indications bibliographiques qu'il a été possible de retrouver.

Nous conseillons de compléter l'étude du présent travail par celui du livre de Rudolf Steiner : *Lettres aux membres*. 1924 — Antroposofica, Milan 1989.

À Claudia, qui m'a donné son cœur, et pas seulement un coup de main.

Première partie :

La voie cognitive de l'anthroposophie

Maximes 1/2/3

Savez-vous que je me sens particulièrement lié à cet ouvrage, étant donné que je le considère comme une sorte de « testament spirituel » : Steiner mourut le 30 mars 1925, ces maximes et lettres furent publiées entre février 1924 et avril 1925 (dans le *Bulletin pour les membres de la Société Anthroposophique*).

Nous nous en sommes occupés déjà, voici quelques années ; occupons-nous en de nouveau à présent, en espérant, dans l'intervalle, avoir un tantinet grandi et pouvoir mieux les approfondir.

1) « *L'anthroposophie est un chemin de connaissance qui voudrait conduire le spirituel qui est en l'être humain au spirituel qui est dans l'univers. Elle surgit chez l'être humain comme un besoin du cœur et du sentiment. Elle doit trouver sa justification dans le fait d'être en mesure d'offrir une satisfaction à ce besoin. Ne peut reconnaître l'anthroposophie que celui qui trouve en elle ce qu'il cherche à cause d'une exigence intérieure qui est la sienne. Peuvent par conséquent être anthroposophes seulement ces êtres humains qui ressentent certains problèmes sur l'être de l'homme et du monde comme une nécessité vitale, de la même manière que l'on ressent la faim et la soif* ».

Nous trouvons ici, en apparence, une définition de l'anthroposophie. Pourquoi dis-je « en apparence » ? Parce que parler d'une « définition » de l'anthroposophie c'est impropre, à partir du moment où le « vivant » — et telle est l'essence de l'anthroposophie — se prête à être « caractérisé » (des points de vue les plus divers), mais non pas à être « dé-fini ».

Ce qui compte, plutôt, c'est que l'anthroposophie est dite un « chemin », et donc pas une « théorie », une « doctrine » ou un « système ». Et qu'est-ce qu'un chemin ? C'est vite dit : une *méthode*.

Entre la science de la nature (galiléenne) et la science de l'esprit il y a, en effet une *continuité d'esprit* mais une *discontinuité de méthode* (puisque les réalités qu'elles explorent sont différentes) ; et de la même façon que s'est posé un problème de méthode (synthétique ou analytique, déductive

ou inductive) lorsqu'est née la science naturelle (qu'il suffise de penser au *Discours sur la méthode* de Descartes), il s'est aussi posé un problème de méthode lorsqu'est née la science de l'esprit. Qu'est-ce que, par exemple, *L'initiation* de Steiner (sous intitulée : *Comment se réalisent les connaissances des mondes supérieurs ?*) (1), sinon un « discours sur la méthode » ? Et qu'est-ce que cette méthode, sinon un *pragma* (2) : c'est-à-dire, une procédure qui dépasse la dichotomie ordinaire entre le penser et le faire, en s'avérant, pour ainsi dire, dans une *théorie pratique* ou dans une *pratique théorique* ? (À savoir dans une heureuse synthèse de culture et de vie qui résout l'opposition entre une culture sans vie et une vie sans culture ou, pour le dire avec Schiller, entre la culture « barbare » et la vie « sauvage ») (3).

Dans ce sens, l'étude peut être considérée déjà comme un exercice ; à condition, évidemment, qu'il s'agisse vraiment « d'étude », et non d'une simple lecture, comme celle qui se fait quand on est mus par la curiosité ou par un intérêt tiède, et non par une exigence de l'âme qu'on ne peut supprimer. « Peuvent pour cette raison être anthroposophes — dit précisément Steiner — seulement ces êtres humains qui ressentent certains problèmes de l'être de l'homme et du monde comme une nécessité vitale, de la même manière que l'on ressent la faim et la soif ».

En tout cas, pour pouvoir « conduire le spirituel qui est en l'être humain au spirituel qui est dans l'univers », il faut avant tout se demander s'il y a un spirituel chez l'être humain. Sur la foi, par exemple, de ce qui fut dit au VIII^e concile œcuménique, tenu à Constantinople en 869, de spirituel dans l'homme *il n'y a rien*. En ce lieu, on établit en effet que l'être humain n'est composé que d'une âme et d'un corps, et que c'est l'âme qui dispose de certaines facultés spirituelles. Soutenir que l'être humain (pour autant qu'il est fait à l'image et ressemblance du Dieu *Un et Trin*) est constitué d'esprit, d'âme et de corps (comme on le lit chez Origène et chez Paul) fut considéré dès lors comme une hérésie.

Nous, à l'inverse, nous savons bien qu'*il y a* un esprit chez l'être humain : il faut seulement le découvrir ; pour faire cela, la tête ne suffit pas, cependant, l'âme et le corps servent aussi.

C'est vrai que la « voie du cœur passe par la tête » : mais pour le coup elle *y passe* bien, mais ne s'y arrête pas. Une chose est, en effet, de rester fermer (ahrimaniquement) dans la tête, une autre est de se porter au-delà de la tête (avec Michel Archange ; de la même façon qu'une chose est de se porter au-delà de la tête, et une autre d'en rester (lucifériquement) en deçà.

Nous savons aussi que pour « conduire le spirituel qui est dans l'être humain au spirituel qui est dans l'univers », il suffit simplement d'aller dormir. Mais que doit-on faire si l'on veut le conduire consciemment ? À savoir, que doit-on faire pour amener la conscience et l'esprit humains à la rencontre de la conscience et de l'esprit cosmiques ?

On doit en premier lieu connaître et expérimenter le penser comme une *réalité vivante* : à savoir comme une *force* ordinairement méconnue.

Pour Freud, par exemple, la force (la *libido*) n'est pas celle spirituelle de la pensée, mais plutôt la force biochimique de la « psycho-sexualité », alors que pour Jung, c'est la force affective ou émotive de la « psyché ». Tous deux se représentent donc la *libido* comme une force ou une énergie *autre* que celle de la pensée avec laquelle ils la pensent. Mais pourquoi donc celle de la *libido*, devrait-elle être seulement la force de la volonté instinctive ou du sentiment, et non pas aussi celle de la pensée ?

Le fait est — comme dit Massimo Scaligero — que « l'homme connaît, et de quelque manière domine, le monde au moyen de la pensée. La contradiction, c'est qu'il ne connaît ni ne domine la pensée. La pensée demeure un mystère en soi » (4).

Le « spirituel qui est chez l'être humain » doit donc être amené à la conscience.

« Elle surgit chez l'homme — dit Steiner — comme un besoin du cœur et du sentiment ». Vous rappelez-vous ce qu'on recommande dans Matthieu ? On recommande de « ne pas donner les perles aux pourceaux » : à savoir de ne pas donner à l'*âme sensible* ce qui est destiné à l'*âme consciente*. Non pas parce que — que cela soit bien clair — l'on doive déprécier ceux qui ne ressentent pas, spirituellement, « la faim et la soif », mais parce que, leur moment n'étant pas encore arrivé, ils ne seraient pas en mesure d'apprécier les « perles ».

« Donner les perles aux pourceaux » signifie, par conséquent, ne pas respecter *ni les perles, ni les pourceaux* ; cela signifie ne pas attendre le moment juste (le *kairòs*), parce que l'on se plie à la tentation (narcissique) de montrer aux autres combien l'on est braves, beaux et bons (sinon carrément « illuminés »), en oubliant ainsi que nous sommes tous débutants : à savoir, des « *s'initiants* » et non pas des « initiés ».

Si vous voulez un exemple de ce que veut dire « ressentir certains problèmes sur l'être humain et du monde comme une nécessité vitale, comme l'on ressent la faim et la soif », lisez alors les *confessions* de Tolstoï.

Je vous en transmets ici seulement un passage : « Sinon aujourd'hui, demain viendront les maladies, la mort pour les personnes aimées, pour moi, et il ne restera rien sinon la pourriture et les vers. Les choses que j'ai faites, celles qui ont été, seront oubliées ; tôt ou tard, moi non plus je ne serai plus. Et alors pourquoi donc se vouer à faire ? Comment un homme ne peut-il pas voir cela et vivre ; voici ce qui est surprenant. On peut seulement vivre tant qu'on est enivré de vie ; mais à peine l'ivresse passée, on ne peut pas ne pas voir que tout ceci n'est qu'illusion et tromperie stupides ! »

(5)

Morale de la fable : chercher à amener *tout le monde à l'anthroposophie* est une chose bien différente que de chercher d'amener *l'anthroposophie à tous*, en courant ainsi le risque d'en infirmer la vigueur ou l'esprit (pensez un peu que Steiner déclare, non seulement que l'esprit doit être communiqué à l'humanité d'aujourd'hui avec le plus grand sérieux et avec une précision scientifique) (6), mais il parle aussi — et je ne me souviens plus de l'endroit — de la nécessité d'une « entrée virile dans le monde sévère de l'esprit »).

D'un autre côté, comment pourrait-il « reconnaître l'anthroposophie » celui qui ne la recherchât pas « à cause d'une exigence intérieure à lui », c'est-à-dire celui qui, n'ayant pas senti « de besoin du cœur et du sentiment », ne fût pas en mesure d'expérimenter ce que celle-ci peut « offrir une satisfaction à ce besoin » ?

« Il ne m'importe pas beaucoup — déclare Steiner — que mes ouvrages principaux se diffusent dans le monde en milliers d'exemplaires ; ce qui m'intéresse beaucoup, au contraire, c'est qu'ils soient compris et que leur véritable impulsion profonde soit saisie » (7)

C'est donc la *qualité* qui compte et non pas la *quantité*. (« La racine de toute culture vraie » — dit Nietzsche — se trouve dans « le désir ardent des hommes à *se régénérer* comme des saints et des génies » (8).

Par conséquent l'anthroposophie existe pour tous, mais tous ne sont pas (prêts) pour l'anthroposophie.

Savez-vous à ce sujet, ce que dit Eduard von Hartmann, lors d'un entretien avec Steiner, concernant la gnoséologie ? Je vous le lis : « Sur ces sujets, on ne devrait jamais publier de livres, mais seulement des photocopiés en petit nombre d'exemplaires, éventuellement une soixantaine, parce qu'en Allemagne, sur soixante millions d'habitants, il n'y pas plus de soixante personnes qui ont de l'intérêt pour ces choses » (9)

Avis, donc, à toute promotion ou divulgation de ne pas faire, *volens nolens* le jeu de la paresse. Je sais que ce n'est pas simple. (« Il arrive souvent — observe Steiner — que les adeptes d'une conception du monde gâtent grandement ce que ses fondateurs ont exposé de manière parfaitement juste ») (10).

Vous pourriez éventuellement penser, par exemple, que moi je suis ici pour faciliter les choses. Mais il n'en est pas ainsi : je ne suis pas ici pour faciliter ou compliquer ces choses, mais pour chercher à témoigner, aussi peu que je puisse le faire, que l'anthroposophie — comme l'affirme Steiner — est une « haute école de pensée » (« J'espère que l'on comprenne — affirme-t-il en outre — combien il est bénéfique qu'au sein de la Société anthroposophique émergent des activités visant une élaboration gnoséologique la plus rigoureuse ») (11).

N'est-ce pas la paresse, d'ailleurs, qui fait préférer à beaucoup toutes ces voies, prétendues « spirituelles », qui promettent des sensations et des émotions, mais n'exigent pas (parce que — dirait Hegel — « misologiques » [détestant la logique, *ndt*]) de « se casser la tête » ? Le fait est, à

l'inverse, que la tête, si nous voulons découvrir l'esprit *vivant*, nous devons justement « nous la casser ». Au jour de Pâques, ne brisons-nous pas l'œuf, pour découvrir le cadeau qu'il renferme ? Et ne rompons-nous pas la tirelire (ou cagnote italienne : au sens vrai, donc tire-lire ! *ndt*), pour prendre les pièces de monnaie qu'elle contient ?

De toute manière, étant donné que je sais que celui de la divulgation est un sujet très « délicat », je voudrais vous lire cet autre passage de Steiner : « Combien souvent on pose sans cesse cette question : pourquoi les livres sont-ils écrits de manière si incompréhensible ? Ne serait-il pas possible de les écrire d'une manière plus claire ? Quelques-uns suggèrent aussi ce qu'il faudrait faire pour les écrire de manière beaucoup plus simple. Il est nécessaire de se défendre d'atteindre trop de simplicité, car elle n'élève que l'égoïsme. S'il était aussi facile d'arriver à la science de l'esprit, n'importe qui pourrait y parvenir sans dépasser son propre égoïsme. Dans le travail spirituel qu'il faut développer quand on s'engage, on élimine déjà une partie de son propre égoïsme, on parvient ainsi de manière moins égoïste à ce que l'on entend atteindre avec la science de l'esprit, lorsqu'on doit s'appliquer un peu par rapport à une exposition trop facile. Nous avons rencontré quelqu'un qui disait : beaucoup travaillent toute la journée et quand au soir ils s'apprêtent à lire des livres difficiles, il n'en viennent pas au bout. Il faudrait lire des livres lisibles avec facilité. Nous avons répondu : pourquoi devrait-on les empêcher d'employer le peu de temps dont ils disposent pour lire ces livres qui ont été écrits justement en pleine intention selon les exigences du monde spirituel ? Pourquoi doivent-ils utiliser leur temps à lire des livres qui sont les plus simples mais qui banalisent les choses, même si éventuellement en mots, ils restituent le même contenu ? Ainsi les âmes ne se mettraient pas dans les mêmes conditions, mais plutôt on emporterait dans la vie banale justement ce que l'on devrait éloigner de la banalité, même eu égard à la façon dont on vit dans un autre domaine » (12).

Comme vous le voyez, il est possible de banaliser les choses en donnant « le même contenu », mais avec un *esprit différent*.

Quand est-ce que l'homme ressent donc « comme un besoin du cœur et du sentiment » ? Quand, tout en s'étant rassasié — grâce à la connaissance ordinaire — du monde sensible, il continue à ressentir la faim et la soif : faim et soif de « signifié » ou de « sens » (« Celui qui boit de cette eau aura de nouveau soif ; celui qui, à l'inverse boira l'eau que moi je lui donnerai, n'aura plus soif éternellement » — **Jean 4**, 13).

Beaucoup perçoivent obscurément un tel besoin (tant et si bien que c'est de celui-ci, selon les dires de Viktor Frankl, que proviendraient les névroses « noogènes » ou existentielles) (13), mais peu le portent ensuite en conscience et luttent pour le satisfaire, en se libérant des préjugés du « conscient collectif » : à savoir, de ceux de la culture matérialiste ou spiritualiste, inspirée par les « esprits du temps » irréguliers.

J'ai lu, par exemple, qu'une enquête organisée par l'Église, aurait établi que 35% des Italiens croient en la réincarnation. Mais combien de ceux-ci seraient-ils disposés à transformer leur « croyance » en « certitude » scientifico-spirituelle, sans s'occuper de tout ce qu'en pense l'Église ou l'actuelle « communauté scientifique » (celle représentée — pour nous entendre — par la Montalcini, par Hack, Dulbecco, Veronesi, Boncinelli, etc.) ?

Savez-vous, en réalité, qui nous sommes, nous ? Nous sommes les survivants des *goulag* ou des *campes* de la « culture » contemporaine : ou bien, de tout ce que l'école, la presse, la radio, la télévision, le cinéma ou Internet, nous administrent quotidiennement.

Écoutez ce que Nietzsche écrivait déjà en 1876 : « On n'a plus aucune idée de la distance qui sépare le sérieux de la philosophie et le sérieux d'un journal. Ces gens ont perdu aussi l'ultime reste, non seulement d'un sentir philosophique mais aussi d'un sentir religieux, et ils ont troqué tout cela non pas avec l'optimisme, mais avec le journalisme, avec l'esprit et le manque d'esprit du jour et des journaux » (14).

Et nous voici donc ici, en rescapés (et en « miraculés »), à étudier l'anthroposophie, dans l'espoir de donner finalement une réponse aux questions qui naissent du plus profond du cœur.

Qu'est-ce que l'anthroposophie, en fait ? (Permettez-moi de vous dire pour cette fois-ci « ce qu'elle est », et non pas, comme il serait juste, « Qui elle est »). L'anthroposophie est un « cheminement de la connaissance » qui voudrait amener à la conscience, à fin de *nous former*, et non de *nous informer*, ce qui vit et œuvre dans l'inconscient. « L'être humain vrai et réel — affirme justement Steiner — s'annonce dans le sentiment obscur, dans la vie inconsciente de l'âme et, au moyen de la recherche anthroposophique, il doit être mis au monde dans la conscience ».

À partir du moment où un tel « être humain vrai et réel » se trouve aujourd'hui en grave danger (au point que la soi-disant « question sociale » s'est désormais transformée en « question anthropologique »), permettez-moi de vous lire, pour conclure, ces fortes paroles, toujours de Nietzsche : « Qui consacrera, au sein de tels dangers de notre époque, ses services de gardien et de cavalier à l'humanité ? (...) Qui tiendra haute l'image de l'être humain, alors que tous ne ressentent en eux autrement que le ver de l'égoïsme et une peur de chien, et sont si déçus de cette image au point de se réduire à l'animalité ou carrément à la mécanique stricte » ? (15).

2) « L'anthroposophie est médiatrice de connaissances obtenues par voie spirituelle. Mais elle l'est seulement parce que la vie quotidienne et la science, fondée sur la perception des sens et sur l'activité de l'intellect, conduisent à une limite du cheminement de la vie, au-delà de laquelle, une fois atteinte, l'existence de l'âme humaine devrait périr, si celle-ci n'était pas en mesure de franchir cette limite. La vie quotidienne et la science ne conduisent pas à cette limite d'une manière qui soit nécessaire pour s'y arrêter, mais à cette limite-là de la perception des sens ; c'est au travers de l'âme humaine elle-même que s'ouvre la vue sur le monde spirituel. »

Voyez-vous, dans le cas où nous demanderions à un catholique, ou à tout autre « homme de foi » quelconque, si notre connaissance est ou pas limitée, il nous répondrait qu'elle l'est, et que justement à cause de cela, il est nécessaire de « croire ».

Mais quel est le problème ? C'est qu'ainsi l'on confond la *partie* avec la *totalité* : à savoir, que l'on confond la connaissance fondée sur les sens et l'intellect, qui est effectivement limitée, avec la connaissance *tout court* ; Ce qui est autant incorrect que ce le serait d'étendre la limitation d'un sens singulier (la vue par exemple, ne connaît pas les sons, tout comme l'ouïe ne connaît pas les couleurs) à l'organisation sensorielle complexe, à partir du moment où c'est justement celle-ci, en se servant des autres sens (et rappelons-nous à ce propos que la science de l'esprit en reconnaît bien douze), qui comble les « lacunes » que chacun de ces sens présente singulièrement.

Il faut donc distinguer, et non pas généraliser ou mettre tout le monde dans le même bain.

Tout le monde sait, à ce propos, que, sous la conscience de veille ordinaire, se révèlent la conscience de rêve, la conscience du sommeil, et celle de la mort : mais tout le monde ne sait pas qu'au-dessus de cette même conscience, il est possible de développer d'autres niveaux de conscience (correspondants), en vertu desquels l'on peut connaître ce que l'on ne pensait être qu'objet de foi auparavant, *parce que inconscient*.

Grâce à la science de l'esprit, nous savons en effet que de la même façon que l'on peut connaître, grâce à la conscience basée sur les sens et l'intellect, la réalité inorganique, ainsi peut-on connaître, grâce à la conscience *imaginative* (à une « activité de rêve éveillé »), la réalité vivante, grâce à la conscience *inspirée* (à une « activité de sommeil éveillé »), la réalité animique (ou de vie de l'âme en tant que telle, *ndt*), et, grâce la conscience *intuitive* (à une « activité de mort éveillé »), la réalité spirituelle.

Qu'en résulte-t-il ? Que ne pourrait se prétendre proprement « illimitée » qu'une connaissance découlant d'un sujet (ou d'un Je), qui se fût conquis la liberté de se mouvoir entre de tels niveaux et d'avoir ainsi accès à la *Vérité*, comme ensemble de toutes les vérités, ou à la *Réalité*, comme ensemble de toutes les réalités.

Un je qui serait vraiment un « Je », ou un être humain qui serait vraiment « humain » (un *atman* ou un « homme spirituel »), disposerait donc, librement, de tous les niveaux de conscience ; et comme il lui apparaîtrait fantaisiste ou superstitieux, par exemple, d'aborder la réalité inorganique de

manière imaginative, ainsi lui apparaîtrait-il fantaisiste et superstitieux d'aborder intellectuellement la réalité organique. Et pourtant, c'est justement ce que l'on fait aujourd'hui, et c'est justement cela qui alimente démesurément l'actuelle superstition matérialiste. On est effectivement superstitieux — vous m'avez entendu le proclamer d'autres fois — non seulement quand on croit à ce qui n'existe pas, mais aussi quand on ne croit pas à ce qui existe.

Considérez, en outre, que l'évolution qui nous a amenés à la cérébralité et à l'intellectualité, est la même qui, à présent, presse à nous amener au-delà de la cérébralité et de l'intellectualité (à savoir, à la pensée et à la conscience imaginatives).

Je me rappelle que Fausto Antonini (maître de mes 25 ans) estimait beaucoup un ouvrage de Renato Balbi, dans lequel on soutenait que la cortex cérébral est le plus récent résultat d'une stratification neuronale (le résultat « historique », pour ainsi dire, d'une très longue évolution « préhistorique ») (16).

Ceci nous dit qu'il y a eu une évolution humaine *pré-corticale* (celle à laquelle nous nous référons quand nous parlons, en termes anthroposophiques, de l'évolution du corps physique, du corps éthérique, du corps sensible, de l'âme sensible et de l'âme rationnelle et affective), qu'il y a eu une évolution *corticale* (celle scientifico-naturelle de l'âme consciente), et qu'il y en aura une autre *post-corticale* (celle scientifico-spirituelle de cette même âme consciente).

On a coutume de parler aujourd'hui — vous le savez bien — de « post-modernité ». On aurait raison de le faire, cependant, si seulement par cette expression l'on se référât — ce qui n'est pas — au commencement de l'évolution post-corticale ou post-intellectuelle (éthérique).

Avec ceci, qu'il soit clair, que nous ne devons pas penser à une abolition du cortex ou de l'intellect, mais bien plutôt à un développement des niveaux de conscience qui viennent s'ajouter à celui ordinaire (tout comme le développement, que sais-je, de l'olfaction n'abolit pas celui du goût, mais s'y adjoint).

Il s'agit, en somme, de développer et d'étendre, dans un sens *qualitatif* et *vertical*, l'horizon de la conscience (approfondissement donc, *ndt*).

Écoutez, à ce propos, tout ce que dit Rudolf Steiner : « Aujourd'hui, on est souvent d'avis que de quelque manière l'anthroposophie part de l'une de ces attitudes animiques nébuleuses qui, dans le temps présent, se situent parmi les tendances mystiques ou occultistes. On se trompe absolument en attribuant à l'anthroposophie un fondement de ce genre, vraiment très discutable. En effet, ne peut le faire que celui qui ne la connaît que superficiellement ou bien au travers de ses opposants.

L'orientation de base de la conscience anthroposophique n'est pas seulement dans le sens, indiqué par moi hier, mais dérive, dans un sens encore plus exact, de la tendance scientifique du temps présent qui, en effet, n'est absolument pas contestée pour son caractère scientifique ni non plus pour son importance. » (17)

3) « Il y a des hommes qui croient qu'avec les limites de la perception des sens, sont posées aussi des limites à tout autre cognition. S'ils portaient attention à la manière dont ils deviennent conscients de ces limites, ces hommes découvrirait aussi au sein cette conscience les facultés pour franchir ces limites. Le poisson nage à la limite, sous la surface de l'eau ; il doit s'en tenir là, parce que les organes physiques pour vivre hors de l'eau lui font défaut. L'homme arrive à la limite de la perception des sens ; il peut reconnaître que, tout au long du chemin qui l'a mené là, il a acquis des forces de l'âme pour vivre, au plan de la vie de son âme, dans l'élément qui n'est pas embrassé par la perception des sens ».

On sait qu'un fou qui reconnaît être « fou », n'est pas fou. Et pourquoi ? Parce que pour pouvoir reconnaître la folie il doit l'objectiver, et donc la distinguer de soi.

Nous avons donc un « objet » (la folie), et un sujet qui, pour autant qu'il est en mesure de l'observer et de la juger, en est extérieur (à l'extérieur de sa frontière ou de sa limite).

Domage, donc, que l'on ne fasse pas le même raisonnement quand on parle des limites de la connaissance. Ce n'est fortuitement que Steiner donne l'exemple du poisson, justement, à cause du fait qu'il ne peut pas sortir de l'eau, le poisson n'est pas en mesure de la reconnaître comme une limite.

Si nous ne vivions qu'à l'intérieur du « fini » (du limité), tout comme le poisson ne vit que sous l'eau, nous ne pourrions pas nous poser comme problème le fini ; si, à l'inverse, comme cela se produit, nous le posons comme tel, cela veut dire alors que nous en avons une conscience quelconque, et que pour autant que nous l'avons, cela implique donc, qu'en tant que sujets, nous en sommes à l'extérieur.

En ne nous rendant pas compte de ceci, que faisons-nous ? Nous projetons l'infini (l'illimité) à l'extérieur, en lui attribuant ainsi un sujet (matériel ou spirituel) *autre* que nous. Les matérialistes le projettent en effet sur la matière ou sur l'énergie (« tout — disent-ils — est matière ou énergie »), quand ce n'est carrément pas sur le « hasard » (comme le fait Jacques Monod) (18) ; tandis que les spiritualistes le projettent sur une entité métaphysique, qu'ils jugent par conséquent « omnisciente » (outre que « omnipotente »). Les uns et les autres imaginent donc une « conscience supérieure » (ou en ce qui concerne le hasard, une « inconscience supérieure »), mais ils l'imaginent transcendante, et donc inatteignable.

En partant de la conscience de la limite, on peut cependant dépasser la limite sans renoncer à l'immanence.

Et quelle est la limite ? Nous l'avons dit : celle de la conscience fondée sur la perception sensible et sur l'intellect assujetti à l'organe cérébral.

À l'intérieur de cette limite, qui est celle « mécanique » ou, pourrions-nous dire aussi, « informatisée » ou « de l'ingénierie », la conscience intellectuelle est maîtresse, absolument maîtresse. Il est donné à tous, en effet, de constater la maîtrise et l'efficacité par lesquelles l'intellect opère dans le domaine de la réalité inorganique : c'est-à-dire dans celui de la mort ; non seulement car la technologie nous démontre que l'intellect, dans le domaine de la mort, réussit même à être « créatif ».

Mais il n'y a pas seulement la réalité de la mort ; il y a aussi celles de la vie, de l'âme et de l'esprit. Cela signifie que, en vertu de la conscience intellectuelle, nous avons accès à *un quart* de la réalité, et c'est justement ce quart qui constitue la limite. Dans le cas où nous portions attention — selon tout ce que dit Steiner — *au comment* nous devenons conscients d'une telle limite, nous découvririons dans cette conscience aussi la faculté apte à la dépasser.

Pour découvrir, soit comment nous devenons conscients de la limite, soit les facultés qui servent à la dépasser, nous ne pouvons faire autrement, toutefois, que de nous adresser à *La Philosophie de la Liberté*, étant donné que celle-ci nous permet de comprendre et d'expérimenter que le *pensé* (la limite) est une chose, et le *penser* (ce qui la franchit) en est une autre.

Vous rappelez-vous ? Le penser qui pense l'objet lui est tellement dévoué qu'il s'oublie lui-même. Notre attention est entièrement tournée, en effet, sur le pensé, et non pas sur le penser qui nous permet de déterminer et de connaître l'objet. Comme vous le voyez, il y a aussi une réalité qui passe sans être observée, et qu'il serait au contraire décisif de s'efforcer d'observer (au moyen, par exemple, de l'exercice de la concentration). (Steiner écrit : « Pour quiconque dispose de la capacité d'observer la pensée — et avec un peu de bonne volonté, tout homme normalement organisé peut avoir cette capacité — une telle observation est la plus extraordinairement importante de toutes celles qu'il peut faire ») (19).

Le fait est que, de nuit, nous dormons eu égard au pensé, tandis que, de jour, nous dormons eu égard au penser : c'est comme de dire que, de nuit, nous dormons eu égard au fini (au limité), tandis que, de jour, nous dormons eu égard à l'infini (l'illimité).

Nous pourrions aussi nous réveiller de jour — c'est vrai —, mais tout le monde n'a pas, malheureusement, la bonne volonté nécessaire pour cette entreprise (exploit, performance..., aussi, c'est dire ! *ndt*).

Écoutez un peu ce que dit Steiner à ce propos : « Pour s'approcher de la science de l'esprit (de caractère, *ndt*) anthroposophique, on exige beaucoup de choses des hommes, ce qui n'est pas aisé. Des courants existent aujourd'hui pour un renouvellement de l'esprit, des gens existent qui expliquent aux hommes comment il est suffisant, éventuellement, de s'étendre sur un divan et de s'abandonner à soi-même : alors le je supérieur, et le Dieu, et que sais-je autre chose encore, se raviveraient en l'homme, sans qu'il fût nécessaire de se conquérir des concepts aussi difficiles, comme on doit le faire dans la science de l'esprit (à caractère, *ndt*) anthroposophique (...) On écoute plus volontiers de telles gens, bien plus que celui qui parle d'une manière malaisée de tout ce dont il est possible sinon d'amener les hommes à la compréhension des devoirs incombant à l'âme consciente (...) Pour arriver à ceci, il est certes nécessaire de s'absorber dans une quantité notable d'ouvrages, ce qui est très incommode » (20).

En revenant à notre sujet, nous devrions donc apprendre à distinguer le *pensé* (physique) du *penser* (éthérique), le penser de la *conscience pensante* (astrale) et la conscience pensante du *Je* (spirituel). Il s'agit en effet d'une hiérarchie des niveaux de conscience ou bien, pour le dire ainsi, d'une « échelle » que nous devrions remonter graduellement, en partant du niveau le plus bas (celui représentatif du *pensé*, auquel nous a conduits l'évolution naturelle).

Dites la vérité : ne vous est-il jamais arrivé de voir des athlètes, des acrobates, ou que sais-je, des saltimbanques, faire des choses que vous pensez impossibles ? Cela montre que grâce à des exercices adéquats et à un entraînement constant, on peut dépasser les limites des personnes normales. Et pour quelle raison, alors, tout ce qui vaut pour les capacités physiques ne devrait-il pas valoir pour les capacités de l'âme ?

Le fait est qu'un exercice approprié peut permettre à la pensée et à la conscience de franchir leurs limites ordinaires.

Non pas certes — et on fera bien de le souligner — pour aborder un « super-hommisme » aristocratique (et faraud) (tel que celui, par exemple, célébré par D'Annunzio dans *Les vierges des rochers*) (21), mais plutôt pour élargir ce mouvement d'amour pour l'objet qui vit déjà (quoique inconsciemment) dans la science naturelle (galiléenne).

N'est-ce pas en fait la pensée de cette science qui, par amour de l'objet, s'oublie — comme nous l'avons dit — elle-même ?

Et quel est le problème alors ? Le problème est que ce mouvement à un certain point s'est arrêté (au sensible). Il ne s'agit pas, par conséquent de le renier, mais de l'étendre ou de le mettre en avant, de sorte qu'il puisse nous permettre de connaître non seulement le corps, mais aussi sa vie, son âme et son esprit (son essence).

La science naturelle n'a fait que promulguer un tel mouvement (et en ceci repose sa vraie grandeur). Voyez-vous, le scientifique, quand c'est un vrai « savant » (et donc une espèce désormais en voie d'extinction), « ne parle pas — à l'instar de l'Esprit Saint — de lui-même » comme a l'habitude de le faire, au contraire, le philosophe (chez qui prévaut le « sentir *dans le penser* ») ; celui-ci est plus attentif en effet aux concepts qu'aux percepts (aux contenus de la perception sensible), et il est surtout occupé à créer un système intérieurement privé d'apories ou de contradictions, comme le ferait un compositeur soucieux d'éviter des fausses notes.

Le scientifique (chez qui prévaut le « vouloir *dans le penser* ») est plutôt attentif au contraire aux percepts : à savoir à la réalité empirique.

Il devrait seulement réaliser que la connaissance qu'il nous donne ainsi du monde physique n'est pas la fin, mais le *moyen* (apte justement à acquérir — comme dit Steiner — « des forces de l'âme pour vivre, au sein de la vie de son âme, dans l'élément qui n'est pas embrassé par la perception des sens »).

L'homme est la finalité de la connaissance humaine et celui-ci, nous l'avons dit et répété, n'est pas seulement corps, mais aussi âme et esprit.

Notes :

(1) Cfr. R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971.

(2) Cfr. F. Sarri : *Socrate et la naissance du concept occidental d'âme* — Vita et pensiero, 1997.

- (3) Cfr. F. Schiller : *Éducation esthétique* — Armando, Rome, 1970.
- (4) M. Scaligero : *Techniques de la concentration intérieure* — Mediterranee, Rome 1985, p.9.
- (5) L. Tolstoï : *Les confessions* — Rizzoli, Milan 1979, p.60.
- (6) R. Steiner : *Observations, expérimentations, mathématiques* — Antroposofica, Milan 2009, p.26.
- (7) R. Steiner : *L'études des symptômes historiques* — Antroposofica, Milan 1961, p.129.
- (8) F. Nietzsche : *Schopenhauer éducateur* — Rizzoli, Milan 2004, p.82.
- (9) R. Steiner : *Culture et anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1996, p.18.
- (10) R. Steiner : *Philosophie et Anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1980, p.17.
- (11) *Ibid.*, p.26.
- (12) R. Steiner : *Formation du destin et vie après la mort* — Antroposofica, Milan 1995, p.79.
- (13) Cfr. V. Frankl : *la souffrance d'une vie dépourvue de sens* — alle di ci, Asti 1978.
- (14) F. Nietzsche : *op. cit.*, p.89.
- (15) *Ibid.*, p.93.
- (16) Cfr. R. Balbi : *L'Évolution stratifiée* — Edizioni Scientifiche Italiane, Naples 1965.
- (17) R. Steiner : *Culture et anthroposophie*, p.30.
- (18) Cfr., Jacques Monod : *Le hasard et la nécessité* — Mondadori, Milan 2003.
- (19) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.38.
- (20) R. Steiner : *L'études des symptômes historiques*, pp.116-117.
- (21) G. D'Annunzio : *Les vierges des rochers* — Mondadori, Milan 1995.

Lucio Russo 18 septembre 2010.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Maximes 4/5

4) « Pour la sûreté de son sentir, pour l'exercice efficace de son vouloir, l'être humain a besoin d'une connaissance du monde spirituel. Il peut ressentir, en effet, de la manière la plus vaste la grandeur, la beauté et la sagesse du monde naturel ; mais celui-ci ne lui donne aucune réponse à la question de son être propre. Son être tient unies dans la forme humaine vivante les substances et les forces du monde naturel, tant que l'homme ne franchit pas le seuil de la mort. À ce moment-là, la nature exerce son emprise sur cette forme. La nature ne peut la maintenir unie, mais seulement la dissiper. La grande nature, belle et sage, donne bien une réponse à la question du comment se dissout la forme humaine, mais elle n'en donne pas sur le comment de sa cohésion. Aucune objection théorique ne peut évacuer cette question dans l'âme dotée de sensibilité, à moins qu'elle ne veuille s'étourdir elle-même ; en toute âme humaine, qui soit vraiment éveillée, cette question, doit incessamment maintenir vivante l'aspiration, vers des voies spirituelles de la connaissance du monde ».

Permettez-moi, pour commencer, de dire quelque chose au sujet de l'avènement de la mort. Nous savons que l'être humain *est* un Je (un esprit) qui *a* un corps astral (une âme), un corps éthérique (une vie) et un corps physique.

Mais le Je (qui est) où a-t-il pris tout ce qu'il a ? Le corps physique, il l'a pris au monde physique, le corps éthérique au monde éthérique, et le corps astral au monde astral.

Tout cela, après la mort, il doit cependant le restituer ? Or on sait que nous restituons au monde physique le corps physique, mais on ne sait pas que nous continuons de mourir de quelque manière, en restituant successivement le corps éthérique au monde éthérique et le corps astral au monde astral, de manière à pouvoir amener dans le monde spirituel ce que nous sommes seulement : pour le coup, un Je.

Pour naître, le Je fait évidemment le contraire : à savoir qu'il part du monde spirituel pour se revêtir d'abord d'un corps astral, puis d'un corps éthérique, et enfin d'un corps physique.

En naissant, le Je donc « se revêt », tandis qu'en mourant il se « dévêt ».

Durant la vie, c'est ce même Je à tenir unis de tels corps, tout comme il tient unis, à l'intérieur de chaque corps, les multiples éléments qui le composent : ce qui revient à dire, les *qualités* du corps astral, les *forces* du corps éthérique et les *substances* du corps physique.

L'être de l'homme (le Je) — dit justement Steiner — « tient unies dans la forme humaine vivante les substances et les forces du monde naturel, tant que l'homme ne franchit pas le seuil de la mort ».

Une fois le seuil de la mort franchi, le corps physique se décompose, en effet, en restituant ainsi à la nature les substances dont il est composé.

Donc, « la grande, belle et sage nature — comme le dit encore Steiner — donne bien une réponse à la question sur le comment se dissout la forme humaine, mais pas, cependant, à l'autre sur le comment elle est maintenue ensemble, sur sa cohésion ».

Il s'agit d'une question (sur le Je qui maintient la cohésion de la « forme humaine vivante ») que seul l'homme peut se poser. Ne se la posent pas, en effet, les minéraux, ni les plantes, ni les animaux. Et pourquoi donc ? Parce que non seulement ils ne peuvent pas penser par eux-mêmes, mais aussi parce que leur existence exprime pleinement leur essence.

Les géraniums, par exemple, vivent en géraniums, tout comme les chats vivent comme des chats.

Vous est-il peut-être arrivé de rencontrer un géranium qui se refusât à vivre en géranium, ou un chat qui se refusât à vivre en chat ? Je ne pense pas. C'est plus facile qu'il vous soit arrivé de rencontrer des hommes qui se refusent à vivre en hommes, et qui se lamentent sur leur existence.

Que signifie ceci ? Cela signifie que les chats peuvent exister en accord avec leur essence, même s'ils ne la connaissent pas, alors que les hommes ne peuvent exister en accord avec leur essence que s'ils la connaissent.

Je pense que vous savez que les existentialistes (il suffit de penser à Heidegger) distinguent entre existence « authentique » et existence « inauthentique ». Mais comment fait-on, si l'on fait abstraction de son essence, pour juger si une existence est authentique ou pas ?

Prenons le chat, de nouveau. Quand est-ce que son existence est authentique ? Quand il existe en chat. Et quand est-ce qu'à l'inverse elle est inauthentique ? Quand il n'existe pas en chat. Ceci ne lui est cependant pas concédé : les minéraux, les plantes et les animaux sont en effet contraints à vivre une existence authentique (et ceci est le déterminisme). Leur existence est donc *authentique, mais inconsciente* (morte chez les minéraux, dormante dans les plantes, rêveuse chez les animaux), tandis que celle de l'homme est *inauthentique, mais consciente* (éveillée).

Sur la Terre, l'homme est donc le seul être dont l'existence n'est pas déterminée par son essence, mais par la *conscience de son essence* (et celle-ci est la liberté).

Par conséquent, nous sommes responsables de notre existence (et donc de la conscience de notre essence) : existence qui peut être « authentique » ou « humaine », si elle est en accord avec notre essence, ou bien « inauthentique » ou « inhumaine », si elle est en désaccord avec elle.

Écoutez, à ce propos, ces paroles-ci de Nietzsche : « Je vois au dessus de moi quelque chose de plus haut et de plus humain de ce que je suis moi-même : aidez-moi, vous tous, à l'atteindre, comme j'aiderai quiconque reconnaisse la même chose et souffre à cause de la même chose : pour que renaisse enfin l'être humain qui se sent pleinement et infiniment dans la cognition et l'amour, dans le contempler et dans le faire, et se trouve dans toute son intégrité dans la nature et avec la nature, comme juge et mesure de la valeur des choses » (1).

Et comment est une existence « inauthentique » ou « inhumaine » ? C'est une existence vide et malheureuse, étant donné que le connaître ou le non-connaître de sa propre essence implique non seulement le penser, mais aussi le sentir et le vouloir. Steiner dit justement : « Pour la sécurité de son sentir, pour l'exercice efficace de son vouloir, l'être humain a besoin d'une connaissance du monde spirituel ».

Pourquoi en a-t-il besoin ? Parce que connaître le monde spirituel signifie connaître sa propre essence spirituelle, et donc soi-même.

Je l'ai dit à d'autres reprises : n'y a-t-il pas une chose plus ridicule que le « sentiment d'insécurité » dont parlent les psychologues. Nous ne savons pas pourquoi on naît et on meurt, nous ne savons pas pourquoi on est malades ou en bonne santé, nous ne savons pas pourquoi on est heureux ou malheureux, et malgré cela, on prétendrait que nous nous sentions en sécurité. Mais comment peut-on penser qu'un homme qui ne sache rien de lui-même puisse se sentir fort et assuré, et donc capable d'exercer avec efficacité son propre vouloir ?

En réalité, le « sentiment d'insécurité » c'est le prix que nous payons pour notre ignorance et notre non-science. Cette instabilité ou fragilité « ontologique » nous rend par exemple toujours moins *actifs* (puisque l'agir est du Je) et toujours plus *agités* (puisque s'agiter est du corps astral).

5) « Pour sa tranquillité intérieure, l'être humain a besoin de se connaître lui-même dans l'esprit. Il se retrouve lui-même dans le penser, sentir et vouloir. Dans leurs exercices doivent suivre la santé, la maladie, le rétablissement et le dépérissement du corps. Tout sommeil les éteint. L'expérience commune de la vie montre la plus grande dépendance de la vie spirituelle de l'homme de son existence corporelle. Ici s'éveille en l'être humain la conscience que dans l'expérience commune de la vie, la connaissance de soi pourrait être perdue. Surgit alors l'anxieuse question de savoir s'il puisse exister une connaissance de soi qui transcende l'expérience commune de la vie et arrive à la certitude pour ce qui est d'un vrai soi. L'anthroposophie veut donner une réponse à cette question sur la base d'une expérience sûre de l'esprit. Pour autant, elle ne se fonde pas sur des opinions ou croyances, mais sur des expériences dans l'esprit lesquelles, dans leur entité, ne sont pas moins certaines que celles vécues dans le corps. »

La « tranquillité intérieure » — dont on parle ici — n'est pas un don naturel (un flegme), mais plutôt une conquête de l'esprit : une dimension qui concerne pour cette raison la profondeur de l'âme, et non pas sa superficie.

Quel en est l'art alors ? Celui d'accompagner de calme intérieur (la *pax profunda*) les épreuves que la destinée nous appelle à soutenir, en nous et hors nous.

Ceci ne signifie pas — faites attention — se trouver « au-dessus » des choses, mais plutôt se trouver « entre » les choses, en dépit que cela comporte le risque de se rendre — comme dit Dante — « *a Dio spiacenti e a' nimici sui* » [« déplaisants à Dieu et à ses ennemis », *ndt*].

Je me rappelle toujours une pensée que Scaligero me proposa de méditer : « la quiétude laborieuse des Hiérarchies ».

Celle des Hiérarchies (spirituelles) est en effet une « tranquillité laborieuse », tandis que notre tranquillité est en général oisive (paresseuse) et notre « laboriosité » est en général troublée (agitée). L'être humain — dit Steiner — « se trouve lui-même dans son penser, sentir et vouloir ».

Au « je pense, donc je suis » de Descartes, nous devrions donc ajouter « je ressens, donc je suis » et « je veux, donc je suis ».

Nous devrions y aller plus prudemment avec ces affirmations, parce que le penser, le sentir et le vouloir « dans leurs exercices doivent suivre la santé, la maladie, le rétablissement des forces et le dépérissement du corps » et « tout sommeil les éteint ».

S'il est vrai, donc, que « je suis » parce que je pense, ressens et veux, c'est aussi vrai alors, que « je ne suis pas » quand, à cause du sommeil ou d'un accident quelconque, je ne pense pas, je ne ressens pas et je ne veux pas. C'est pour cela que Steiner ajoute, non seulement que « l'expérience commune de la vie montre la plus grande dépendance de la vie spirituelle de l'être humain de l'existence corporelle », mais aussi que, sinon surtout, dans une telle expérience « la connaissance de soi pourrait être perdue ».

Le fait est qu'affirmer : « je pense, je ressens et je veux, donc je suis » (au lieu que l'on devrait dire « je suis, donc je pense, je ressens et je veux »), équivaut à affirmer « J'ai une âme (une psyché), donc je suis un Je (au lieu que l'on devrait dire : « je suis un Je, et donc j'ai une âme »).

Et dans la vie ordinaire (dans « l'expérience commune de la vie ») le Je ne s'identifie-t-il pas justement avec les activités du penser, du sentir et du vouloir, et donc avec l'âme (avec la psyché) ? Faites attention, cependant, parce que Steiner précise que le penser, le sentir et le vouloir suivent, en effet, « la santé, la maladie, la restauration des forces et le dépérissement du corps », tout comme l'alternance du sommeil et de la veille, mais ils les suivent seulement « dans leurs exercices ».

Ce qui veut dire que nous sommes en train de parler, non pas de l'être du penser, de l'être du sentir et de l'être du vouloir, mais de leurs manifestations : à savoir que nous sommes en train de parler non pas du penser (en soi), du sentir (en soi) et du vouloir (en soi), mais de *notre conscience du penser*, de *notre conscience du sentir* et de *notre conscience du vouloir*.

Le sommeil, par exemple, n'éteint pas le penser, le sentir et le vouloir, mais bien plutôt notre conscience du penser, du sentir et du vouloir, tout comme il n'éteint pas le Je, mais plutôt notre conscience du Je.

Mais quelle conscience éteint-il ? Il éteint la conscience ordinaire, fondée sur les sens et sur l'activité du cerveau.

Il s'agit donc d'une conscience qui ne peut pas faire abstraction d'un état de santé de ses instruments. Quand le corps physique n'est pas en ordre, la conscience du penser, du sentir et du vouloir s'en ressent, mais le penser, le sentir et le vouloir ne s'en ressentent pas.

Parlons du penser. Nous ne sommes pas habitués à distinguer le penser (en soi) de la conscience du penser (à partir du penser pour soi) parce que nous croyons que c'est le cerveau (le cortex) qui pense. Mais ce n'est pas le cerveau qui pense : c'est le cœur. Le cerveau sert seulement à nous rendre conscients de ce que pense le cœur.

Une chose, en somme, est *la réalité*, une autre *la conscience de la réalité*. Il n'est pas difficile de le comprendre tant que nous distinguons, que sais-je, une armoire ou une chaise de la conscience de

l'armoire ou de la chaise : mais cela le devient, au contraire, quand il s'agit de distinguer le penser de la conscience du penser.

Je me rappelle que ce fut vraiment un trouble pour moi (qui venais des études psychanalytiques), de découvrir, grâce à la science de l'esprit, que nous sommes en premier lieu *inconscients de la conscience*. Cela semble un paradoxe, mais il est de fait que nous sommes habituellement « inconsciemment conscients » : à savoir que nous sommes conscients sans en savoir le pourquoi.

Réfléchissez : nous sommes en face d'une chose et, tant que nous la regardons, nous en avons l'*image perceptive* ; puis nous fermons les yeux et nous en avons la *représentation*. Nous ne savons normalement rien d'autre. Nous ignorons, en effet, autant ce qui est au-delà de l'image perceptive (et comment celle-ci se forme), que ce qu'il y a en deçà de la représentation (et comment celle-ci se forme). En somme, nous ne savons rien de ce qu'il y a au-delà de ces deux « colonnes d'Hercule » de la conscience ordinaire.

Grâce surtout à *La philosophie de la Liberté*, Steiner nous permet cependant de découvrir qu'au-delà de l'image perceptive et en deçà de la représentation, il y a le monde inconscient ou préconscient de l'esprit (celui des *noumènes* ou des percepts-concepts), qui est unité de « sujet » et « objet, de « connaissant » et « connu ».

L'anthroposophie — dit-il — « ne se fonde pas sur des opinions et des croyances ; mais sur des expériences de l'esprit, lesquelles, dans leur entité, ne sont pas moins certaines que celles vécues par le corps ».

Voyez-vous, si l'anthroposophie veut être une « science » spirituelle, elle doit alors se fonder sur l'expérience de la réalité ; non seulement pourtant, comme le fait la science naturelle, sur celle donnée par les sens physiques, mais aussi sur l'expérience de la réalité que ceux-ci ne fournissent pas.

Il sera banal de le rappeler, mais de la réalité font partie non seulement les choses, mais aussi les pensées, les sentiments et les impulsions de la volonté relatives aux choses.

Prenez une personne qui sourit. Dites-vous : elle est contente parce qu'elle sourit ou bien elle sourit parce qu'elle est contente ? Au besoin fût-elle contente (juste pour dire) parce qu'elle sourit : dans ce cas, il suffirait en effet de lui bloquer la bouche et les lèvres dans la position du sourire pour la rendre éternellement contente.

Mais il n'en est pas ainsi. On sourit quand on est contents, et le sourire extérieur et visible ne fait qu'exprimer le contentement intérieur invisible.

Du point de vue matérialiste, celle-ci est cependant une absurdité : comment un fait concret (le sourire visible) peut-il être le produit d'une cause abstraite (le contentement intérieur) ?

Mais « abstrait » ce n'est pas le contentement, mais bien plutôt *notre conscience ordinaire* du contentement.

Le problème est donc nôtre, et non du contentement. Ce sont nous qui sommes incapables d'expérimenter la réalité (extrasensible) du contentement avec la même prégnance et évidence avec laquelle nous expérimentons, celle (sensible) du sourire.

Le fait est que la réalité, si on veut la connaître, il faut l'aimer, et par conséquent être prêts à lui sacrifier les opinions personnelles. Celles-ci ne nous parlent pas de la réalité, en effet, mais au contraire toujours et seulement de nous-mêmes (de notre façon de réagir à la réalité).

Nous avons l'habitude de dire, par exemple, « moi, je pense ceci », « moi, je pense cela », « moi, je ressens ceci », « moi je ressens cela », « moi, je fais ceci », « moi, je fais cela », en ignorant que le « je » dont nous parlons n'est pas le vrai Je, mais l'ego : à savoir le sujet de la seule conscience corporelle et spatiale du Je.

L'intellect, du reste, est député à connaître précisément l'espace (la *res extensa* de Descartes), et à le connaître de manière analytique et discrète (syncopée ou algorithmique).

Écoutez ce que dit Rudolf Steiner (en se référant à l'idée goethéenne de la métamorphose) : « Dans la connaissance de l'inorganique, un concept est aligné à côté d'un autre, pour embrasser du regard le lien entre les forces qui produisent un effet dans la nature. Pour l'organique, il est nécessaire au contraire de faire en sorte que les concepts se développent l'un de l'autre, de manière que, dans leur

transformation progressive et vivante, surgissent des images de ce qui dans la nature apparaît dans l'aspect des êtres formés » (2).

Nous pourrions aussi dire, si on veut, que l'intellect est député à connaître le « segment » (discontinu), mais pas la droite (continue), et donc l'espace mais pas le temps.

Celle-ci — que cela soit bien clair — n'est pas une « critique » de l'intellect (qui, au contraire de « l'intellectualisme » est un des dons de l'esprit sain) — [intellect au sens d'*intellêgo*, discerner, démêler, comprendre, saisir, *ndt*] — mais seulement une illustration de son mode de « fonctionnement » (*Gli ingegneri* — titre d'un ouvrage que je viens de voir — *ne vivent pas, ils fonctionnent*) (3).

Mais notre vie, est-elle éventuellement un « segment » ? Elle l'est, mais seulement si on la considère limitée, à une extrémité, par la naissance et, à l'autre, par la mort.

Pour connaître toute notre vie, et pas seulement un segment de celle-ci, pour connaître, à savoir, autant la vie qui précède la naissance que celle qui suit la mort, il faut donc dépasser le niveau de la conscience intellectuelle et en développer un autre capable (comme celui imaginaire) d'expérimenter la continuité.

Pensez à la fameuse « quadrature du cercle ». Pour quelle raison est-elle un problème intellectuellement insoluble ? Pour la simple raison qu'entre le carré et la circonférence il y a un *saut de qualité* : le premier est en fait discontinu (parce que fait de quatre segments), tandis que la seconde est continue.

Une chose est donc de penser notre vie comme un segment, une autre de la penser plus encore comme une droite, comme une circonférence. La penser comme une circonférence veut dire en effet la penser, non pas comme un espace, mais plutôt comme non « avoir été » (participe passé de « être »), mais comme un « devenir ».

Faites attention, cependant, parce que le temps dont nous parlons toujours n'est pas le temps : le temps, en réalité nous l'ignorons ; nous nous limitons à le mesurer, *en le spatialisant*, comme l'horloge.

Normalement, nous n'avons donc pas seulement une conscience spatiale du Je, mais aussi une conscience spatiale du temps. Cela est d'ailleurs inévitable, puis que celle intellectuelle est une conscience spatiale, et comme telle, elle spatialise tout ce qu'elle rencontre.

« Surgit l'angoissante question — dit Steiner — de savoir s'il puisse exister une connaissance de soi qui transcende l'expérience commune de la vie et arrive à la certitude pour ce qui est d'un vrai soi. »

Certes qu'il peut en exister une, à condition cependant que l'on « transcende l'expérience commune de la vie » (celle du soi-disant « lumière naturelle »), en conquérant, pour commencer, l'expérience « imaginative ».

Avez-vous jamais lu une biographie, que sais-je ; de Mozart, qui ne parle pas uniquement du temps qu'il a traversé, dans son état de veille, de la naissance à la mort ? Je ne crois pas. Et pourtant, autant le Je de Mozart que le nôtre, non seulement ne vivent pas de jour et de nuit (le plus souvent en rêvant), mais aussi avant la naissance et après la mort.

D'un autre côté, comme pour un aveugle les couleurs n'existent pas, ou pour un sourd, les sons n'existent pas, ainsi la vie, l'âme et l'esprit n'existent pas pour l'intellect.

Il y aurait peu de mal, toutefois, si les soi-disant « intellectuels » (les *maîtres à penser*) se limitaient à dire : « Sur les réalités de la vie, de l'âme et de l'esprit, nous ne nous prononçons pas, parce que notre connaissance sait seulement du corps et de l'espace ».

Que font-ils à l'inverse ? Stimulés et fouaillés par l'esprit de la mort (par le démon de l'intellectualisme et du scientisme), ils cherchent, de toutes les façons, à réduire la vie, l'âme et l'esprit, qu'ils ne connaissent pas, au corps qu'ils connaissent (ou qu'ils croient connaître).

Tous ceux qui sont exposés à cette tentation, n'élèvent donc pas leur conscience, pour la mener à la hauteur du phénomène, mais ils abaissent le phénomène, pour le mettre à la hauteur — mais il faudrait mieux dire à la « bassesse » — de leur conscience.

Lucio Russo

(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes :

(1) F. Nietzsche: *Schopenhauer éducateur* — Rizzoli, Milan 2004, p.112.

(2) R. Steiner: *Mon chemin de vie* — Antroposofica, Milan 1992, p.86.

(3) Cfr. F. Bellucci : *Les ingénieurs ne vivent pas, ils fonctionnent* — L'Autore Libri, Florence 2007.

6) « Si l'on regarde la nature sans vie, on trouve un monde qui se manifeste en rapports conformes à des lois. En les explorant, on découvre que ceux-ci sont le contenu des lois naturelles. On trouve aussi qu'au moyen de ces lois, la nature sans vie forme un tout avec la Terre. Ensuite, de ce rapport avec la Terre, lequel domine dans tout ce qui est sans vie, on peut passer à l'observation le monde vivant des plantes. On voit comment le monde extraterrestre envoie ici-bas depuis les lointains de l'espace les forces qui retirent le vivant du sein de ce qui est sans vie. On distingue dans le vivant l'essentiel qui se détache du rapport purement terrestre et devient révélateur de ce qui agit sur la Terre, depuis les lointains de l'espace cosmique. Dans la plus humble plante, on perçoit l'entité de la lumière extraterrestre, comme dans l'œil l'objet lumineux qui est devant lui. Dans cette ascension de l'observation on peut voir la différence entre le terrestre-physique, qui domine dans ce qui est sans vie, et l'extra-terrestre éthérique qui corrobore le vivant. »

Pensez, pour ce qui concerne la « nature sans vie » (le monde minéral ou inorganique), au phénomène de la soi-disant « chute des corps » : à savoir, au mouvement (uniformément accéléré) d'un corps qui est abandonné à sa chute naturelle (dans le champ gravitationnel terrestre).

Qu'a découvert Galilée ? Il a découverte les rapports en vigueur, à l'intérieur d'un tel phénomène, entre la vitesse, le temps, l'espace (la distance) et l'accélération de gravité. De tels rapports sont donc le « contenu des lois » qui gouvernent la « chute des corps pesants ».

Qu'arrive-t-il, cependant, quand on passe de l'observation du monde minéral à celle du monde végétal ? Qu'il se présente à nous le phénomène de la « montée des corps pesants » : c'est-à-dire, un phénomène dans lequel n'est plus à l'œuvre la seule force de gravité (résidu, rappelons-nous le, de l'« Ancienne Lune ») ; celle-ci attire en effet vers le bas, tandis que les plantes croissent vers le haut.

Existe-t-il donc une force qui s'oppose à celle de la gravité ? Une force qui attire les plantes vers « le monde extraterrestre » (vers la périphérie du Cosmos), tout comme l'autre attire les « corps pesants » vers le centre de la Terre ?

En effet qu'elle existe, et elle est dite par Steiner, « éthérique ».

Ce n'est pas son nom qui compte, évidemment, mais la chose (au point qu'une telle force pourrait être aussi dite « vitale », « modelante », ou (mieux, *ndt*) ou morphogénétique (à savoir, « qui engendre la forme », *ndt*).

Ce qui compte, en somme, c'est de réaliser qu'il s'agit d'une force qui attire — comme le dit Steiner — « le vivant du sein de ce qui est sans vie » : à savoir qui fait croître les plantes « en les tirant » d'en haut, et non pas « en les poussant » du bas.

De quelle force s'agit-il ? De celle de la lumière ou, pour être plus précis, de la *vie de la lumière* (nous devons en effet distinguer — comme le fait Scaligero — la *vie éthérique de la lumière*, en tant que « force », de la *lumière astrale de la vie*, en tant que « qualité »).

Vous rappelez-vous ce dont parle Wilhelm Reich, l'auteur fameux de *La révolution sexuelle* (1), à la mode dans les années 70 ? Il parlait d'une primordiale « énergie *orgonique* cosmique » qui imprègnerait tout le vivant.

Eh bien, c'est une telle énergie que nous, à la différence de Reich (qui la concevait comme une force « naturelle », mesurable et que l'on peut accumuler), reconnaissons comme une force « sensible-suprasensible » (Goethe), que nous appelons « éthérique ».

Celui de Reich (qui a aussi consacré un livre au Christ) (2) est d'ailleurs un exemple (analogue à celui de Nietzsche, qui en a consacré un à l'Antéchrist) (3), de ce que cela veut dire ne pas être à la hauteur de ses propres intuitions.

Steiner observe en effet : « L'homme a vraiment, en tant qu'homme terrestre », quelque chose de ce qu'il y a de plus bas, et d'autre part il a une image réfléchie de tout ce qu'il y a de plus haut, qui est

seulement atteignable dans l'intuition. Lui font complètement défaut, en tant qu'homme terrestre, justement les domaines intermédiaires. Il doit se conquérir l'imagination et l'inspiration » (4).

Qu'est-ce qui peut donc arriver quand l'être humain ne se préoccupe pas de conquérir de tels « domaines intermédiaires », à savoir quand il saute directement de ce qu'il y a « de plus bas » (la représentation) à ce qu'il y a de « plus haut » (l'intuition) ? Deux choses peuvent survenir : ou bien que l'intuition exalte (morbidement) la représentation ou que la représentation mortifie (morbidement) l'intuition.

Le fait est que l'extrasensible est à un tel point réel – comme celui, justement, de la force éthérique) que celui qui n'est pas préparé à le penser correctement, finit tôt ou tard (et presque toujours pour son malheur) par s'y heurter (à ce même sujet, j'ai rapporté d'autres fois l'exemple de la réalité spirituelle des concepts, qui est transformée par Jung en celle hypothétique des « archétypes en soi » et, par John Eccles, en celle tout autant hypothétique des « psycons »).

Mais revenons à notre sujet. Les plantes se maintiennent donc en équilibre (variable au changement des saisons) entre la Terre et le Ciel.

En nous aussi, il y a cependant un homme « végétal » (végétatif), et nous aussi nous devons donc réaliser un équilibre entre la force (descendante) de la gravité et celle (ascendante) de l'éther.

Mais quel équilibre ? C'est évident : l'équilibre humain ; et faites bien attention que « l'humain » n'est pas une « catégorie » abstraite, mais bien plus une « qualité » (une essence) qui, pour s'affirmer doit subordonner et gouverner tout ce qui n'est pas humain.

Pensez au battement du cœur : la diastole n'est pas « humaine » *en soi*, comme ne l'est pas non plus la systole ; « humain » est au contraire le *rythme* avec lequel l'une et l'autre doivent s'alterner en chacun de nous.

L'« humain » est donc ce *tiers-là* qui, à tous les niveaux, met deux opposés en relation. Vous rappelez-vous ces paroles de *La Mission de Michel* ? « En substance je ne peux comprendre le monde que si je le saisis au moyen de la triplicité ; nous avons en effet, d'un côté, tout ce qui est luciférien, et, de l'autre, tout ce qui est ahrimanién, au milieu est inséré l'être humain, lequel comme un tiers, en position d'équilibre entre les deux, doit sentir son propre élément divin » (5) (Il est superflu d'ajouter qu'à partir de ce point de vue, autant le célèbre « *tertium non datur* » — corollaire du principe aristotélicien de non-contradiction —, que la logique binaire qui gouverne l'ordinateur, s'avèrent en vérité troublants).

Cela vaut, comme je l'ai dit, pour la diastole et la systole, pour l'inhalation et l'exhalation, et, dans le cas spécifique, pour la force de gravité et pour celle de la vie de la lumière.

La prévalence de la première nous attache trop à la terre, tandis que la prévalence de la seconde nous en détache trop. Dans un cas, donc, la vie sensible nous arrache (ahrimaniquement) à celle spirituelle, tandis que, dans l'autre, la vie spirituelle nous arrache (lucifériquement) à celle sensible.

7) « Dans ce monde du terrestre et de l'extraterrestre se trouve inséré l'être humain, avec son être extranimique et extraspirituel. Parce qu'il est inséré dans le terrestre, qui embrasse ce qui est sans vie, il a son corps physique ; parce qu'il développe en lui ces forces-là que le vivant attire des lointains du Cosmos dans le terrestre, il a un corps éthérique ou de vie. La direction moderne de la science a totalement négligé cette opposition entre le terrestre et l'éthérique. C'est justement pour cela qu'elle a développé sur l'éthérique les idées les plus impossibles. La peur de s'égarer dans le fantastique a empêché de parler de cette opposition. Mais sans en parler, on n'arrive pas à une cognition exacte ni de l'être humain, ni du monde. »

L'être humain se trouve donc inséré « dans ce monde du terrestre et de l'extraterrestre », avec son être physico-éthérique (celui « extranimique et extraspirituel »).

« La direction moderne de la science — affirme Steiner — a totalement négligé cette opposition entre le terrestre et l'éthérique ».

En voulez-vous un exemple ? Bien, pensez alors au phénomène, si discuté, des médicaments homéopathiques. Si les scientifiques modernes étaient vraiment tels (et s'il est vrai — comme cela est vrai — que la connaissance naît de l'émerveillement), un phénomène de ce genre devrait les stimuler à aborder et résoudre son énigme.

Quelle énigme ? Celui de médicaments qui, malgré connus jusqu'alors, contiennent d'autant moins de substance qu'ils libèrent une force d'autant plus grande.

Pour nous, qui distinguons la *force éthérique* de la *substance physique*, et qui considérons la substance comme un simple « véhicule » de la force, le problème n'existe pas ; mais pour les scientifiques matérialistes, qui considèrent la force comme une force *de la* substance (comme une « propriété » à elle), le phénomène représente vraiment un mystère.

Pensez au fer, par exemple : sur le plan physique, c'est une *substance* ; sur le plan éthérique, c'est une *force* ; sur le plan astral, c'est une *qualité*, une *essence* ou une *loi*.

Lorsqu'on prépare un médicament homéopathique (dans ce cas-ci *ferrum metallicum*), on ne fait donc que libérer, au moyen de dilutions succussions (secouements), la force emprisonnée ou coagulée dans la substance, de sorte qu'elle puisse véhiculer, à son tour, la qualité dont elle est médiatrice.

Nous sommes donc aux prises, comme toujours, avec un problème de pensée (même celui du pain — disait Steiner — est un problème de pensée).

Comment une pensée privée de force, comme celle ordinaire (et non par hasard, définie par Vattimo comme « faible ») peut-elle en effet expérimenter lucidement la « force » ?

Il doit être dit, comme preuve de cela, que les mêmes homéopathes ne parviennent pas à donner raison de l'efficacité (même dans le domaine vétérinaire) de leurs médicaments : en ignorant la réalité éthérique (qui médiate entre la réalité matérielle et celle animico-spirituelle), s'abandonnent en effet à émettre des hypothèses d'énergies subatomiques, radiantes ou appartenant à la « mémoire de l'eau » qui ne transcendent presque jamais, comme l'impose le matérialisme, la réalité physique ou qui, dans les cas, inversement, où ils la transcendent, sont référées, de manière vitaliste, à une spiritualité abstraite.

Toujours mieux, de toute façon, de ces scientifiques ou allopathes qui s'obstinent, en dépit de toute évidence, à nier le phénomène avec des argumentations qui frisent, fréquemment, le ridicule (Goethe observe : « Que l'on puisse réduire et éliminer un phénomène par le calcul, ou par les mots, c'est une idée erronée ») (6).

Je me rappelle d'un chirurgien, par exemple, qui, ayant appris que je me soignais depuis quarante ans avec l'homéopathie, me dit : « Se soignent seulement ainsi ceux qui n'ont rien ». « Je suis content de découvrir — lui répliquai-je — de ne pas avoir eu non plus de maladie, durant toutes ces années ; je regrette cependant, pour les allopathes qui me les ont diagnostiquées » (Durant ces jours-ci, dans lesquelles étaient ré-élaborées ces pages, est parue, dans l'hebdomadaire *Vita*, cette déclaration « illuminante » de Alberto Scanni, oncologue et directeur général de l'Hôpital Luigi Sacco de Milan : « Celui homéopathique peut être considéré comme un médicament parce qu'il est administré à des patients, mais qu'une telle administration obtienne directement une amélioration du patient, cela reste encore totalement à démontrer ») (7).

La vérité c'est que le phénomène fait peur, et à cause de cela, on fait tout pour le nier ou l'exorciser. Écoutez tout ce que dit Steiner, à ce propos : « Aujourd'hui, en parlant aux hommes de l'esprit, on remarque qu'ils se défendent. Alors, ce qu'ils ont dans leur conscience ne veut pas dire grand-chose ; par contre, ce qui est dans leur subconscient, dans leur inconscient, ça, cela veut dire vraiment beaucoup » (8).

Laissez-moi vous dire que tout ceci, pour celui qui est vraiment animé par un esprit scientifique, c'est vraiment mortifiant.

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas de prendre parti pour l'homéopathie ou pour l'allopathie (ou pour une autre médecine quelconque), étant donné qu'un vrai médecin devrait les connaître toutes et décider, à chaque fois, quelle est la plus adaptée au cas qu'il est appelé à traiter.

Le « partis » existent toutefois, et les préjugés, de concert çà toute une série d'intérêts (idéologiques, politiques, et surtout économiques) qui ne devraient rien avoir à faire avec la science, finissent malheureusement par prendre l'avantage.

On entend dire aujourd'hui de temps à autre « qu'il n'y a plus de religion » : mais non seulement il n'y a plus de religion, il n'y a plus non plus d'art ni de science.

En somme, il n'y a plus rien (à part évidemment la science de l'esprit) qui soit en mesure de donner à nos âmes la force de retrouver la voie de la vérité et de la vie (« Je suis la voie, la vérité et la vie »).

Si vous pensez que je suis en train d'exagérer, aller donc relire dans l'*Apocalypse*, le début de la Lettre à « l'Église de Sardes » — à savoir, à l'Église qui représente, comme l'explique Steiner, notre cinquième époque post-atlantéenne — : « Ainsi parle celui qui possède les sept esprits de Dieu et les sept étoiles. Ta conduite m'est connue : tu portes le nom de vivant, mais au contraire, tu es morte. Soit vigilante et donne de la force à tout ce qui reste, qui autrement finirait par mourir ; en fait, je ne trouve pas parfaite ta conduite à la face de mon Dieu » (**Apo. 3**, 1-3)

Notes :

(1) Cfr. W. Reich : *La révolution sexuelle* — Feltrinelli, Milan 1975.

(2) Cfr. W. Reich : *L'assassin du Christ* — Sugarco, Milan 1994.

(3) Cfr. F. Nietzsche : *L'Antéchrist* — Adelphi, Milan 1995.

(4) R. Steiner: *Connaissance initiatique* — Istituto Tipografico Editoriale, Milan 1938, vol. I, p.67.

(5) R. Steiner : *La Mission de Michel* — Antroposofica, Milan 1981, pp.13-14.

(6) J.W. Goethe : *Maximes et réflexions* — TEA, Rome 1988, p.239.

(7) *Vita. Non profit magazine*, 24/30 juillet 2010, n°29.

(8) Cit. dans C. Unger : *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, p.19.

8) « *On peut considérer l'entité de l'homme, pour autant qu'elle résulte de son corps physique et de son corps éthérique. On trouvera que tous les phénomènes chez l'être humain qui proviennent de cette partie ne mènent pas à la conscience, mais restent dans l'inconscience. La conscience ne s'illumine pas, mais s'enténébre, lorsque s'accroît l'activité du corps physique et de celui éthérique. On peut reconnaître dans les états d'évanouissement le résultat d'un tel accroissement. En poursuivant cette orientation du jugement, on arrive à reconnaître que dans l'organisation de l'homme — et aussi de l'animal — entre quelque chose qui n'est pas de la même qualité du physique et de l'éthérique, et qui n'est pas actif quand agit le physico-éthérique avec ses propres forces, mais plutôt quand celles-ci cessent d'agir à leur manière. On en vient ainsi au concept de corps astral* ».

Si l'homme ne disposait que d'un corps physique et d'un corps éthérique, il jouirait de la conscience du sommeil (sans rêves), mais non pas de la conscience du rêve, ni d'autant moins de celle de veille.

« La conscience — dit en effet Steiner — ne s'illumine pas, mais s'enténébre lorsque s'accroît l'activité du corps physique et de celui éthérique ».

Toutes les fois où le corps physique et le corps éthérique prennent l'avantage sur le corps astral et sur le Je, nous perdons donc notre conscience ordinaire. Ce qui advient en principe quand nous nous endormons, mais aussi quand il nous arrive de défaillir ou de perdre connaissance.

En tout cas, entre la conscience de sommeil (sans rêve) des plantes et la conscience de veille humaine, se révèle celle du rêve des animaux, puisqu'au corps physique et au corps éthérique vient s'ajouter le corps astral, ou bien un *quid* « qui n'est pas de la même qualité que le physique et l'éthérique ».

Nous sommes donc aux prises avec un nouveau « saut qualitatif » et avec une seconde polarité ou opposition.

Comme se révèle, en effet, une opposition entre la réalité morte du corps physique (minéral) et celle vivante du corps éthérique (végétal), il s'en révèle une autre entre la réalité vivante du corps éthérique et celle *sensible* du corps astral : une réalité qui, chez l'animal, ne dépasse pas le degré du rêve, et qui, chez l'homme, atteint au contraire (grâce au Je) de degré ordinaire de veille.

Avec l'avènement du corps astral, à l'immobilité et à l'extériorité (à l'extroversion) de la vie végétale (à tel point pure ou exempte de convoitise qu'elle est la seule à dégager des parfums) s'opposent en outre la *mobilité* et l'*intériorité* (l'introversion) de la vie animale (la feuille de la plante, par exemple, est entourée de l'air extérieur, tandis que l'alvéole pulmonaire de l'animal entoure l'air intérieur ou, pour mieux dire, intériorisé).

Faites de toute manière attention aux paroles par lesquelles se conclut cette maxime : « On en arrive ainsi au concept de corps astral », et à celles par lesquelles commence la suivante : « La réalité de ce corps astral... ».

Ces expressions nous ramènent encore une fois, à *La Philosophie de la Liberté*. Vous rappelez-vous ? La première partie de cette œuvre est dédiée au « concept » de la liberté, alors que la seconde est dédiée à la « réalité » de la liberté.

Il s'agit d'une distinction d'extrême importance, étant donné que le concept doit être *pensé* et *compris*, grâce surtout à l'étude, tandis que la réalité doit être *perçue* et *expérimentée*, grâce surtout à la pratique intérieure (rappelons-nous qu'en pratiquant la science de la nature, on pense ce que l'on a d'abord perçu, tandis qu'en pratiquant la science de l'esprit, on perçoit ce que l'on a d'abord pensé).

Écoutez ce que dit justement Rudolf Steiner dans *L'initiation* : « Pour explorer les faits, il faut avoir la capacité de pénétrer dans les mondes suprasensibles. Mais si après avoir été explorés, ces faits sont communiqués, chacun peut se procurer une conviction suffisante de leur vérité, même sans les

percevoir lui-même. Une grande partie de ces faits peuvent être vérifiés sans aucun doute, pourvu qu'on en juge vraiment avec impartialité et avec un critère sain » (1)

Non seulement, mais écoutez aussi ce qu'il dit ici : « Notre science de l'esprit évite le faux occultisme parce qu'elle utilise une part toujours plus grande de l'intellect dont les hommes disposent, pour fonder une science pour laquelle il faudrait une part d'intellect bien plus grande que tout ce qui avait été nécessaire jusqu'à présent. Notre science devrait être telle, qu'elle requiert plus d'intellect que tout ce qu'on a l'habitude d'engager jusqu'à présent. Quand on dit qu'il est impossible de comprendre la science de l'esprit, ce n'est pas parce qu'on ne dispose pas d'un intellect suffisant, mais c'est parce qu'on ne veut pas s'y engager suffisamment. On s'illusionne volontiers à ce propos. En engageant tout l'intellect dont on peut déjà disposer aujourd'hui, on pourrait sans doute comprendre la science de l'esprit » (2).

Une chose est donc le « concept d'une réalité » (de celle, en l'espèce, du corps astral), une autre est la « réalité du concept », qui est un *être* ou une *entité spirituelle*.

Qu'en résulte-t-il ? Que c'est illusoire de croire percevoir et expérimenter une réalité (comme être ou force) si l'on n'en a pas pensé et compris préalablement le concept (comme forme).

Écoutez un peu, à ce sujet précis, tout ce que dit encore Rudolf Steiner : « À un certain point, dans l'évolution de l'humanité, il fut nécessaire d'arriver au penser pur (...) Normalement, et dans les temps toujours plus reculés, la pensée humaine, comme je l'ai décrit hier, était riche d'image. Des penseurs comme Fichte, Schelling et Hegel n'eurent que des pensées pures, privées d'images (...) Il faut un grand effort intérieur pour s'élever par exemple, à une abstraction semblable à l'acception de Fichte, pour s'approprier avec énergie de semblables abstractions dont une personne à l'esprit étroit, dotée du bon sens de la réalité, affirme qu'elles n'aboutissent à rien, étant donné qu'elles sont absolument privées d'expérience. Et il en est justement ainsi. Et pourtant à un certain moment, il fallut bien en arriver à ces abstractions-là. Le premier pas devait être fait dans leur direction. Mais dès que la profonde énergie propulsive de la vie de l'âme avance un peu au-delà de telles abstractions, on entre dans la vie spirituelle. L'unique parcours sain de la mystique moderne passe donc au travers d'un penser énergétique. À cette fin, il faut d'abord le conquérir. Le pas successif sera d'aller au-delà de la pensée énergétique, pour accéder à la vraie expérience de l'esprit » (3).

Et écoutez aussi ce que dit Giovanni Colazza : « Nous devons travailler de deux côtés : de l'extérieur vers l'intérieur et de l'intérieur vers l'extérieur ; ce que nous avons connu intellectuellement doit se rencontrer avec ce qui affleure dans notre conscience au travers de la méditation. Nous ne devons pas nous efforcer de nous expliquer ce qui surgit en nous durant la méditation, mais obtenir que nos pensées deviennent claires d'elles-mêmes, se manifestent à nous, et ceci advient quand nous avons préparé intellectuellement une *forme* dans laquelle elles peuvent entrer. Ainsi l'étude de la Science de l'Esprit va au devant des *forces* intérieures que nous avons développées durant la méditation et devient une réalité vivante (italiques de L.R.) » (4).

Il est donc risqué de s'adonner à la pratique intérieure pour *réveiller des forces*, si l'on ne s'est pas d'abord assurés les idées, à savoir, si *les formes* aptes à les accueillir ne se sont pas d'abord *prédisposées* (« Le plus grave danger pour l'être humain — dit Schelling — c'est l'être dominé par les concepts obscurs » (5) et Steiner confirme : « Pour celui qui, sans diriger le regard de l'âme sur les faits déterminés du monde suprasensible [*sur ceux communiqués par l'investigateur de l'esprit*], celui-là se contente seulement de faire des « exercices » pour y pénétrer, ce monde reste un chaos indéterminé et confus) (6).

Le fait est (mais malheureusement tous ne le comprennent pas) que *l'étude vraie* (en tant que premier pas effectué sur le chemin moderne de l'initiation) est déjà une « pratique intérieure », mais une pratique qui ne sort pas de l'expérience du monde de l'esprit en tant que monde de la pensée. Vous rappelez-vous ces mots de *La science occulte* (7), relatifs aux *lignes fondamentales d'une épistémologie de la conception goethéenne du monde* (8) et à *La Philosophie de la Liberté* (9) ? Dans ces oeuvres, Steiner écrit, « Il n'y a rien des communications de la science de l'esprit ; malgré cela, en elles, il est montré que la pensée pure, concentrée en soi, peut arriver à des explications du

monde, de la vie et de l'être humain (...) Celui qui laisse agir ces livres sur toute son âme est déjà dans le monde spirituel ; sinon que celui-ci se manifeste comme un monde de la pensée ». C'est de toute façon la *paresse* — souligne toujours Steiner — qui nous empêche (et ceci non rarement et paradoxalement, justement au nom de la « pratique ») d'engager « tout l'intellect » dont nous disposons, en nous amenant ainsi à négliger de donner à notre implication cognitive un solide fondement conceptuel : à savoir de « construire sur le roc ».

Permettez, à ce sujet, que je vous lise une fois encore un passage que vous connaissez bien : « Ce ne seront certainement pas ceux-là, qui veulent seulement entendre raconter les faits des domaines supérieurs, qui feront apprécier dans le monde notre mouvement scientifico-spirituel dans ses parties les plus profondes, mais ce seront ceux qui ont la patience de pénétrer dans une technique de pensée, presque un squelette pour le travail dans le monde supérieur (...) Naturellement, il est beaucoup plus commode de prétendre comprendre avec une paire de beaux concepts et faits tout ce qui nous apparaît comme une réalité supérieure, au lieu de créer un fondement solide dans la technique conceptuelle » (10).

Si l'on veut vraiment développer un sain « discernement des esprits » (qui est en première instance — ne l'oublions pas — un « discernement des concepts »), trêve de paresse donc, de superficialité et (pour ce qui concerne certains soi-disant « ésotéristes ») d'attitude hautaine.

Écoutez ce que dit le Christ : « Entrez par la porte étroite, parce que large est le porche et spacieuse est la voie qui conduit à la perte, et nombreux sont ceux qui entrent par elle ; combien étroite, à l'inverse, est la porte et restreinte la voie qui mène à la vie, et combien peu sont ceux qui la découvrent ! » (Mat. 7, 13-14).

9) « La réalité de ce corps astral se rencontre, alors qu'au moyen de la méditation, on progresse du penser, que les sens stimulent depuis l'extérieur, à une observation intérieure. Pour ceci, il faut saisir intérieurement le penser stimulé depuis l'extérieur, et le vivre dans l'âme intensément comme tel, sans sa relation avec le monde extérieur ; et puis au moyen de l'énergie de vie d'âme acquise dans le saisissement de ce penser, s'apercevoir qu'il y a des organes intérieurs de perception qui « voient » du spirituel à l'endroit où, dans l'âme et chez l'être humain, le corps physique et le corps éthérique sont contenus dans leurs limites pour que surgisse la conscience ».

Pour trouver « la réalité » du corps astral, il faut donc la pratique intérieure. Mais de celle pratique s'agit-il ? De celle indiquée, par Steiner, en particulier dans *L'initiation* et dans *La science de l'occulte*..

Gardons présent à l'esprit, toutefois (et je ne me fatiguerai jamais de le répéter), que la pratique est importante, mais que plus important encore est l'esprit (l'intention profonde) qui l'anime. « En règle générale — avertit en effet Steiner — s'abandonner seulement à la méditation, à la concentration et à tout ce qui s'ensuit, sans chercher la disposition d'âme caractérisée à plusieurs reprises, cela n'apporte rien de bon » (11).

À partir du moment où la « méditation » est mentionnée, on fera bien de toute manière de distinguer deux niveaux différents ou moments de la pratique intérieure : **1.** Celui de la *Concentration*, apte à saisir intérieurement « le penser stimulé de l'extérieur », en le vivant « dans l'âme intensément comme tel, sans sa relation avec le monde extérieur » ; **2.** Celui de la *méditation*, apte à « s'apercevoir », grâce à « l'énergie d'âme ainsi acquise » en « appréhendant et vivant la pensée » (au moyen justement de la concentration), « qu'il y a des organes intérieurs de perception qui « voient » du spirituel à l'endroit où dans l'animal et chez l'être humain, le corps physique et l'éthérique sont contenus dans leurs limites pour que surgisse la conscience ».

Pour progresser « du penser que les sens stimulent de l'extérieur à une observation intérieure » (à l'observation d'une réalité intérieure) nous devons en somme passer, par le moyen de la concentration, du plan physique à celui éthérique, et ensuite, par le moyen de la méditation (qui est aussi, mais pas seulement, une concentration), du plan éthérique à celui astral.

Je voudrais ajouter que Steiner, dans *L'initiation*, suggère deux exercices qui se prêtent bien (en tant que « préparation » pour effectuer ces passages : le premier consiste à « diriger l'attention de l'âme sur des processus déterminés du monde qui nous entoure » (sur ceux, par exemple, le flétrissement, de la floraison et du défloraison) ; le second, au contraire, en consacrant « un attention spéciale au monde des sons » (12).

Nous avons souvent parlé de la concentration, comme elle a été décrite par Steiner et par Scaligero (13) ; vous permettrez donc que je me limite à présent à parler du passage du domaine éthérique à celui astral.

Il s'agit d'un passage difficile, puisqu'il comporte le franchissement du « seuil », séparant la réalité physique (reliée à la conscience *représentative*) et celle éthérique (reliée à la conscience *imaginative*) de la réalité de la vie de l'âme (reliée à la conscience *inspirée*) et celle spirituelle (reliée à la conscience *intuitive*).

De toute manière, nous pouvons dire, brièvement, qu'en traversant ce seuil et en atteignant la réalité du corps astral, on s'élève de l'expérience du *penser* (vivant) à celle du *concept*, de l'expérience de la *force* à celle de la *qualité*, de l'expérience de la *vie de la lumière* à celle de la *lumière de la vie* ou de l'expérience de l'*inconscience* à celle de la *conscience* (mais non encore ; comme nous le verrons, de l'*autoconscience*).

Qu'est-ce que signifie faire une expérience de la conscience ? Cela signifie *l'observer*, et donc « s'apercevoir » (en la contemplant, pour ainsi dire, de l'intérieur ou du haut du Je) qu'elle passe *inobservée*, soit quand elle illumine (sous forme représentative) la substance morte du pensé, soit quand elle illumine (sous forme imaginative) le force vivante du penser.

Et comment fait-on pour l'observer ? En développant, comme l'explique Steiner, la conscience inspirée (14), en tant que « sentir pensant » (conscient et connaissant).

Pour ce qui me concerne, je ne peux que vous suggérer ceci : fermez les yeux ; que voyez-vous ? Rien, évidemment. Le fait est, pourtant, que ce « rien » *vous le voyez*, et que justement ce « rien » que vous voyez (cette conscience « vide ») peut vous permettre d'expérimenter la réalité de l'acte du voir (de « voir » le voir) : pour préciser, *la réalité de la lumière qui investit la ténèbre* (« Et la lumière resplendit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reconnue »).

Entre l'expérience imaginative (dans laquelle, rappelons-le, « l'élément artistique » est admis comme « principe cognitif ») (15) et celle inspirée, il y a de toute façon une autre différence importante.

Écoutez comment la décrit Steiner : « En continuant donc ses exercices, l'homme parvient à un degré de clairvoyance plus élevé, dans lequel il ne dispose pas seulement de deux types alternatifs de conscience : celui normal, ordinaire et celui clairvoyant, mais aussi de la possibilité de se rappeler dans l'état normal des expériences clairvoyantes [*comme il peut se souvenir, par exemple, d'un rêve*]. Quand il a atteint ce degré supérieur de clairvoyance, l'homme peut percevoir des mondes spirituels, des êtres spirituels et faits spirituels, même alors qu'il se trouve dans son état de conscience ordinaire et donc tandis qu'il perçoit le monde extérieur au moyen de ses sens. Dans une condition telle il peut, pour ainsi dire, introduire la clairvoyance dans son état de conscience habituel et apercevoir, derrière les êtres qui l'entourent dans le monde extérieur, comme dissimulées derrière un voile, les entités et forces spirituelles plus profondes » (16).

Donc, résumons-nous : si le corps physique n'était pas contenu dans ses limites (mortelles), nous serions des minéraux ; si le corps physique et le corps éthérique n'étaient pas contenus dans leurs limites (vitales), nous serions des plantes ; nous sommes au contraire des hommes, parce que le corps physique et le corps éthérique sont contenus dans leurs limites par le corps astral et parce que le corps astral est à son tour contenu dans ses limites (sensibles) par le Je.

10) « La conscience ne surgit pas d'une poursuite de cette activité qui émane, telle un résultat, du corps physique et de celui éthérique, mais ces deux corps doivent réduire à zéro leur activité, et même la faire descendre en dessous du zéro, pour « faire place » à l'affirmation de la conscience.

Ils ne produisent pas la conscience, mais offrent seulement le domaine sur lequel doit se trouver l'esprit pour faire naître la conscience dans le domaine de la vie sur la Terre. De même que l'homme sur Terre a besoin d'un sol, sur lequel il peut se tenir debout, ainsi le spirituel a besoin dans le domaine terrestre d'une base matérielle sur laquelle il peut se déployer. Et de même que dans l'espace cosmique, une planète n'a pas besoin du sol pour occuper sa place, ainsi l'esprit, l'observation duquel n'est pas dirigée au moyen des sens vers le matériel, mais plutôt au moyen de ses propres forces vers le spirituel, n'a pas besoin de cette base matérielle pour réveiller en lui son activité consciente ».

L'activité qui « résulte » du corps physique (anatomique) et de celui éthérique (physiologique) est celle de la vie (du *bios*). Pour « faire place » à l'affirmation de la conscience, la vie doit cependant se réduire à zéro, « et même descendre au dessous de zéro ».

Nous possédons en effet des organes pleins de vie, par exemple le foie, dont les cellules sont en mesure de se régénérer, et qui est donc, disons, toute vie et peu ou pas conscience — et des organes dans lesquels est seulement présente ce peu de vie qui sert — non pas à les faire dégénérer, comme le cerveau — dont les cellules ne sont pas en mesure de se régénérer — et qui est donc, disons toute conscience et peu ou presque pas vie ; ceci justement parce que le cerveau doit précisément se limiter à offrir « le champ — comme dit Steiner — sur lequel doit se trouver l'esprit pour faire naître la conscience dans le domaine de la vie sur Terre.

À telle fin, il faut une matière et une substance qui *se limite* à servir de médiatrice ou à refléter l'activité de l'esprit, et de laquelle doit être éliminée par conséquent toute autre activité : en premier lieu, celle vitale (*mors tua, vita mea*). Ne se reflète-t-elle pas mieux dans une eau calme, que dans une eau en mouvement ou agitée ?

Pensez un peu à l'hystérie et à la neurasthénie. L'hystérie présente un excès de force vitale (sanguine et anabolique) et un défaut de conscience, alors que la neurasthénie présente un excès de conscience (nerveuse et catabolique) et un défaut de force vitale (éloquent aussi, à ce propos, est le contraste entre l'hypothyroïdisme et l'hyperthyroïdisme).

Eh bien, qu'est-ce que ceci nous rappelle ? Rien de moins que « l'expulsion de l'Éden » dont parle la Bible.

Je vous lis le passage : « Le Seigneur dit alors : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, en connaissant le bien et le mal ! Et à présent, faisons en sorte qu'il n'étende la main et ne prenne aussi de l'arbre de vie, de sorte qu'il en mange et vive éternellement ! ». Et le Seigneur Dieu le renvoya du Jardin d'Éden, pour travailler le sol d'où il était sorti. Il chassa l'homme, et à la porte du Jardin d'Éden, il plaça les Chérubins et la flamme de l'épée fulgurante pour garder l'accès à l'arbre de la vie » (**Gen. 3**, 22-24).

Comme dans l'histoire de l'homme, il y a donc eu un moment dans lequel l'arbre de la connaissance s'est scindé de l'arbre de la vie, ainsi il y en aura un lors duquel ceux-ci se réuniront de nouveau (grâce à l'incarnation du *Logos*), étant donné que l'arbre de la connaissance aura retrouvé celui de la vie.

Cela dépendra de nous, cependant (aide-toi et Dieu t'aidera) : du développement, à savoir, de notre conscience. Nous ne réussirons jamais à retrouver la vie, et si nous nous obstinons en effet à ignorer que la conscience, dont nous jouissons habituellement (celle intellectuelle ou mentale, liée aux sens et au cerveau), en est la négation.

Le fait est qu'en chacun de nous, la nature est vivante, mais l'esprit est mort. C'est seulement en commençant à comprendre le *comment* et le *pourquoi* il est mort (et meurt), qu'il nous sera possible d'espérer le restituer (à l'instar de Lazare) à sa vie (à la vie du *Logos*).

En revenant à notre sujet, c'est donc le nerf mort qui nous fournit une conscience morte (reflet) de l'esprit (à l'instar de la Lune, qui nous fournit, pour ainsi dire, une « conscience réfléchie » du Soleil).

Voyez-vous, les faits observés et relevés (instrumentalement) par les neurophysiologistes sont réels ; ne le sont pas toujours, à l'inverse, les relations qu'ils supposent exister, à partir du moment où celles-ci sont « pensées », et non plus (sensiblement) « observées ».

Il ne devrait pas être difficile de réaliser, par exemple, que, de la même façon que ce ne sont pas les yeux à voir ou les oreilles à entendre, mais ce sont nous qui voyons au moyen des yeux et entendons au moyen des oreilles, ainsi ce n'est pas le cerveau qui pense, mais ce sont nous qui pensons au moyen du cerveau ou bien, pour être plus précis, à prendre conscience de la pensée (qui jaillit du cœur) au moyen du cerveau (Steiner explique : « Quand l'être humain se tient aujourd'hui devant nous dans l'état de veille, l'œil clairvoyant observe en lui des courants de lumière qui vont continuellement du cœur à la tête (...) Ces courants sont dus au fait que le sang humain, qui est une substance physique, matérielle, se dissout continuellement en substance éthérique : dans la région du cœur advient une transition continue du sang en une fine substance éthérique qui afflue vers la tête et enveloppe de rayons lumineux la glande pinéale [*l'épiphysse*] ») (17).

Et qu'est-ce qui nous empêche donc de le réaliser ? Rien d'autre que la peur : cette peur qui naît de la « mauvaise conscience » et sur laquelle se soutient — comme l'a dit tant de fois Steiner — le matérialisme. L'Évangile ne dit-il pas : « Heureux les cœurs purs, puisqu'ils verront Dieu » ? Pour pouvoir voir Dieu (la Réalité) nous devons donc nous purifier, en commençant avant tout (comme on ne le considère jamais) par purifier (sanctifier) notre pensée et notre conscience. Wagner disait justement : « Plus que les purs, ce sont les purifiés qui m'intéressent ».

Pour commencer, on fera bien de commencer à apprendre par conséquent les substances matérielles comme véhicules des forces éthériques modelantes (agissantes sur le plan inorganique, de l'extérieur, et sur celui organique, de l'intérieur).

Pour pouvoir agir sur la Terre, autant les forces éthériques (« élémentaires »), que, à un niveau supérieur, les qualités d'âmes et les essences spirituelles (les *logoi*), doivent en effet avoir prise sur les substances (à savoir, sur leur partie morte ou sur leurs « précipités » ou « condensés »).

Pensez, par exemple, à l'arrosage des plantes. Croyez-vous peut-être que ce soit la substance dans l'eau à les faire croître, ou à faire en sorte qu'un œillet devienne un œillet et une rose une rose ? Non. Ce sont les forces éthériques, et par leur médiation, les qualités astrales, lesquelles, pour pouvoir agir sur la Terre, se servent de l'eau et de l'air en tant que leurs véhicules.

Goethe, en affirmant que « tout l'éphémère n'est que symbole », entendait justement affirmer que les substances (« l'éphémère ») ne sont que le véhicule des forces et des qualités de l'esprit.

Steiner dit en effet : « Comme l'homme sur la Terre a besoin d'un sol sur lequel il puisse se tenir debout, ainsi le spirituel a besoin, dans le domaine terrestre d'une base matérielle sur laquelle il puisse se déployer » : au moyen de laquelle, à savoir, il puisse se médiatiser et se véhiculer ; « et comme dans l'espace cosmique — poursuit-il — une planète n'a pas besoin de sol pour rester sur son orbite, ainsi l'esprit, dont l'observation n'est pas dirigée au moyen des sens vers le matériel mais plutôt au moyen de sa propre force vers le spirituel, n'a pas besoin de cette base matérielle pour réveiller en lui son activité consciente ».

Tant que nous déroulons notre activité consciente sur la Terre, nous devons donc nous servir du corps physique et des organes des sens, qui représentent notre « base matérielle ».

Lorsque l'esprit se tourne, cependant, sur lui-même, il ne nécessite plus une telle base, puisqu'il est en mesure de se régir lui-même.

Russo Lucio

Notes

(1) R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971, p.11.

(2) R. Steiner : *Le mouvement occulte dans le dix-neuvième siècle et le monde de la culture* — Antroposofica, Milan 1993, p.181.

(3) R. Steiner : *La question sociale : un problème de conscience* — Antroposofica, Milan 1992, pp.90-90.

(4) G. Colazza : *De l'initiation* — Tilopa, Rome 1992, p.25.

(5) F.W.J. Schelling : *Quatorze cours sur l'enseignement académique* — Sandron, Milan-Palermo-Naples s.d. [1911 ?], p.41.

(6) R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969, p.42.

- (7) *Ibid.*, p.279.
- (8) Cfr. R. Steiner : *Lignes fondamentales d'une épistémologie de la conception goethéenne du monde* dans *Essais philosophiques* — Antroposofica, Milan 1974.
- (9) Cfr. R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1966.
- (10) R. Steiner : *Philosophie et Anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1980, P.26.
- (11) R. Steiner : *Anthroposophie – Psychosophie – Pneumatosophie* — Antroposofica, Milan 1991, p.223.
- (12) R. Steiner : *L'initiation*, pp.37&41.
- (13) Cfr. M. Scaligero : *Manuel pratique de la méditation* — Tilopa, Rome 1984 et *Technique de la concentration intérieure*— Mediterranee, Rome 1985. [Accessible en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*]
- (14) Cfr. R. Steiner : *Les degrés de la connaissance supérieure* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977.
- (15) R. Steiner : *L'homme synthèse harmonieuse des activités créatrices universelles* — Antroposofica, Milan 1968.
- (16) R. Steiner : *Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature* — Antroposofica, Milan 1985.
- (17) R. Steiner : *Le Christianisme ésotérique et la direction spirituelle de l'humanité* — Antroposofica ; Milan 2010, pp.57-58.

11) « *L'autoconscience, laquelle se focalise dans le je, émerge de la conscience. Celle-ci naît lorsque, du fait que par l'usure que le corps physique et celui éthérique ont provoquée sur les deux corps, le spirituel entre en l'être humain. Par la fatigue des deux corps se crée le champ sur lequel la conscience exerce sa vie. À la fatigue doit cependant succéder après la régénération, si l'organisme doit être préservé de la destruction. Ainsi, à chaque fois que, pour donner lieu à une expérience de la conscience, une usure s'est produite, se régénère précisément ce qui avait été usé. Dans la perception de cette régénération, consiste l'expérience de l'autoconscience. On peut suivre ce processus par l'observation intérieure. On peut sentir comment, par le fait qu'à partir de l'intériorité se crée une reproduction de ce qui est simplement conscient, la conscience est menée à l'autoconscience. La simple conscience a son image dans le vide que la fatigue a produit d'une certaine façon dans l'organisme. Elle est accueillie dans l'autoconscience, lorsque le vide s'est à nouveau comblé de l'intérieur. Le quid substantiel apte à le combler est expérimenté comme « je »* ».

Nous avons dit que la conscience, pour s'affirmer, doit amener à zéro, et même « en dessous du zéro », l'activité (vitale) du corps éthérico-physique : avec la « fatigue » de ce corps — dit en effet Steiner — « se crée le champ sur lequel la conscience exerce sa vie » (si vous voulez vous faire une idée de cette « fatigue », vous pouvez penser au processus au moyen duquel la lumière essuie ou assèche ce qui est humide).

Une chose, toutefois, est la *conscience* (du corps astral), autre l'*autoconscience* (du Je). À l'opposition entre le corps éthérique et le corps physique et à celle entre le corps astral et le corps éthérique, nous devons donc ajouter l'opposition entre le Je et le corps astral.

De quelle opposition s'agit-il en fait ? De celle entre les processus *destructeurs* (usants) de la conscience et les processus *reconstructeurs* (régénérants) de l'autoconscience.

Rappelons-nous — soit dit en passant — que dire « autoconscience » signifie dire « âme consciente » : outre une conscience (âme) *sensible* et une conscience (âme) *rationnelle-affective*, nous disposons, en effet, en tant qu'hommes modernes, d'une conscience (âme) *consciente* : c'est-à-dire d'une « conscience de la conscience », et donc d'une « autoconscience ».

Pour avoir conscience de la réalité éthérico-physique, le corps astral est suffisant (dont disposent, à leur façon, les animaux), tandis que pour avoir conscience de la réalité de la conscience, il faut un *quid* (un « quelqu'un ») qui soit supra-ordonné au corps astral, tout comme celui-ci est supra-ordonné au corps éthérico-physique : ce *quid*-ci (ce « quelqu'un-ci ») c'est le Je.

Repensez à présent à ce « néant » (à cette « conscience » vide là) dont nous avons parlé en commentant la maxime 9, et tentez de le relier à tout ce que dit Rudolf Steiner : « La simple conscience a son image dans le vide que la fatigue a produit d'une certaine façon dans l'organisme. Elle est accueillie dans l'autoconscience, quand le vide s'est de nouveau comblé de l'intérieur. Le *quid* substantiel apte à le combler comme un « je » ».

Qu'avons-nous dit, en effet ? Que le « néant », que nous voyons quand nous fermons les yeux, peut nous permettre de réaliser la réalité de l'acte du « voir », et donc de la conscience.

Eh bien, en mettant en avant cette « observation intérieure », à savoir en remontant avec détermination le flux d'une tel « voir le voir », pour en rechercher la source (en passant, ainsi, de la conscience inspirée à celle intuitive), nous parvenons enfin au Je (au « voyant »), étant donné que le « néant » (le « vide ») abandonné par ce qui se trouve en dehors de la conscience (par la réalité éthérico-physique qui la remplit en général), est « comblé de l'intérieur », par ce « substantiel *quid* apte à le combler » que nous expérimentons justement comme « je ».

Soyons attentifs à cette dernière affirmation, parce que nous ne devons pas confondre le Je, à savoir le *sujet* « apte à combler » le vide, avec les *qualités* (les idées ou concepts) dont il le comble.

Écoutez en effet, ce qu'affirme Steiner ici : « Dans l'inspiration, les expériences des mondes supérieurs expriment leur signifié. L'observation vit dans les qualités et dans les actions des êtres de ces mondes supérieurs » (1).

Steiner dit encore : « On peut ressentir comment, par le fait que de l'intériorité on crée une reproduction de ce qui est simplement conscient, la conscience est menée à l'autoconscience ».

Le Je, donc, reproduit « ce qui est simplement conscient ». Quel phénomène peut le rendre évident (abstraction faite de ceux de la pensée de la pensée et de la conscience de la conscience) ? Ce n'est pas difficile : celui de la *mémoire* (Steiner écrit justement : « du corps éthérique est la *vie* propre, du corps astral la *conscience*, du je le *souvenir* ») (2).

Réfléchissons : regardons en dehors de nous, et nous avons conscience des *images perceptives* (tridimensionnelles) des choses ; regardons en nous, et nous avons, à l'inverse, conscience des *représentations* (bidimensionnelles) des choses : à savoir, justement, d'une reproduction intérieure (représentation) de ces images.

Mais qui est l'artifice de cette reproduction, à savoir qui est ce qui transforme (transsubstantie) secrètement (avec le secours — comme nous le savons à partir de *La philosophie de la liberté* — des concepts) la réalité extérieure et tridimensionnelle des images perceptives dans la réalité intérieure et bidimensionnelle des représentations ou des *images mnémoniques* (à « brève échéance ») ? C'est le Je. Voici pourquoi entre la mémoire et le Je il y a un lien si profond, tellement profond qu'il nous permet de dire que de la même façon que l'ego s'en tient à la mémoire de la vie entre la naissance et la mort (quand bien même, pas si exactement, étant donné que les premiers souvenirs remontent à quelques années après la naissance), ainsi le Je (l'ego spiritualisé) s'en tient à la mémoire qui embrasse non seulement la vie prénatale, mais aussi les vies terrestres précédentes (Steiner dit en effet, dans une prière pour les défunts que vous connaissez assurément : « La force du souvenir doit devenir divine, un être divin »).

Vous souvenez-vous de « l'amnésique de Collegno » : ce type qui avait perdu, avec la mémoire, sa propre identité, au point qu'il ne savait plus s'il était l'anarchiste Mario Bruneri ou le professeur Giulio Canella ?

Eh bien, si la perte de notre mémoire ordinaire est justement considérée comme pathologique, que devrions-nous dire, alors, de celle qui nous prive du souvenir de la plus grande partie de notre histoire (et donc de notre vraie autoconscience) ?

Considérez, en tout cas, que les processus de reconstruction ou de régénération sont, non seulement animiques, mais aussi physiques (on dit : « Le chirurgien découd et la nature recoud », mais il serait plus juste de dire « Le chirurgien découd et le Je recoud »), et que, en tant que processus physiques, justement, ils sont à la charge du sang qui est le véhicule du Je.

Il ne s'agit pas, naturellement, d'une régénération totale. Disons, autant pour nous comprendre ; que tout ce qui est consommé durant la veille (par l'ego) est régénéré, durant le sommeil (par le Je), à 90% ; voici pourquoi, avec le temps, commence le processus de vieillissement qui nous mène à la mort : à savoir, à la nécessité de changer le corps physique.

Ne veut donc pas signifier le Je, qui ne le comprend pas comme *entité créatrice* (entité créatrice qui se trouve à la base de « l'imagination morale » et de « l'individualisme éthique » dont parle Steiner dans *La philosophie de la liberté*).

Je vous propose, pour finir, la méditation suivante (3) :

Regarde dans la ténèbre :

Une lumière y apparaît,

Une lumière qui vit.

Qui est cette lumière dans la ténèbre ?

C'est moi-même dans ma réalité.

Cette réalité-ci du je

N'entre pas dans mon existence terrestre.

J'en suis seulement l'image.

Mais je la retrouverai de nouveau,

Quand moi, avec une volonté dédiée à l'Esprit,

Je passerai la porte de la mort.

12) « *On découvre la réalité du je lorsque l'observation intérieure, pour celui qui saisit cognitivement le corps astral et dont le penser vécu — en pénétrant dans la méditation avec le vouloir — s'affine de plus en plus. D'abord, dans ce penser, on s'est laissé aller sans volonté. Avec cela on est arrivé au point où un élément spirituel entre dans ce penser, comme dans la perception des sens la couleur entre dans l'œil, le son dans l'oreille. Si l'on s'est mis en mesure de reproduire par un acte de volonté ce que l'on a fait vivre de cette façon grâce à un abandon passif dans notre conscience, alors entre dans cet acte de volonté la perception de son propre « je »* »

Comme vous le voyez, ici aussi on distingue le « concept » du Je de la « réalité » du Je. Revenons donc à l'expérience du « néant » ou du « vide » (de ce « néant » qui a tant donné à penser, par exemple, à Heidegger ou à Sartre).

Steiner dit : « D'abord, dans ce penser, on s'est laissé aller sans volonté ». C'est ceci le moment où, en ayant expérimenté la réalité de l'acte du « voir », nous nous laissons aller (comme dans un sommeil éveillé) au pur écoulement de sa lumière.

Mais « avec cela — ajoute-t-il — on est arrivé au point où un élément spirituel entre dans ce penser, comme dans la perception des sens la couleur entre dans l'œil, le son dans l'oreille » : à savoir que l'on est arrivé au point où, au moyen de la lumière fluente, pénètrent dans le penser les qualités, les idées ou les concepts *dans leur vraie nature d'êtres spirituels*.

Il s'agit, en effet, d'une authentique « perception » de contenus qui proviennent de l'intérieur, et non pas de l'extérieur (comme ceux qui atteignent les sens physiques). « L'intérieur » d'où ils proviennent c'est ce que nous avons appris désormais à connaître, soit comme « extérieur (spirituel) de l'intérieur (animique) », soit comme « intérieur (spirituel) de l'extérieur (matériel) » : *comme essence spirituelle, à savoir, du monde physique*.

Comment passer, donc, de cette expérience inspirée (du « sentir pensant ») à celle intuitive (du « vouloir pensant ») ? Steiner nous le dit : « Si l'on s'est mis en mesure de reproduire par un acte de volonté ce que l'on a fait vivre de cette façon, grâce à un abandon passif dans notre conscience, la perception de notre propre « je » entre dans cet acte de volonté ».

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que nous percevons (contemplons) les êtres spirituels, parce que *ce sont ceux-ci qui nous arrivent*, grâce à « l'abandon passif dans notre conscience », tandis que nous percevons le Je, parce que *ce sont nous qui le rejoignons ou qui y arrivons*, grâce à un acte de volonté qui reproduit le mouvement (intuitif) de tels êtres.

Écoutez tout ce que dit ici Steiner de la différence entre l'inspiration et l'intuition : « Dans l'inspiration il [l'homme] devient conscient de s'unir avec les actions des êtres eux-mêmes, avec les manifestations de leur volonté ; seulement dans l'intuition, lui-même s'identifie avec des êtres qui sont en eux complets » (4).

Comme vous le voyez, l'intuition est une *identification active* : tellement active, au point de nous faire devenir « nous » l'autre et « l'autre » nous (alors que dans l'inspiration nous nous immergeons, en effet, dans l'autre, mais nous nous restons « nous » et l'autre « l'autre »).

Écoutez ce qu'affirme justement Steiner : « En nous immergeant de cette manière dans les entités étrangères, nous parvenons à nous contempler nous-mêmes comme une entité étrangère, comme que nous étions avant, comme que nous sommes dans la vie ordinaire. Supposons, par exemple, de nous immerger de cette façon, au troisième degré de la clairvoyance [*celui intuitif*], dans un quelconque être des règnes de la nature : nous ne regarderons plus alors de nous vers cet être-là, ni nous ne nous immergerons plus seulement en lui (comme au second degré de la clairvoyance [*celui inspiré*]), mais nous saurons que nous nous identifions avec un tel être, et depuis celui-ci, nous regarderons en arrière vers nous-mêmes » (5).

Nous pouvons donc dire, en résumant, qu'il y a un niveau d'autoconscience (celui ordinaire) dans lequel le Je se reconnaît comme « espace » (corps) ; qu'il y en a un autre (imaginatif) dans lequel le

Je se reconnaît comme temps ou « vie » (biographie) ; et qu'il y en a encore un autre (inspiré), dans lequel le Je se reconnaît comme « qualité » ou « âme » (caractère) ; et qu'il y en a enfin un (intuitif) dans lequel le Je se reconnaît comme « Je » ou « esprit » (comme ce Je habité par le *Logos* qui fait dire à (St) Augustin : « Mon cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en Toi »).

13) « Sur la voie de la méditation, on peut rencontrer trois autres formes pour l'aspect dans lequel le « je » se présente à la conscience ordinaire : 1) Dans la conscience qui saisit le corps éthérique, le « je » apparaît comme image, laquelle est cependant à la fois une entité active, et comme telle, confère à l'homme forme, croissance et forces modelantes ; 2) Dans la conscience qui saisit le corps astral, le « je » se manifeste comme membre d'un monde spirituel dont il reçoit ses forces ; 3) Dans la conscience qui a été mentionnée justement, comme la dernière à conquérir, le « je » se montre comme une entité spirituelle autonome, relativement indépendante du monde spirituel qui l'entoure ».

Pour connaître l'aspect sous lequel le Je se présente à la conscience ordinaire, la méditation ne sert bien sûr à rien.

Elle sert, au contraire, quand on veut découvrir comment le Je se présente à la conscience médiante avec le corps éthérique, à celle médiante avec le corps astral et à celle-là, pour ainsi dire « médiante-immédiate » avec le Je.

Nous avons dit, tout à l'heure, que le Je, sur le plan éthérique, se reconnaît comme temps ou vie : à savoir, comme une réalité énergétique ou « élémentaire » (une « entité active ») qui confère à l'être humain forme, croissance et forces modelantes ».

Considérez qu'il n'est pas du tout escompté de le reconnaître dans cette forme-ci. Pensez un peu, autant pour faire un exemple, à Goethe : il est né en 1749 et il est mort en 1832. Eh bien, combien de gens pensent que Goethe ait existé non seulement comme une « corps spatial », mais aussi comme corps « temporel » (les 83 ans de sa biographie) ? Je crois, pas beaucoup, étant donné l'être du « Goethe-espace », on peut se le représenter ou en faire le portrait, alors que le devenir du « Goethe-temps », on peut seulement (activement) se l'imaginer.

Encore plus difficile, pour le Je, c'est de se reconnaître sur le plan astral, comme « qualité » ou « âme », et donc « comme membre d'un monde spirituel dont il reçoit ses forces ».

La psychologie moderne en constitue malheureusement un exemple : à savoir, une « science de l'âme » qui est prête (matérialistement) à tout, sauf à croire à l'existence de l'âme.

Ce degré-ci d'autoconscience est particulièrement difficile, puisqu'il implique le sentir de manière différente (disons, « contracté ») de celui (disons, « expansé ») dans lequel l'implique le degré imaginaire.

Je vous lis ce que dit Steiner à ce propos : « Nous nous trouvons alors dans le vrai monde spirituel. Alors durant ces instants, nous sommes, d'une certaine manière, passés sur l'autre rive de l'existence ; au-delà de cette rive, le monde ordinaire des sens disparaît, nous nous trouvons dans le monde spirituel (...) Mais à présent il arrive encore quelque chose. Une expérience se présente que l'être humain n'a jamais pu faire auparavant. Ce que moi, j'ai décrit comme un vaste sentiment — cosmique, dirais-je, de joie, intérieurement et complètement expérimenté [*au degré imaginaire*] — se transforme en cet instant dans lequel nous stabilisons la conscience vide par le calme, dans une douleur animique aussi vaste, dans une souffrance animique aussi générale (...), vous ressentez la douleur, qui se trouve à la base de l'entière existence du monde ; c'est la douleur en même temps de l'isolement » (6), en tant que résultat — ajoutons-le — d'un processus de « division » ou de « différenciation ».

On ne peut pas faire abstraction de cette expérience, si l'on veut vraiment atteindre la pleine autoconscience : à savoir, la conscience du Je comme « je » ou « esprit ».

Steiner dit : « Dans la conscience qui a été précisément mentionnée comme l'ultime à conquérir, le « je » se montre comme une entité spirituelle autonome, relativement indépendante du monde spirituel environnant ».

Si l'être humain n'atteignait pas ce niveau-ci, il se connaîtrait donc comme « type » (que sais-je, constitutionnel, de tempérament, caractériel) ou comme « exemplaire de l'espèce » (« comme membre d'un monde spirituel dont il reçoit ses forces »), mais non pas comme *individu* : à savoir ce que Steiner affirme dans *Théosophie* — comme une « espèce à soi » (7).

Lucio Russo

Notes :

(1) R. Steiner: *Les degrés de la connaissance supérieure* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, p.56.

(2) R. Steiner : *La science occultes dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969, p.52.

(3) R. Steiner : *Indications pour une école ésotérique* — Antroposofica, Milan 1999, p.90.

(4) R. Steiner : *Les degrés de la connaissance supérieure* dans *Sur la voie de l'initiation*, p.56.

(5) R. Steiner : *Les entités supérieures dans les corps célestes et les règnes de la nature* — Antroposofica, Milan 1985, pp. 59-60.

(6) R. Steiner : *Connaissance initiatique* — Istituto Tipografico Editoriale, Milan 1938, vol.I, pp.61 & 73.

(7) R. Steiner : *Théosophie* — Antroposofica, Milan 1957, p.50

14) « *La seconde forme du « je » à laquelle on a fait allusion dans l'exposition de la maxime précédente, se présente comme « image » du je. En devenant conscients de ce caractère d'image, on jette aussi une lumière sur l'essence de la pensée, dans laquelle le « je » apparaît à la conscience ordinaire. Par toutes sortes de considérations, on cherche le « vrai je » dans la conscience ordinaire. Mais un examen sérieux de ce que la conscience expérimente montre que dans celle-ci on ne peut pas découvrir le « vrai je » ; mais plutôt qu'en elle un simple reflet parvient à s'en manifester sous forme de pensée, laquelle est moins qu'une image. On s'est justement saisi de la réalité de ce fait, quand on progresse vers le « je » comme vers une image qui vit dans le corps éthérique. Et seulement ainsi, on s'est justement stimulés à rechercher le je comme la vraie entité de l'être humain ».*

Faites bien attention, parce que la « seconde » forme du je, dont on parle ici, est celle « imaginative », caractérisée au premier point de la maxime précédente : une telle forme — dit en effet Steiner — « se présente comme image du je », et non pas donc comme sa représentation (qui est « moins qu'une image »).

Et quelle différence y a-t-il entre le représenter et l'imaginer ? Nous le savons : le premier, gouverné par le corps physique, nous fournit une image *solide* (définie) de la réalité *sensible*, alors que le second, gouverné par le corps éthérique, nous fournit une image *fluide* de la réalité *extrasensible*.

« En devenant conscients de ce caractère d'image — poursuit Steiner —, on jette aussi une lumière sur l'essence de la pensée, dans laquelle le « je » apparaît à la conscience ordinaire ».

Nous parlons souvent, en anthroposophes, de la pensée « vivante » ; mais comment fait-on pour comprendre si une pensée est « vivante » ? C'est vite dit : elle est « vivante » si elle nous permet de reconnaître « à vue de nez » l'abstraction (intellectualiste) et si « elle jette aussi une lumière » sur la nature « morte » de la pensée qui « régit l'autoconscience ordinaire ».

En redonnant vie à la pensée, nous remontons, en effet, à un degré supérieur de conscience à partir duquel il est possible d'observer ce qui lui est subordonné : à savoir, ce degré de conscience ordinaire que nous ne pouvions pas voir auparavant parce que nous étions, pour le dire ainsi, « à l'intérieur ». Ce n'est qu'en en sortant et qu'en l'observant, qu'il est possible d'observer et de comprendre la nature « morte » (mécanique, discrète ou d'algorithme) du mouvement de la pensée (réfléchi) qui le caractérise.

« Par toutes sortes de considérations — dit encore Steiner — on cherche le « vrai je » dans la conscience ordinaire ».

À l'état de veille nous jouissons de la conscience du Je, à l'état de sommeil, nous la perdons. Nous ne sommes donc pas en mesure de maintenir l'autoconscience durant le sommeil.

Pourquoi ? Parce que la conscience ordinaire du Je (du sujet) se tient, durant l'état de veille et grâce la perception sensible, sur la conscience du *non-Je* (de l'objet). Quand on s'endort la dissipation de la conscience du non-Je s'accompagne en effet de la dissipation de celle du Je.

Il ne s'agit pas par conséquent d'amortir ou d'oublier l'état de veille (comme le conseillent certains présumés « maîtres »), mais au contraire de l'intensifier et de le développer (au moyen de l'activité de la pensée et de l'exercice intérieur) au point de parvenir à en étendre *qualitativement* la portée (de sorte à en arriver à conquérir, un jour, ce qu'on appelle la « continuité de la conscience » et de l'autoconscience).

« On s'est justement emparés de la réalité de ce fait — conclut Steiner —, quand on progresse vers le « je » comme une image qui vit dans le corps éthérique. Et seulement ainsi on s'est justement stimulés à la recherche du je comme de la vraie entité de l'être humain ».

Comme vous le voyez, on ne dit pas que, dans le domaine éthérique (et au moyen de la conscience imaginative), on atteint le « vrai » Je, mais que, à ce niveau-ci, « on s'est justement stimulés à la recherche du je comme de la vraie entité de l'être humain ».

Nous savons, en effet, que la réalité éthérique (vivante et imaginative) est députée à jouer le rôle de médiatrice entre la réalité sensible et celle supra-sensible : on ne peut pas franchir (de manière saine), par conséquent, le « seuil » qui sépare la réalité physico-éthérique de celle d'âme et spirituelle (surveillée par deux « Gardiens »), si l'on ne traverse pas activement et lucidement la réalité éthérique.

L'ordinaire conscience du Je est, effectivement en somme, une autoconscience, mais une autoconscience réfléchie.

Pensez au moment où nous nous regardons dans un miroir. Nous sommes devant le miroir, mais notre image se trouve dans le miroir, et elle lui adhère au point de nous faire croire qu'elle lui appartienne.

Eh bien, quand le Je se reflète dans le miroir cérébral, il se produit quelque chose de similaire : le je voit sa propre image dans le cerveau et il croit alors qu'elle lui appartienne.

Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit que si le cerveau, pour une raison quelconque tombe en ruine, on croit que le Je tombe aussi en ruine, et non pas la conscience réfléchie du Je.

En voulez-vous un tout petit exemple ? À Renato Farina, auteur de *Maîtres* (1), qui rapporte cette affirmation de Don Giussani : « Mon cors se défait. Je le sens se dissoudre, mais tandis que cette putréfaction avance, mon je se fait plus clair », le journaliste ne sait rien faire de mieux que de répondre : « Tu peux croire que ce soit un signe d'immortalité de l'âme, ou bien penser, comme moi, que Luigi Giussani ait ainsi un sacré culot (*sic !*) à échapper à la maladie d'Alzheimer, l'artériosclérose, l'ictus, la schizophrénie, l'épilepsie, l'apoplexie, la néoplasie, l'anévrisme, et à toutes ces catastrophes-là, comme en général la vieillesse, laquelle, en attaquant le corps, attaque et désintègre sans remède aussi le je et tout ce que, de notre je, nous voudrions sauver par nos belles fables » (2).

Il ignore donc qu'au monde il n'y a pas seulement de « belles fables », racontées par Lucifer, mais aussi de « vilaines fables » (matérialistes), racontées par Ahriman : soit par une entité qui, ayant pour *habitat* le « mensonge », vend justement « la désintégration de la conscience du Je » pour celle du « Je ».

Entendons-nous bien, personne ne pense pouvoir développer une saine et pleine conscience sans partir de celle corporelle et spatiale ; Steiner dit en effet : « Le chemin du cœur passe par la tête » ; et Scaligero d'insister : « Personne ne peut devenir un Je sans être d'abord un ego ».

Quiconque veuille vraiment entreprendre un cheminement scientifico-spirituel, et ne pas se limiter à contempler ou rêver le Je spirituel, doit pour cela partir de l'autoconscience représentative : à savoir qu'il doit se mouvoir à partir du degré de conscience auquel l'évolution naturelle nous a portés, et auquel les forces ahrimaniennes voudraient nous arrêter et nous fixer.

15) « La compréhension de la forme dans laquelle vit le je dans le corps astral conduit à ressentir de la juste façon le rapport de l'être humain avec le monde spirituel. Cette forme-ci du je est immergée par l'expérience commune dans les profondeurs obscures de l'inconscient. Dans ces profondeurs, l'homme se relie à la spiritualité universelle au moyen de l'inspiration. Face à la conscience ordinaire, se trouve un reflet sentimental très faible de cette inspiration qui, depuis les étendues du monde spirituel, domine dans les profondeurs de l'âme. »

Nous voici arrivés au passage de l'autoconscience régie par le corps éthérique à celle régie par le corps astral : c'est-à-dire que nous voici arrivés à la réalité de la vie de l'âme (*realtà animica*). Rappelons-nous en effet que « le corps éthérique, étant suprasensible, est quelque chose chez l'être humain qui ne peut être saisi que par une connaissance imaginative, quelque chose qui peut être cependant regardé précisément de l'extérieur par la connaissance suprasensible », alors que « le corps astral est quelque chose qui ne peut être expérimenté qu'intérieurement, quelque chose à l'intérieur duquel nous-mêmes devons être pour pouvoir l'expérimenter, comme aussi la quatrième composante que nous devons saisir ici dans le monde physique, le je » (3).

« Cette forme du je — dit Steiner — est immergée par l'expérience commune dans les profondeurs obscures de l'inconscient ».

En effet, l'expérience imaginative ressemble à celle subconsciente du rêve, avec la différence que celle imaginative est une expérience *spirituelle*, tandis que celle onirique est une expérience *naturelle* : pour faire la première on doit conquérir un degré supérieur de veille (en passant de la pensée « passive » à la pensée « active » ou « vivante ») ; pour faire la seconde il suffit d'aller dormir.

Nous n'avons donc pas à faire, à présent, avec le degré (éthérique) du rêve, mais avec celui (astral) du sommeil (sans rêve).

« Dans cette profondeur — poursuit Steiner —, l'homme se relie au moyen de l'inspiration avec la spiritualité universelle ».

Parce que reliée « avec la spiritualité universelle », l'âme est une sorte de *Panthéon* peuplé de multiples et diverses qualités ou entités (au point que nous pourrions la définir comme « polythéiste »). À partir du moment, toutefois, où nous n'en sommes pas conscients, nous devons alors développer, au-delà de celle imaginative (comme « rêve éveillé »), la conscience inspirée (comme « sommeil éveillé »).

Gardons pourtant à l'esprit que ce dont nous sommes inconscients, ne cesse à cause de ceci d'agir et de rendre compte de soi : éventuellement sous forme de sentiment ou de pressentiment.

« Devant la conscience ordinaire — dit justement Steiner — se trouve seulement un très faible reflet sentimental de cette inspiration ».

Quelle est donc la tâche ? C'est celle de pénétrer, avec les moyens qui nous sont offerts par la science de l'esprit, dans les régions subconscientes et inconscientes de l'âme (« L'anthroposophie — affirme Steiner — n'est autre qu'une stimulation à faire sortir les forces de connaissances gisant dans les profondeurs des âmes. ») (4).

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, tant la psychanalyse de Freud que la psychologie analytique de Jung, n'ont pas été en mesure, en dépit des intentions de leurs fondateurs (et de manière particulière de Jung), de découvrir et de mettre en lumière le trésor (spirituel) renfermé par l'inconscient.

Le fait est que dans les légendes, il n'y a pas seulement les trésors, il y a aussi les dragons qui les surveillent. Quiconque parte à la recherche de trésors, doit pour cela se munir d'une arme apte à les vaincre.

Et quelle est l'arme capable de vaincre les dragons qui se sont rendus maîtres des trésors de la vie, de l'âme et de l'esprit ? La réponse est une, et une seule : l'épée de la pensée.

Il s'agit cependant d'une épée qui doit avant tout être arrachée de son « rocher », comme l'enseigne l'histoire du Roi Arthur ou comme l'enseigne celle de Siegmund (père de Siegfried), du « tronc du frêne » où elle est fichée : à savoir du cerveau qui l'emprisonne normalement.

Avez-vous en tête l'Archange Michel représenté par Guido Reni ? Bien, ne vous êtes-vous jamais interrogés pour quelle raison Michel harcèle Ahriman de son épée, mais ne le transperce pas ? C'est simple : il ne le transperce pas parce que c'est l'épée elle-même qui le contraint à le faire reculer, en le forçant ainsi à rentrer dans les rangs : à savoir dans ce territoire de la mort dont il est le souverain légitime, mais dont il cherche incessamment et arbitrairement à en franchir les limites, en tirant profit de l'inconscience humaine. On comprend donc bien pourquoi Steiner dise dans cette conférence — je le traduis : « Cultiver l'anthroposophie devient ainsi un devoir ; la connaissance devient un quelque chose que nous ressentons vraiment, un quelque chose dont nous sommes responsables » (5).

Nous devons donc trouver le courage de prendre cette responsabilité, en procédant avec une grande prudence, modestie et sérieux.

Permettez, pour finir, que je vous lise ce passage significatif de Hegel : « Quant à la philosophie authentique, nous voyons comment la révélation immédiate du divin et le bon sens, que l'on a jamais négligé de cultiver avec la philosophie, ni par une autre forme du savoir, se considèrent sans plus comme parfaits équivalents et succédanés de la longue voie de la culture, de ce riche et profond

mouvement grâce auquel l'esprit arrive au savoir, presque comme se décante la chicorée en tant que succédané du café. Il est pénible de remarquer combien la stupidité et le vulgaire sans goût ni direction, incapable de fixer la pensée sur des propositions abstraites prises isolément, et encore moins sur leurs connexions, se donne des airs tantôt de liberté et de tolérance de la pensée, tantôt de génialité » (6).

16) « La troisième forme du « Je » nous introduit dans l'entité autonome de l'être humain à l'intérieur d'un monde spirituel. Elle induit le sentiment que l'être humain, avec sa nature terrestre-sensible, se trouve devant lui-même seulement comme la manifestation de ce qu'il est en réalité. Avec cela lui est donné le point de départ pour une vraie connaissance de soi, parce que ce soi, qui configure l'homme dans sa vérité, se révèle à la connaissance seulement lorsqu'on progresse de la pensée du je à l'image de celui-ci, de l'image aux forces qui la créent et, de là, aux porteurs spirituels de ces forces ».

Après avoir considéré la forme éthérique et celle astrale, occupons-nous à présent de la forme qui assume l'autoconscience lorsque le Je arrive au Je (au spirituel) : lorsqu'il revient, à savoir, à lui-même.

Qu'arrive-t-il à ce niveau ? Il arrive que nous cessons de nous reconnaître comme un corps (physique) qui occupe un espace, comme un corps (éthérique) qui occupe un temps ou comme un corps (astral) qui est un ensemble de qualités (un caractère), pour nous reconnaître, finalement, comme un Je : ce qui revient à dire, comme une « entité autonome à l'intérieur d'un monde spirituel ».

Si nous croyions d'abord que le corps (physique) était notre être, à présent à l'inverse, nous savons que nous sommes un Je (spirituel), dont le corps est la manifestation. Ce degré de l'autoconscience, dit justement Steiner, « suscite le sentiment que l'être humain, avec sa nature terrestre-sensible se trouve en face de lui-même seulement comme une manifestation de ce qu'il est en réalité ».

Avez-vous en tête l'*hic et nunc* des philosophes (justement, éventuellement celle de l'hégélienne *Phénoménologie de l'esprit* dont je vous ai lu un passage avant) ? Eh bien, dans l'*hic et nunc* (dans l'espace et le temps) chacun de nous *apparaît*, mais *n'est point*.

Disparaît, ainsi, l'*identification* ordinaire de l'être avec l'apparaître (du Je avec le corps physique) ; identification qui est, comme le soutient la psychanalyse (freudienne), un « mécanisme de défense » inconscient, dont on devrait guérir l'action pathogène au moyen de la psychothérapie.

Ceci est vrai sur le plan psychique, mais l'est encore plus sur le plan *animico-spirituel* (là où s'opère la guérison du « vieil Adam »).

Écoutez ce qu'affirme à cet égard Steiner : « La conception spirituelle du monde, la somme des vérités spirituelles que nous avons puisées aux hauteurs du Cosmos, affluera dans les âmes humaines ; ainsi pour l'humanité de l'avenir elle deviendra elle-même un remède curatif alimenté par l'intériorité la plus profonde de l'homme. Dans l'avenir, la science de l'esprit deviendra toujours plus un médicament pour les âmes » (7).

De même qu'on sait, toutefois, que tout patient présente une « résistance » inconsciente à la psychothérapie (bien qu'il ait voulu s'y soumettre), ainsi chacun de nous présente (bien qu'il l'ait choisie) une « résistance » encore plus subtile, tenace et opiniâtre (parce que soutenue par les forces qui font obstacles) à la science de l'esprit : « résistance » qui aggrave évidemment, à la barbe de toute argumentation quand bien même brillante, l'état de l'âme (un livre de Victor Frankl est pour le coup intitulé : *La souffrance d'une vie dépourvue de sens*) (8).

Écoutez ces vers de Arsenëï Tarkovski (père du cinéaste Andréï), qui ont été référés — comme l'écrit Paola Pedicone — « à Pouchkine qui prenait des leçons de « pure athéisme » d'un Anglais de passage » :

Juste Dieu, ne sera-ce qu'aussi moi

J'irai par la même route que toi,
De vie en vie en manque du signe,
En ratant le sens de l'existence ? (9)

Pensez par exemple au corps. Pourriez-vous jamais le convaincre d'ingurgiter un aliment toxique sans réagir ? Eh bien, la même chose vaut pour l'âme quand vous la contraignez à ingurgiter — comme il arrive malheureusement aujourd'hui — faussetés, laideurs ou méchancetés.

Il est juste de rappeler de toute manière, à propos de « résistances », cet avertissement particulier (et souvent négligé) de Scaligero : « À un moment déterminé, on sait que l'effort, les disciplines, la rigueur de l'ascèse, sont des moyens de l'*ego* encore incapable de réaliser sa propre extinction : laquelle ouvre la vie au Je Supérieur. Ceci est présent dans le Je à tout moment, dans l'*ego* qui s'oppose à lui et, par conséquent, s'efforce de survivre au moyen de la concentration, au moyen de la méditation, au moyen de l'ascèse. Il faut que l'*ego* épuise toutes les velléités d'élévation, pour que cette élévation se réalise comme sa mort, sa résurrection. Sa Crucifixion quotidienne n'a pas de sens s'il ne connaît pas la Mort et la Résurrection » (10).

« Avec cela — conclut Steiner — il lui est donné [à l'homme] le point de départ pour une vraie connaissance de soi, parce que ce soi, qui configure l'être humain dans sa vérité, ne se révèle à la connaissance que lorsqu'on progresse de la pensée du je à l'image de celui-ci, de l'image aux forces qui la créent et, de là, aux porteurs spirituels de telles forces ».

Celle-ci est — comme nous le savons désormais — une hiérarchie de degrés ou de niveaux de conscience et d'autoconscience, qui doit absolument être respectée.

Le fait est que l'un des si nombreux mérites de la science de l'esprit est constitué par sa méthode (incarnant son esprit) : à savoir par une méthode (par une pensée) qui recherche constamment, lucidement et humblement à s'adapter à la réalité.

Jamais, sur votre cheminement cognitif, ne doit donc diminuer l'amour pour la réalité, l'amour pour le monde comme il est, et non comme il plairait qu'il fût à nos convoitises.

Lucio Russo

Notes :

(1) Cfr. R. Farina : *Maîtres* — PIEMME, Milan 2007.

(2) Cfr. *Il Giornale*, 6 janvier 2008.

(3) R. Steiner : *L'événement de la mort et les faits de l'après-mort* — PSICHE, Turin 1997, pp.11&12.

(4) R. Steiner : *La vie de la mort à une nouvelle naissance* — PSICHE, Turin 1997, p.87.

(5) R. Steiner : *L'éthérisation du sang* — R.Steiner Press, Londres 1971, p.36.

(6) W.F. Hegel : *Phénoménologie de l'esprit* — Ma Nuova Italia, Florence 1996, p.41.

(7) R. Steiner : *L'Évangile de Luc* — Antroposofica, Milan 1996, p.143.

(8) Cfr. V. Frankl : *La souffrance d'une vie dépourvue de sens* — ELLE DI CI, Turin 1978.

(9) P. Pedicone – A. Lavrin : *Les Tarkoski. Père et Fils dans le miroir du destin* — Tracce, Pescara 2008, p.145.

(10) M. Scaligero : *Manuel pratique de la méditation* — Tilopa, Roma 1984, p.81.

17) « *L'homme est un être qui déploie sa vie dans le milieu entre deux domaines du monde. Il est inséré avec son développement corporel dans un « monde inférieur » ; avec l'entité de son âme il forme un « monde intermédiaire », et il incline avec ses forces spirituelles vers un « monde supérieur ». Il a son développement corporel de ce que lui a donné la nature : il porte en lui, comme partie qui lui est propre, l'entité de son âme ; il trouve en soi les forces de l'esprit comme dons qui le guident au-delà de lui-même à prendre part à un monde divin ».*

Vous savez que Steiner, dans *La Philosophie de la Liberté*, traite de la perception, de la représentation et du concept, en expliquant que la représentation se forme quand une perception rencontre un concept (Vous rappelez-vous ? — « La représentation n'est autre qu'une intuition référée à une perception déterminée, un concept qui a été uni une fois avec une perception et auquel est resté le rapport avec une telle perception ») (1).

Bien, imaginons alors un enfant qui dise à son père : « Aujourd'hui, la maîtresse nous a parlé du gnou. Tu m'emmènes le voir ? ». Cet enfant a donc le concept du gnou (*le gnou*), mais pas sa perception (*ce gnou*).

À présent imaginons à l'inverse qu'un enfant, au zoo, devant l'enclos du gnou, demande à son père : « Et celui-ci qui est-il ? ». Cet enfant, au contraire du premier, a donc la perception du gnou, mais il n'a pas son concept.

Le premier ne peut donc pas avoir la représentation du gnou (*un gnou*), parce que la perception du gnou lui fait défaut (parce qu'il ne sait pas à quel objet il doit relier le concept), et le second ne peut pas l'avoir, parce que le concept du gnou lui fait défaut (parce qu'il ne sait pas quel concept relier à l'objet).

Comme vous le voyez (l'exemple est approximatif, mais somme toute approprié), pour pouvoir former une représentation, il faut autant une perception (en soi « aveugle ») qu'un concept (en soi « vide »).

Dire « concept » signifie dire « esprit », tout comme dire « représentation » et « perception » signifie dire, respectivement, « âme » et « corps ».

Et nous voici arrivés, ainsi, à notre maxime. L'être humain, dit en effet Steiner, « est inséré avec son développement corporel dans une « monde inférieur » [*celui singulier ou individuel des perceptions*] ; avec l'entité de son âme il forme un « monde intermédiaire » [*celui particulier des représentations*], et il tend avec ses forces spirituelles vers un « monde supérieur » [*celui universel des concepts*].

L'homme est toutefois conscient de la réalité (subjective) de ses représentations, mais pas de la réalité (objective) des concepts (comme le démontrent les nominalistes et les relativistes) ni de celle (objective) des perceptions (des soi-disant « choses en soi »).

Cela signifie que l'homme peut se réaliser lui-même (devenir ce qu'il est) seulement en développant, à partir de la conscience représentative (qu'il possède déjà), la conscience imaginative, la conscience inspirée et celle intuitive (c'est grâce à cette dernière qui renferme les deux premières, qu'il peut réaliser que le contenu de la perception et le concept sont deux manifestations différentes d'une seule et même réalité).

C'est seulement ainsi que l'on peut vraiment (sainement) grandir. Vous rappelez-vous ce que nous avons dit en son temps ? Nous avons dit que l'existence des minéraux, des plantes et des animaux dépend de leur être, alors que celle de l'être humain dépend de la conscience qu'il a de son être. La qualité de notre vie quotidienne dépend donc du degré de conscience que nous avons de notre être (du Je).

Steiner dit : l'être humain « trouve en lui les forces de l'esprit comme des dons qui le guident au-delà de lui-même à prendre part à un monde divin ».

Que signifie que de telles forces le guident « au-delà de lui-même » ? Ce que nous venons de dire : à savoir, que l'être humain ne pourrait pas aller « au-delà » du niveau de conscience (et

d'autoconscience) ordinaire (au-delà de l'ego), s'il ne pouvait compter sur les forces de l'esprit qui lui ont été données (s'il ne pouvait compter sur le Je habité par le *Logos*).

Pour ne pas rester arrêtés et fixés (comme le voudrait Ahriman) à l'état de conscience ordinaire, et pour transformer graduellement l'ego dans le « Soi spirituel », dans « l'Esprit de vie » et dans « l'Homme esprit », nous devons donc faire levier sur l'esprit (au point que nous pourrions dire — en paraphrasant Archimède — « Donnez-moi un point d'appui et nous nous soulèverons nous-mêmes »).

Quiconque nie la réalité de l'esprit (en enseignant, probablement, que l'homme n'est fait que de corps et d'âme) enlève donc à l'être humain l'unique force sur laquelle il peut faire confiance pour renouveler et ennoblir son âme et sa vie.

Considérez, par-dessus le marché, qu'une âme qui n'évolue ni ne progresse, en ne pouvant conserver à la longue, à l'égal de toute réalité vivante, sa condition, est destinée à régresser.

Cela veut dire que nous risquons, en ne nous portant pas librement au-delà de la soi-disant « lumière naturelle », d'en être drossés en deçà, en perdant ainsi aussi le « bien de l'intellect ».

Que dit-on en effet dans Marc ? « À celui qui a, il sera donné et à celui qui n'a pas, il sera enlevé même ce qu'il a (**Marc. 4, 25**).

18) « L'esprit est actif dans ces trois domaines du monde. La nature n'est pas vide d'esprit. On perd cognitivement aussi la nature, si l'on n'y perçoit pas l'esprit. On trouvera cependant l'esprit comme apaisé au sein de l'existence naturelle. Comme dans la vie humaine le sommeil a sa tâche, et le « je » doit dormir un certain temps pour être bien éveillé à un autre moment, ainsi l'esprit du monde doit dormir dans « le lieu de la nature », pour être bien éveillé en un autre ».

Schelling déclare : « La nature c'est l'esprit visible, l'esprit c'est la nature invisible » ; et Steiner affirme : « La nature n'est pas vide d'esprit ».

En elle, toutefois, l'esprit ne se présente pas comme *esprit* (comme *Je*), mais comme *âme* (dans le règne animal), comme *vie* (dans le règne végétal) et comme *corps* (dans le règne minéral) ; et là où il se présente comme âme, *il rêve*, là où il se présente comme vie, *il dort* et là où il se présente comme corps *il meurt*.

Le Je (collectif) des animaux, des végétaux et des minéraux est donc dans l'esprit, alors que l'esprit (le *Logos*) est dans le Je (individuel) de l'être humain : nous pourrions dire pour cette raison, si on veut, que le *fiat* prononcé humblement et silencieusement par la nature est un reflet du « *Fiat mihi secundum verbum tuum* » prononcé par la Vierge.

On découvrira l'esprit — poursuit Steiner — « comme apaisé au sein de l'existence naturelle ».

Comme dans la vie humaine le sommeil a sa fonction, et le « je » doit dormir un certain temps pour être bien éveillé à un autre moment, ainsi l'esprit du monde doit-il dormir dans le « lieu de la nature » pour être éveillé en un autre lieu » : ce qui revient à dire, dans le « lieu de l'être humain », où il peut finalement *veiller* et penser (quand bien même initialement froidement et réflexivement). L'être humain est en effet l'unique être qui peut se connaître lui-même et connaître les autres êtres, parce qu'il jouit, précisément, de l'état de veille (dans lequel le penser est actif).

Dans le « lieu de l'homme », la nature se connaît donc elle-même ». Elle peut le faire, cependant, seulement si l'être humain le lui permet (dans son penser — affirme Steiner — l'homme peut « contempler les pensées, percevoir les pensées selon lesquelles les dieux formèrent le monde ») (2).

Mais s'il est vrai que celui de veille représente un degré de conscience supérieur à ceux du rêve animal, du sommeil végétal et de la mort minérale, il est aussi vrai qu'il représente un degré de conscience inférieur à celui conquis par exemple par le Bouddha.

Vous savez que le Bouddha est le « réveillé », mais réveillé de quoi ? Peut-être du sommeil naturel de la nuit ? Je ne crois pas, autrement nous serions tous des bouddhas. Et de quel autre « sommeil » s'est-il réveillé alors ? C'est simple : de celui de la conscience ordinaire de veille.

Le fait est que l'état de veille ordinaire (de l'intellectuel) est un « sommeil » par rapport à l'état de veille imaginaire (du voyant), que celui-ci est à son tour un « sommeil » par rapport à l'état de veille inspiré (de l'illuminé), et que celui-ci est enfin un « sommeil » par rapport à l'état de veille intuitif (de l'initié).

Quel est donc le don de l'esprit qui, une fois reçu, ne se perd plus ? Le don de la *veille* : à savoir, le don, quoique ordinairement limité, de la *lumière* (de la « *lumière des hommes* » qui « *resplendit entre les ténèbres* »).

Comme déjà dit, il ne s'agit pas, par conséquent, d'atténuer ou d'éteindre cette lumière (froide et lunaire), mais bien plutôt d'en accroître, intensivement et extensivement, la force (chaude et solaire), au moyen de l'étude et de la pratique intérieure de la science de l'esprit (Christ solaire / Lumière divine / Illumine nos têtes / Réchauffe nos cœurs).

Je vous lis pour conclure, ces lignes de Steiner : « La saine conscience habituelle est le préliminaire nécessaire pour la conscience voyante. Qui croit pouvoir développer une conscience voyante sans la saine et active conscience habituelle se trompe vraiment beaucoup. La conscience habituelle normale doit même accompagner la conscience voyante à tout instant, parce qu'autrement, cette dernière amènerait du désordre dans l'auto-conscience humaine, et donc dans la rapport de l'être humain avec la réalité. Dans sa connaissance voyante, l'anthroposophie ne peut avoir à faire qu'à une semblable conscience, et non pas avec une quelconque atténuation de la conscience habituelle » (3).

19) « Face au monde, l'âme de l'homme est un être rêvant, si elle ne veille pas à l'esprit qui agit en elle. Celui-ci réveille les rêves animiques qui s'entretiennent dans son intériorité, en l'incitant à prendre part au monde dont provient l'être vrai de l'homme. Comme celui qui rêve se ferme au monde physique qui l'entoure, et file le cocon de son être, ainsi l'âme devrait-elle perdre son lien avec l'esprit du monde dont elle provient, si elle ne voulait pas entendre en elle le réveil de l'esprit ».

Nous avons dit et répété que l'état de conscience ordinaire des animaux est celui du rêve (différent cependant de celui de l'être humain, puisque non encore différencié nettement de la veille). Si nous n'étions qu'âme, nous ne pourrions faire seulement ce que font les animaux : à savoir, justement, « rêver en veillant » ou « veiller en rêvant », le monde et nous-mêmes.

Il y a celui qui dit, c'est vrai : « Rêver c'est bien ! », comme il y a celui qui dit : « Laisse-moi rêver ! » ou « Fais-moi rêver ! ». Mais savez-vous pourquoi ? Parce que l'activité de veille d'aujourd'hui est toujours plus laide, étant donné qu'elle est toujours plus glaciale et aride et donc ahrimanienne.

Voici comment on est joué par les adversaires : à partir du moment où la veille ahrimanienne est laide, on se réfugie alors dans le rêve luciférien qui est beau.

Au jour d'aujourd'hui, il n'est pas facile que le contraire se passe, étant donné que la veille ahrimanienne est vendue pour « sens de la réalité » (pour ce « principe de la réalité » opposé, par Freud, au « principe du plaisir »).

Ce n'est pas un hasard, l'accusation typique faite aux ahrimaniens aux lucifériens, c'est celle d'avoir « la tête en l'air », convaincus qu'ils sont d'avoir eux « les pieds sur terre », bien qu'en réalité ils se trouvent « avec la tête par terre » (pour ne pas dire « sous terre »).

De leurs têtes ils ont cependant « le conscient collectif » qui altère ou falsifie le sens et la valeur des choses.

Pensez aux tempéraments : l'un vaut l'autre, à partir du moment où l'un n'est ni meilleur ni pire que l'autre (à l'instar du feu, de l'air, de l'eau et de la terre). Et aussi, du point de vue de l'actuel « conscient collectif », le tempérament colérique et celui sanguin (caractériellement « extrovertis ») sont « vainqueurs » (*trendy*, « branchés », *ndt*), alors que le tempérament mélancolique et celui flegmatique (caractériellement « introvertis ») sont « perdants » (*no-trendy*).

En tout cas, de tout ce que nous pouvons dire des adversaires, l'essentiel est ceci : Ahriman est un *esprit sans âme* ; Lucifer est une *âme sans esprit*. Le premier est en effet dur, froid et logique, et celui qui a une âme ressent qu'il n'a pas d'âme (N'est pas « fou » — disait Chesterton — celui qui a perdu la raison, mais celui qui a perdu tout sauf la raison), tout comme celui qui a de l'esprit ressent que le second, mou, chaleureux, rêveur (« pré-logique dirait Italo Calvino), n'a pas d'esprit. En disant « esprit », nous entendons naturellement « pensée », alors qu'en disant « âme », nous entendons dire « sentiment ».

Nous savons déjà que la pensée ordinaire est puissante tant qu'elle est aux prises avec la réalité morte (avec celle, par exemple, de la technique), mais qu'elle est à l'inverse impuissante quand elle se trouve aux prises avec les réalités de la vie, de l'âme et de l'esprit.

Le fait (depuis longtemps dénoncé) que l'homme puisse devenir esclave des choses qu'il crée (il suffit de penser à la télévision, aux ordinateurs et aux jeux vidéo), démontre à suffisance qu'il ne les domine d'autant moins que, ne se connaissant pas, il ne se domine pas (comme nous verrons ensuite) ni ne se renouvelle, ni ne se « recrée ».

Steiner dit, pour revenir au sujet, que « face au monde l'âme de l'être humain est un être rêvant, si elle ne veille à l'esprit qui agit en elle ».

Ainsi est en effet l'âme de cet homme psychique qui n'accepte pas — comme le dit Paul — les choses de l'esprit (**1 Cor 2**, 14), ou celle phagocytée par ce « sentir rêveur » (sentimental ou hystériquement romantique) ont Goethe se libéra en écrivant *les souffrances du jeune Werther*.

Que fait donc l'esprit ? « Il éveille — dit Steiner — les rêves animiques » (« Soyez attentifs, veillez, parce que vous ne savez pas quand sera le moment précis (...) Ce que je vous dis à vous, je le dis à tous : Veillez ! » — **Marc, 13** 33 & 37).

Voici justement « la veille » ! L'état ordinaire de veille pensante est donc un signe de la présence de l'esprit et du Je.

« Celui-ci — dit Steiner — éveille les rêves animiques qui s'entretiennent dans son intériorité en les incitant à prendre part au monde dont provient le vrai être de l'homme. Comme celui qui rêve se ferme devant le monde physique qui l'environne et file son cocon dans son être propre, ainsi l'âme devrait perdre son lien avec l'esprit du monde dont elle provient, si elle ne voulait pas entendre en elle le réveil de l'esprit ».

Celui qui se ferme, durant la veille, « face au monde physique environnant », en se filant un cocon dans son être propre, est de fait un égocentrique, un solipsiste ou un narcissique (à savoir un type, pour le dire en gros sous, qui « se la chante et se la joue »).

Ne croyez pas — je vous en prie — que la chose ne nous regarde pas. Steiner, justement, met en garde en effet ceux qui de l'anthroposophie voudraient seulement « en jouir » : à savoir ceux qui sont disposés à la suivre tant qu'elle les égaye ou les détend (tant qu'ils la trouvent conforme à leur nature), mais qui s'arrêtent (ou de fait la renient), dès qu'ils pressentent ou entrevoient que la « délice » s'accompagne de la « croix ».

Savez-vous, ce que me conseilla un jour de lire Scaligero ? *Du sentiment tragique de la vie* (4), un livre de Miguel de Unamuno : le même auteur de *L'agonie du christianisme* (5). Pourquoi « agonie » ? Parce que le christianisme est une lutte (agonie), *lutte contre la mort* (« Le christianisme — écrit Berdiaev — est la religion de la vérité crucifiée ») (6). De là le « sentiment tragique de la vie », entendu dans son sens le plus classique et noble (et donc pas de manière pessimiste).

L'anthroposophie, en somme, est une « chose sérieuse », et non un passe temps, une amulette ou un *hobby*, ni d'autant moins une « bonne faire » (économique, s'entend).

Le fait est que comme les psychiatres flanquaient autrefois une claquette à celui qui, en proie à une crise hystérique, devait être ramené à la réalité, ainsi l'esprit nous envoie parfois des claquettes pour nous réveiller des « rêves animiques » ou des illusions que nous cultivons, satisfaits, dans notre intériorité.

Nous devrions plutôt nous rendre compte que *le monde a besoin de nous* : de nos pensées, de nos sentiments et de nos actes de volonté. « La création attend avec un grand désir — dit justement Paul — la glorification des fils de Dieu » (**Rom. 8, 19**).

Voyez-vous, alors que l'homme atteint historiquement l'auto-conscience, ordinaire (l'âme consciente), naissent en même temps la « modernité » et la science naturelle (galiléenne) ; avec celle-ci naît donc la pensée objective : à savoir une pensée — comme le souligne Steiner dans *La Philosophie de la Liberté* — à telle point dévouée et vouée à l'objet de s'oublier soi-même.

Il est cependant temps, désormais, que la pensée se retrouve, et c'est pour cela que Steiner nous a donné *La Philosophie de la Liberté*.

Lucio Russo

Notes :

- (1) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, milan 1966, p.89.
- (2) R. Steiner : *Hiérarchies spirituelles* — Antroposofica, Milan 1995, p.9.
- (3) R. Steiner : *Énigmes de l'âme* — Antroposofica, Milan 1987, p.109.
- (4) Cfr. M. de Unamuno : *Du sentiment tragique de la vie* — Rinascimento del libro, Florence 1937.
- (5) Cfr. M. de Unamuno : *L'agonie du christianisme* — Monanni, Milan 1926.
- (6) N. Berdjajev : *Nuovo Medioevo* — Fazi, Rome 2004, p.150.

20) « Il rentre dans le juste développement de la vie de l'âme chez l'être humain qu'il devienne absolument conscient dans son être de l'activité qui part de l'esprit. Maints partisans de la moderne conception scientifique du monde sont dans ce sens si fortement pris au piège d'un préjugé qu'ils disent que ce qui domine dans tous les phénomènes du monde est la causalité générale. Si l'être humain croit pouvoir être de lui-même la cause de quelque chose, il ne peut que se faire une illusion. La science moderne veut fidèlement suivre en tout l'observation et l'expérience. Avec le préjugé de la causalité dissimulée des impulsions qui sont propres à l'homme, la science pêche contre son principe qui est le sien. Car l'agir librement à partir de l'intériorité de l'être humain est un résultat évident de l'observation de l'homme sur lui-même. Il n'est pas licite de le nier, mais il faut le conformer avec la cognition de la causalité générale à l'intérieur de l'ordre naturel. »

Nous avons vu que le « monde intermédiaire » de l'âme devrait servir de *trait d'union* [en français dans le texte, *ndt*] entre le « monde inférieur » du corps et le « monde supérieur » de l'esprit. Pour pouvoir déployer son activité médiatrice (« Sainte Marie médiatrice »), l'âme devrait cependant résider au centre (dans la région du cœur), et ne pas être *dé-localisée*, comme il advient inversement, vers le bas, par les forces ahrimaniennes, et vers le haut, par celles lucifériennes. Dé-localisée, l'âme se réduit à une « psyché » (neurophysiologique) : dans le premier cas, à une psyché égoïste et utilitariste ; dans le second à une psyché égocentrique et narcissique. Écoutez ce que Rudolf Steiner dit ici : « Dans les corps éthérique et physico-sensible opèrent des forces qui proviennent des entités lucifériennes et ahrimaniennes. Comme de telles entités sont d'origine spirituelle, il est naturel que dans le domaine même du corps physique et de celui éthérique, se trouve une espèce d'entité astrale de l'homme [*une espèce de « double astral »*]. À une voyance spirituelle qui se limite à accueillir seulement les images de la conscience suprasensible, sans être capable d'en bien comprendre le sens, il peut facilement advenir que l'enveloppe astrale du corps physique et celle du corps éthérique sont prises pour le vrai corps astral. Sinon que justement ce « corps astral » est l'élément de la nature humaine qui dans son activité fait obstacle à l'ordonnance vraiment assignée à l'homme dans la structure de l'univers » (1).

L'âme nous est donc inconnue. Et non fortuitement, Scaligero a appelé un de ses ouvrages : *Isis Sophia, la Déesse ignorée* (2) ; « ignorée », justement, tant par les âmes mortifiées par l'objectivisme matérialiste, que par celles exaltées par le subjectivisme psychologue. Steiner dit : « Il rentre dans le juste développement de la vie de l'âme chez l'être humain, qu'il devienne absolument conscient à l'intérieur de son être de l'activité qui part de son esprit ». Il y a cependant un esprit qui, en respectant notre liberté, dit : « Demandez et il vous sera donné » ou « Frappez, et il vous sera ouvert » (Paul : « Le Seigneur est esprit et là où est l'esprit du Seigneur, il y a la liberté » — **2 Cor. 3, 17**), et il y en a d'autres qui, n'ayant aucun respect de notre liberté, n'attendent pas du tout que l'on demande ou que l'on frappe. Seul « un juste développement de la vie de l'âme » et une pleine conscience « de l'activité qui part de l'esprit » peuvent donc nous permettre de « discerner les esprits » : c'est-à-dire de distinguer le Je (habité par le *Logos*), qui nous *humanise*, en changeant la psyché en âme (en changeant l'*Ève* en *Ave*) soit de l'esprit luciférien qui nous *dés-humanise*, en changeant l'âme en une psyché qui nous soustrait au monde (physique) et nous emprisonne en nous-mêmes, soit de l'esprit ahrimanienn, qui nous *dés-humanise*, en changeant l'âme en une psyché qui nous soustrait à nous-mêmes et nous emprisonne dans le monde (physique). « Maints partisans de la moderne conception scientifique du monde — poursuit Steiner — sont en ce sens si fortement pris au piège d'un préjugé, qu'ils disent que c'est la causalité générale qui domine dans tous les phénomènes du monde. Si l'être humain croit que peut être sienne la cause de quelque chose, il ne peut que se faire une illusion » (telle est leur thèse).

Étant donné que certains, donc, sont « fortement pris au piège » du préjugé luciférien du libre arbitre (de l'*arbitre* justement et non pas de la liberté), ainsi d'autres sont-ils fortement pris au piège » du préjugé ahrimaniens du déterminisme (de la « causalité générale »).

À partir du moment où nous avons longuement traité de ceci quand nous nous sommes occupés de *La Philosophie de la Liberté*, je me limiterai ici à faire quelques brèves et simples considérations. Voyez-vous, si nous ouvrons le robinet, l'eau sort ; si nous ne l'ouvrons pas, l'eau ne s'écoule pas. Nous pouvons donc l'ouvrir, ou pas, mais nous ne pouvons pas faire en sorte qu'elle ne s'écoule pas si nous l'ouvrons, ou qu'elle s'écoule si nous ne l'ouvrons pas. Le rapport entre l'ouverture du robinet et l'écoulement de l'eau est donc *nécessaire*, alors que celui entre nous et l'ouverture ou la fermeture du robinet peut être, *aussi nécessaire que libre* : il sera en effet nécessaire si la décision d'ouvrir ou non le robinet nous a été *imposée* ; à l'inverse, elle sera libre s'il a été posée par nous (en qualité de Je).

Tout se tient donc dans le fait de comprendre — pour utiliser les paroles mêmes de Rudolf Steiner — *comment surgit en nous la décision* (3).

Pensez que justement ces jours-ci j'ai lu une conférence dans laquelle Steiner parle « d'effets sans cause », en expliquant qu'un « effet sans cause » est une création de la liberté ou un « miracle ». Écoutez un peu : « Comme il existe une nécessité dans les événements du monde extérieur, naturel, ainsi les miracles existent dans le domaine spirituel (...) Toute apparition dans le monde physique d'un être humain est un miracle (...) Bannir le miracle du monde spirituel signifie simplement faire tout son possible pour ne pas comprendre du tout le monde spirituel. De ce qui se révèle du monde spirituel nous percevons seulement les effets ; si nous recherchons la cause, nous en réussissons pas à la trouver (...) À un certain moment du parcours spirituel, l'humanité du présent devrait être encouragée à prêter foi à la liberté, laquelle est identique au miracle » (4).

Morale de la fable : l'esprit (le Je) est la *liberté*, tandis que le corps astral est le *corps causal* ; le premier choisit et pose pour cette raison les causes (qui résident dans le second), et des causes ainsi posées, descendent les effets relatifs et nécessaires (Steiner dit : « Schelling ne voulait pas nier l'agir de la nécessité dans la nature, mais indiquer comment aussi cette nécessité est une action de la spiritualité qui fait bouger le monde en liberté ») (5).

« La science moderne — continue Steiner — veut suivre fidèlement en tout l'observation et l'expérience. Avec le préjugé de la causalité dissimulée dans les impulsions qui sont propres à l'homme, elle pêche alors contre le principe qui est le sien. Car l'agir librement à partir de l'intériorité de l'être humain est un résultat évident de l'observation de l'homme sur lui-même ». Pour quelle raison la science humaine « pêche-t-elle », en soutenant la « causalité générale », contre le principe de l'observation et de l'expérience ? Pour la simple raison qu'elle n'observe pas, ni d'autant moi n'expérimente comment, chez l'être humain, la nécessité (du corps physique, du corps éthérique et du corps astral ou, en bref, de sa nature) est une chose différente de la liberté (du Je). Comme ils s'illusionnent, pour cette raison, tous ceux qui ne croient pas à la liberté, ainsi s'illusionnent tous ceux qui croient à la liberté de notre nature (du corps ou de la psyché).

En paraphrasant un titre d'un roman connu de Milan Kundera (mais l'expression est de Rimbaud) (6), nous pourrions donc dire : *La liberté est ailleurs*. Et il n'y a pas d'autres moyens aujourd'hui, sinon ceux qui nous sont offerts par *La Philosophie de la Liberté* (dont la première partie est dédiée précisément à « *La Science de la liberté* », pour découvrir en quel lieu et à quel niveau elle se situe. Avez-vous en tête l'image de Saint Georges et du dragon ? Eh bien, Saint Georges pourrait-il jamais libérer la jeune fille du dragon, s'il n'était pas, lui aussi, prisonnier ?

Ceci nous dit que nous ne pourrions jamais libérer notre âme (en la restituant au Je et, au travers du Je, au *Logos*), s'il n'y avait pas, en chacun de nous, un être libre (un Saint Georges) à qui pouvoir confier l'entreprise de l'ennoblir et de la racheter.

Nous avons vu, pour finir, que la liberté, quand elle soit retrouvée là où elle peut être seulement retrouvée, s'accorde ou s'harmonise bien avec la nécessité.

Il faut conformer la liberté — dit justement Steiner — « avec la cognition de la causalité générale au sein de l'ordre naturel ».

21) « Méconnaître l'impulsion qui part de l'esprit dans l'intériorité de l'être humain est le plus grand obstacle à la réalisation d'une pénétration du monde spirituel, parce que la classification de son être propre dans la connexion naturelle signifie détourner le regard de l'âme d'un tel être. Et l'on ne pénètre pas dans le monde spirituel, si d'abord on ne saisit pas l'esprit où il est donné d'une manière absolument immédiate : dans l'impartiale observation de soi-même.

Pourquoi « impartiale » ? Parce que s'il s'agissait de la simple observation de soi-même, nous aimerions bien, étant donné que nous ne faisons rien d'autre, du matin au soir, que de penser à nous-mêmes.

Si une fois *psychologisé*, le très célèbre « *nosce te ipsum* » (delphique) devient un piège, c'est parce qu'au lieu de stimuler l'ego qui « existe », à s'occuper du Je qui « est », il contraint le Je qui « est » à s'occuper de l'ego qui « existe ». La psychologie contemporaine le démontre amplement. Il y a tant d'écoles, il y tant de maîtres, mais de l'homme on continue à savoir bien peu.

Et pourquoi, parce qu'on travaille en dépit des apparences (quand bien même dans les meilleures intentions), de manière abstraite et superficielle, sans jamais dépasser les habituelles (et souvent inaperçues) limites du matérialisme et du spiritualisme.

Viktor Frankl, par exemple, a tenté, en fondant la « logothérapie », d'entrouvrir dans l'âme les portes de l'esprit. Mais qu'en est-il sorti ? Rien qui ne fournisse un moyen, par exemple, de comprendre plus profondément les rêves (tels que ceux « dits des Dieux »), mais seulement une paire de techniques psychothérapeutiques nouvelles (« l'intention paradoxale et la dé-réflexion »), indubitablement appréciables, mais non telles à comporter un renouvellement profond de notre conception anthropologique habituelle.

J'ai voulu partir des dernières paroles de cette maxime pour souligner la nécessité (scientifico-spirituelle) d'observer les choses, en faisant abstraction *in toto* des opinions, des sympathies, des antipathies, des désirs ou des convoitises personnelles (à la « dignité » de l'anthroposophie — affirme Steiner — on peut seulement approcher « avec l'esprit de sérieux et de véracité ») (7). Reprenons à présent depuis le début. Steiner dit : « Méconnaître l'impulsion qui part de l'esprit dans l'intériorité de l'être humain c'est l'obstacle majeur à la réalisation d'une pénétration du monde spirituel ».

« Méconnaître l'impulsion qui part de l'esprit dans l'intériorité de l'être humain » signifie méconnaître dans l'âme, le Je, et méconnaître le Je c'est, en effet, « l'obstacle majeur d'une pénétration du monde spirituel » : à la réalisation, c'est-à-dire, d'une pénétration, au travers du Je humain, dans le « Je suis » cosmique (du *Logos*).

Méconnaître le Je dans l'âme, le matérialisme, qui nie bien sûr aussi bien l'âme que l'esprit, mais le spiritualisme aussi le méconnaît lorsqu'il parle, comme les idéalistes, d'un esprit *seulement* immanent ou, comme le font les religieux, d'un esprit *seulement* transcendant.

Autant les uns que les autres ne tiennent pas compte du « Verbe » qui, en se faisant « chair » et en permettant l'avènement de l'*Esprit Saint* a mis fin à l'opposition entre la transcendance (de Dieu) et l'immanence (de l'homme de l'ego).

Grâce à ce « fait mystique » (en tout et pour tout équivalent, sur le plan spirituel, à une *mutation* génétique), la transcendance (objective) et l'immanence (subjective) ont cessé de se regarder en chiens de faïence (comme deux « opposantes »), pour s'unir et donner vie ainsi à une *troisième* et *nouvelle* réalité : à une « Bonne nouvelle » à laquelle Vladimir Soloviev, par exemple, a donné le nom de *Divinhumanité* ou de *Théandrie* (8).

Steiner poursuit : « La classification de son être propre dans la connexion naturelle signifie détourner le regard de l'âme d'un tel être ».

Que veut-il dire ? Il veut dire que classer son propre être spirituel, en l'insérant « dans la connexion naturelle », ou bien à savoir dans celle des êtres naturels (des minéraux, végétaux et animaux), « signifie détourner le regard de l'âme d'un tel être » : c'est-à-dire que cela signifie

d'empêcher l'âme de saisir ce qui fait d'un être humain un être différent des autres, et en particulier de celui animal.

Qu'est-ce qui nous est enseigné, un jour en effet et aussi l'autre ? Vous le savez tous : que l'être humain est un animal intelligent (un psychozoo) ; ce qui, paradoxalement, n'est pas grandement intelligent.

Mais ce n'est pas cela qui importe ; ce qui importe plutôt c'est le fait, qu'en faisant notre cet enseignement de la science matérialiste, les portes de l'âme se condamnent à l'esprit, et que, une fois ces portes condamnées, avec la liberté se volatilise la *créativité*.

Essayez de lire, par exemple, *L'époque et les loups* de Nadezda Mandel'stam (9), épouse du grand poète russe Osip Mandel'stam, ou bien quelques biographies d'Anna Achmatova ou de Marina Cvetaeva, deux autres poétesses russes, et vous verrez que tout vrai créateur (à ne pas confondre — par charité — avec l'actuel « créatif ») ressent, plus ou moins obscurément qu'il est, non pas un *medium*, mais un instrument ou un témoin libre et conscient de l'esprit.

Ne croyez pas — je vous en pris — que cela vaille pour la seule créativité artistique : Galilée aussi, par exemple (ce Galilée en qui resplendissait — comme Steiner le révéla — « le corps éthérique du Christ ») (10), considérait comme fruit « d'une inspiration divine » son *Dialogues sur les plus grands systèmes, ptolémaïque et copernicien*.

Écoutez, à cet égard, ces affirmations de Nikolaï Berdiaev : « Dieu attend de l'homme un acte créateur comme réponse de l'homme à l'acte créateur de Dieu » ; « La créativité humaine est la continuation de la création du monde » ; « La créativité est le contraire de l'égoïsme, c'est l'oubli de soi, c'est l'aspiration à quelque chose de plus haut que moi » ; « Quand je parle de créativité, je n'entends jamais la création de produits culturels, mais cette espèce-là de bouleversement et d'élan de tout l'être humain qui le porte vers une vie différente et supérieure, vers un nouvel être » ; « La révélation nouvelle et conclusive sera la révélation de l'activité créatrice de l'homme. Ce sera justement celle-ci l'époque de l'Esprit tant attendue » (11).

Que dire de plus ?

22) « L'observation de soi-même constitue le début de l'observation spirituelle. Et elle peut en constituer le juste commencement parce que, dans la vraie réflexion, l'homme ne peut s'arrêter à elle, mais il doit continuer à partir d'elle vers un contenu spirituel ultérieur du monde. De la même façon que le corps humain dépérit s'il ne reçoit pas d'aliment physique, ainsi l'homme qui s'observe lui-même dans le juste sens, sentira dépérir son soi, s'il ne voit pas comment dans le soi agissent les forces/énergies d'un monde spirituel qui opère en dehors de lui ».

Nous l'avons dit : « L'observation de soi » doit être l'observation de notre être vrai (fait de corps, d'âme et d'esprit), et non pas celle de notre seul être psycho-physique (Paul écrit : « Ceux-là qui vivent selon la chair, nourrissent des pensées pour les choses de la chair, tandis que ceux qui vivent selon l'esprit, ont leur pensée tournée vers les choses de l'esprit » — **Rom. 8, 5**).

Steiner dit : « De la même façon que le corps humain dépérit s'il ne reçoit pas de nourriture physique, ainsi l'homme qui s'observe lui-même dans le juste sens, sentira dépérir son soi, s'il ne voit pas comment dans le soi agissent les forces/énergies d'un monde spirituel qui opère en dehors de lui ». Observons la réalité d'aujourd'hui : ne distinguons-nous pas partout les signes de ce dépérissement du soi et de l'âme ? Et beaucoup des choses que justement nous désapprouvons, telle par exemple la violence à l'égard de soi ou des autres, ne dénoncent-elles pas un état de malaise ou de vide intérieur, et donc de profonde insatisfaction ou de malheur ?

Écoutez ce que Berdiaev écrit : « Dans notre siècle qui se trouve au faîte de l'époque humaniste, l'homme européen se situe dans un état de vide terrible. Il ne sait plus où est le centre de sa vie. Sous les pieds, il ne sent plus aucune profondeur. Il se consacre à une existence absolument plate : il vit dans deux dimensions, comme s'il appartenait, littéralement, à la surface terrestre, en ignorant ce qui est au-dessus et en dessous de lui » (12).

Il y a une méditation ; donnée par Steiner qui commence ainsi : « Ô esprit divin remplis-moi / Remplis mon âme / insuffle à mon âme force vigoureuse / Et force vigoureuse aussi à mon cœur / À mon cœur qui est en quête de Toi / Qui Te cherche avec une profonde nostalgie... » (13).

Voyez-vous « À mon cœur qui Te cherche avec une profonde nostalgie » : c'est ceci, qu'on le sache ou pas, ce que fait notre cœur.

Rappelez-vous ce que nous avons dit quand nous nous sommes occupés de *La science de l'occulte* ? (14) Nous avons dit que nous venions de loin (*ex Deo nascimur*), et que notre actuelle expérience terrestre n'est qu'un chapitre d'une histoire au début de laquelle nous étions tout un avec le monde divin-spirituel.

Comme Augustin, pensant aux hommes qui recherchent le bonheur, se demandait : « Comment l'ont-ils connu pour le désirer tant ? Où l'ont-ils vécu pour l'aimer tant ? » (15) ainsi pourrions-nous nous demander : « De quoi peut-on avoir de la nostalgie, sinon de ce que l'on a connu autrefois ? ». La nostalgie dont nous souffrons (le plus souvent inconsciemment) au plus profond du cœur, reste donc à démontrer qu'il nous manque ce qu'autrefois nous avons expérimenté (et que, en dormant, nous retournons à expérimenter chaque nuit, même si non de la même façon ni de la même mesure). Garde-toi, sinon crains de « prononcer en vain le nom de Dieu », je dirais que nous avons expérimenté autrefois l'*amour* et que c'est de celui-ci que nous avons une profonde nostalgie : d'un amour qui est lumière et chaleur de l'âme, mais qui devrait être aussi tissu ou substance de la vie sociale.

Ne fut-ce pas l'amour, en effet, à inspirer à Steiner l'idée de « triple articulation de l'organisme social » : à savoir, celle d'un ordonnancement dans lequel l'amour se manifeste en tant que « fraternité » dans le domaine de l'appareil économique, en tant que « qu'égalité » dans le domaine de l'appareil politique ou juridique, et en tant que « liberté », dans le domaine de celui spirituel ou culturel ?

Il ne s'agit donc pas de prêcher l'amour, mais de le réveiller et de la ramener à la conscience, en le relevant de l'abysse d'inconscience dans lequel il a été précipité. Écoutez : « L'idéal anthroposophique sera obtenu grâce à cette observation objective des faits, mieux qu'en prêchant de manière sentimentale l'amour et la paix » (16).

C'est pour ceci que sert la science de l'esprit, et c'est pour ceci que vous m'avez entendu souvent dire que Steiner est parvenu à faire ce qu'autant Freud et Jung ne sont pas parvenus à faire : à savoir, ramener à la conscience tout ce qui vit et opère dans les domaines subconscients et inconscients de nos âmes.

Question : *Quel rapport y a-t-il entre l'âme et le cœur ?*

Réponse : Nous pourrions parler, si on veut, d'un « cœur de l'esprit », relié surtout au penser, et d'un « cœur de l'âme », relié surtout au sentir-vouloir.

En général, nous connaissons le second, mais pas le premier. Nous nous référons en effet au « cœur de l'âme » quand nous disons, par exemple, que quelqu'un « a un bon cœur », que c'est « un brave chrétien » ou, pour le coup, « une bonne âme », ou encore quand nous considérons les oeuvres de charité (*i* « *Fate-bene-Fratelli* », [quelque chose comme « faites-vous bons frères » mais c'est bien incomplet, *ndt*]). Au plus haut de ses niveaux, le « cœur de l'âme » se présente à nous comme le « cœur de la sainteté ».

La « sainteté du sentir-vouloir » nous est donc connue, mais la « sainteté du penser » (du *pensez-bene-Fratelli*) nous est inconnue. Ce qui en devrait pas surprendre, puisque nous ignorons la « sainteté du penser » dans la même mesure où nous ignorons la réalité de l'*Esprit Saint* ou de l'*Esprit de Vérité*.

Écoutez ce que dit Hegel, à propos de la « foi des disciples en Christ » : une telle foi, à laquelle ne fait pas défaut la certitude la plus solide, est toutefois déclarée seulement comme le début, la base et la condition, quelque chose d'encore incomplet. Ceux qui possèdent une telle foi n'avaient pas encore l'Esprit, ils devaient encore le recevoir : ils devaient encore recevoir l'Esprit qui est la Vérité même, l'esprit qui est seulement postérieur à cette foi-là et qui est guide vers toute vérité » (17).

Gardons présent à l'esprit toutefois que la « sainteté du penser » ne consiste pas dans le penser *ordinairement les choses saintes* (par exemple, les Saintes Écritures), mais dans le penser *saintement les choses ordinaires* ou bien dans le penser les choses comme les a pensées et les pense le Seigneur.

Lucio Russo

Notes :

- (1) R. Steiner : *Le seuil du monde spirituel* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, pp.154-155.
- (2) Cfr. M. Scaligero : *Isis-Sophia, la Déesse ignorée* — Mediterranee, Rome 1980 [accessible en français sur le site de l'IDCCH : <http://users.belgacom.net/idcch/index1.html>, ndt]
- (3) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.19.
- (4) R. Steiner : *Actions du destin depuis le monde des défunts* — Antroposofica , Milan 2007, p.35.
- (5) R. Steiner : *Énigmes de l'être humain* — Antroposofica, Milan 2006, p.35.
- (6) Cfr. M. Kundera : *La vie est ailleurs* — Adelphi, Milan 1992.
- (7) R. Steiner : *La Vie de la mort à une nouvelle naissance* — Psiche, Turin, 1997, p.8.
- (8) Cfr. V. Soloviev : *Sur la Divinhumanité* — Jaca Book, Milan 1971.
- (9) Cfr. N. Mandel'stam : *L'époque et les loups* — Serra e Riva, Milan 1990.
- (10) R. Steiner : *Économie spirituelle et réincarnation* — Antroposofica, Milan 2008, p.194.
- (11) N. Berdiaev : *Autobiographie spirituelle* — Jaca Book, Milan 2006, pp. 226, 228 & 232.
- (12) N. Berdiaev : *Nouveau Moyen-Âge* — Fazi, Rome 2007, p.9.
- (13) R. Steiner : *Indications pour une école ésotérique* — Antroposofica, Milan 1999, p.91.
- (14) Cfr. R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969.
- (15) Saint Augustin : *les confessions* — Rizzoli, Milan 1996, p.280.
- (16) R. Steiner : *Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature* — Antroposofica, Milan 1985, p.172.
- (17) G.W. Hegel : *Encyclopédie des sciences philosophiques* — Rusconi, Milan 1996, p.79.

23) « *En franchissant le seuil de la mort, l'homme entre dans le monde spirituel, et il ressent comment se détachent de lui toutes les impressions et contenus de l'âme, qu'il avait acquis dans sa vie, au moyen des sens corporels et du cerveau. À sa conscience, se présente alors dans un vaste panorama d'images ce contenu-là de vie qui put être ainsi accueilli dans sa mémoire durant sa pérégrination terrestre sous forme de pensées sans images et même aussi ce qui est resté non observé par sa conscience terrestre, tout en ayant produit sur son âme une impression subconsciente. En quelques jours, ces images pâlisent jusqu'à disparaître. Une fois qu'elles ont entièrement disparu, l'homme sait qu'il vient de déposer aussi son corps éthérique, dans lequel il peut reconnaître le porteur de ces images-là.*

« En franchissant le seuil de la mort », nous entrons dans ce monde spirituel-là dans lequel nous sommes déjà rendus toutes les fois que, dans la vie, nous avons dormi, et qu'en tant que Je(s), nous n'avons jamais quitté en réalité.

Si nous étions en dehors (en qualité, je répète, de Je(s)), jamais nous n'aurions pu jouir en effet de ces intuitions, inspirations et imaginations qui sont à l'origine de chacun de nos actes cognitifs et créateurs (en particulier moraux).

Nous entrons dans le monde spirituel et nous ressentons comment se détachent de nous « tous les impressions et contenus de l'âme que nous nous étions acquis dans la vie au moyen des sens corporels et du cerveau ».

Avec le corps physique, nous déposons donc tout ce que nous nous étions procuré par son entremise (« au moyen des sens corporels et du cerveau »).

En d'autres termes, avec notre corps « spatial » (physique), nous déposons toutes nos *représentations* : à savoir tout notre savoir, toute notre érudition, ou — comme on a l'habitude de dire aujourd'hui — tout notre « capital intellectuel ».

Lorsqu'à l'inverse nous commençons à déposer notre corps « temporel » (éthérique), se présente à notre conscience, dit Steiner : « dans un vaste panorama d'images, ce contenu de vie-là » qui, durant l'existence terrestre, « put être accueilli dans la mémoire sous forme de pensées sans images [*et non à cause de cela sous forme de représentations*], et aussi ce qui est resté inobservé par la conscience terrestre, mais qui a produit sur l'âme une impression subconsciente » [*et dont il n'a donc pas été possible de se faire une représentation*] ; « en quelques jours — ajoute-t-il — ces images pâlisent jusqu'à disparaître ».

Dans un premier temps, nous abandonnons donc le bagage de notre vie consciente, tandis que dans un second temps, nous abandonnons celui de notre vie subconsciente (rêveuse).

Le corps physique (celui des représentations spatiales), nous le restituons à la Terre, alors que le corps éthérique (celui de nos images « temporelles ») se perd en partie dans l'éther universel et en partie il est restitué à la troisième Hiérarchie (à la Hiérarchie du penser). Ce sont les *Anges*, en particulier, qui inspirent la partie du corps éthérique transformée par nous et expirée (tout comme ce sont les *Archanges* et les *Archai* qui inspirent, respectivement, les parties du corps astral et du Je transformées par nous) (1).

Le « panorama d'images » qui se présente à nous immédiatement après la mort est donc l'expérience « imaginative » du contenu, « sous forme de pensées sans images », de notre mémoire, lequel de monde *intérieur*, comme nous l'expérimentons ordinairement, se présente alors à nous comme monde *extérieur*, ou qui se transforme, pourrions-nous aussi dire, d'image *mnémonique* en image *perceptive* (bi-dimensionnelle).

Nous savons en effet qu'une chose sont les *souvenirs en soi* (les « pensées sans images », les « engrammes » ou les « traces mnémoniques », une autre les représentations, de cette partie des souvenirs que nous sommes normalement en mesure de ramener à la conscience ; et nous savons aussi que pour se rappeler, à savoir, pour pouvoir ramener le passé dans le présent, nous devons toujours donner une nouvelle forme représentative (celle des *images mnémoniques*, qui

appartiennent au présent) aux souvenirs en soi (qui appartiennent au passé, et qui sont privés, comme les concepts, de forme).

En tout cas, le Je, une fois qu'il s'est dépouillé de ces corps (et non pas, comme nous le verrons sous peu, de celui astral), reste « nu » ou « comme Dieu l'a fait » (au moyen des *Elohim* ou *Esprits de la Forme*) : c'est-à-dire qu'il revient à l'entité qu'il n'a jamais cessé d'être, mais qui, dans la vie ordinaire, nous est restée inconnue. Écoutez ce que dit Steiner à ce propos : « Ce qui est le plus important après la mort, c'est que le moment du mourir soit vu de l'autre côté. On allume ainsi de l'autre côté, notre conscience du je. Ici, dans le monde physique, nous avons pour ainsi dire un côté de la conscience du je [*celle psycho-physique de l'ego*] ; après la mort nous avons l'autre côté de la conscience du je [*ce que l'ego, durant la vie, expérimente normalement, comme nous le verrons mieux ensuite, en tant que non-ego ou non-je*] » (2).

Comme on le voit, autant l'initiation consiste dans le « mourir avant de mourir », autant elle consiste à faire librement durant la vie ce que l'on fait nécessairement après la mort.

Durant la vie, nous ne pouvons pas nous dépouiller — c'est vrai — du corps physique, du corps éthérique et du corps astral (même si, durant le sommeil, nous nous dépouillons de quelque façon du corps éthérico-physique) : nous pouvons cependant nous dépouiller de identifications du Je avec ces corps-ci, et, en premier lieu, de celle d'avec le corps physique.

Et comment se dépouille-t-on de ces identifications ? En développant, comme nous l'avons déjà dit, l'auto-conscience : à savoir, en s'élevant de la conscience de soi représentative, (physique), au travers de celle imaginative (éthérique) et de celle inspirée (astrale) à la conscience de soi intuitive (spirituelle).

Pour résumer : Le Je, par une première mort (la seule que normalement nous connaissons), se libère du corps physique, en restant cependant relié au corps éthérique et à celui astral ; puis, par une seconde mort, il se libère du corps éthérique, en restant cependant relié au corps astral ; et enfin, par une troisième mort, il se libère du corps astral, en revenant ainsi à lui-même, à sa pleine et pure vie spirituelle.

Question : *En quel sens, comme tu as dit il y quelques soirs, l'état de veille ordinaire est-il un « sommeil », par rapport à celui imaginatif, l'état imaginatif est-il un « sommeil » par rapport à celui inspiré et l'état inspiré est-il un « sommeil » par rapport à celui intuitif ?*

Réponse : L'état de veille ordinaire est un « sommeil » par rapport aux réalités de la vie, de l'âme et de l'esprit (vois Galilée), celui imaginatif est un « sommeil » par rapport aux réalités de l'âme et de l'esprit (vois Goethe), celui inspiré est un « sommeil » par rapport à la réalité de l'esprit ou du Je (vois Hegel). Le « sommeil » le plus profond est donc celui de la veille ordinaire, qui n'est tel, seulement, respectivement qu'à la réalité de la mort.

Écoute ce que dit Steiner : « Ce qu'exige la civilisation moderne c'est précisément un réveil, alors que l'humanité désire dormir, continuer à dormir (...) Pour autant que possible, aujourd'hui on ne désire écouter que ce qui est évident, très évident, si possible comme un film est évident. On n'aime pas devoir suivre quelque chose pour quoi ce qui écoute doit aussi engager la tête, et en quoi l'on doit aussi travailler intérieurement. En fait, on tend à rêver les secrets du monde et non pas à travailler intérieurement en les pensant activement. La voie du réveil est cependant celle du commencer par penser, puisque le penser doit être développé dans l'activité. C'est pourquoi voici des décennies, j'indiquai avec tant d'énergie la pensée, dans ma *Philosophie de la Liberté* » (3).

Question : *J'en profite, moi aussi, pour te demander une chose relative à la fois dernière : la créativité est-elle en rapport avec le Devachan ?*

Réponse : Oui, avec la région du *Devachan* qui correspond à l'élément du feu. Je te lis ce que Rudolf Steiner dit ce propos : « La quatrième région du *Devachan* renferme les archétypes, les causes originaires de tout ce qui se réalise de nouveau sur la Terre (...) Une pensée nouvelle, une œuvre d'art, une machine nouvelle, apportent dans le monde quelque chose qui n'existait pas avant ; en tous ces domaines, on a des créations originales. L'humanité ne progresserait pas, si des choses nouvelles n'étaient pas apportées dans le monde. Les créations originales, données au monde par les grands inventeurs et par les grands artistes, sont de la même nature, quand bien même supérieures, de tout autre action originale, même la plus modeste. L'important est qu'il s'agisse d'une œuvre créatrice, née du plus profond d'un être humain » (4).

24) « Ayant déposé son corps éthérique, l'être humain a comme parties constitutives restantes le corps astral et le Je. Tant que le premier lui reste, celui-ci fait en sorte que la conscience

expérimente tout ce qui, durant la vie terrestre, a formé le contenu inconscient de l'âme immergée dans le sommeil. Ce contenu renferme les jugements que les êtres spirituels d'un monde supérieur impriment dans le corps astral durant les périodes de sommeil, mais qui se dissimulent à la conscience terrestre. L'homme revit la vie qu'il vient juste de quitter, mais de manière telle que le contenu de son âme est désormais le jugement, prononcé du point de vue du monde de l'esprit, sur son agir et son penser. Il la revit à rebours : d'abord la dernière nuit, puis l'avant-dernière, et ainsi de suite. »

En traitant du corps éthérique, nous avons parlé de la mémoire, du rêve et de l'imagination ; à présent, s'agissant du corps astral, nous devons parler à l'inverse du jugement, du sommeil (sans rêves) et de l'inspiration.

Le contenu inconscient de l'âme immergée dans le sommeil — dit en effet Steiner — « renferme les jugements que les êtres spirituels d'un monde supérieur impriment dans le corps astral durant les périodes de sommeil, mais qui se dissimulent à la conscience terrestre. L'homme revit la vie qu'il vient de passer, mais de manière telle que le contenu de son âme est à présent le jugement, prononcé du point de vue du monde de l'esprit, sur son agir et son penser ». Il la revit à rebours : d'abord la dernière nuit, puis l'avant-dernière, et ainsi de suite ».

Partons d'ici. Pour nous aider à comprendre pourquoi la vie qui vient juste d'être passée est reparscourue « à rebours », pensons à une circonférence dont le diamètre vertical repère, en haut, le point A et, en bas, le point B. Imaginons ensuite que la demi-circonférence qui va de A à B représente le temps qui va de la naissance à la mort, tandis que l'autre, celle qui va de B à A, représente le temps qui va de la mort à la naissance (dans une première phase, à une naissance dans le monde purement spirituel, à savoir dans le *Devachan*, et, dans une seconde phase, à une nouvelle naissance terrestre).

Il s'avère ainsi évident, qu'ayant franchi le point B (le seuil de la mort), on remonte vers le point A, en progressant précisément « à rebours ».

Cette image, toutefois, peut nous aider à comprendre la « modalité » d'une telle expérience, mais non son « contenu ». Pour chercher à comprendre celui-ci, nous devons penser au rêve.

Qu'est-ce que le rêve ? Selon Freud, c'est la satisfaction d'un désir ; selon Jung, c'est une auto-représentation de l'inconscient (dévolue à compenser ou équilibrer les unilatéralités de la vie consciente) ; selon Steiner, c'est l'*expression imaginative d'une inspiration que l'on a eue durant le sommeil*, et donc, en empruntant le terme à *La Philosophie de la Liberté*, une création de « l'imagination morale » (cosmique).

Mais d'où provient une telle inspiration ? Elle provient de la seconde Hiérarchie (celle du sentir), formée par les *Esprits de la forme*, par les *Esprits du mouvement* et par les *Esprits de la sagesse* (la seconde est la Hiérarchie solaire ; la troisième agit en effet, au-deçà du Soleil, dans les sphères de la Lune, de Mercure et de Vénus, alors que la première agit, au-delà du Soleil, dans les sphères de Mars, de Jupiter et de Saturne) (5).

C'est une telle inspiration, dit Steiner, qui contient « les jugements que les êtres spirituels d'un monde supérieur impriment dans le corps astral durant les périodes de sommeil, mais qui se dissimulent à la conscience terrestre.

Dans cette phase *post-mortem* (qui dure à peu près le tiers du temps passé dans l'existence terrestre), vient donc au jour tout ce que nous avons inconsciemment expérimenté dans la vie, durant le sommeil.

Il vous sera arrivé, par exemple, de rencontrer des personnes qui rêvent, de manière récurrente et avec embarras, de devoir affronter un examen pour lequel elles ne sentent pas préparées (éventuellement celui du bac ou de la licence déjà passés avec succès depuis longtemps). Eh bien, un rêve de ce genre fait précisément allusion au fait que, durant le sommeil, elles sont examinées et jugées « matures » ou « immatures », évidemment, à partir du point de vue (moral) de la croissance de notre âme ou de notre « humanité ».

Vous comprenez bien, pour cette raison, combien il est important d'interpréter les rêves de manière correcte. Sur le plan astral, en effet, nous n'avons plus à faire à de « simples images mnémoniques », mais bien avec des entités qui se servent de telles images pour composer un « jugement » (ou un « message »), de la même façon que nous, nous servons des lettres de l'alphabet pour composer un mot, ou des mots pour composer une proposition ou un discours. Écoutez ce qu'affirme Steiner ici : « Le rêve est une manifestation, qui se déploie en une succession d'images sensibles, de ce qu'est vraiment l'homme. Les entités spirituelles disent ceci à l'homme qui rêve. Et s'il accueille ce qu'il expérimente de cette façon dans le rêve avec une conscience juste, sa conscience de soi retirera maint avantage du rêve (6).

25) « Le jugement sur la vie, expérimenté par le corps astral après le passage au travers de la porte de la mort, dure aussi longtemps qu'il fut consacré de temps au sommeil durant la vie terrestre ».

Inutile de dire que les entités spirituelles (de la seconde Hiérarchie), ne jugent pas sur la base de critères terrestres (légaux), mais sur la base de la volonté de Dieu, qui n'est pas différente de celle du Je (la version du *Pater Noster* donnée par Steiner précise en effet : « Que Ta volonté soit réalisée par nous, comme Tu l'a déposée dans notre essence profonde »).

La volonté de Dieu ou du Je (étincelle du feu divin) est cependant très différente de celle de l'ego (à tel point que l'on a l'habitude de dire: « La justice n'est pas de ce monde »).

Qui est, en effet, l'ego ? C'est le sujet qui ne se connaît que pour autant qu'il s'oppose à l'objet, et qui est, pour cette raison, porté à considérer comme « objets » les autres sujets aussi.

Écoutez ce que dit Thomas Merton : « Libérée de la tension de maintenir obstinément un objet-Dieu en vie, la conscience cartésienne n'en reste pas moins emprisonnée en elle-même. De là le besoin de s'évader de son propre je et d'aller vers « les autres » en « rencontres », « ouvertures », « solidarités », « communion ». Mais le grand problème c'est que pour la conscience cartésienne aussi « l'autre » est objet » (7).

C'est vrai : seul pour le Je, l'autre est en fait un « Je », et seul dans le « Je suis » (dans le *Logos*) chaque Je est tous les Je(s).

« L'unité originaire des nombreux « Je » — écrit pour le coup Scaligero — est la source métaphysique qui dans le monde se réalise comme amour » (8).

Dans le giron de ces entités-là qui « veillent sur les âmes dans les sphères du Cosmos », le mal fait à un autre par l'ego n'est donc pas le mal fait à un « objet », mais bien le mal fait par un Je à un autre Je, et donc, étant donné que dans le « Je suis », ou dans le *Logos*, les Je(s) humains sont unis, à soi-même.

C'est pour ceci, donc, qu'après la mort, alors que nous revenons (en remontant le temps) au moment où nous avons fait du mal à quelqu'un, nous expérimentons comme *nôtre* la souffrance que nous lui avons causée ; et c'est à cause de ceci que surgit alors en nous le désir de réparer ce mal (toujours le *Pater Noster* donné par Steiner, précise : « Concède que notre miséricorde envers les autres serve à compenser les péchés faits par nous au préjudice de notre être »).

Nous avons dit que la seconde Hiérarchie est la Hiérarchie du sentir (solaire). De quoi jaillissent-ils alors ses jugements ? De la comparaison continuelle entre ce que le je ressent juste et ce que ressent juste le Je (et au travers du Je, le *Logos*) : à savoir entre ce que notre nature « ressent » juste et ce qui, à l'inverse, « est » juste.

Tentons de relire, sous cet éclairage, une paire de passages de cette prière aux défunts que nous avons déjà rappelée un soir.

En se référant au corps éthérique, elle dit : « Que les *Anges, Archanges, Archaiï*, accueillent / dans le tresser de l'éther / la trame de ton destin » ; en se référant au corps astral, elle dit à l'inverse : « Que deviennent essence chez les *Exusiaï* (les *Esprits de la forme*), chez les *Dynamis* (les *Esprits du*

mouvement), et chez les *Kyriotetès* (les *Esprits de la sagesse*), dans le ressentir astral du Cosmos, / Les justes conséquences de ta vie terrestre ».

Voyez-vous, « dans la ressentir astral du Cosmos » (dans le « sentir » justement de la seconde Hiérarchie) et « les justes conséquences » (« justes », précisément, ou objectives).

Nous verrons, par la suite, que « l'essence » de ces « justes conséquences » — des jugements prononcés par la seconde Hiérarchie (l'essence des justes contre-images réparatrices du mal accompli) — devra être ensuite réalisée (amenée à exister) par la première Hiérarchie (la Hiérarchie du vouloir) en tant que destin (intérieur et extérieur) de notre vie terrestre suivante.

Notes :

(1) R. Steiner : *Économie spirituelle et réincarnation* — Antroposofica, Milan 2008, pp.200 & 201.

(2) R. Steiner : *L'événement de la mort et les faits de l'après-mort* — PSYCHE, Turin 1997, p.20.

(3) R. Steiner : *Connaissance vivante de la nature* — Antroposofica, Milan 1993 pp.87 & 88.

(4) R. Steiner : *La sagesse des Rose-Croix* — Antroposofica, Milan 1959, pp.36 & 37.

(5) *Cfr.* R. Steiner : *Hiérarchises spirituelles* — Antroposofica, Milan 1995.

(6) R. Steiner : *Conscience initiatique* — Istituto Tipografico Editoriale, Milan 1938, vol.I pp.189n & 190.

(7) T. Merton : *Le Zen et les rapaces* — Grazantio, Milan 1970, p. 32.

(8) M. Scaligero : *De l'amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.14 [accessible en français sur le site de l'IDCCH, <http://users.belgacom.net/idcch/index1.html> ndt]

25) « *C'est seulement une fois le corps astral déposé et achevé le jugement sur la vie, que l'homme entre dans le monde spirituel. Là, il se trouve dans un rapport avec les êtres de nature purement spirituelle comme l'était sur la Terre celui qu'il avait avec les êtres et processus des règnes naturels. Dans son expérience spirituel, tout ce qui était alors monde extérieur ici-bas devient à présent monde intérieur. L'homme ne perçoit pas seulement alors un tel monde extérieur, mais il en fait l'expérience spirituelle dans son monde intérieur, laquelle lui était cachée auparavant sur la Terre.* »

Nous savons que l'âme « donne », d'un côté (au moyen des sens), sur le monde extérieur physique et, de l'autre (au moyen du Je) sur le monde extérieur spirituel. Nous sommes toutefois conscients (dans le meilleur des cas) aux confins qui séparent le monde physique de celui animique, mais absolument inconscients aux confins qui séparent le monde animique de celui spirituel.

Et quels sont ces confins ? Ceux qui séparent le monde représentatif du monde conceptuel (ou des idées). Grâce à *La Philosophie de la Liberté* (et à la pratique intérieure), nous pouvons cependant franchir de tels confins, en découvrant ainsi que les représentations sont *des formes particulières* adoptées (avec le concours de la perception) par les concepts universaux (lesquels sont, en d'autres termes, des représentations non pas des objets mais des concepts).

Avez-vous en tête les célèbres personnages de l'auteur de bandes dessinées, Charles Schultz : Linus, Charlie Brown, Snoopy, Lucy, etc. ? Eh bien, je me souviens encore d'un petit livre, intitulé : *Le bonheur c'est...*, dans lequel chacun d'eux imaginait le bonheur à *sa façon*, (il est superflu de dire que Linus l'imagine comme une « couverture chaude »). Le bonheur est-il donc « relatif » ? Non, relatives le sont seulement ses représentations : c'est-à-dire, les formes diverses sous lesquelles on peut se représenter un même concept (au point que nous pourrions affirmer ; « Dis-moi comment tu te représentes un concept, et je te dirai qui tu es »).

Quelle est alors la tâche ? Celle de réaliser que le concept est un *être* (et non pas un non-être, comme les nominalistes le croient) : en réalisant l'être du concept, on réalise en effet l'être du monde spirituel.

Écoutez ce qu'écrit Scaligero : « L'expérimentateur peut atteindre un élément adamantin immortel, incorporel, affleurant continuellement, inconnu, dans le concept. Il lui faut découvrir quelle chose nouvelle est entrée dans l'histoire de l'être humain avec le concept (...) Le concept est la révélation du Spirituel qui préexiste partout au sensible, ou au contenu auquel il correspond : cette révélation du Spirituel que ne perçoit pas l'être humain lorsqu'il croit que le concept naît à lui en tant que synthèse de ses représentations » (1).

Steiner dit : « Dans l'expérience spirituelle devient alors monde intérieur tout ce qui était monde extérieur dans la vie ici-bas ».

Vous rappelez-vous ce que nous avons dit lorsque nous nous sommes occupés de *La Philosophie de la Liberté* ? Nous avons dit qu'il y a le monde « extérieur » du corps (de la perception), qu'il y a le monde « intérieur » de l'âme (de la représentation), qu'il y a le monde « extérieur de l'intérieur » de l'esprit (du concept, « extérieur » par rapport à l'âme), et que ce monde-ci « extérieur de l'intérieur » n'est que le monde « intérieur de l'extérieur » : à savoir, *l'essence spirituelle du monde matériel*.

Le monde extérieur s'annonce donc, à l'âme, au travers du corps et au travers de l'esprit : au travers du corps (la perception) il s'annonce par *comment il nous apparaît*, tandis qu'au travers de l'esprit (le concept), il s'annonce par *ce qu'il est*.

Cela signifie que tout ce que nous expérimentons alors que nous entrons dans le monde spirituel après la mort (« une fois le corps astral déposé et achevé le jugement sur la vie ») — à savoir, la transformation du « monde extérieur » (terrestre) en « monde intérieur » (céleste) — c'est tout ce que nous pouvons déjà expérimenté durant la vie, si nous arrivons à développer (au-delà de celle imaginative et de celle inspirée) la conscience intuitive.

Q'est donc le monde matériel ? C'est le monde spirituel perçu par le Je au moyen du corps. Et qu'est-ce que le monde spirituel ? C'est le monde matériel perçu par le Je au moyen de l'esprit (au moyen de lui-même).

27) « L'homme, tel qu'il est sur la Terre devient, dans la région de l'esprit, monde extérieur. On le contemple comme sur la Terre on contemple les astres, les nuées, les montagnes, les fleuves. Un tel monde extérieur n'est pas moins riche de contenu que tout ce que le phénomène du cosmos fait apparaître à la vie terrestre. »

Nous venons juste de dire que le monde matériel est le revers, ou l'autre face, du monde spirituel, tout comme le monde spirituel est le revers, ou l'autre face, du monde matériel.

Sur la Terre, nous voyons donc l'esprit comme corps physique, tandis que dans le monde spirituel nous voyons le corps physique comme esprit ; comme un esprit, cependant, qui n'est pas « moins riche de contenu que tout ce que le phénomène du cosmos fait apparaître à la vie terrestre.

Écoutez ce que Steiner dit à ce propos-ci : « Celui qui a fait siens, dans une certaine mesure, les concepts et sentiments de la science de l'esprit, celui-là pourra accéder facilement à l'idée que l'organisme humain, dans sa complexité extraordinaire, doit être la manifestation la plus élevée et la plus significative des forces spirituelles opérantes dans le monde » (2).

Vous rappelez-vous la « légende du paradis » ? Nous en parlâmes lorsque nous nous occupâmes du *développement occulte de l'homme dans ses quatre composantes constitutives*.

Je ne vous en relis qu'un passage : « Ainsi, en réalité, dans les écoles des Mystères la pensée humaine était-elle adressée au Paradis. Où était le Paradis ? Demandent les hommes. Le Paradis se trouvait dans un monde qui n'est cependant plus présent aujourd'hui dans le monde sensible. Le Paradis s'est « flétri, [ratatiné, *ndt*] », mais il s'est multiplié ; comme ultime résidu souvenir, le Paradis a laissé le corps physique interne du corps humain ; mais l'homme en fut expulsé, et il ne vit plus dans l'intérieur de son corps. Il peut apprendre à le connaître seulement au moyen de la vision clairvoyante de ce que nous avons vu [*Au moyen de cette vision, par exemple, « les organes de digestion, de circulation du sang, de respiration, en s'agrandissant, deviennent comme de puissants êtres animaux vivants », tandis que « les organes nerveux deviennent des êtres végétaux »*]. L'homme a connaissance des choses qui se trouvent à l'extérieur, il a connaissance de ce qui se trouve devant ses yeux et autour de ses oreilles, tandis qu'autrefois, il avait connaissance de ce qui se trouvait à l'intérieur, mais ce qui se trouvait à l'intérieur était grand et fleurissant, c'était le Paradis » (3).

En somme, tout ce qui est intérieur durant la vie terrestre, soit dans un sens physique, soit dans un sens animique, s'extériorise dans le monde spirituel et s'ouvre tout grand devant soi, en nous fournissant ainsi un moyen de contempler, aussi bien l'être vrai des organes de notre corps physique, que l'être vrai des contenus de notre âme ; à savoir, des pensées, des sentiments et des impulsions de la volonté. Cette contemplation dans l'acte, équivaut à une « discerner dans l'acte » : à un discerner, justement, les esprits.

Ceci aussi, cependant, nous pouvons commencer à le faire durant la vie, grâce à la science de l'esprit. De la même façon que serait à risque l'existence (physique) de quiconque fût incapable de faire la différence entre une vipère d'une couleuvre, ou un champignon vénéneux d'un champignon comestible, ainsi est à risque l'existence (animique) de quiconque soit incapable de faire la différence entre les esprits « réguliers » et les esprits « irréguliers » (adverses).

Écoutez cette histoire. Un jour, la madone apparut à Philippe Neri { voir sur le site de l'IDCCH, la traduction du texte que Goethe consacra à ce « Saint de la joie » dans son *Voyage en Italie, ndt* } apparut dans toute sa candeur et fulgurance. Elle lui apparut et s'approcha de lui, mais le Saint, dès qu'elle lui fut à bout portant, lui cracha au visage. Dans le même instant, la Madone s'évanouit tandis qu'apparut le Diable, en colère, qui lui dit : « Mais comment as-tu fait pour me

reconnaître ? » ; ce à quoi Philippe lui répondit : « Te semble-t-il vraiment qu'à un pécheur comme moi la madone puisse apparaître ? »

28) « Les forces élaborées par l'esprit de l'homme dans la région spirituelle continuent d'agir dans la formation de l'homme terrestre, tout comme les actions effectuées par l'homme physique continuent d'agir en tant que contenu de l'âme dans la vie après la mort. »

L'autre soir, nous avons imaginé une circonférence dont le diamètre vertical repère en haut le point A et, en bas, le point B, et dans laquelle la semi-circonférence allant de A à B représente le temps qui va de la naissance à la mort, alors que l'autre, celle qui va de B à A, représente le temps qui va de la mort à la naissance.

Question : Pour quelle raison as-tu dit que la semi-circonférence qui va de B à A représente, dans une première phase, une naissance dans le Devachan, et, dans une seconde phase, une nouvelle naissance terrestre ?

Réponse : Vois-tu, si nous tracions aussi le diamètre horizontal, nous aurions, entre le point A (de la naissance) et le point B (de la mort), le point C, et, entre le point B (de la mort) et celui A (de la renaissance), le point D ; et comme C représenterait alors le point (le « milieu du chemin de notre vie ») auquel s'achève la première moitié de la vie (terrestre) et commence la seconde, ainsi D représenterait-il le point (le « minuit cosmique » dans le *Devachan*) dans lequel, par rapport à la vie terrestre précédente, finit celle du *post-mortem* et, par rapport à la vie terrestre suivante, commence celle *pré-natale*.

Gardons à l'esprit toutefois que la circonférence reste toujours une circonférence, et qu'elle représente, en tant que telle, une *continuité* : une continuité (temporelle) qui peut être expérimentée par la conscience imaginative, mais non par la conscience représentative.

Celle-ci, en effet, parce que liée à l'espace, est en mesure d'expérimenter seulement la discontinuité (à savoir, nous avons même dit un soir le « segment »). C'est aussi à cause de celle-ci, par exemple, qu'elle est amenée à s'interroger sur ce qui arrive après la mort, mais pas sur ce qui est arrivé avant la naissance.

Et pourtant, (en faisant abstraction des vies terrestres répétées) entre la vie avant la naissance, la vie entre la naissance et la mort, et la vie après la mort il y a une continuité essentielle, quand bien même inconnue.

(On peut s'exercer à penser, non seulement la continuité, mais aussi l'*énantiodynamie*, c'est-à-dire, le renversement dans son contraire, en imaginant une balle qui parcourt la surface d'une lemniscate, c'est-à-dire d'un ruban en forme de 8, (dit de Möbius, *ndt*), et en réalisant qu'à chaque fois qu'elle franchit le point central d'intersection, elle passe de l'extérieur à l'intérieur, et vice versa. À ce propos, Rudolf Steiner invite, dans le *Cours de pédagogie curative* [auquel je vous renvoie naturellement] : « à comprendre intérieurement qu'un cercle est un point et qu'un point est un cercle », en s'identifiant « au crépuscule, dans la conscience : en moi est Dieu » et « en illuminant ensuite, à l'aurore, la journée entière avec la conscience : « Je suis en Dieu ». En vertu donc d'une énantiodynamie, due à un rythme d'expansion-contraction, *au soir, dans le point est Dieu et dans la circonférence est le Je* [« en moi est Dieu », alors qu'*au matin, dans le point est le Je et dans la circonférence est Dieu* [« Je suis en Dieu »].) (4).

Steiner dit : « Les forces élaborées par l'esprit de l'homme dans la région spirituelle continuent d'agir dans la formation de l'homme terrestre ».

Une fois démis le corps physique, le corps éthérique et le corps astral, nous entrons en effet dans le monde spirituel, et ici (dans la sphère du « Je » pur), nous demeurons jusqu'au moment (du minuit « cosmique ») où nous nous remettons à descendre vers la naissance, et donc à nous revêtir, progressivement, d'un corps astral, d'un corps éthérique et (avec le concours des parents) d'un corps physique, *déterminé au plan karmique* : à savoir déterminé par tout ce que nous avons élaboré dans le cours de notre vie dans les mondes spirituels.

En effet, comme les « actions effectuées par l'homme continuent d'agir en tant que contenu de l'âme dans la vie après la mort », ainsi « les forces élaborées par l'esprit de l'homme dans la région spirituelle continuent d'agir dans la formation de l'homme terrestre ».

Ce que nous avons pensé, ressenti et fait, au cours de notre vie terrestre, détermine donc la vie après le *post-mortem*, alors que la vie du *post-mortem* détermine notre vie terrestre successive.

Voyez-vous, nous sommes habitués à apprécier et à admirer les grandes créations artistiques, mais pas l'immense, sainte et bienheureuse, *création morale* du *karma* : une œuvre créée avec amour par le travail de toutes les Hiérarchies, à fin de permettre la croissance (et le salut) de chacun de nous. N'oublions pas, à ce sujet, que notre *karma* a deux aspects, l'un (pour ainsi dire, « endogène »), représenté par notre constitution, par notre tempérament et par notre caractère ; l'autre (pour ainsi dire, « exogène »), représenté, à l'inverse (au sens large), par l'environnement.

Vous savez que la science moderne voudrait expliquer l'individualité au moyen de l'hérédité ou de l'environnement ou, plus encore, au moyen de l'interaction entre l'hérédité et le milieu.

Mais il n'en est pas ainsi : l'individualité est le Je (la liberté), et autant l'hérédité que le milieu sont *karma* (le *karma* du Je).

Question : *Peut-on évoluer après la mort ?*

Réponse : Non, à moins que l'on n'y soit aidé(es) (spirituellement s'entend) par quelqu'un qui soit sur la Terre (au moyen de la prière, par exemple). En principe, sur la Terre, nous *semons* et dans le monde spirituel nous *récoltons*. La vie terrestre, parce que *vie de la liberté*, est décisive, et on le découvre lorsque, éventuellement, on s'aperçoit, dans le monde spirituel, de ne pas avoir fait ce que l'on s'était proposé de faire, en naissant.

Notes :

(1) M. Scaligero : *Kundalini d'Occident* — Mediterranee, Rome 1988, pp.18 & 19.

(2) R. Steiner : *Physiologie occulte* — Antroposofica, Milan 1981, p.27.

(3) R. Steiner : *Le développement occulte de l'homme dans ses quatre composantes constitutives* — Antroposofica, Milan 1986, p.99.

(4) R. Steiner : *Cours de pédagogie curative* — Antroposofica, Mialn 1997, p.146.

29) « Dans la connaissance imaginative développée, agit ce qui vit comme animique et spirituel dans l'intériorité de l'homme, ce qui travaille dans sa vie au corps physique et, sur la base de celui-ci, développe l'existence humaine dans le monde physique. Au corps physique, qui se renouvelle constamment et fondamentalement dans le métabolisme, s'oppose ici l'être humain intérieur qui, en perdurant, évolue en soi de la naissance (ou mieux, de la conception) jusqu'à la mort : au corps physique spatial s'oppose donc un corps de temps.

Vous vous serez rendus compte, surtout sur la base des maximes 26 & 27, que le problème fondamental de la connaissance est constitué par les divers degrés ou niveaux de conscience : à savoir, par une réalité qui n'est pratiquement jamais prise en considération. Il faut être clair, affirme en effet Steiner : « qu'aujourd'hui, ils ne sont pas encore nombreux ceux qui connaissent ce qui se répandra de plus en plus dans le monde : la lutte tragique pour la connaissance » (1).

Récemment, j'ai lu un livre (d'ailleurs excellent), par exemple, dans lequel l'auteur, Nikolai Berdiaev, soutient que dans la « machine, la raison de l'homme est présente » (2). Ce qui équivaldrait plus ou moins à soutenir que les hommes sont présents dans leurs chaussures, et pas seulement leurs pieds.

Dans la machine, en effet, la raison représentative ordinaire est présente, mais pas la raison *tout court* [en français dans le texte, *ndt*], puisque celle-ci, comme nous le savons, peut être, non seulement représentative, mais aussi imaginative, inspirée et intuitive.

La fois dernière, nous avons vu que dans l'expérience spirituelle « devient intérieur tout ce qui dans la vie ici-bas était monde extérieur ». Mais quel est ce retournement, sinon, pour le coup, un renversement de perspective de la conscience ? En somme, que le monde nous apparaisse extérieur ou intérieur, cela dépend du degré de conscience avec lequel nous l'observons et nous le considérons.

Mais venons-en à notre maxime.

Steiner dit : « Dans la connaissance imaginative développée, agit ce qui vit comme animique et spirituel dans l'intériorité de l'homme ».

Nous devons donc distinguer la *vie* de l'animique et du spirituel (la « vie de la lumière » — comme l'appelle Scaligero —, comme sa manifestation éthérique) de l'animique-spirituel lui-même (qui se trouve au-delà du seuil). La première est expérimentable par la conscience imaginative, tandis que le second est expérimentable par la conscience inspirée et par celle intuitive.

La *vie* de l'animique-spirituel est *processus*, *devenir* ou *temps*. « Au corps physique spatial », dit en effet Steiner, s'oppose « un corps temporel ».

Sur la voie de la connaissance, le premier écueil à franchir est, par conséquent, représenté par l'idée (ahrimanienne) que la vie est une « propriété » de la matière, et c'est par conséquent la matière à se mouvoir et non (comme cela serait plus juste) à *être mue*.

Cet obstacle est tout autre que fortuit, à partir du moment où le domaine éthérique est député à servir de médiateur ou à jeter un pont (sensible-suprasensible) entre celui physique (sensible) et celui animique et spirituel (suprasensible). Tous ceux qui voudraient nous empêcher de passer de l'un à l'autre, commencent donc par faire sauter ce pont, en réduisant la réalité de la vie à celle de la matière, et par cela même l'imaginer au représenter (l'Évangile met cependant en garde : « Malheur à vous, Docteurs de la Loi ; parce qu'ayant enlevé la clef de la science/connaissance, vous-mêmes n'êtes point entrés, et vous avez empêché ceux qui voulaient entrer — **Luc 11**, 52).

Pour la physique classique, par exemple, il existait l'espace et il existait le temps (si connu ou, pour mieux dire, « mesuré » au moyen de l'espace) ; Pour la physique moderne, à l'inverse, l'espace serait inséparable du temps, et il aurait un caractère quadri-dimensionnel.

Ceci, que certains soi-disant anthroposophes (naïvement attirés par la théorie de la relativité ou par la mécanique quantique) estiment aussi comme un pas en avant, est en réalité un pas en arrière. Une chose est, en effet, de dépasser la réalité spatiale et celle du temps, en abordant (au-delà du seuil) à

la réalité de la qualité, une autre de croire de les avoir dépassées en vertu d'une conjoncture abstraite (potentialisée par des contre-forces sous-naturelles).

Autrement dit, il ne s'agit pas de passer des trois dimensions de la réalité sensible à une hypothétique (fantomatique) quatrième dimension, mais bien de remonter de la *tridimensionnalité* de la conscience ordinaire à la *bidimensionnalité* de celle imaginative ; de celle-ci à l'*unidimensionnalité* de celle intuitive.

« Écoutez ce que dit Steiner à ce propos : « La théorie de la relativité est une nécessité historique : elle doit aujourd'hui exister, car l'on ne parvient pas à faire sans, si l'on continue à faire valoir des concepts qui font abstraction complètement de l'être humain. En effet, en voulant obtenir une connaissance du mouvement ou de l'état de repos, il faut participer à l'expérience de ceux-ci : s'ils ne sont pas expérimentés par l'être humain, même le mouvement et le repos ne sont que réciproquement relatifs » (3) ; « Si un homme chemine et qu'un autre s'est arrêté au loin, le premier peut dire : en effet, certes, c'est relatif de dire après tout dire que moi je m'approche, ou bien que lui s'approche de moi. Apparemment, c'est la même chose. Ce sont de semblables réflexions que nous rencontrons, en effet, à la base des théories de la relativité d'Einstein. Toutefois, il est possible d'une certaine manière de donner une preuve incontestable du mouvement. La personne qui est à l'arrêt ne se fatigue pas, celle qui chemine s'avèrera, à l'inverse, fatiguée. Ceci signifie qu'il est possible, au moyen de processus internes, de démontrer la réalité absolue du mouvement. Il n'existe pas d'autres preuves pour l'absoluité du mouvement, en dehors des processus internes » (4).

En tout cas, une chose est sûre : quiconque veuille connaître le soi-disant « au-delà » ne doit pas faire autrement que de connaître vraiment « l'en deçà », étant donné que c'est en pénétrant lucidement dans l'essence de « l'en deçà » que l'on débouche lucidement dans « l'au-delà ».

Écoutez ce que dit encore Steiner : « Si l'on croit apprendre quelque chose d'important sur le monde plus au travers de visions et d'hallucinations qu'au travers de la perception des sens, alors on n'a pas vraiment une compréhension suffisante pour la science de l'esprit anthroposophique » (5).

En revenant à nous, nous avons donc un corps physique (spatial) qui, grâce au corps éthérique (temporel), non seulement vit, mais « se renouvelle constamment dans le métabolisme ».

Au corps physique — dit en outre Steiner — « s'oppose ici l'être humain intérieur qui, en perdurant, évolue en soi de la naissance (de la conception) jusqu'à la mort ».

Vous rappelez-vous ce que nous avons dit la fois dernière ? Que la première (et brève) expérience *post-mortem* est reliée à la mémoire, et donc à la vie qui, en allant justement « de la naissance (de la conception) jusqu'à la mort », ne s'étend pas, justement parce « imaginative », à l'expérience de la vie prénatale, ni d'autant moins à celle de la vie terrestre précédente.

30) « Dans la connaissance inspirée, vit en image ce que l'être humain expérimente dans un environnement spirituel dans la période entre la mort et une nouvelle naissance. Il se manifeste là ce qu'est l'homme selon son être par rapport à l'univers, sans le corps physique et celui éthérique, au moyen desquels il traverse l'existence sur la Terre ».

Vous savez déjà qu'en parlant du corps physique, nous parlons de la constitution (en tant que réalité statique ou morphologique), qu'en parlant du corps éthérique, nous parlons du tempérament (en tant que réalité dynamique ou physiologique), et qu'en parlant du corps astral, nous parlons du caractère (en tant que réalité qualitative ou animique).

C'est dans le caractère, en effet, que ce manifeste — comme dit Steiner — « ce que l'homme est selon son être par rapport à l'univers ».

Mais qu'est-ce que le caractère ? C'est une réalité entretissée de penser, sentir ou vouloir ou bien, comme l'indique Steiner dans *Métamorphoses de la vie de l'âme* (6), d'âme de sensibilité, d'âme rationnelle et affective et d'âme consciente.

Apportée du *karma*, (en tant que résultat, comme nous l'avons vu, du travail des Hiérarchies) c'est donc la constitution (bréviligne, normoligne, ou longiligne), apporté du *karma* c'est le tempérament dominant (mélancolique, flegmatique, sanguin ou colérique), et apporté du *karma* c'est le caractère (introverti ou extroverti, asthénique ou sthénique).

Ce qui, chez l'être humain, est représenté par le caractère, dans la musique c'est représenté par la *modalité* : celle « mineure » correspond aux caractères introvertis ou asthéniques (presque toujours sous-tendus par le tempérament mélancolique ou flegmatique), alors que celle « majeure » correspond aux caractères extrovertis ou sthéniques (presque toujours sous-tendus par le tempérament colérique est sanguin).

En termes anthroposophiques, dans les caractères « en mineur », le Je et le corps astral prévalent sur le corps éthérico-physique (et aussi, les nerfs sur le sang), alors que dans les caractères « en majeur », le corps éthérico-physique prévaut sur le corps astral et sur le Je (et aussi le sang sur les nerfs).

Le caractère, parce « qu'ensemble » de qualités, apporté du *karma* et résultat du travail des Hiérarchies, se prépare au cours de la vie prénatale.

Pour ceci, il se prête à être exploré par la conscience inspirée, qui est surtout une conscience psychologique, et non pas par la conscience imaginative, ni d'autant moins par celle représentative. La conscience inspirée arrive cependant à accueillir la vie prénatale, mais non la précédente vie terrestre. Pour arriver à ceci, il faut développer la conscience intuitive.

31) « Dans la connaissance intuitive affleure à la conscience l'influence des vies précédentes sur l'actuelle. De telles vies terrestres précédentes, dans leur évolution ultérieure, ont effacé les rapports dans lesquels elles ont été avec le monde physique. Elles sont devenues le cœur purement spirituel de l'être de l'homme et, comme telles, elles agissent dans la vie présente. C'est pourquoi elles sont aussi un objet de la connaissance que l'on a en tant que développement de celle imaginative et inspirée ».

Je voudrais avant tout rappeler une chose. Nous parlons de penser, sentir et vouloir, mais aussi de corps physique, corps éthérique, corps astral et Je. Eh bien, quel rapport y a-t-il entre les premiers et les seconds ? Steiner l'explique : le penser se localise *entre* le corps physique et le corps éthérique ; le sentir, *entre* le corps éthérique et le corps astral ; le vouloir, *entre* la corps astral et le Je.

Comme vous le voyez, la force (animique) plus proche du Je est celle du vouloir. Écoutez ce que dit Steiner ici : « Dans notre vie de veille habituelle, nous parlons de notre je. Toutefois, avec la conscience de veille habituelle, nous ne pouvons parler que de manière assez impropre de notre je. Quelle est, en réalité, la nature et l'essentialité particulière du je ? Dans la conscience de veille habituelle, il n'est pas donné de le savoir. Quand la conscience voyante pénètre dans la vraie essence du je, le je vrai de l'homme a une nature comparable à celle de la volonté » (7).

Pour appréhender « l'influence des vies terrestres précédentes, sur l'actuelle », ne sont donc pas suffisantes, la conscience imaginative, liée au penser, et celle inspirée, liée au sentir, mais il faut la conscience intuitive, liée justement au vouloir.

Tenons compte, cependant, que dans la conscience de veille habituelle, non seulement il n'est pas donné de savoir — comme le dit Steiner — comment est la nature et l'essentialité particulière du Je, mais il n'est pas donné non plus de savoir comment est la nature et l'essentialité particulière du penser.

Il vous est connu, par exemple, qu'un des livres de Scaligero est intitulé : *Traité de la pensée vivante*. Eh bien, quelqu'un pourrait imaginer qu'il traite d'une étrange « pensée » quelconque. Mais le paradoxe, c'est « qu'étrange », tout au plus, est la pensée ordinaire, et non pas celle vivante, étant donné que la pensée vivante est la pensée réelle, tandis que celle ordinaire n'en est que l'image ou l'ombre.

Habitué que nous sommes, toutefois, à trafiquer avec les images du réel, nous pourrions aussi arriver, un jour, à trouver « étrange » le réel : à nous surprendre, en plus, éventuellement, en face d'un animal vivant plutôt que devant un animal empaillé. Et pourtant, comme une chose sont les fleuves qui coulent ou les plantes qui croissent, une autre est leurs photos ou leurs représentations peintes (dans lesquelles les fleuves ne coulent pas et les plantes ne croissent pas), ainsi une chose est la pensée réelle, en tant que *force*, une autre la pensée réfléchie (du cerveau), comme son image éteinte.

« Le vrai penser — affirme justement Scaligero — c'est logiquement l'être du penser, non lié à aucune pensée déterminée. Être connaissable comme pensée faisant d'elle-même son contenu, il manifeste ce dont elle jaillit : un courant supérieur de vie, présent dans la source révélatrice de toute pensée, différente toutefois de celle qu'ordinairement on connaît comme pensée » (8).

Nous devons donc arriver la conscience imaginative pour recourir à ce qui est vraiment le penser, à la conscience inspirée pour recourir à ce qui est vraiment le sentir, et à la conscience intuitive pour recourir à ce qui est vraiment le couloir, et donc, le Je (en tant que leur Sujet).

Ce n'est qu'en vertu de ce degré de conscience qu'il est possible, par exemple, de distinguer, dans le domaine de la volonté, comme Steiner le fait dans *Anthropologie* (9), entre l'*instinct*, l'*inclination*, la *convoitise*, le *motif*, l'*aspiration ardente*, le *dessein*, et la *résolution*. Toutes celles-ci sont des manifestations de la volonté, en effet, sur les divers plans du corps, de l'âme et de l'esprit.

Gardons aussi à l'esprit (pour nous préparer ainsi à la prochaine maxime) que l'instinct, chez les animaux, modèle carrément le corps physique : si tant est que si nous sachions en lire la forme (à l'instar d'une écriture) nous pourrions comprendre de quel instinct particulier elle est l'expression. Cela ne vaut naturellement pas, pour l'être humain.

Notes :

(1) R. Steiner : *Le mouvement occulte au dix-neuvième siècle et le monde de la culture* — Antroposofica, Milan 1993, p.241.

(2) N. Berdiaev : *Pensée à contrecourant* — La Casa di Matriona, Milan 2007, p.48.

(3) R. Steiner : *Naissance et développement historique de la science* — Antroposofica, Milan 1982, p.111.

(4) R. Steiner : *Correspondances entre microcosme et macrocosme* — Antroposofica, Milan 1989, p.85.

(5) R. Steiner : *Les bases cognitives et les résultats de l'anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1968, p.77.

(6) Cfr. R. Steiner : *Métamorphoses de la vie de l'âme* — Tilopa, Rome 1984.

(7) R. Steiner : *Actions du destin depuis le monde des défunts* — Antroposofica, Milan 2007, p.93.

(8) M. Scaligero : *Traité de la pensée vivante* — Feriani, Milan 1961, p.9.

(9) Cfr. R. Steiner : *Art de l'éducation*, vol.I, *Anthropologie* — Antroposofica, Milan 1993.

32) « *Dans la tête de l'être humain, l'organisation physique est une empreinte de l'individualité spirituelle. La partie physique et celle éthérique se trouvent comme des images conclusives du spirituel et à côté d'elles se trouvent la partie astrale et celle du Je, comme entité animico-spirituelle autonome. Dans la tête de l'homme on a donc à faire avec une évolution parallèle des parties relativement autonomes physique et éthérique, d'un côté, et de l'organisation astrale et de celle du Je de l'autre* ».

Nous savons que l'être humain est un être triarticulé, dans lequel il est possible de distinguer une sphère supérieure (neuro-sensorielle), une sphère médiane (rythmique) et une sphère inférieure (du métabolisme et des membres).

Mais ceci n'est qu'un premier pas. Le second consiste à observer quels rapports se révèlent à l'intérieur de ces sphères, entre le Je, le corps astral, le corps éthérique et le corps physique. Nous verrons en effet que dans chacune d'elles les rapports entre les composantes constitutives humaines sont différents.

Commençons par le haut.

Steiner dit : « Dans la tête de l'être humain l'organisation physique est une empreinte de l'individualité spirituelle. La partie physique et celle éthérique de la tête se trouvent comme des images conclusives du spirituel, et à côté d'elles se trouvent la partie astrale et celle du Je, comme une entité animico-spirituelle autonome ».

Dans la sphère céphalique, nous avons donc une organisation éthérico-physique qui n'est pas animée dans son intérieure par l'organisation astrale et celle du Je. Nous pourrions aussi dire, si l'on voulait, que dans cette sphère, le Je et le corps astral modèlent une forme, mais ne la pénètrent pas, ils n'y accèdent pas. Cette forme, précise en fait Steiner, « est une empreinte de l'individualité spirituelle ». Et qu'est-ce qu'une empreinte ? Une forme *laissée* par quelque chose, mais par quelque chose qui ne se trouve justement plus dans la forme.

C'est pourquoi, nous avons l'habitude de parler de la sphère céphalique comme d'une réalité morte (l'activité physique prédomine ici sur celle éthérique, en la réduisant à tel point qu'elle suffit à en renouveler, là où c'est possible, la substance).

L'organisation astrale et celle du Je évoluent donc « parallèlement » à l'organisation physico-éthérique. Et qu'arrive-t-il alors ? Il arrive que le Je et l'astral, qui se trouvent « au-dessus », se reflète dans l'éthérique et dans le physique, qui se trouve « en dessous » (servant ainsi de miroir). Celle-ci est donc la clef qui ouvre la compréhension du phénomène de la conscience ordinaire réfléchie (de la soi-disant « lumière naturelle »).

Nous avons vu que le Je, le corps astral et le corps éthérique abandonnent, au moment de la mort, le corps physique. Mais il se produit quelque chose de ce genre aussi pendant la vie, dans la sphère de la tête, là où surgit la conscience ordinaire : à la différence que le corps éthérique, en ce cas-ci, abandonne en partie le corps physique (par exemple dans le cortex cérébral, d'une épaisseur de 2 à 3 mm) et il s'y retire en partie (par exemple dans les cellules gliales), en réduisant cependant au minimum leur propre activité vitale (un peu comme le font les animaux, quand il entrent en léthargie).

Vous vous rappellerez à ce propos le concept de « germe » et le concept « d'image » dont nous parlâmes quand nous nous occupâmes d'*Anthropologie* (1).

Celui de germe, dîmes-nous, est le concept d'une force qui n'a pas encore pris de forme, tandis que celui « d'image » est le concept d'une forme qui n'a plus de force. Autrement dit, le « germe » est une puissance qui ne s'est pas encore traduite en acte, tandis que « l'image » est un acte dans lequel s'est traduite et épuisée la puissance.

Eh bien, si l'*habitat* du « germe » est celui de la volonté (celui de la sphère métabolique et des membres), l'*habitat* de « l'image » (de la représentation) est à l'inverse celui de la pensée ordinaire (celui de la sphère céphalique).

Quelle est alors la tâche ? Celle de partir de la pensée « image » (de l'activité de représentation ordinaire) pour remonter, à un premier niveau, à la pense vivante et, à un second niveau, à la pensée

« germe » (au concept) : « L'idée — dit en effet Scaligero — est un être de volonté : un pouvoir germinal du vouloir » (2).

Écoutez, à propos du concept et de l'idée, ces paroles de Steiner : « S'occuper de science de l'esprit n'est pas seulement quelque chose de théorique, mais c'est quelque chose de vivant. La science de l'esprit est pour ainsi dire un flambeau de vie. Le contenu de l'enseignement spirituel est représenté ici par des concepts et des idées ; après la mort ceux-ci sont des forces vivantes » (3).

J'espère ne pas vous ennuyer, en rappelant une fois encore le dicton Zen : « La lune qui se reflète dans l'étang, n'est pas la Lune ».

Nous ne devons pas oublier, en effet, que justement dans la sphère de la tête (entre la tête physique, disons, et la tête éthérique) la bataille fait rage entre les troupes de Michel et celles d'Ahriman, et que *Golgotha* (Calvaire) signifie « lieu du crâne ».

Michel se bat pour nous inciter à découvrir que la lune réfléchie (l'image de la Lune) est produite par la Lune réelle, *qui se trouve dans le Ciel*, tandis qu'Ahriman se bat pour nous inciter à croire que la lune réfléchie est produite par la Lune réelle, *qui se trouve dans l'étang*.

Hors métaphore, le premier voudrait que nous remontions de la pensée réfléchie à la pensée vivante (et donc à l'esprit), tandis que le second voudrait (avec le secours quasi unanime de la neurophysiologie actuelle, toute occupée à « draguer l'étang ») que nous descendions de la pensée réfléchie dans le cerveau (et donc dans la matière).

33) « Dans le système des membres et du métabolisme, les quatre composantes constitutives de l'être humain sont intimement reliées. L'organisation du Je et celle du corps astral ne sont pas à côté de la partie physique et éthérique. Elles sont dedans ; elles la vivifient, agissent dans sa croissance, dans sa faculté de mouvement, et ainsi de suite. À cause de cela, cependant, le système des membres et du métabolisme est comme un germe qui veut continuer à se développer, qui tend continuellement à se transformer en tête et qui, durant la vie de l'être humain sur la Terre, en est continuellement retenu. »

Nous voici à présent au pôle opposé à celui céphalique : à savoir, au pôle « des membres et des échanges ». Dans celui-ci, le Je et le corps astral ne se trouvent pas « à côté » du corps éthérico-physique, mais au contraire, ils sont « intimement reliés ».

Ce qui veut dire que dans la sphère métabolique et des membres, le Je, le corps astral, le corps éthérique et celui physique s'interpénètrent.

Ceci est donc la clef qui ouvre le phénomène de l'inconscience ordinaire. Si le pôle céphalique, comme nous venons de le voir, est celui de la conscience ou de la veille, le pôle métabolique et des membres est en effet, celui de l'inconscience ou du sommeil (sans rêves).

Et pourquoi, donc ? Parce que le Je et le corps astral n'ont pas ici un miroir dans lequel pouvoir se refléter (un éthérico-physique qui se tient en face d'eux), et sont le plus souvent entièrement et constamment absorbés par l'activité (végétative) du métabolisme : par la « di-gestion », à savoir, de la substance (tant et si bien que l'activité de veille, nous pouvons la suspendre en allant dormir, tandis que celle végétative, nous ne pouvons jamais l'arrêter).

Et que font le Je et le corps astral dans cette sphère ? C'est vite dit : ils dirigent et gouvernent l'activité des membres et du métabolisme (si nous étions des bureaucrates, nous pourrions dire que le corps éthérique a des « attributions exécutives », tandis que celui astral a des « attributions de concept »).

En peu de mots, le Je et le corps astral disent, que sais-je, au foie, à la rate ou à la vésicule biliaire, *comment* ils doivent fonctionner. À tout organe, le corps éthérique donne en effet la *vie*, le corps astral la *loi* (qui régule sa fonction), tandis que le Je fait en sorte que la loi d'un organe n'aille pas interférer avec celle d'un autre.

Steiner dit : « L'organisation du je et celle du corps astral ne sont pas à côté de la partie physique et éthérique. Elles y sont *dedans* ; elles la vivifient, agissent dans leur croissance, dans leur faculté de mouvement, et ainsi de suite. À cause de cela cependant, le système des membres et du

métabolisme est comme un germe qui veut continuer à se développer, qui tend continuellement à se transformer en tête et qui, durant la vie de l'homme sur la Terre, en est continuellement retenu ».

Voyez-vous, voici le « germe » dont nous parlâmes comme d'une puissance qui ne s'est pas encore traduite en acte, mais qui tend incessamment à s'y traduire : à savoir, qui veut continuer, pour le dire avec Steiner, « à sa développer, qui tend continuellement à se transformer en tête, et qui, durant la vie de l'homme sur la Terre, en est continuellement retenue ».

Dans le cheminement qui va du sommeil à la veille, ou de l'inconscience au conscient, le « germe » tend donc à devenir « image ».

Le fait est, cependant, que si tout ce qui est « germe » devenait « image, nous deviendrions toute tête (tout crâne), et nous ne pourrions plus vivre.

Il est nécessaire, par conséquent, qu'une grande partie des « germes » soit retenue et entravée par l'acquiescement des autres fonctions (inconscientes).

Je pense que vous savez, à partir d'autres lectures de Steiner, que la tête de la vie terrestre présente est une métamorphose du restant de l'organisme (surtout métabolique) de la vie terrestre précédente : d'un restant de l'organisme cependant, qui tend déjà, dans cette vie même, « à se transformer en tête ».

Comme c'est facile de le comprendre, il s'agit d'une tendance qui doit être freinée, si l'on veut maintenir un équilibre sain entre le passé (céphalique), le présent (rythmique) et le futur (métabolique).

Sur le plan psychologique, par exemple, on peut observer que, dans les caractères extrovertis ou sthéniques, le futur (le « germe ») a pris plus ou moins le dessus (éventuellement sous forme d'angoisse ou de convoitise) sur le présent et sur le passé, alors que, dans les caractères introvertis ou asthéniques, le passé (l'image) a pris plus ou moins le dessus (éventuellement sous forme de scrupule ou de remords) sur le présent et sur le futur.

34) « L'organisation rythmique se trouve au milieu. Ici l'organisation du Je et celle du corps astral se relie alternativement avec la partie physique et éthérique, et elles s'en détachent de nouveau. Respiration et circulation sanguine sont la marque physique de cette union et séparation. Le processus de l'inspiration reflète la relation ; celui de l'expiration, la séparation. Les processus dans le sang des artères représentent l'union; les processus dans le sang des veines, la séparation ».

Après avoir vu ce qui arrive dans l'organisation de la tête et dans celle du métabolisme et des membres, nous voyons à présent ce qui se passe dans « l'organisation rythmique » qui est députée à harmoniser, se trouvant « au centre », l'activité de la première avec celle de la seconde.

Pour ce faire elle doit mettre l'une dans un rapport juste avec l'autre, en donnant ainsi vie à un rythme spécifiquement *humain*.

Pensez, par exemple, au rapport de 1 à 4 qui régit, en une minute, entre le nombre de nos respirations (18) et celui de nos pulsations (72).

Pourquoi est-il en moyenne de 1 à 4 ? C'est simple : parce que s'il était en moyenne très différent, ce ne serait pas un rythme d'un être *humain*.

Cela implique donc la présence d'une activité *tierce et plus élevée* (celle du Je) qui, pour mettre les deux premières à son service, la contraint à s'alterner selon un rythme déterminé (comme ceux, par exemple, de la systole et de la diastole et de l'inhalation et de l'exhalation).

Steiner dit : « L'organisation rythmique se trouve au milieu. Ici l'organisation du Je et le corps astral se relie alternativement avec la partie physique et éthérique, et s'en détache de nouveau ».

Quand le Je et le corps astral unissent avec l'éthérico-physique nous devenons, pour ainsi dire, des êtres entièrement métaboliques, tandis que lorsqu'elles s'en détachent, nous devenons des êtres entièrement neurosensoriels. À partir du moment, toutefois, qu'un être tout métabolique ou un être tout neurosensoriel ne serait pas un être humain, nous nous servons (en tant que Je(s)) du premier pour limiter les tendances du second et inversement.

Steiner dit justement : « Respiration et circulation sanguine sont la marque physique de cette union et séparation. Le processus de l'inspiration reflète la relation ; celui de l'expiration, la séparation. Les processus dans le sang des artères représentent l'union; les processus dans le sang des veines, la séparation ».

Comme vous le voyez, plus nous avançons et plus les choses se compliquent parce que nous cherchons, en étudiant, à les approfondir, en ne nous limitant donc pas à les lire et à les savoir. « Ce qui est connu — affirme justement Hegel — n'est pas déjà connu pour cette raison même » (4).

Le fait est, au jour d'aujourd'hui, soit l'expérience de l'école (à tous les niveaux), soit les habitudes de vie, nous ont fait désormais oublier ce qu'est vraiment l'étude, à tel point qu'à certains il s'avère même difficile de comprendre le pourquoi Steiner l'a posée comme premier pas sur le cheminement moderne de l'initiation, en affirmant, par exemple : « l'ésotérisme ne commence pas seulement avec le développement occulte. À partir du moment où l'on participe à une étude scientifico-spirituelle, en y participant de tout son cœur et son sentiment aux enseignements de la science de l'esprit, l'ésotérisme a déjà commencé » (5).

Permettez que je vous lise, à ce sujet, ce qu'écrit encore Hegel : « La difficulté naît en partie d'une incapacité, qui en soi n'est qu'un *manque d'habitude*, de penser abstraitement, à savoir de tenir fermement devant l'esprit des pensées pures et de se mouvoir en elles (...) On entend dire que l'on ne sait pas qu'elle chose doit *penser* dans un concept que l'on a déjà appris : or, dans un concept il n'y a à penser rien qu'autre que le concept même. Mais le sens de ce « dit », est en cela que l'on veut avoir une *représentation connue et ordinaire* : à la conscience, il semble, qu'en lui ôtant le mode de représentation, lui soit ôté en même temps le terrain, qui était son ferme et habituel soutien. Quand elle est transportée dans la pure région des concepts, elle ne sait plus dans *quel* monde elle arrive. — Nous estimons pour cette raison merveilleuses de *compréhensibilité* les écrivains, prédicateurs, orateurs etc., qui à leurs lecteurs ou auditeurs offrent des choses qu'ils savent déjà de tête, qui donc leur sont familières et qui *se comprennent toutes seules* » (6).

Notes :

(1) Cfr. R. Steiner : *L'art de l'éducation*, vol.I, *Anthropologie* — Antroposofica, Milan 1993.

(2) R. Steiner : *Vie de la mort à une nouvelle naissance* — PSICHE, Turin 1997, p.88.

(3) M. Scaligero : *Techniques de la concentration intérieure* [disponible en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*] — Laterza, Rome-Bari 1974, Vol.I, p.10.

(4) G.W.F. Hegel : *Science de la logique* — Laterza, Rome-Bari 1974, vol.I, p.10.

(5) R. Steiner : *Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature* — Antroposofica, Milan 1985, p.9.

(6) G.W.F. Hegel : *Encyclopédie des sciences philosophiques* — Laterza, Rome-Bari 1989, pp.6-7.

35) « On comprend l'être humain physique seulement lorsqu'on le considère comme une image de l'âme et de l'esprit. Pris en soi, le corps physique de l'homme reste incompréhensible. Mais il est, dans ses parties diverses, de manière diverse une image de l'âme et de l'esprit. La tête en est l'image la plus parfaite, en soi achevée. Tout ce qui appartient au système métabolique et des membres est comme une image qui n'a pas encore adopté ses formes définitives, mais qui est tout juste en train d'y travailler. Tout ce qui appartient à l'organisation rythmique de l'être humain, quant au rapport de l'animico-spirituel avec le corporel, se trouve entre ces deux extrêmes ».

« On comprend l'être humain physique — dit Steiner — seulement quand on le considère comme une image de l'animico-spirituel ».

Nous avons retrouvé précédemment le concept de *germe*, nous retrouvons à présent celui d'*image*. Affirmer que « l'être humain physique » est « une image de l'animico-spirituel », équivaut à affirmer, avec la Bible, que l'être humain é été créé 'à l'image et ressemblance » de Dieu, et avec Goethe, que « tout l'éphémère n'est qu'un symbole ». « Pris en soi, — dit encore Steiner — le corps physique de l'être humain demeure incompréhensible. Mais il est, dans ses diverses parties et de manière diverse, une image de l'animico-spirituel ».

Le corps physique demeure en effet « incompréhensible » parce que s'il n'y avait pas un corps éthérique qui le forme et le vivifie, un corps astral qui l'anime et un Je qui le rend unité, il serait le corps d'un minéral, et non pas d'un être humain.

Ceci, au fond, on le sait, mais on le sait de manière poétique ou littéraire, et pas de manière scientifique.

Considérez, ne serait-ce que pour donner un exemple, le dicton connu : « le visage est le miroir de l'âme ». Que doit en penser un savant actuel qui ne croit pas, en bon matérialiste, à la réalité de l'âme ? Tout au plus pourrait-il penser, en le paraphrasant : « il visage est le miroir du cerveau ou de l'ADN ».

En tant qu'image de l'animique et du spirituel, le corps physique humain est donc un symbole ou une icône.

Celui qui a lu, par exemple, *Théologie de la beauté* de Pavel Evdokimov (1), ou *Les protes royales*, de Pavel Florenskij, celui-là sait que l'icône est (pour les Orthodoxes), « la réminiscence d'un archétype céleste » (2).

Nous devons faire attention, cependant, parce que Steiner précise que le corps physique de l'être humain est « de manière diverse » une image de l'animique et du spirituel.

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire qu'entre l'extrémité du germe, qui appartient au système du métabolisme et des membres, qui est *une image en puissance*, et l'extrémité de la représentation qui est *une image réalisée ou achevée* (« la tête en est l'image sensible la plus parfaite, achevée en soi ») se révèle justement le symbole ou l'icône qui est l'image *en devenir*.

Comme entre l'état liquide et l'état solide, par exemple, se révèle l'état cartilagineux (ou bien encore celui d'un gel (colloïdal, *ndt*), ainsi entre l'état de germe (propre au sommeil) et celui de la représentation (propre à la veille), se révèle l'état imaginaire (propre, sur le plan naturel, au rêve, et sur celui spirituel, au premier des degrés supérieurs de la conscience).

En observant dynamiquement tout ceci, à quoi se trouve-t-on en face ? On se trouve en face du processus de métamorphose du germe : à savoir du processus au moyen duquel le germe vivant, en remontant de l'inconscient au conscient (à l'intellect), se transforme dans la représentation morte. Dans son ensemble, l'être humain physique reste de toute manière une image, un symbole ou une icône de l'animique et du spirituel, et donc un être au moyen duquel se manifeste ou se révèle un être plus élevé.

Et quel est cette être-ci « plus élevé » ? C'est le Je ou l'être humain spirituel (l'*Atman*).

On pourrait aussi dire, sous cet éclairage, que sur le plan sensible, les plantes sont des symboles ou icônes du corps éthérique, que les animaux sont des symboles ou des icônes du corps astral et que l'être humain est un symbole ou une icône du Je (du « Je-suis »).

Gardons présent à l'esprit, cependant, que nous sommes en train de parler de la « forme » humaine (archétype), et non pas des variations qui peuvent se révéler à *son intérieur*.

Comme dans la musique, en effet, les variations n'expliquent pas le thème, mais au contraire elles le présupposent, de même, dans l'être humain physique, les variations (héréditaires ou karmiques) n'expliquent pas la forme mais au contraire la présupposent.

36) « Celui qui observe la tête de l'être humain du point de vue spirituel reçoit en cela une aide à la compréhension des imaginations spirituelles, parce que dans les formes de la tête se sont condensées d'une certaine façon des formes imaginatives jusqu'à prendre consistance physique ».

Il y a peu, j'ai comparé le processus grâce auquel le germe se transforme en représentation à celui en vertu duquel l'état liquide se transforme dans l'état solide.

« Dans la forme de la tête — dit en effet Steiner — se sont condensées d'une certaine façon des formes imaginatives jusqu'à prendre consistance physique ».

Mais qu'y a-t-il à l'origine de telles formes imaginatives ? Ce sont les intuitions et les inspirations des entités créatrices (en particulier de la première et de la seconde Hiérarchie). Je veux vous lire, à ce propos, ce que dit Steiner : « Méditez à présent l'idée : « Je pense mes pensées » et : « Je suis une pensée, qui est pensée par les Hiérarchies du Cosmos ». L'éternel en moi consiste en ceci que la pensée des Hiérarchies est éternelle. Et quand j'ai été pensé par une catégorie de Hiérarchie, je suis transmis — comme la pensée de l'être humain est transmise de maître à disciple — d'une catégorie à l'autre pour que celle-ci me pense dans ma vraie nature éternelle. Ainsi me sensé-je à l'intérieur du monde des pensée du Cosmos ! » (3).

Nous savons, à partir de *La Philosophie de al Liberté*, que la rencontre entre le contenu de la perception (le percept) et le concept, produit une image qui, en se reflétant dans le cerveau, se condense ensuite en une représentation. Cela arrive quand l'homme veut connaître le créé.

Mais comment est-il né ce créé ? Il est né parce que les intuitions de la première Hiérarchie (reliées à l'élément chaleur ou feu), les inspirations de la seconde (reliées à l'élément air) et les imaginations de la troisième (reliées à l'élément eau), se sont condensées « jusqu'à la consistance physique) (jusqu'à devenir terre).

Notre tête est donc le résultat sensible (parfait et achevé en soi) de la réification ou matérialisation des imaginations créatrices.

37) « De la même façon, dans l'observation de la partie rythmique de l'organisation humaine, on peut avoir une aide pour la compréhension des inspirations. L'aspect physique des rythmes de la vie a dans l'image sensible le caractère de qui est inspiré. Dans le système des échanges et des membres, quand on l'observe en pleine action, dans le déploiement de ses fonctions nécessaires et possibles, on a une image sensible-suprasensible de l'intuition purement suprasensible. »

Comme dans notre tête nous pouvons observer le fruit (corporel) de l'imagination créatrice, ainsi, dans notre système médian ou rythmique, nous pouvons observer l'activité (animique) de l'inspiration créatrice) et dans notre système des échanges et des membres, l'activité (spirituelle) de l'intuition créatrice.

Considérez que les intuitions ont la même force (volontaire) des instincts, et que comme dans le passé (mais encore *partiellement* dans le présent [passé composé, donc, *ndt*]) nous avons eu les *intuitions comme des instincts* (inconscients), ainsi dans el futur (si nous aurons fait un bon usage de notre liberté) nous aurons les *instincts comme des intuitions* (conscientes).

Vous rappelez-vous, à ce propos, ce que dit Hamlet (en tant que prototype de l'intellectuel moderne) dans son célèbre monologue (« être ou ne pas être ») ? « La conscience nous rend tous lâches, et ainsi la teinte native de la résolution est rendue malsaine par la mine pâle de la pensée »

(4).

Ce qui, en termes anthroposophiques, aurait à peu près la teneur suivante : « La force native et volontaire de l'intuition, rendue malsaine par le pâle reflet cérébral de la pensée ; donne lieu à la conscience représentative, et celle-ci nous rend tous lâches ».

Notes :

(1) P. Evdokimov : *Théologie de la beauté* — SAN PAOLO, Milan 1996.

(2) P. Florenskij : *Les portes royales* — Adelphi, Milan 1977, p.87.

(3) R. Steiner : *La pensée cosmique* — Basaia, Rome 1985, p.96.

(4) W. Shakspeare : *Hamlet*, Acte III, scène I.:

“Thus conscience does make cowards of us all;

And thus the native hue of resolution

Is sicklied o'er with the pale cast of thought..”

Ces maximes sont précédées d'une lettre aux membres intitulée : *Considérations sur les maximes précédentes au sujet de la nature d'image de l'être humain* (18 mai 1924). Nous commencerons donc par nous occuper de la lettre et ensuite nous lirons les maximes.

Nous avons déjà vu que dire « nature d'image » équivaut à dire « nature symbolique », et que la nature de l'homme est tel, puisqu'à travers son corps physique se manifestent son corps éthérique, son corps astral et son Je, de la même façon qu'au travers du corps physique de l'animal, se manifestent son corps éthérique et son corps astral et, au travers du corps physique de la plante, se manifeste son corps éthérique ; le corps physique du minéral n'a pas, à l'inverse, de nature « symbolique », étant donné qu'il ne manifeste que lui-même.

« Il est très important qu'au moyen de l'anthroposophie, l'on comprenne comment les représentations que l'homme se forme en observant la nature extérieure, doivent s'arrêter en face de l'observation de l'être humain lui-même. Contre cette exigence pèche le mode de penser qui a envahi les âmes humaines suite au développement culturel des derniers siècles : si l'on s'habitue à penser les lois de la nature, et qu'avec de telles lois on explique les phénomènes naturels perçus par les sens ; on regarde donc l'organisme humain, et l'on considère celui-ci aussi comme si son ordonnancement pût être compris en lui appliquant les lois de la nature » (p.29).

Imaginons deux circonférences concentriques : la plus grande comprendra la plus petite, mais pas l'inverse.

En mettant donc le sujet (l'homme) à la place de la plus grande circonférence et l'objet (la nature) à la place de celle plus petite, il s'avérera évident que la nature est comprise dans l'homme, mais que celle-ci ne le comprend pas.

Et pourtant, la science, « suite au développement culturel de ces derniers siècles », cherche à comprendre l'être humain justement à partir de la nature : c'est-à-dire qu'elle cherche à contraindre « l'espace » du sujet dans la camisole de force de celui de l'objet (qui désire en savoir plus qu'il lise et médite, de Steiner : *Naissance et développement historique de la science*) (1).

Tous n'apprécient pas, évidemment, le réductionnisme de la science matérialiste : Jung, par exemple, a affirmé « qu'en continuant de ce pas, nous finirons par traiter de la cathédrale de Cologne dans un livre de minéralogie », et Merleau-Ponty a dit « qu'en continuant ainsi, nous finirons par parler d'un sourire comme d'une contraction du sphincter oral ».

« Or, faire cela équivaut à contempler dans un tableau qu'un peintre a réalisé, la substance des couleurs, la force avec laquelle celles-ci adhèrent à la toile, la façon par laquelle ces couleurs peuvent être appliquées sur la toile, et autres caractéristiques similaires. Mais avec tout ceci, on ne saisit pas du tout ce qui se révèle vraiment dans le tableau. Dans la manifestation qui nous est donnée par le tableau vit un ordre de lois absolument différentes de celles qui peuvent être obtenues à partir des points de vue auxquels on a fait allusion plus haut » (p.29).

On est en général disposés à admettre que le tout est plus que la somme des parties, mais ensuite, n'étant pas en mesure de penser le tout (extrasensible) avec le même réalisme par lequel on pense les parties (sensibles), on finit fatalement par réduire celui-là à celles-ci.

Dans l'exemple qu'en donne Steiner, le tout est évidemment représenté par le tableau et les parties par les couleurs : couleurs dont l'analyse (physico-chimique) n'est encore en mesure de rien nous dire sur le tableau.

L'essentiel du tableau ne se trouve pas, en effet, dans les couleurs visibles, mais bien dans cette *relation-là entre les couleurs* qui peut être « vue » par la pensée ou par le sentiment, mais pas par les yeux.

Certes, l'étude des parties d'un tout est importante ; encore plus important serait toutefois de se rendre compte qu'elle peut nous fournir seulement des données qui, pour saisir la réalité de l'ensemble qui les sous-ordonne, devraient être ultérieurement et *différemment* pensées. Pour pouvoir saisir la réalité du « tout » humain (de la forme humaine), il est donc nécessaire, de remonter, pas à pas, du corps physique au Je (étant donné que l'ensemble, le tout, est le Je : ce qui revient à dire l'*Un*).

De la même façon donc que « dans la manifestation, qui nous est donnée par le tableau, vit un ordre de lois absolument différentes » que celles qui sont en vigueur dans les couleurs singulières, ainsi dans la manifestation qui nous est donnée par la forme humaine, vit « un ordre de lois absolument différentes » (l'ordre du Je) de celles qui sont en vigueur, par exemple dans le cerveau, les poumons, le foie ou la rate.

Et quel est l'ordre du Je ? C'est l'ordre de la *liberté* et de la *créativité* : la raison d'être, à savoir, d'une entité spirituelle (d'un Je) qui, au moyen de cette forme-là, se manifeste et s'exprime elle-même.

Celui qui veut *créer* doit donc partir de l'idée pour arriver au tableau, tandis que celui qui veut *connaître* doit partir du tableau pour arriver à l'idée.

Cela vaut, naturellement, non seulement pour le tableau, mais pour toutes les créations.

Savez-vous ce qui dit à ce propos Berdiaev ? Comme celle de Dieu est l'idée suprême de l'homme, ainsi celle de l'homme est l'idée suprême de Dieu (2).

« Ce qui importe donc c'est de nous rendre compte que, dans l'entité humaine aussi, se manifeste quelque chose qui n'est pas saisissable des points de vue à partir desquels se retirent les lois de la nature extérieure » (p.29).

Prenons une plante. Nous savons qu'elle est composée d'un corps physique et d'un corps éthérique. Si l'on dispose de la conscience représentative, qui ne donne raison que du corps physique, et aussi de la conscience représentative, qui donne raison du corps éthérique, il sera par conséquent impossible de la comprendre. À quel stratagème put-on alors recourir ? À celui de réduire le corps éthérique (que l'on ne comprend pas) au corps physique (qui se comprend, ou que l'on croit comprendre), en théorisant que *la vie est une propriété de la matière*.

Autant, donc, le réductionnisme bat son plein, autant préfère-t-on réduire (par paresse ou par peur) la réalité à la mesure de sa propre conscience, au lieu d'élargir sa propre conscience à la mesure de la réalité.

Ce qui est fait au détriment de la réalité est aussi fait, cependant, au détriment de l'être humain.

Écoutez un peu ce que dit encore Berdiaev : « Dans le monde est en train de se produire la crise de l'être humain, non seulement de l'homme mais de l'homme en tant que tel. L'existence future de l'homme est en train de devenir problématique » (3).

« Si nous avons fait notre cette représentation de manière équitable, nous sommes en mesure de comprendre l'homme en tant qu'image. Un minéral n'est pas une image, dans cette acception. Il ne manifeste que ce que les sens peuvent directement percevoir » (p.29).

Nous l'avons dit et répété : un minéral n'a pas de nature « symbolique » (d'image), parce que n'ayant (sur la Terre) que le corps physique, il ne manifeste que lui-même.

Imaginez, par exemple, que vous démontez complètement une machine pièce après pièce, et qu'ensuite vous la remontez. Si vous l'avez fait correctement, vous pourrez être certains qu'en la démontant et en la remontant, rien ne sera perdu.

Imaginez cependant que vous faites la même chose (comme dit Goethe) avec un papillon : vous en capturez un, et ensuite vous le démontez et vous le remontez. Pensez-vous qu'il va se remettre à voler, comme avant ? Évidemment, non ! Et pourquoi ? Parce qu'en remontant et en démontant un papillon, différemment que ce qui se produit pour une machine, l'essentiel en sera perdu : à savoir, la vie. Le fait est qu'avec la conscience ordinaire nous nous trouvons pleinement à notre aise dans le règne inorganique, parce que nous le dominons : mais nous le dominons parce que nous explorons

un règne mort en nous servant de ce qui est « mort » en nous (parce que le semblable connaît le semblable »).

Nous nous trouvons mal à l'aise, à l'inverse, en nous-mêmes. Entre le pouvoir que nous exerçons dans le domaine inorganique (celui, à titre d'exemple, de la soi-disant « techno-science ») et l'impuissance dont nous pâtissons dans celui de l'âme et de l'esprit, il y a, de fait, un abîme. Nous pouvons donc dire, pour revenir à notre sujet, que le minéral, n'étant pas du tout une « image », est l'opposé de l'être humain, qui est à l'inverse et surtout, « image » et donc « transparence ».

Permettez-moi, à ce sujet, une brève digression. J'ai cité Berdiaev à plusieurs reprises (et je le citerai encore) : je ne sais si vous savez, cependant, qu'il s'agit d'un philosophe qui, en dépit de sa valeur exceptionnelle, n'a pas du tout été en mesure d'apprécier Steiner (et de comprendre l'anthroposophie).

Écoutez par exemple ce qu'il écrit ici : « Le même Steiner, que je pus connaître personnellement, me laissa une impression complexe et assez déplaisante. Il ne me donna pas l'impression d'être un charlatan (...) Rarement, il y a eu un homme qui m'ait donné l'impression d'être aussi privé de grâce charismatique comme Steiner. Il n'y avait chez lui aucune lumière qui vînt d'en haut. Il voulait atteindre toute chose en partant du bas » (4).

Eh bien ! N'est-il pas significatif que, Berdiaev, en reprochant à Steiner de vouloir « atteindre toute chose en partant du bas », lui reproche justement ce que doit faire l'âme consciente ?

Peut-être que Berdiaev, en bon russe, pensait-il, en rencontrant Steiner, faire la connaissance d'un *crápeц*, c'est-à-dire d'un *sage* (comme éventuellement le *Zosim* des *Frères Karamazov*), et s'est au contraire retrouvé en présence d'un *scientifique de l'esprit* qui procède *de manière inductive* (comme c'est, ou ce devrait être, une habitude de la science) du sensible au suprasensible : à savoir donc à l'inverse de la métaphysique, qui procède *de manière déductive* du suprasensible au sensible. (Cela explique, par ailleurs, pourquoi j'ai l'habitude de dire que l'Occident n'apprécie pas la science de l'esprit parce qu'elle est « spirituelle », tandis que l'Orient ne l'apprécie pas parce qu'elle est « scientifique ».)

Écoutez, ce que dit de toute manière le même Steiner : « La science de l'esprit doit partout susciter les impulsions du bas vers le haut, elle doit partout stimuler les âmes humaines au sacrifice, à savoir au sacrifice de ce que nous acquérons au moyen des impressions extérieures, face à ce que nous devons atteindre en nous élevant par notre travail aux régions du soi spirituel, de l'esprit de vie et de l'homme-esprit » (5).

C'est seulement en procédant ainsi qu'il est possible de dépasser l'opacité ahrimaniennne du monde sensible, et de lui restituer par cela même sa « transparence ».

Les forces ahrimaniennes nous empêchent en effet de saisir *le suprasensible au moyen du sensible*, alors que celles lucifériennes nous empêchent de saisir *le sensible au moyen du suprasensible*.

Ces deux catégories de forces visent, en ce monde, à nous cacher ce Dieu (le *Logos*) qui, s'étant fait homme, a, pour le coup, conjugué le suprasensible au sensible ou bien l'au-delà avec l'en deçà.

Décisif, à ce point de vue, est le passage (sous l'impulsion de Michel) de la pensée reflet (physique) à la pensée vivante (éthérique) ou de la conscience représentative à celle imaginative.

C'est en effet la « nature d'image » de l'être humain à nous guider vers les réalités de l'âme et de l'esprit.

Mais poursuivons :

« (...) La nature d'image ne se révèle pas de manière univoque chez l'être humain. Un organe de sens, dans son être, c'est l'image en mesure minima, et en mesure maxima une espèce de révélation de soi, comme le minéral. C'est justement aux organes des sens que nous pouvons nous approcher davantage des lois de nature. Ne considérons que l'admirable structure de l'œil humain. Nous pouvons appréhender approximativement cette structure au moyen des lois de nature. Cela s'avère semblable pour les autres organes des sens, quoique la chose n'apparaisse pas si évidente que pour l'œil. Cela dépend du fait que les organes des sens montrent un certain achèvement dans leur structure. Ils sont insérés dans l'organisme comme des conformations complètes en soi et comme tels ils transmettent les perceptions du monde extérieur » (p.30).

Pour quelle raison « la nature d'image ne se révèle-telle pas de manière univoque chez l'être »? Pour la simple raison que l'homme n'est pas un être « tout d'une pièce », mais plutôt un être complexe et articulé dans lequel l'*humain* (le Je) coexiste avec l'animal (avec le corps astral), avec le végétal (avec le corps éthérique) et avec le minéral (avec le corps physique).

Qu'avons-nous dit, en effet ? Que le minéral n'est pas une « image », parce qu'il ne véhicule aucune réalité supérieure, que le végétal commence à l'être, à l'inverse, parce qu'il véhicule un corps éthérique, que l'animal l'est encore plus, parce qu'il véhicule un corps éthérique et un corps astral, et que l'homme est encore davantage « image », parce qu'il véhicule un corps éthérique, un corps astral et un Je.

Plus un organe humain est semblable à un minéral (comme l'œil) et moins il est « image » à cause de cela. Ce qui veut dire qu'en descendant de l'appareil neurosensoriel, au travers de l'appareil rythmique, à l'appareil métabolique, et des membres, se fait toujours plus marquée la valeur symbolique que nous observons.

On pourrait aussi dire qu'en voulant adopter une expression utilisée par Rudolf Steiner dans son ouvrage *L'essence des couleurs* (6), que les symboles sont *des images vivantes de l'âme* (comme la couleur « fleur de pêcher »), tandis que les représentations sont *des images mortes de l'esprit* (comme la couleur noire).

Ce qui est dit en rapport aux organes des sens (en particulier, hétéroceptifs), peut être naturellement étendu – quand bien même « approximativement », comme le souligne Steiner — à tout le domaine céphalique : à savoir à ce domaine dans lequel — comme nous avons déjà vu (maxime 32) — la partie physique et celle éthérique « se trouvent comme des images achevées du spirituel ».

« Il n'en est pas ainsi pour les processus rythmiques qui se déroulent dans l'organisme. Ceux-ci ne se présentent pas comme aussi réalisés et achevés. En eux a lieu un « naître et mourir » de l'organisme » (p.31).

Les processus rythmiques, en tant que *processus vitaux qualitativement déterminés*, et non pas, donc, *res cogitans* ou *res extensa*, ne se prêtent pas à être compris par la conscience cartésienne (par le « mental calculateur »).

On peut se les imaginer, mais non se les représenter, étant donné qu'au moment même où nous nous les représenterions, nous les priverions inévitablement de leur caractéristique essentielle : à savoir, de leur mouvement (qualitativement alternatif).

« Les organes des sens se présentent comme un tableau accroché au mur. Le système rythmique se trouve devant nous comme le processus qui se déroule alors que nous considérons la toile et le peintre tandis qu'il est en train de peindre le tableau. Il n'y a pas encore de tableau, mais il est toujours plus en élaboration. Ici nous avons à faire avec le devenir d'une chose. Ce qui a été produit, tout d'abord, perdure. Dans l'observation du système rythmique, au devenir suit immédiatement le dépérir. Dans le système rythmique se manifeste une image en voie de devenir » (p.31)

Nous sommes habitués à opposer l'*être* au *devenir* (à opposer, par exemple, Parménide à Héraclite). Mais pour quelle raison le faisons-nous ? Parce que nous ne nous rendons pas compte qu'une chose est l'*être*, vivant et inconscient, autre est la *représentation de l'être*, morte et inconsciente.

Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit qu'en ne connaissant que l'être représenté, et donc mort, nous sommes portés inévitablement à penser la vie comme un processus ou un devenir qui est *différent* de l'être, sinon carrément son *opposé*.

Nous devrions au contraire nous emparer de la capacité de distinguer l'*être* (*vivant*) dont jaillit le *devenir* (« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu ») de l'*être* (*mort*) dans lequel débouche le *devenir* : celui-ci, en tant que réalité finie ou devenue (comme nous le verrons plus loin, Steiner l'appellera « œuvre accomplie »), n'est pas du tout un être, mais un *état*.

L'exemple proposé par Steiner peut donc nous aider à réaliser que le *tableau devenu* est différent du *tableau en devenir*, et que celui-ci est à son tour différent (comme on le dira sous peu) du *tableau en puissance* : à savoir, du tableau en tant que « germe », concept ou idée.

Le tableau « devenu » représente en effet cette image-là (éthérique, préconsciente et semblable à l'image onirique) qui, en se reflétant dans le miroir cérébral (physique), se transforme dans la représentation consciente (« claire et distincte ») du tableau ; le tableau « en devenir » représente à l'inverse ce processus (subconscient) du *juger* qui préside à la formation de l'image ; le tableau « en puissance » représente enfin — comme nous venons juste de le dire — le « germe », le concept ou l'idée (inconsciente).

Notez que, du point de vue corporel, nous sommes descendus de la sphère céphalique à celle rythmique, et de la sphère rythmique à celle métabolique et des membres, tandis que, du point de vue de l'âme et de l'esprit, nous sommes remontés de l'imagination à l'inspiration (reliée au juger), et de l'inspiration à l'intuition (reliée aux concepts et aux idées).

Il sera opportun de rappeler, à ce sujet : **1)** que les concepts sont la matière première de l'activité du jugement (un jugement est un rapport entre des concepts) ; **2)** que les jugements (produits par l'activité de juger) sont la matière première du syllogisme (en tant « qu'archétype », pour ainsi dire du raisonnement) ; **3)** que la « conclusion » à laquelle aboutit le syllogisme est équivalente en tout et pour tout à la « représentation ».

Vous vous rappellerez que nous avons clarifié ces rapports en étudiant, en son temps, *Anthropologie* (7).

« Différent encore est le fait lorsque, dans l'organisme humain, on considère le système des échanges et du mouvement. Ici, c'est comme si nous étions devant la toile encore complètement vierge, devant les tubes de couleurs et devant l'artiste qui n'est pas encore en train de peindre. Si l'on veut arriver à la compréhension du système des échanges et des membres, il faut développer une perception qui n'a encore rien à faire avec la perception de ce que les sens embrassent, pas plus que ce que la vue a à faire avec les tubes de couleurs, la toile vierge et le peintre et, a fortiori, avec ce que plus tard nous aurons devant les yeux comme tableau peint. Et l'activité dans laquelle l'âme expérimente spirituellement l'homme au travers des échanges et des mouvements, est pareille à celle qu'elle aurait en expérimentant le tableau qui sera peint plus tard, seulement en regardant le peintre, la toile vierge et les tubes de couleurs. En face du système des échanges et des membres, l'âme, pour arriver à une compréhension, doit s'élever à l'intuition (...) » (pp.31-32).

Ayant parlé de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition, ce sera le moment de rappeler, avant de commencer à lire les maximes qui concluent cette lettre, qu'une chose sont l'imagination, l'inspiration, une autre est la conscience imaginative, la conscience inspirée et la conscience intuitive. Les premières sont en effet des activités préconscientes, subconscientes et inconscientes qui débouchent dans la conscience ordinaire, tandis que les secondes ne peuvent être que le résultat d'un développement supérieur de la conscience. C'est pourquoi il n'est pas suffisant de réaliser que la conscience ordinaire est une conscience représentative, mais il faut aussi comprendre que la représentation consciente est le produit final d'un processus dans lequel sont *secrètement* actives, dans l'ordre, l'intuition (qui fournit les concepts), l'inspiration (qui juge) et l'imagination (qui fournit l'image préconsciente). Ce que Steiner dit, à savoir que l'expérience intuitive « est pareille à celle qu'elle aurait en expérimentant le tableau qui sera peint par la suite, seulement en regardant le peintre, la toile vierge et les tubes de couleurs », doit donc être référée à la conscience intuitive, et non pas à l'intuition inconsciente (propre d'ailleurs, à l'âme sensible). La conscience intuitive est donc en mesure de saisir, dans la sphère volontaire, le tableau en puissance ou en « germe », tandis que la conscience inspirée et celle imaginative sont respectivement en mesure de saisir dans la sphère du sentir, le tableau en acte ou en devenir, et, dans la sphère du penser, le tableau réalisé ou devenu (en tant « qu'image » — je le répète de nouveau —, et non pas encore en tant que « représentation »).

Mais qu'est-il, en définitive, ce tableau en puissance ou « en germe » ? C'est vite dit : c'est le tableau en tant qu'*intention* (dans l'*attention* nous avons en effet *le vouloir dans le penser*, tandis que dans l'*intention* nous avons *le penser dans le vouloir*).

38) « Si l'on est parvenus, dans la direction indiquée par les maximes précédentes, à considérer l'être humain dans sa nature d'image, et dans la spiritualité qui se manifeste ainsi, on est aussi proches d'observer en même temps dans leur réalité les lois d'âme et les lois morales au sein du monde spirituel dans lequel on voit agir l'être humain en tant qu'être spirituel. Car l'ordre moral du monde se présente alors comme le calque terrestre d'un ordre pertinent au monde spirituel. L'ordre physique et celui moral du monde se réunissent ainsi en une unité ».

J'ai volontairement dit que le tableau en puissance ou « en germe » est le tableau en tant qu'*intention*, parce que la sphère des intentions est celle-là même de la moralité (« Dieu — dit-on — juge les intentions et non pas les faits »).

Le fait est que dire « monde spirituel » équivaut à dire « monde moral ». Nous ne nous en rendons pas compte, habituellement, parce que l'intellect abstrait, en privant le penser du vouloir, le prive par cela même de son épaisseur ou de son contenu moral.

Considérez, par exemple, l'*intelligence*, l'*astuce* et la *sagesse*. Qu'est-ce qui les rend différentes ? Le fait que l'intelligence est une intelligence abstraite, que l'astuce est une intelligence concrète ou pratique, au sens matériel, et que la sagesse est une intelligence concrète ou pratique au sens spirituel, et donc, pour le coup, une *intelligence morale* ou un *intellect d'amour* (ce n'est pas un hasard, si l'on parle « d'intelligence diabolique », mais non de « sagesse diabolique »).

Steiner dit que « l'ordre moral du monde se présente », à la conscience intuitive, « comme le calque terrestre d'un ordre pertinent au monde spirituel », et que « l'ordre physique et celui moral du monde se réunissent ainsi en une unité ».

Ils s'unissent en effet « dans une unité », tout comme se réunissent en une unité « l'en-deçà » et « l'au-delà » ou bien — selon tout ce que nous avons vu en son temps — le monde (physique) extérieur et le monde (spirituel) « extérieur de l'intérieur » (de l'intérieur de la vie de l'âme).

Inutile d'ajouter que le matérialisme, n'ayant pas conscience de la réalité du monde moral, se sert de celle qu'il croit être la réalité de l'ordre naturel (éventuellement celle darwinienne, de la « lutte pour l'existence ») pour nier ou troubler l'ordre moral.

39) « De l'homme jaillit la volonté (agissante, *ndt*). Elle reste absolument étrangère aux lois naturelles tirées du monde extérieur. On peut encore reconnaître la nature des organes des sens à partir de leur ressemblance avec les objets extérieurs de la nature, mais dans l'activité des organes sensoriels, la volonté ne peut pas encore se déployer. L'essence qui se manifeste dans le système rythmique de l'être humain est déjà plus dissemblable de toute chose extérieure, et la volonté peut y avoir prise jusqu'à un certain degré. Mais un tel système est compris entre le naître et le périr. Ici la volonté est encore bridée. »

Nous avons vu que les organes des sens sont ceux qui se rapprochent le plus de la réalité minérale morte, et donc d'une réalité dans laquelle la volonté ne peut pas se déployer, ni comme mouvement, ni comme vie.

Elle peut se déployer, à l'inverse, dans la sphère rythmique, mais seulement en partie, parce qu'ici, comme dit Steiner, « elle est encore bridée ».

Vous rappelez-vous ce que nous avons dit des activités qui se déroulent dans cette sphère ? Nous avons précisément dit que la systole est « bridée » (limitée) par la diastole, et vice versa, tout comme l'exhalaison l'est par l'inhalation, et vice versa.

La volonté (celle avec une minuscule de Schopenhauer) (8) est donc pratiquement absente de l'appareil neurosensoriel, elle est présente, mais prise au piège, dans la sphère rythmique, et elle est pleinement active dans l'appareil métabolique et les membres.

40) « Dans le système des échanges et des membres, se manifeste bien une activité au travers de la matière et ses processus liés à la matière ; mais la matière et ses processus n'ont pas plus à faire avec elle que le peintre et ses moyens n'en ont avec le tableau achevé. C'est pourquoi la volonté peut avoir prise directe dans une telle essence. Si, derrière l'organisation humaine, vivant dans les lois naturelles, on saisit l'entité humaine opérante dans l'esprit, en celle-ci on a un domaine dans lequel on peut percevoir l'action de la volonté. En face de la sphère des sens, la volonté humaine reste un mot privé de tout contenu. Et qui veuille la saisir dans cette sphère sensible, abandonne alors dans le connaître la vraie essence de la volonté et met quelque chose d'autre à sa place. »

Savez-vous ce que déclara un jour le célèbre psychanalyste Cesare Musatti ? Il déclara qu'il aurait été opportun de supprimer le mot « volonté » des livres de psychologie.

Que quelqu'un (et certes pas quelqu'un de malavisé) en arrive à affirmer une chose de ce genre ne doit pas nous étonner, étant donné que dans une époque « céphalo-centrique », à savoir dans une époque dans laquelle est absolutisée, sinon « mythifiée », l'activité du cerveau ou du système neurosensoriel, on en peut que la penser ainsi.

« En face de la sphère des sens, — observe en effet Steiner — la volonté humaine reste un mot privé de tout contenu ».

Le fait est que pour découvrir la réalité de la volonté — et pour ne pas la confondre, le cas échéant, avec celle du « désir » ou avec celle de la *libido* de Jung, Freud et Reich (9), ou encore de Groddeck (10) — l'on doit absolument développer un niveau de conscience supérieur (celui intuitif).

La volonté est en effet une force qui découle du Je, et que le Je reçoit comme un « don » du monde divin et spirituel (« .../ Force d'âme qui s'écoule dans mes membres / Qui jaillit comme noble don divin / Divin don de Toi, ô Esprit divin / Ô Esprit divin remplis mon âme ») (11).

Gardons présent à l'esprit, à ce propos, que le cheminement du *Je* va d'abord du vouloir au sentir, et ensuite du sentir au penser, alors que le cheminement de la *conscience du Je* (de l'autoconscience) va (à l'inverse) d'abord du penser au sentir, et ensuite du sentir au vouloir.

Le premier est le cheminement (inconscient) du destin ou *Karma*, alors que le second est le cheminement (conscient) de la liberté.

Notes :

(1) Cfr. R. Steiner : *Naissance et développement historique de la science* — Antroposofica, Milan 1982.

(2) N. Berdiaev : *Pensées à contrecourant* — La Casa di Matriona, Milan 2007, p.59.

(3) N. Berdiaev : *Ibid*, p.57.

(4) N. Berdiaev : *Autobiographie spirituelle* — Jaca Book, Milan 2006, p.205.

(5) R. Steiner : *Histoire occulte* — Antroposofica, Milan 1972, p.50.

(6) Cfr. R. Steiner : *L'essence des couleurs* — Antroposofica, Milan 1977.

(7) Cfr. R. Steiner : *L'art de l'éducation*, vol.I, *Anthropologie* — Antroposofica, Milan 1993.

(8) Cfr. A. Schopenhauer : *La volonté dans la nature* — Laterza, Bari 1989.

(9) Cfr. W. Reich : *La théorie de l'orgasme et autres écrits* — SugarCo, Milan 1969.

(10) Cfr. G. Groddeck : *Le livre du Soi* — Adelphi, Milan 1966.

(11) R ; Steiner : *Indications pour une école ésotérique* — Antroposofica, Milan 1999, p.91.

41) « Dans la troisième du group des maximes précédentes on fait allusion à l'essence de la volonté humaine. Ce n'est que lorsque nous avons perçu cette essence que nous sommes avec notre entendement dans un domaine du monde dans lequel agit le destin (Karma). Tant que nous ne voyons que les lois dominantes dans l'enchaînement des choses et des faits naturels, nous restons bien éloignés de ce qui agit dans le destin d'une manière conforme à des lois ».

Continuons de parler de la volonté. Nous avons dit que les minéraux, les végétaux et les animaux ne peuvent être que ce qu'ils sont. Nous pourrions aussi dire, en empruntant l'expression de l'éthique, que l'être de la nature, se présente comme une *devoir-être* : comme un pouvoir être, à savoir, seulement ce qu'il est.

Nous avons dit aussi que l'homme est l'unique à pouvoir se soustraire, parce que libre, à un tel état de nécessité.

Toutefois, en se soustrayant au *devoir-être*, l'être humain se soustrait simultanément à l'*être*, et il parvient ainsi au *non-être* (à fin de pouvoir transformer, en partant justement du *non-être*, le *devoir-être* naturel en un *vouloir-être* spirituel).

Ceci est, en substance, le présupposé du problème moral, étant donné que ne peut être défini « moral » que ce qui existe en accord avec les lois et la réalité du Cosmos (*fiat voluntas Tua*).

L'être humain peut donc se soustraire et s'opposer à de telles lois (*fiat voluntas mea*), mais il peut aussi les faire librement siennes par amour : par amour auquel la connaissance a ouvert l'accès.

Voyez-vous, Steiner affirme que l'amour est « la mission de la Terra » ; cependant il n'écrit pas une « philosophie de l'amour », mais une « philosophie de la liberté ». Et pourquoi donc ? Parce qu'on aime quand on est à tel point libre, qu'on peut donner aussi la liberté et l'indépendance ; Christ a transformé cette liberté en amour » (1).

Vous savez qu'il est habituel de parler, à ce propos, d'une première phase de notre cheminement dans laquelle l'amour se révèle comme connaissance, et d'une suivante, dans laquelle la connaissance se révèle comme amour.

La « voie de la pensée », indiquée par *La Philosophie de la Liberté*, est déjà une voie de l'amour, mais une voie de l'amour qui se présente justement comme une voie de la connaissance.

Et quand est-ce que la phase de l'amour comme connaissance se transforme en celle de la connaissance comme amour ? Quand la lumière du penser s'unit à la chaleur du vouloir : de ce vouloir qui autrement est ténèbres, sommeil et inconscience.

Qu'elle est donc la tâche ? Celle de rechercher et de recourir à la volonté au travers du penser. Une volonté recherchée hors du penser ne peut en effet que tomber dans les griffes des adversaires.

Le démontre le fait qu'il existe aussi bien des théoriciens de la volonté de puissance (Nietzsche), que de la volonté d'impuissance ; ces derniers, quand ils ne s'abandonnent pas à se creuser la cervelle sur le « pensée faible » (Vattimo), s'abandonnent alors à broder, pitoyablement, sur la fragilité et la caducité de la condition humaine.

En vérité, le seul vrai pouvoir est celui de l'amour (« L'amour ne domine pas mais forme, et ceci est plus », dit Goethe) (2). Que personne ne s'illusionne cependant de pouvoir l'exercer sans l'avoir conquis au moyen d'un développement patient et graduel de la pensée et de la conscience.

C'est seulement lorsque nous avons perçu l'essence de la volonté, dit Steiner, « que nous sommes avec notre compréhension dans un domaine du monde dans lequel agit le destin (le Karma) ».

Qu'est-ce, en fait, le destin ou le Karma ? C'est la volonté en tant que *nécessité* : c'est-à-dire, une force à laquelle a déjà été conférée (par les Hiérarchies, durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance) une *forme*.

Et qu'est-ce qu'est au contraire la liberté ? C'est une *force* (totipotente) qui n'a pas encore de forme, et qui, en raison de cela, peut prendre (créer) toutes les formes qu'elle veut. Une fois qu'elle s'en est déterminé une, la force commence en effet à agir comme une nécessité.

Nous avons dit, par exemple, que les lois qui régissent le fonctionnement du foie sont différentes de celles qui régulent, que sais-je, le fonctionnement des poumons. Les poumons ont donc leur nécessité, tout comme le foie a la sienne. Écoutez comment Schelling s'exprime à cet égard : « La

production divine peut se dire la scission du tout général dans les formes particulières (...) Il a été amplement démontré dans la Philosophie que les idées sont les moyens spéciaux par lesquels les choses particulières peuvent être en Dieu, que selon cette loi il y a autant d'universaux qu'il existe de choses particulières, et qu'y étant une égalité en toutes, il y a un seul univers » (3).

Et nous ? Nous avons, nous, la nature comme notre nécessité (notre constitution, notre tempérament et notre caractère), et comme notre liberté, le Je. Ce n'est qu'en faisant levier sur la liberté, qu'il est possible à cause de cela de modifier la nécessité, et donc le *Karma*.

(« Le travail du corps astral — explique Steiner — devient destin de celui éthérique et celui-ci, à son tour, devient destin du corps physique ; les actions du corps physique reviennent en effet comme des effets extérieurs et en réalité physique, dans la prochaine incarnation » (4)).

L'agir du *Karma* est un agir inconscient, comme inconscient est l'agir de la volonté. C'est pourquoi il est tout autre que facile de comprendre la trame de notre destin.

Et pourtant, une telle trame a une logique. Et pourquoi a-t-elle une logique ? Parce qu'elle a une forme qui est résultat d'un penser (d'un penser dans le vouloir) : d'un penser que nous devrions arriver à découvrir (grâce au vouloir dans le penser).

Steiner dit : « Tant qu'on ne voit que les lois dominantes dans l'enchaînement des choses et des faits naturels, on reste bien éloignés de ce qui agit dans le destin d'une manière conforme à des lois ».

Le prouve le fait que, pour les êtres de la nature, de même qu'un problème moral ne se pose pas, ainsi un problème de destin ne se pose pas non plus.

Pour qu'un tel problème puisse se poser, il faut en effet qu'il y ait un Je : qu'il y ait, à savoir, un individu qui soit porteur et responsable d'un destin.

42) « À celui qui a compris de cette façon l'activité conforme aux lois dans le destin, se révèle d'ailleurs que celui-ci ne peut se déployer dans le cours d'une vie physique singulière sur la Terre. Tant que l'être humain reste dans le même corps physique, il ne peut faire réaliser le contenu moral de sa volonté sinon qu'autant que le consente son corps physique dans le monde physique. Ce n'est que lorsque l'être humain a pénétré dans le domaine de l'esprit, au travers de la porte de la mort, que l'essence spirituelle de la volonté peut acquérir une pleine réalité. Y parviendront à la réalisation spirituelle effective d'abord le bien avec ses conséquences relatives, puis le mal avec les siennes ».

Je ne m'arrêterai jamais de dire — que, pour suivre la voie de la pensée, il faut, effectivement, une conscience mais aussi autant de prudence, que d'équilibre et de bon sens.

Nous savons, en effet, que nous sommes ici comme des Je, pour faire avancer l'évolution (ou l'humanisation) de notre corps astral, de notre corps éthérique et de notre corps physique, mais nous savons aussi ne pouvoir tout faire ceci dans le laps d'une seule vie. La coexistence, en chacun de nous, de l'homme vieux (du « vieil Adam ») et de l'homme nouveau (du nouvel Adam »), peut nous rendre ambivalents ou contradictoires. D'un côté, par exemple, nous pouvons avoir conquis de nobles idéaux moraux, mais d'un autre, nous pouvons nous apercevoir que nous ne sommes pas encore à leur hauteur, ou de ne pas être encore capables de les réaliser (Je ne comprends pas ce que je fais, parce que je ne fais pas ce que je voudrais, mais ce que je ne veux pas » — **Rom. 7, 15**).

Ce qui aura été impossible de réaliser dans cette vie, se développera cependant entre la mort et une nouvelle naissance, pour se réaliser dans la vie prochaine, ou éventuellement dans d'autres suivantes.

Vous savez désormais que nous pouvons distinguer deux type caractériels : celui neurasthénique et celui hystérique ; le Je risque de rester pris au piège, pour ce qui concerne le premier, dans le passé et, pour ce qui est du second, dans le futur.

On reste piégés dans le passé quand on est accablés par exemple, par les sentiments de culpabilité, alors qu'on reste piégés dans le futur quand on est phagocytés par l'angoisse ou par la convoitise qui, en rendant impatientes et impétueuses, fait anticiper tout ce qui exigerait, au contraire, un lent et

graduel processus de maturation (« La chatte précipitée — dit le proverbe — fait des chatons aveugles »).

Et quelle est en général l'issue de ces fuites en avant ? Steiner le dit lui-même : la *caricature*. Si nous voulons donc éviter des issues caricaturales (en particulier en rapport avec les convoitises spirituelles) nous devons nous efforcer de maintenir, et donc de créer et de recréer incessamment (en vertu du Je, qui est le présent, ce reflet de l'éternel) un équilibre entre le passé et le futur, et aussi, pour cela, entre l'incarnation passée et celle future.

C'est ici que se joue en effet la partie : une partie qui peut être perdue, autant si nous concédons trop d'espace (comme le font inconsciemment les neurasthéniques) à l'incarnation précédente, que si nous en concédons trop (comme le font inconsciemment les hystériques) à celle successive. Il serait intéressant, par exemple, de considérer ce point de vue (et en ayant à l'esprit — comme le révèle Steiner — que nous ne pouvons pas revêtir plus de sept fois consécutives le même sexe) les cas de ces Je qui, tout en s'étant incarnés dans un corps masculin, se sentent et veulent être des femmes, ou de ceux qui, tout en s'étant incarnés dans un corps féminin, se sentent et veulent être des hommes.

Il y a cependant un aspect encore plus important de nos êtres ambivalents ou contradictoires. Écoutez ce que dit ici Rudolf Steiner : « Dans notre époque, et plus encore à l'avenir, il y aura incontestablement de nombreuses natures — semblables à celle de Goethe [*« Deux âmes habitent ma poitrine »*] — qui, par une partie de leur être s'élèveront très haut, tandis que par une autre, elles resteront liées à « l'humain, trop humain » (...) Cela n'a pas tant d'importance si, chez l'homme moderne qui aspire à s'élever dans les mondes spirituels, « l'humain, trop humain », dans sa configuration extérieure, vit avec ce qui dépasse l'humain : si, comme dans Perceval, la « casaque du fol » passe encore la tête derrière l'armure de l'esprit. Ce qui importe c'est que dans l'âme il y ait une incitation vers la connaissance, vers la compréhension spirituelle ; cette soif inextinguible qui est en Perceval et qui le mène, après tant d'errance, au château du Saint Graal (...) L'homme des temps modernes porte en soi cette double nature : Perceval qui aspire et tend à s'élever par tout effort, et l'Amfortas blessé : l'homme, se connaissant lui-même, c'est ainsi qu'il doit se percevoir » (5).

Cela ne doit évidemment pas devenir un alibi, parce que nous manquerions, autrement, au devoir d'honnêteté et de véracité.

Rappelons-nous ces paroles de l'*initiation* : « Sur le sentier de l'occultisme, tout dépend de l'énergie, de la vérité intérieure et de la sincérité complète, avec lesquelles le disciple est capable de se contempler lui-même et toutes ses actions propres, comme s'il se trouvait en face d'une personne complètement étrangère » (6).

43) « Dans une telle réalisation spirituelle, se configure l'homme lui-même entre la mort et une nouvelle naissance ; il devient en substance une image de ce qu'il a fait dans la vie sur Terre. À partir de cette substantialité qui est sienne il forme ensuite, en revenant sur la Terre, sa vie physique. Le spirituel qui est en vigueur dans le destin peut rencontrer sa réalisation dans le seul physique quand sa cause relative s'est retirée dans le domaine spirituel avant cette réalisation. Car tout ce qui se déploie selon le destin se forme à partir du spirituel, et non déjà d'une succession de phénomènes physiques ».

Au début de la prière pour les défunts, déjà rappelée, il est dit : « Vous qui veillez sur les âmes dans les sphères du Cosmos / Vous qui tramez la substance dans les âmes du Cosmos /... ».

Voyez-vous, ici aussi on parle de « substance ». Il est vrai que nous sommes habitués à utiliser ce terme quand nous référons à la réalité physique : cela n'ôte rien, cependant, au fait que nous pourrions parler pareillement et d'une manière motivée, d'une substance éthérique au moins au début, à concevoir ces réalités supérieures de manière un peu moins abstraite que d'habitude.

Ce qui compte, de toute manière, c'est de comprendre que ce qu'est l'*hérédité* pour le corps physique, c'est la *réincarnation* pour l'esprit (le Je), c'est le *destin* ou le *Karma*, pour l'âme, et que peut seulement devenir *destin* ou *Karma* ce qui est créé dans le monde spirituel.

Autrement dit, un événement qui s'est produit, disons, durant la vie terrestre A, peut devenir une *cause* d'un événement de la vie terrestre B, seulement s'il passe au travers du monde spirituel (tout comme durant la vie terrestre, un apprentissage peut devenir une aptitude ou faculté, seulement s'il traverse le sommeil).

Le rapport de destin, ou *karmique*, entre la cause et l'effet est donc toujours *indirect*. C'est seulement dans le monde spirituel, en effet, que les événements d'une vie terrestre passée (parce que jugés — comme nous l'avons vu — par la seconde Hiérarchie) peuvent avoir des conséquences d'ordre moral, et c'est seulement dans le monde spirituel (grâce à la première Hiérarchie) que de telles conséquences peuvent avoir, à leur tour, des conséquences matérielles, dans une vie terrestre suivante.

Question : Qu'arrive-t-il lorsque des enfants meurent, ou des nouveau-nés, qui n'ont pas encore eu le moyen de poser des causes terrestres ?

Réponse : Imagine un individu qui se soit laissé aller, toute sa vie durant, à l'égoïsme le plus rustre, ne pensant qu'à lui et ne faisant rien pour les autres.

À partir du moment où l'évolution consiste essentiellement, comme l'affirme Steiner, à passer du « prendre à donner » (L'évolution consiste dans le fait qu'un être acquiert progressivement sans cesse de plus grande capacité de sacrifice ») (7), un individu de ce genre pourrait alors décider, dans une vie suivante, de compenser la dette contractée par son égoïsme en mourant peu après sa naissance, pour pouvoir ainsi placer les forces de son corps éthérique à la disposition du monde ou de ces âmes-là qui n'en ont pas en suffisance pour s'incarner.

Je voudrais de toute manière vous inviter, à l'égard des rapports de destin entre cause et effet, à avoir présente à l'esprit cette affirmation de Steiner : « La vie d'une d'âme d'une vie sur la Terre se déploie dans le physique de la vie terrestre suivante ; le spirituel d'une vie sur la Terre, dans la vie d'âme de la vie terrestre suivante » (8), mais plus encore, à reprendre et à méditer la première conférence du premier des six volumes des *considérations ésotériques sur les liens karmiques* (9). S'y trouvent, en effet, des considérations importantes que Steiner lui-même résume dans ce schéma : a) *règne animal* : contemporanéité des causes et de leurs effets dans le champ physique ; b) *règne végétal* : contemporanéité des causes dans le champ physique ou supra-physique ; c) *règne animal* : des causes supra-physiques passées déterminent des effets actuels ; c) *règne humain* : des causes physiques passées déterminent des effets actuels dans le champ physique (10).

De toute évidence, dans le règne végétal, le « champ supra-physique » est celui éthérique tandis que dans le règne animal, les « causes supra-physiques passées » sont celles astrales.

Question : Pourrais-tu nous en dire un peu plus concernant ce schéma ?

Réponse : À condition, cependant, que le peu que je pourrais te dire, ne t'induisse pas à négliger l'étude de la conférence de Steiner.

Donc, *règne minéral*, contemporanéité des causes et de leurs effets dans le champ physique.

Pensez par exemple, à la boule de billard, citée par Steiner dans la *Philosophie de la Liberté*. Une boule en heurte une autre et celle-ci, à cause du choc, se met en mouvement ; le mouvement de la première est donc une cause, tandis que celui de la seconde est un effet. Autant l'une que l'autre se révèlent dans *le même espace* (*hic*) et dans *le même temps* (*nunc*).

Règne végétal : contemporanéité des causes dans le champ physique et supra-physique.

Ici nous avons un *même temps*, mais un *espace différent*. Un même temps, parce que le processus (le tropisme) de la plante vit de la lumière qu'elle reçoit dans le présent, et non pas de celle qu'elle a reçue dans le passé, et qu'elle recevra dans le futur. Un espace différent, parce que la cause d'un tel processus se trouve sur le plan éthérique, et non pas sur celui physique.

Règne animal : des causes supra-physiques passées déterminent des effets actuels.

Ici, nous avons un *temps différent*, et un *espace différent*. Un espace différent parce que nous passons de l'espace physique des effets (des comportements) à l'espace astral des causes (des qualités). Un temps différent, parce que l'instinct de l'animal n'est pas effet d'une cause présente, mais d'une cause passée (héréditaire).

Comme vous le voyez, pour remonter aux causes, nous devons nous mouvoir, dans le monde végétal, dans l'espace, tandis que, dans le monde animal, aussi dans le temps (à rebours).

Règne humain : (l'inverse — notez bien — de ce que nous avons dans le règne végétal). Un même espace, parce des causes terrestres produisent des effets terrestres. Un temps différent, parce que les effets se révèlent dans la vie terrestre présente, tandis que les causes se révèlent dans une vie terrestre précédente.

Cela veut dire que, pour comprendre le *Karma* humain, nous devons continuer de nous mouvoir dans le temps, jusqu'à ce que, parvenus à une limite (aux confins de l'espace fini), nous nous apercevons, pour ainsi dire, que nous « rebondissons », et que nous retournons donc en arrière vers la Terre (vers l'espace physique).

De ce phénomène (et de ses implications), vous trouverez des explications dans la conférence que je vous ai indiquée.

Notes :

- (1) R. Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres et spécialement avec l'Évangile de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, p.102.
- (2) W. Goethe : *Conte* — Adelphi, Milan 1995, pp. 60-61.
- (3) F.W.J. Schelling: *Quatorze cours sur l'enseignement académique* — Sandron, Milan –Palerme-Naples s ;d ; [1911], p.164.
- (4) R. Steiner : *La sagesse des Rose-Croix* — Antroposofica, Milan 1959, pp.63-64.
- (5) R. Steiner : *Perceval et Amfortas* — Tilopa, Rome 1983, pp.62, 65 & 66.
- (6) R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971, p.31.
- (7) R. Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres et spécialement avec l'Évangile de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, p.71.
- (8) R. Steiner: *La formation du destin dans le sommeil et dans la veille* dans *Archive historique de la revue Antroposofia* — Antroposofica, Milan 1996, vol. II, p.186.
- (9) R. Steiner : *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* — Antroposofica, Milan 1985, 1987, 1988, 1989, 1990, 1992.
- (10) R. Steiner : *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* — Antroposofica, Milan 1985, Vol. I, p.19.

44) « Un passage à l'observation scientifico-spirituelle du problème du destin devrait s'accomplir, sur des exemples tirés de l'expérience des hommes singuliers, avec l'examen du déroulement de ce qui est conforme au destin dans sa signification pour le cours de la vie ; par exemple, comment une expérience de la jeunesse, qui ne fut certes pas ménagée à une personne en pleine liberté, puisse en grande partie marquer tout le reste de sa vie ».

Nous avons dit et répété que notre destin a deux aspects : celui de notre nature, entendue comme constitution, tempérament et caractère (et non pas en tant que Je), et celui de l'environnement (au sens large) qui nous entoure.

Dans la vie, comme nous le savons bien, on peut vérifier des événements qui sont en mesure de nous marquer profondément. Nous pouvons perdre, par exemple, nos êtres chers, nous pouvons perdre notre travail, notre union ou notre maison, nous pouvons restés victimes d'accidents, d'agressions ou de calamités naturelles et ainsi de suite.

Ces faits du destin peuvent, soit nous rendre pires, soit nous rendre meilleurs (moralement). Il s'agit, en effet, d'événements qui ont toujours une fin, pour ainsi dire, une finalité « pédagogique » (éventuellement punitive). Ce n'est pas par hasard que l'on dit : « Dieu punit ceux qu'il aime », en entendant affirmer, avec cela, qu'il fait tout pour les remettre sur le « droit chemin ».

C'est ceci, essentiellement, la fin de la souffrance et de la douleur.

Nous aurez remarqué, par exemple, que l'on se sent habituellement plus portés vers le monde spirituel (ne serait-ce éventuellement par la prière) quand on se trouve mal et quand il nous arrive un malheur, plus que lorsqu'on se porte bien et qu'il nous arrive un bonheur.

Cela est dû au fait que la douleur (à l'instar de la mort) est une *négation de la vie (psychophysique) de l'ego (in Christo morimur)*, et donc, l'ego étant une négation du Je, une *affirmation de la vie (spirituelle) du Je (per Spiritum sanctum reviciscimus)* ; à savoir, de notre vraie vie.

Si nous étions capables, par conséquent, d'expérimenter la joie en esprit, et l'esprit dans la joie, nous n'aurions pas besoin du secours de la douleur (et de la mort).

La joie lumineuse du *Logos* (du « Je suis ») qui habite le Je humain est *plénitude* ou *turgescence d'esprit* (« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeurât en vous, et que votre joie fût pleine » — **Jean 15**, 11). Et nous avons vu, en son temps, que la joie d'être est aussi une joie d'exister, tandis que la joie (« trop humaine ») d'exister n'est pas non plus une joie (« humaine ») d'être.

Tout fait du destin peut au fond nous amener vers le bien ou vers le mal. Une chose, en effet, sont les *actions* du destin, (des *Nornes* germaniques, des *Moires* grecques ou les *Parques* latines), une autre chose sont nos *réactions* du destin et celles-ci dépendent *in toto* du degré ou du niveau de développement de notre conscience.

Le fait est que tout événement, heureux ou malheureux qu'il soit, est un signe (une « écriture occulte ») que nous devrions apprendre à déchiffrer, une requête que nous devrions apprendre à satisfaire ou un appel auquel nous devrions apprendre à répondre.

Écoutez ce que dit Dostoïevski à Vsevolod Soloviev (frère de Vladimir), de ces années lors desquelles il fut déporté et reclus en Sibérie : « « Oh ! Pour moi ce fut un grand bonheur ; la Sibérie, les travaux forcés ! On dit que c'est terrible, un scandale, on parle de juste indignation... sottises ! C'est seulement là-bas que j'ai appris à mener une vie heureuse, là-bas je me suis compris moi-même... j'ai eu conscience du Christ... de l'homme russe.., là-bas, j'ai compris ce qu'est d'être un russe, moi aussi, fils du peuple russe. En ces années-là sont nées mes meilleures idées qui me reviennent à présent, mais pas aussi claires qu'alors ! Je vous souhaite d'être envoyé aux travaux forcés ! » (1).

45) « On devrait représenter dans sa portée, comment, dans le cours physique de la vie entre naissance et mort, le bon puisse être malheureux dans l'existence extérieure, le mauvais, au moins en apparence, heureux. De tels exemples en images sont pour cet examen-ci plus efficaces

que toute explication théorique, parce qu'ils préparent mieux l'observation scientifico – spirituelle ».

Le Christ-Jésus dit : « Si le monde vous hait, sachez qu'avant vous, il m'a haï. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est sien : or, parce que vous n'êtes pas du monde, mais au contraire, en vous choisissant, moi, je vous ai fait sortir du monde, c'est pour cela que le monde vous hait » (**Jean 15**, 18) ; et il ajoute : « En vérité, en vérité, je vous dis, vous, vous pleurerez et gémirez et le monde s'en réjouira, vous serez dans l'affliction, mais votre tristesse sera métamorphosée en joie » (**Jean 16**, 20).

Comment nous émerveiller, donc que le « bon puisse être malheureux dans l'existence extérieure » et « le mauvais, au moins en apparence heureux ? » ?

« Mon royaume — dit-Il encore — n'est pas de ce monde ». Et qui règne alors en ce monde-ci ? Nous le savons : Lucifer, Ahriman, et d'autres entités, encore plus inquiétantes (c'est aussi à cause de ceci que Steiner a déclaré que l'anthroposophie n'est pas étrangère au monde, c'est plutôt le monde qui est étranger à l'anthroposophie) (2).

Cela ne veut pas dire, que cela soit bien clair, que l'on doive éviter et fuir ce monde : cela veut dire, au contraire, que l'on devrait s'engager à le rendre meilleur, en commençant par nous rendre meilleurs nous-mêmes.

Nous faisons un pas important dans cette direction quand nous libérons nos jugements de l'hypothèque du « conscient collectif » (Jung) : à savoir de l'hypothèque des *média* de l'opinion publique et du « politiquement correct ».

Je me rappelle un ami qui, une fois, en se référant à un homme soi-disant « en vogue », me dit : « Celui-là, effectivement, il sait vivre ». « Reste à voir — lui rétorqué-je — s'il sait mourir aussi ». Je me souviens d'un autre (pardonnez ces références personnelles) qui s'estimait idiot, parce qu'ils travaillait honnêtement, alors que certains de ses collègues faisaient les malins. Un jour, je lui dis : « Tu as raison, tu es vraiment un idiot ; mais sais-tu seulement pourquoi tu t'estimes idiot, c'est parce que tu n'as pas la force de défendre ton honnêteté, en finissant ainsi par envier celle que tu présumes qu'ont les malins ».

Rappelez-vous, en effet, ces paroles de Scaligero ? « C'est facile d'être bons quand on est faibles, c'est facile d'être forts quand on est mauvais ; mais il est difficile d'être forts parce qu'on est bons et bons parce qu'on est forts ».

Il m'est arrivé de dire à quelqu'un : « Si tu tiens à ne pas passer pour idiot, laisse perdre l'anthroposophie ».

Si le prince Myskin, en effet, n'avait pas voulu passer pour « idiot », (aux yeux d'Ahriman, évidemment), n'aurait-il pas dû laisser perdre le Christianisme (3) ?

Le fait est qu'il y a une intelligence de la tête (michaélienne) qui réchauffe et reconforte le cœur (« l'anthroposophie, — dit Steiner — est une question de cœur »), et il y en a une autre (ahrimannienne) qui au contraire le gèle et le mortifie, et c'est proprement à celle-ci que celle-là apparaît « non-intelligente » (à savoir, pour le coup, « fêlée » ou « idiote »).

46) « À la lumière des cas du destin qui se présentent dans l'existence de l'homme de manière que l'on ne peut pas trouver les déterminations dans chaque vie terrestre singulière, l'on devrait montrer comment, face à de tels cas du destin, déjà un examen purement rationnel de la vie renvoie à une vie précédente sur la Terre. De la manière de l'exposition doit naturellement résulter bien clair qu'avec elle, on ne veut rien affirmer d'impératif, mais dire plutôt seulement quelque chose qui oriente les pensées vers l'étude scientifico-spirituelle du problème du destin.

« Et en passant il vit un homme aveugle depuis sa naissance. Et ses disciple lui demandèrent : « Maître, qui a péché, lui ou ses parents, pour être né aveugle ? » Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché, mais il en est ainsi pour que se manifestent en lui les œuvres de Dieu » (**Jean 9**, 1-3) : pour que se manifeste, à savoir, le *Karma*, en tant que création bienheureuse des Hiérarchies. Quand on ne parvient pas à découvrir la cause d'un fait du destin dans la présente vie terrestre, ni dans celle pré-natale, on pourrait faire l'hypothèse qu'elle réside dans une vie terrestre précédente.

On pourrait, mais on ne le fait pas. Et pour quelle raison ? Pour la simple raison que l'on se nourrit de préjugés.

Comment procède un scientifique moderne ? Tous le monde le sait, d'abord il observe le phénomène, puis il avance une hypothèse (il formule une théorie), et enfin, il l'a soumet à la vérification expérimentale, (même si, comme l'observe Einstein, « on ne peut pas tout vérifier expérimentalement ») (4).

Mais pourquoi — pourrait-on alors se demander — il y a des hypothèses qui ne sont jamais avancées ? Parce que celui de l'hypothèse — doit-on correspondre — est un moment de *pensée pure* ou *d'imagination pure*, et à cause de cela même, un moment où peuvent plus facilement intervenir des préjugés aptes à délimiter ou restreindre le champ d'investigation (Heisenberg écrit : « On croit, qui sait pourquoi, que la science veuille dire application automatique de la logique et de lois préfixées. Au contraire, l'imagination a une place décisive dans la science, et surtout dans les sciences de la nature ») (5).

Qu'en résulte-t-il ? Il s'ensuit que finissent par exister ainsi, à la barbe de l'esprit scientifique, des hypothèses « matériellement correctes » (définies par Goethe comme « des berceuses avec lesquelles le maître endort ses élèves ») (6) et des hypothèses « matérialistement incorrectes ». Le seul tort de l'hypothèse des vies terrestres répétées est donc celui d'être justement « matérialistement incorrecte », si non (du point de vue catholique) « très, très incorrecte ».

Notes :

(1) Cit. dans L.F. Földényi : *Dostoievski lit Hegel en Sibérie et éclate en sanglots* — Il melangolo Gêne 2009, pp.45-46.

(2) R. Steiner : *Les forces de l'âme et de l'esprit à la base de la pédagogie* — Antroposofica, Milan 2006, p.134.

(3) Cfr. F. Dostoievski : *L'idiot* — Garzanti, Milan 1997.

(4) Cit. dans W. Heisenberg : *Physique et autres* — Bollati Boringhieri, Turin 2000, p.79.

(5) *Ibid.*, p.197.

(6) J.W. Goethe : *Maximes et réflexions* — TEA, Rome, 1988, p.138.

47) « *Ce qui est placé dans la configuration du destin humain ne pénètre que moindrement dans la conscience habituelle, mais reste davantage en vigueur dans l'inconscient. Mais, en découvrant justement ce qui est conforme au destin, on montre comment l'inconscient peut être rendu conscient. A donc tort celui qui parle de l'inconscient, qui est temporairement tel, comme s'il devait rester pour toujours sous la domination de l'inconnu et comme s'il constituait ainsi une limite de la connaissance. Avec tout fragment qui, de son destin, se dévoile à l'être humain, celui-ci élève ce qui était d'abord inconscient au domaine de la conscience* ».

C'est ainsi : le destin se présente initialement à nous en « fragments » comparables aux tesselles de la mosaïque ou aux éléments d'un *puzzle*.

Ce n'est qu'en rassemblant et en recomposant patiemment (et avec l'aide de Dieu) que nous pouvons découvrir peu à peu l'ensemble (le destin), dont ils sont parties et, à cause de cela même, le sens et la signification de notre existence.

Vous connaissez le « dessin crypté » ? C'est un petit jeu de la *Settimana Enigmistica [Semaine mystérieuse]* qui consiste à joindre l'ensemble (le destin) des points numérotés d'un dessin, de sorte qu'à la fin une figure en émerge.

Ce jeu pourrait illustrer, si l'on veut, comment le dessein de notre destin (qui est évidemment tout autre chose qu'un jeu d'enfants) émerge d'autant plus que nous parvenons à relier tous les événements entre eux.

Pardonnez-moi, si je vous fais part ici d'un fait personnel à titre d'exemple.

Quand j'avais environ dix ans, toutes les fois que, pour aller à l'école, je passais par cette rue qui longeait les Marchés de Trajan, j'étais pris, en regardant ces ruines, d'un trouble semblable à un léger état d'angoisse.

Je m'imaginai les hommes qui avaient vécu autrefois en ce lieu, qui étaient entrés dans ces édifices et qui en étaient sortis, qui avaient montés et descendus ces escaliers, qui s'étaient entretenus, disputés et combattus, autour de ces colonnes, et je m'interrogeais : À quoi bon tout cela ? Quelles fins ont-ils eu ? Et pourquoi tout cela n'est plus désormais que ruines ?

Par chance, la chose s'estompa avec le temps et je finis par l'oublier.

Aujourd'hui, je pense que ce fut une chance, parce que je n'aurais certainement pas eu le moyen, à cet âge, de remédier à mon état d'esprit en donnant une réponse à ces interrogations. Disons que le ciel m'a aidé à les remettre dans une cassette : dans une cassette de laquelle j'ai pu les ré-extraire cependant, toujours grâce au ciel, vingt ans après, alors que, rencontrant la psychologie des profondeurs (en l'espèce celle junguienne), je commençai à comprendre que les réponses que je cherchais étaient en moi, renfermées dans cet « inconscient » qui « peut être rendu — comme dit Steiner — conscient ».

Considérez que cette affirmation pourrait démontrer, à elle seule, toute la modernité de l'anthroposophie, et donner raison en même temps du pourquoi elle ne peut être qu'incomprise ou mal comprise de tous ceux qui vivent encore dans l'âme rationnelle-affective, sinon carrément dans l'âme de sensibilité.

On ne se rend pas compte, en effet, que depuis que les forces progressives de l'esprit ont commencé à être véhiculées par l'âme consciente (1413 ap. J.-C.), à leur place, dans l'âme sensible (3564/747 av. J.-C.) et dans l'âme rationnelle affective (747 av. J.-C./1413 ap. J.-C.), qui les avaient véhiculées précédemment, ont survécu les forces faisant obstacles.

L'âme rationnelle-affective, par exemple, est désormais un instrument des forces ahrimaniennes et lucifériennes : des premières, pour ce qui concerne son côté rationnel ; des secondes, pour ce qui concerne son côté affectif.

A tort, dit Steiner, « celui qui parle de l'inconscient, qui est temporairement tel, comme s'il devait rester pour toujours dans la domination de l'inconnu et constituait ainsi une limite de la connaissance ».

Édouard von Hartmann (l'auteur de la *Philosophie de l'inconscient*, à laquelle Steiner fait allusion) (1) avait donc tort, tandis que Freud et Jung avaient raison de vouloir tenter d'élever, *de manière scientifique*, « ce qui d'abord était inconscient au domaine de la conscience ».

Une tentative qui échoua malheureusement, à partir du moment où leur dessein ne s'est pas ensuite avéré dans une manière juste de procéder (dans une manière de procéder scientifico-spirituelle) (2). Laissons-là la psychanalyse, de toute manière (étant donné que nous en avons déjà parlé en maintes occasions), et pensons au contraire à la philosophie (ou à la théologie).

Eh bien, tout ce que l'âme rationnelle-affective s'obstine à traiter (abstraitemment) en termes « d'immanence » et de « transcendance », est traduit, par l'âme consciente, en termes de « conscience » et « d'inconscience ».

C'est « l'inconscient », en effet, à être expérimenté comme un « transcendant » : comme un quelque chose, à savoir, qui est (et sera toujours) au-delà de la portée de la conscience humaine.

Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit que tous ceux qui veulent affirmer l'immanent, et donc le conscient (comme les illuministes ou les rationalistes), nient alors, avec le transcendant, l'inconscient, tandis que tous ceux qui veulent affirmer le transcendant, et donc l'inconscient (comme les Romantiques ou les Croyants) ; nient alors que l'inconscient puisse être rendu conscient.

Le fait est, cependant, que l'évolution de l'âme et de l'esprit de l'humanité consiste justement dans l'élévation progressive à la conscience de ce qui vit et opère dans l'inconscience.

Écoutez ce que dit Scaligero : « Le sommeil est la transcendance inconsciente, la Mort est la transcendance réalisée au prix de la vie, à savoir à la condition de perdre la vie, laquelle, inversement, exige la propre immortalité de la vie elle-même : la vie exige la transcendance consciente, à savoir la pensée consciente, pour réaliser son unité (...) La transcendance est immanente à la pensée. La pensée est l'immanence continue de la transcendance... » (3).

L'inconscient, en somme, est « telle — comme dit Steiner — temporairement ».

En cet inconscient est gardée la tâche pour laquelle et avec laquelle nous sommes venus au monde.

Et quelle est cette tâche ? Celle de faire avancer notre évolution et de réaliser notre humanité.

« Homme », en effet, on devient : mais on le devient seulement si le Je humain accueille le « Je suis » divin (Mais à tous ceux qui l'accueillirent, à ceux-là qui croient en son nom, je donnai pouvoir de devenir fils de Dieu » — **Jean 1,12**).

Le « Je suis » divin, le *Logos*, est en effet l'Archétype de l'homme (*l'Ecce Homo*) : archétype qu'il est possible de trouver et de rencontrer seulement sur la Terre, comme son Esprit ou son Soleil.

Notre mission est donc spirituelle, et non pas matérielle : c'est-à-dire que nous ne venons pas au monde pour faire telle ou telle chose, mais pour faire n'importe quelle chose avec l'esprit juste.

Mieux vaut en effet faire une petite chose avec l'esprit juste qu'une grande chose avec l'esprit erroné.

Écoutez-donc ces affirmations de Steiner : « Nous, nous n'avons pas seulement la mission de faire ceci ou cela, mais plutôt le devoir de faire de nous-mêmes ce que nous pouvons faire de mieux (...) »

Ce que l'ordre cosmique, divino-spirituel voudra ensuite entreprendre avec ce que nous avons fait de notre âme, nous devons le laisser justement à l'ordre cosmique divino-spirituel (...) On serait portés à estimer que le meilleur anthroposophe soit celui qui veuille d'abord travailler sur lui-même, pour ensuite développer une activité extérieure bénéfique. Mais le cas peut survenir que nous, dans notre position extérieure, dans la vie, ne soyons pas en état d'utiliser dans le monde ce que nous élaborons dans l'âme. Cette pensée-ci, selon laquelle ne serait un bon anthroposophe que celui qui réalisât aussi dans le monde ce qu'il a appris, pourrait être la pensée la plus fautive qu'il pût y avoir (...) Nous devons savoir ce que nous sommes en mesure de faire et aussi que nous pourrions utiliser nos capacités au moment juste, à un signe du *Karma* » (4).

Pour attendre le signal du *Karma*, il faut toutefois réfréner cette convoitise ou impatience qui voudrait faire décider à l'ego, à la place de « l'ordre cosmique divino-spirituel », le « quand » et le « quoi » soient opportuns à entreprendre.

Considérons, de toute manière, que c'est un bien que nous fassions des choses différentes, parce que si nous faisons tous la même chose, nous ne pourrions pas nous aider les uns les autres.

Nous ne pourrions pas nous aider les uns les autres, cependant (comme cela est douloureusement démontré aujourd'hui à partir de notre existence actuelle) si, tout en faisant des choses différentes, nous ne fussions pas animés d'un même esprit : par celui, à savoir, de la fraternité ou de l'amour.

48) « Pour une telle élévation, on s'aperçoit de comment ce qui est conforme au destin ne s'ordonne pas dans la vie entre naissance et mort ; on est même conduits, au contraire, justement dans le problème du destin, à l'observation de la vie entre la mort et une nouvelle naissance ».

Puisque nous avons déjà parlé de ceci, je voudrais vous lire, en restant dans le sujet, ce passage de Steiner : « Ce qui, à partir de l'environnement physique a une action déterminante sur l'âme humaine, se présente dans le même rapport que les choses, expérimentées à partir de la vie physique dans un temps successif, ont avec celles qui, de manière analogue, furent expérimentées auparavant » (5).

Il vous semblera étrange, peut-être, mais le sens de ce passage me devint clair un dimanche matin, lorsque, parti en voiture pour aller manger chez des amis, je me retrouvai sur la rue que j'empruntais chaque jour pour aller au travail, et donc dans une toute autre direction.

« Ce qui, à partir de l'environnement physique » avait eu « une action déterminante sur mon âme » (déterminant une habitude) se présentait en effet « dans le même rapport que les choses expérimentées par la vie physique dans un temps successif » (le fait d'aller manger chez des amis le dimanche) « ont avec celles qui de manière analogue furent expérimentées auparavant » (avec le fait d'aller au travail tous les jours non-fériés).

En d'autres termes, ma tendance, inclination ou aptitude, à prendre la route habituelle se révélait, un effet, non pas comme d'autres, de ma nature personnelle (de ma constitution, de mon tempérament ou de mon caractère), plutôt qu'une habitude acquise : à savoir de tout ce que j'avais *matériellement fait*, et non pas de tout ce qu'*au plan de l'âme, j'étais*.

Une chose est, toutefois, le « matériellement fait » que l'on peut retrouver (comme dans mon cas) dans le passé d'une même vie, une autre est le « matériellement fait » que l'on ne peut pas y retrouver.

Morale de la fable : la vie prénatale (spirituelle) peut être cause de maintes choses, mais pas de celles qui se révèlent être le résultat d'un exercice réitéré dans cette vie terrestre-ci ou dans une précédente.

Steiner conclut justement : « Celui qui pénètre ces choses-ci parvient à la représentation de vies terrestres répétées qui doivent avoir précédé l'actuelle. On ne peut pas s'arrêter par la pensée à des expériences purement spirituelles antérieures à *cette* vie terrestre-ci (6).

49) « En traitant de cette expérience humaine qui, dans le problème du destin, se transcende elle-même, on pourra développer un vrai sens pour le rapport entre le sensible et le spirituel. Qui voit agir le destin dans l'être de l'homme, celui-là est déjà inséré dans le spirituel, parce que les enchainements du destin n'ont rien de naturel en soi ».

Les faits singuliers du destin ont une nature sensible, tandis que leurs enchaînements et leurs liens, ont, à l'instar de toute autre relation, une nature extrasensible.

Toute relation est en effet une expression ou un résultat d'un penser (dans ce cas spécifique, d'un penser dans le vouloir), et, en tant que telle, présuppose nécessairement un auteur (un « pensant »). Nous avons vu, en effet, que « auteur » du *Karma*, comme « création morale », est le monde des Hiérarchies.

Nous devons de toute manière distinguer les liens *biographiques* (les relations entre les faits d'une même vie) des liens *karmiques* (des relations entre les faits d'une vie terrestre et ceux d'une autre). Pour ce qui concerne la recherche des premiers, la connaissance des relations qui interviennent entre les périodes de sept ans qui scandent la première et la seconde moitié de la vie ; pour ce qui

concerne la recherche des seconds, je ne peux, à l'inverse, rien faire d'autre que de vous renvoyer aux six volumes des *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* de Steiner (7).

Grâce à celles-ci et à d'autres conférences, nous savons, par exemple que ce fut une même individualité (un même Je) à s'incarner dans les personnalités d'Élie (entre la fin du 10^{ème} siècle av. J.-C. et 850 av. J.-C.), de Jean-Baptiste (mort autour de 35 ap. J.-C.), de Raphaël (entre 1483 et 1520) et de Novalis (entre 1772 et 1801).

Nonobstant leurs différences évidentes, il saute aussi à nos yeux sans préjugés qu'entre ces existences il y a une continuité subtile ou une ligne évolutive subtile : il saute aux yeux, à savoir, qu'il s'agit d'un Je qui, sous forme d'Élie, a expérimenté, en prophète (à savoir tourné vers le futur), l'Ancien Testament dans l'âme de sensibilité ; qui, sous forme de Jean-Baptiste, a été l'instrument (grâce au Baptême dans le Jourdain) du passage de l'Ancien au Nouveau Testament ; qui, sous forme de Raphaël, a expérimenté, en peintre (selon une manière imaginative), la réalité de la *Sophia* et du Christ dans l'âme conscience nouvelle-née ; et qui, sous forme de Novalis, a expérimenté, en poète (de manière inspirée), les mêmes réalités dans une âme consciente déjà tendue vers l'évolution du « Soi spirituel » (8).

Permettez que je vous lise, à ce sujet, ce passage de Karl Hunger : « Les faits des vies successives des grandes âmes doivent être tenus à une hauteur spirituelle et morale ; ils sont une source d'inspiration toujours active. Il y a de grandes époques historiques qui s'adressent à notre souvenir cosmique ; s'y rencontre la question souvent répétée : « Où sont donc allés les grands initiés des époques antiques ? Qu'est-ce qu'en est-il advenu de leurs conquêtes, dans notre temps abandonné par l'esprit ? ». Maints vécurent dans notre temps, mais ne purent manifester leur être à cause des obstacles énormes de la civilisation, de l'éducation et de la corporéité. On fait appel à notre participation intime à cause de leur caractère tragique humain. La puissante impulsion de ces images-là d'humanité, dans lesquelles surgissent des couleurs éclatantes sur le fond d'or des descriptions de Rudolf Steiner, nous dit : « Modifier l'attitude, modifiez toute la forme de la vie présente, afin que les grandes âmes puissent revenir manifester leur être, afin qu'elles puissent être justement reconnues ; autrement les inspirations meurent dans l'humanité ! Elles doivent être retrouvées quand viendront à échéance les grandes décisions de tout notre époque » » (9).

Notes :

(1) E. von Hartmann : *Philosophy of the unconscious* — Routledge, Londres 2001.

(2) Cfr. Freud, Jung et Steiner, note du 15 novembre 2003 [Traduite en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].

(3) M. Scaligero : *Isis-Sophia 0151 la déesse ignorée* — Mediterranee, Rome 1980, pp.90 & 92.

(4) R. Steiner : *Sur la route de Damas* — Tilopa, Rome 1990, pp.62-63.

(5) R. Steiner : *Théosophie* — Antroposofica, Milan 1957, p.52.

(6) *Ibid.*, p.52.

(7) R. Steiner : *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* — Antroposofica, Milan 1985, 1987, 1988, 1989, 1990, 1992.

(8) R. Steiner : *Histoire occulte* — Antroposofica, Milan 1972, pp.103&104.

(9) C. Unger : *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, pp.122&123.

50) « Il est d'importance particulière d'indiquer comment l'étude de la vie historique de l'humanité se vivifie dans le cas où l'on montre que ce sont les âmes humaines elles-mêmes qui transportent les conséquences d'une époque historique dans une autre, en passant d'époque en époque dans leurs vies terrestres répétées ».

Nous avons vu que la « petite » biographie, qui va de la naissance à la mort, n'est qu'un chapitre de la « grande » biographie (ou un maillon de la chaîne) qui va d'une vie terrestre à l'autre, et qui constitue essentiellement une école dont les « plans d'étude » sont délibérés par le *Karma*. Une chose est certaine : nous nous retrouvons ici, sur la Terre, toutes les fois que nous devons apprendre quelque chose de nouveau.

(Lessing écrit : « Précisément la route sur laquelle le genre humain atteint la perfection, chaque homme singulier (tôt ou tard) doit l'avoir parcourue pour son compte — « Doit-il l'avoir parcourue dans l'espace d'une vie unique ? Peut-il avoir été dans une vie unique un juif sensuel et un chrétien spirituel ? Peut-il avoir surmonté ces deux vies ? Certainement pas — Mais pourquoi donc ne pourrait-il pas être que chaque homme singulier ait existé plus d'une fois sur ce monde-ci ? » (1)). Cela ne signifie pas, toutefois, que l'on s'incarne, que sais-je, une fois à l'époque de l'âme de sensibilité (égypto-chaldéenne), une autre à l'époque de l'âme rationnelle- affective (gréco-latine), et une autre encore à l'époque de l'âme consciente (moderne). Il est très difficile, en effet, qu'une seule vie terrestre suffise pour recueillir tous les fruits qu'une âme peut donner.

D'une manière générale (en faisant abstraction, par conséquent, d'autres motivations), on revient s'incarner dans une même époque, tant que l'on n'a pas mûri et acquis ce que seule cette époque-là est en mesure d'enseigner ou tant que l'on n'a pas fait ce qu'il est seulement possible de faire à cette époque-là.

« Au-delà de ceci — ajoute de toute manière Steiner — il y a encore l'autre ; et seul cet « autre » nous conduit à comprendre le cheminement évolutif historique de l'humanité. L'évolution de l'humanité aurait un cours bien différent si, en dehors des liens causals entre une incarnation et la prochaine ou entre les incarnations précédentes et celles qui suivent, il ne restât rien d'autre à considérer. D'autres forces très importantes interviennent continuellement, à l'inverse, dans la vie humaine, plus ou moins dans chaque incarnation — spécialement chez des personnages historiques importants — et elles se servent de l'être humain comme d'un instrument. De cela on peut déduire que l'authentique développement karmique de la vie, inséré dans l'homme même, est modifié au travers des incarnations ; et ainsi advient-il » (2).

Il y a donc la « petite » histoire (celle de la personnalité ou de l'ego), il y a la « grande » histoire (celle du Je), il y a l'histoire des générations (qui est partie de l'histoire du milieu), et il y a enfin l'*Histoire* en tant que processus évolutif, spirituellement actif en l'être humain, dans la rencontre ou le croisement de toutes les histoires.

« Ce sont les âmes humaines elles-mêmes — dit Steiner — qui transportent les conséquences d'une époque historique dans une autre, en passant d'époque en époque dans leurs vies terrestres répétées » : à savoir que ce sont les individus qui transportent d'époque en époque les fruits de leur évolution, de leur évolution manquée ou de leur involution.

51) « Contre une telle considération, on objectera facilement qu'elle ôte à l'histoire l'élémentarité et la spontanéité ; mais à tort. Elle approfondit plutôt la vision de l'histoire, en la poursuivant jusqu'au plus intime de l'entité humaine. L'histoire devient ainsi plus riche et concrète, et non plus pauvre et abstraite. Sinon que dans l'exposition, il faut développer du cœur et du sens pour l'âme humaine vivante, que l'on scrute ainsi à fond.

Il n'est pas facile, au jour d'aujourd'hui, de rencontrer quelqu'un qui ait « du cœur et du sens pour l'âme humaine vivante ».

La Vierge — ai-je dit une fois — défend la cause des hommes devant Dieu ; mais qui défend la cause de la Vierge devant les hommes ?

Écoutez ce que Scaligero écrit : « L'esprit peut être victorieux dans le monde, seulement s'il a la communion dynamique avec l'Isis-Sophia : sans une telle communion, l'Esprit n'a pas de prise, ni sur l'âme, ni sur la corporéité (...) C'est l'âme qui exige la Résurrection, non pas l'esprit, qui n'a jamais eu et a seulement le devoir de se savoir esprit : de l'être » (3).

Celui qui redoute qu'une considération, comme celle proposée par Steiner, ôte « à l'histoire l'élémentarité et la spontanéité » n'a évidemment pas réalisé que l'histoire n'est pas une histoire de faits extérieurs (fortuits ou providentiels), mais bien une histoire de l'âme humaine ou, plus précisément, des âmes humaines (une histoire qui, comme nous le verrons plus loin, avant d'être « terrestre », a été « mythologique » et encore bien avant, « céleste »).

N'est-il donc pas grotesque qu'à nourrir la crainte mentionnée par Steiner ce soit la pensée abstraite ordinaire : justement cette pensée, à savoir, qui ôte « élémentarité » et « spontanéité » non seulement à l'histoire, mais aussi à la vie, à l'âme et à l'esprit ?

L'adage a raison : « Le bœuf dit à l'âne qu'il porte des cornes ».

52) « Les époques de la vie entre la mort et une nouvelle naissance doivent se traiter en relation avec la formation du Karma. Le « comment » constituera le contenu des maximes qui suivent »

En attente de voir ce « comment », je voudrais dire encore quelque chose sur la sagesse qui préside à la formation du *Karma*.

Vous savez que la science ne soutient plus, actuellement, que la réalité est faite de « matière et d'énergie, mais qu'elle est faite de « matière, énergie et information ».

Elle parle donc « d'information », et non pas de « pensée », ni d'autant moins — par charité — de « sagesse ».

Vous rappelez-vous la célèbre affirmation de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, dans *Le Guépard* ? « Si nous voulons que tout reste comme c'est, il faut que tout change ».

Eh bien, l'actuelle science matérialiste n'a-t-elle pas dû aussi « tout » changer : il lui a suffi d'ajouter à la matière et à l'énergie, l'information, pour ne pas être contrainte à reconsidérer maintes choses depuis le début. C'est comme si elle disait : « Ne craignez rien, la présence de l'information ne change rien : c'est seulement une autre donnée à gérer et manipuler, et non pas une donnée qui impose de modifier ou de révolutionner notre mode habituel de penser la réalité du monde et de l'être humain ».

Ce qui, en effet, se produirait au cas où elle affirmât, au contraire, que la réalité est faite de matière, d'énergie (de vie) et de sagesse.

La fait est, cependant, qu'il y a une sagesse infinie dans le créé et dans les créatures, et il y a une sagesse infinie dans le *Karma*.

Pensez, pour n'en dire qu'une, à tout ce qui est nécessaire de prédisposer afin que deux individus (que sais-je Goethe et Schiller ou Wagner et Louis de Bavière) puissent se rencontrer sur la Terre à un âge déterminé, en un lieu déterminé, par un jour déterminé et à une heure déterminée. Il est superflu de dire que déjà ceci (et c'est rien encore), devrait susciter en nous un sentiment profond de stupeur émerveillée et dévote.

Notes :

(1) G.E. Lessing : *L'éducation du genre humain* dans *Religion, histoire et société* — La libra, Messine 1973, p.301.

(2) R. Steiner : *Histoire occulte* — Antroposofica, Milan 1972, p.42.

(3) M. Scaligero : *Isis-Sophia — la déesse inconnue* — Méditerranée, Rome 1980, pp.68 & 106 [traduit en français et disponible sur le site de l'IDCCH, ndt].

(4) G.W.F. Hegel : *Cours sur la philosophie de l'histoire* — La nuova Italia, Florence 1966, Vol. I, p.11.

53) « Le développement de la vie humaine entre la mort et une nouvelle naissances se produit selon des degrés successifs. Durant les quelques jours qui suivent immédiatement la mort, on embrasse du regard la précédente vie terrestre en images. Ce panorama indique dans le même temps le détachement du porteur de cette vie de l'entité humaine d'âme et d'esprit. »

Unger observe : « Dans les maximes 53 à 55, est apparemment répété tout ce qui a déjà été dit précédemment (maximes 23 à 28). En réalité, il s'agit de faits qui furent donnés pour ce qui concerne le Cosmos, alors qu'à présent, ils sont insérés dans l'investigation du *Karma* et de l'histoire » (1).

On fera bien de revoir donc tout ce que nous avons dit lorsque nous nous sommes occupés des maximes citées par Unger.

Je me limiterai ici à rappeler brièvement que « l'entité humaine d'âme et d'esprit », après s'être dépouillée, au moment de la mort, du corps physique, se dépouille, quelques jours après, du corps éthérique (de la mémoire de la vie qui vient tout juste de passer), et c'est seulement après avoir abandonné le corps éthérique que commence le *Kamaloka* (le voyage à rebours dans le monde astral).

Nous avons dit, alors, que le corps éthérique que nous expirons est inspiré par la troisième Hiérarchie. Nous pouvons ajouter à présent que comme nous, sur la Terre, inspirons l'oxygène et expirons l'anhydride carbonique, ainsi les Anges, les Archanges et les Archées inspirent la mémoire humaine et expirent la mémoire cosmique (celle de l'*Akasha*) (2).

54) « Dans une période qui dure environ le tiers de la vie qui vient de s'achever sur la Terre, au travers d'expériences spirituelles que l'âme a, on connaît l'effet que la vie précédente doit avoir, dans le sens d'un ordre universel éthiquement juste. Durant de telles expériences, naît l'intention de conformer la vie prochaine à équilibrer celle précédente, de manière conforme aux expériences elles-mêmes ».

Nous avons dit que la vie est une école, et que, aussi bien durant le sommeil qu'après la mort, nous devons passer les examens. Nous ne sommes pas promus ou recalés, mais renvoyés, dans le premier cas à la vie de veille, dans le second, à une nouvelle vie terrestre.

Le premier examen que nous affrontons dans le *post-mortem* se déroule dans le *Kamaloka* (dans la région lunaire ou des « convoitises ardentes ») : ici, dit Steiner, « au travers d'expériences spirituelles traversées par l'âme, on connaît l'effet que la vie précédente doit avoir, dans le sens d'un ordre universel éthiquement juste ».

Quiconque développe, au moins en partie, les degrés supérieurs de conscience peut cependant déjà avoir un sentiment, avant la mort, soit de « l'effet que la vie précédente doit avoir, dans le sens d'un ordre universel éthiquement juste », soit de « l'intention de conformer la vie prochaine à équilibrer celle précédente, de manière conforme aux expériences elles-mêmes » : c'est-à-dire qu'il peut avoir déjà un pressentiment de tout ce qui dans sa vie a été ou est en accord avec l'ordre du Cosmos, de tout ce qui ne l'a pas été ou ne l'est pas, ou de tout ce qui l'a contredit ou le contredit.

Nous avons dit, un soir, que la moralité consiste essentiellement à penser, à ressentir et à vouloir, sur la Terre « comme au ciel ». Dire, comme on fait dans le *Pater Noster* « Que Ton règne vienne » équivaut, en effet, à dire « que Ton ordre vienne » : cet ordre-là auquel ne peuvent se soustraire, comme nous l'avons vu, les minéraux, les plantes et les animaux, mais auquel, au contraire, l'être humain peut se soustraire.

En tant que libres, nous avons donc la possibilité, autant de créer le dés-ordre (la *chaos*), que de recréer l'ordre (le *Cosmos*).

Un ordre re-créé est cependant un ordre consciemment (librement) voulu, et non pas inconsciemment (nécessairement) observé (comme celui de la nature).

Et que peut-il se révéler de plus élevé qu'une réalité recréée par pur amour de la réalité même de Dieu ?

(Berdiaev écrit : « Moi, je suis arrivé au Christ au travers de la liberté, au travers de l'expérience immanente de ses voies. Ma foi chrétienne n'est pas une foi née entre les murs domestiques, héritée de la tradition ancestrale, mais bien une conquête obtenue à travers une expérience de vie laborieuse, à travers ma liberté intérieure (...) La liberté m'a conduit au Christ et moi, je ne connais pas d'autre voie qui conduise à Lui. Dans cette expérience, je ne suis pas seul. Tous ceux qui ont abandonné le christianisme de l'autorité peuvent revenir seulement au christianisme de la liberté » (3)).

L'expérience dans le *Kamaloca* nous permet en somme de comprendre qu'est bien ce qui est en accord avec les lois du monde spirituel, et qu'est mal ce qui est en dés-accord avec de telles lois, et qui doit par conséquent être corrigé, en revenant sur la Terre approvisionnés d'un destin qui nous incite à développer les forces et qualités intérieures qu'il nous faut (on sait, par exemple, que Socrate soutenait avoir épousé Xanthippe pour développer la patience).

Cela veut dire que les bonheurs et les malheurs qui nous arrivent sont en réalité des occasions pour développer les forces et qualités dont nous sommes dépourvus.

Il ya cependant un problème : ceci nous le savons tant que nous sommes dans le monde spirituel, mais, une fois redescendus sur Terre, nous ne nous en souvenons plus.

Sur tout cela descendent en effet les ténèbres de la conscience ordinaire qui, en assombrissant la mémoire, nous fait trahir la conscience supérieure (de la même façon dont — dans le wagnérien *Crépuscule des dieux* — la boisson de l'oubli fait trahir, à Siegfried, Brunhilde).

Que dit en effet la prière aux défunts ? « ... La force du souvenir doit devenir divine, / un être divin. / Tel sera la force du souvenir. / Tout ce qui naît du Je / doit devenir tel qu'il s'engendre avec le souvenir / transformé par Christ, transfiguré par Dieu. / En Lui la lumière resplendissante et s'élevant / de la pensée qui se rappelle / illuminera les ténèbres du présent... ».

Concernant la mémoire, Steiner fait de toute manière une recommandation importante. Je vous la lis : « Si quelqu'un était poussé, par son propre développement occulte, à se dire à l'improviste : moi, je suis l'incarnation de tel ou tel esprit, sans que cela fût justifié de manière quelconque par ses actions précédentes, par ce qui, de lui, est déjà présent dans ce monde physique, cela signifierait que, dans l'acception occulte, sa mémoire est brisée. Dans le développement occulte, un principe important consiste à ne pas s'attribuer, à soi-même, aucune valeur qui ne découle pas de ce qu'on a réalisé dans le monde physique, durant l'incarnation présente » (4).

55) « Suit une longue période d'existence purement spirituelle dans laquelle l'âme humaine, avec d'autres âmes humaines karmiquement liées à elle, et avec les entités des Hiérarchises supérieures, configure la vie prochaine sur la Terre dans le sens du Karma ».

Après avoir traversé toutes les régions du monde de l'âme (dans lequel sont diversement actives les forces de la sympathie et de l'antipathie), l'homme entre (en tant que Je) dans le monde spirituel, qui est un monde d'archétypes ou « d'êtres pensée », en configurant ici la « vie prochaine sur la Terre dans le sens du *Karma* ».

L'arc de la vie spirituelle (*post-mortem*) qui va de la mort à ce qu'on appelle le « minuit » cosmique sert en substance à oublier la vie terrestre précédente, alors que l'arc de la vie spirituelle (prénatale) qui le suit sert à redescendre vers la naissance terrestre, et à concrétiser donc le nouveau *Karma*.

À la préparation de ce *Karma*, pourvoient non seulement, comme nous l'avons dit, la troisième, la seconde et la première Hiérarchie, mais aussi les âmes humaines qui ont une destinée liée, plus ou moins étroitement, à la nôtre.

On a l'habitude de dire, parfois, que le « monde est petit » sans savoir que de cette façon aussi on fait ainsi allusion au *Karma*.

Pensez, par exemple, à tous ces individus qu'il y a dans le monde ; de ceux-ci la quasi-totalité nous reste étrangère, alors qu'il y a une très petite partie seulement qui nous est familière ou qui le devient : mais elle l'est d'autant et elle le devient d'autant, que cette fraction du monde, à savoir

celle des personnes chères, des parents, des amis et des connaissances, est précisément le monde de notre *Karma*.

Notes :

(1) C. Unger : *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, p.131.

(2) Cfr. R. Steiner : *Chronique de l'Akasha* — Bocca, Milan-Rome 1953.

(3) N. Berdiaev : *Philosophie de l'esprit libre* — SAN POLO, Cinisello Balsamo (Mi) 1997, p.84.

(4) R. Steiner : *Les entités spirituelles dans les corps célestes et les règnes de la nature* — Antroposofica, Milan 1985, p.27.

56) « La période de permanence entre mort et nouvelle naissance, dans laquelle se configure le Karma de l'être humain, ne peut être décrite que sur la base des résultats de l'investigation spirituelle. Mais il faut toujours garder à l'esprit que cette description s'avère convaincante pour la raison. Il suffit seulement que cette dernière observe sans préjugés la nature de la réalité suprasensible pour s'apercevoir qu'une telle réalité s'adresse à un contenu spirituel, de même que la forme d'un cadavre à la vie qui y demeurerait. ».

Comme il nous est donné de connaître, grâce à la science naturelle, les résultats d'une recherche qui ne peut être conduite que par celui qui dispose des organes des sens physiques et de l'intellect, ainsi nous est-il donné de connaître, grâce à la science spirituelle, les résultats d'une recherche qui ne peut être conduite que par celui qui dispose des organes des sens supérieurs : à savoir du sens imaginaire (ou du langage), du sens inspiré (ou de la pensée) et du sens intuitif (ou du Je).

Comme nous l'avons souvent signalé, une chose est donc la recherche, une autre est la communication et la compréhension de ses résultats. Ceux-ci peuvent être accueillis et compris, en effet, par l'intellect ou par la conscience ordinaire, soit dans le cas de la science naturelle, soit dans celui de la science spirituelle. Il est opportun de le confirmer, étant donné que l'on pourrait penser que ce fussent les limites de la conscience ordinaire à nous empêcher de reconnaître des vérités déterminées. Mais il n'en est pas ainsi ; ce sont uniquement nos préjugés qui nous en empêchent : à savoir ces sympathies ou antipathies (rationalisées) qui nous conditionnent presque toujours. Écoutez ce qu'écrit Rudolf Steiner : « Celui qui doute des vérités de la science de l'esprit ne les a pas encore « reconnues », comme pourrait douter que deux et deux font quatre celui qui ne l'eût pas encore reconnu. Même si les deux faits se distinguent beaucoup entre eux, parce que le dernier est simple et le premier compliqué, pourtant la ressemblance existe. Par ailleurs, on ne peut pas la saisir tant qu'on n'entre pas personnellement dans la science de l'esprit. C'est pourquoi on ne peut pas donner de « preuve » de ce fait à celui qui ne connaît pas la science de l'esprit. On peut seulement lui dire : « Apprenez d'abord à connaître la science de l'esprit et tout le problème vous sera clair ! » » (1).

Le fait est que la conscience ordinaire pourrait beaucoup plus le faire en général qu'elle le croit. Elle ne pourrait pas, c'est vrai, conduire une recherche spirituelle, mais elle pourrait peser sans préjugés (au moins en forme d'hypothèses) les résultats qui lui sont communiqués par le chercheur ou par l'investigateur de l'esprit. Et pourquoi ne le fait-elle pas alors ? Elle ne le fait pas parce que non seulement parce qu'elle est conditionnée, comme nous venons de le dire, par mille préjugés, mais aussi parce que, n'aimant pas suffisamment la réalité, elle n'a pas d'intérêt à la connaître.

Seul celui qui aime la vérité (plus que lui-même) peut cependant arriver à la science de l'esprit. Tous ceux qui se contentent de ce qui est admis par le convenu (le « conscient collectif ») ne visent pas en effet à l'essence de la réalité, mais à ce qu'ils trouvent plaisant, commode ou utile de leur point de vue.

Pensez, ne serait-ce que pour en donner un exemple, à l'étude. Il y a aujourd'hui des instituts qui promettent l'obtention d'un diplôme ou d'une licence en temps très bref. Et pourquoi ? Parce qu'ils savent que plus qu'à l'étude et à la connaissance, on tient au « morceau de papier ». Tous ceux qui ont obtenu d'une manière ou d'une autre un tel « morceau de papier », continuent-ils en effet à étudier ?

Écoutez encore Steiner : « Aujourd'hui un homme, surtout s'il appartient à ce qu'on appelle la classe intellectuelle, quand il a eu une instruction quelconque dans ces premiers vingt ans de vie, il veut devenir quelqu'un et prétend utiliser ce qu'il a appris pour le restant de sa vie (...) Aujourd'hui il est extrêmement rare de trouver quelqu'un qui continue d'étudier et reste capable de se transformer (...) Vers les quarante ans, au contraire, si seulement on le voulait, on pourrait renouer à sa propre jeunesse et encore apprendre ! Je me demande pourtant qui sont ceux qui le veulent encore, tous ceux qui veulent réellement comprendre que la chose la plus nécessaire pour l'avenir de l'humanité c'est d'apprendre continuellement, et ne jamais vouloir s'arrêter de le faire » (2).

Ce vieillissement précoce et dessèchement de l'âme est un résultat de l'action d'Ahriman : d'une action, comme il nous est donné de la constater journellement, qui tend à mortifier, stériliser et détruire la culture (à en sucer, à l'instar de Dracula, le sang).

Disons-le d'emblée : l'étude de l'œuvre de Steiner fait peur parce qu'on perçoit ou l'on présage, de quelque manière, qu'elle mène à la mort de l'ego (*in Christo morimur*) ; c'est ceci qui induit tous ceux qui ignorent que la mort de l'ego coïncide avec la naissance du Je (*per Spiritum Sanctum reviviscimus*) à éviter ou à abandonner l'anthroposophie, ou bien (ce qui est pire) à l'édulcorer, la banaliser ou à l'embourgeoiser, en en trahissant ainsi l'esprit.

(Ces jours derniers, alors que j'étais en train de ré-élaborer le commentaire de cette maxime, je suis tombé sur une affirmation de Ljudmila Saraskina, biographe de Soljenitsyne, qui peut bien témoigner, en addition à ce à quoi nous avons fait allusion précédemment (maxime 52), avec quelle clairvoyance le *Karma* détermine l'année de notre naissance : « En examinant rétrospectivement la longue vie d'Alexandre Soljenitsyne, il semble que l'auteur de la *Roue rouge* n'eût pu naître en aucune autre année de dimension historique comme celle de 1918 : il est génétiquement lié à ce moment-ci des troubles russes. L'année 1918 rime avec le destin humain et créatif de Soljenitsyne, c'est le diagnostic de sa douleur incurable pour la Russie, c'est l'épigraphe de son choix d'écrivain » (3))

57) « Les résultats de la science de l'esprit montrent qu'entre mort et naissance, l'être humain appartient aux règnes de l'esprit tout comme, entre naissance et mort, il appartient aux règnes de la nature : minéral, végétal et animal ».

Entre la naissance et la mort, le règne minéral, le règne végétal et celui animal, se présentent, parce que vus de l'extérieur, comme des règnes naturels (sensibles), tandis qu'entre la mort et une nouvelle naissance ils se présentent, parce que vus de l'intérieur, comme des règnes spirituels : c'est-à-dire comme des règnes (dans l'ordre) de la première, de la seconde et de la troisième Hiérarchie (ou bien du *Devachan* supérieur, du *Devachan* inférieur et de l'astral).

(J'en profite pour appeler que *Devachan* veut dire *Devayana* ou « aller vers les Dieux ».)

De ceci, de toute façon, nous avons vu en partie et nous verrons d'ici peu.

58) « Le règne minéral est à reconnaître dans la forme éphémère de l'être humain ; le végétal, en tant que corps éthérique, est la base de son devenir et croître ; l'animal, en tant que corps astral, est l'impulsion pour l'exercice du sentiment et de la volonté. Le couronnement de la vie consciente du sentiment et de la volonté dans la vie consciente de soi de l'esprit, manifeste à l'observation immédiate le lien de l'être humain avec le monde de l'esprit ».

Celles-ci, à la lumière de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, ne sont pas des nouveautés.

Il peut toutefois être utile de confirmer la différence entre conscience et autoconscience, en rappelant qu'au lieu de parler « d'âme de sensibilité » (reliée à Mars), d'une « âme rationnelle-affective » (reliée à Mercure) et d'une « âme consciente » (reliée à Jupiter), nous pourrions très bien parler d'une « conscience de sensibilité », de « conscience rationnelle-affective » et de « conscience consciente », et que « conscience consciente » signifie « conscience de la conscience » et donc, « autoconscience ».

L'autoconscience est régie par le penser (éveillé). Quand nous nous référons au sentiment (rêvant) et à la volonté (dormante), nous parlons en fait de « conscience » (de rêve ou du sommeil), et non pas « d'autoconscience » (de conscience du Je).

Notes :

(1) R. Steiner : *Les points essentiels de la question sociale* — Antroposofica, Milan 1999, p.133.

(2) R. Steiner : *L'étude des symptômes historiques* — Antroposofica, Milan 1961, p.95.

(3) L. Saraskina : *Soljenitsyne* — SAN PAOLO, Cinisello Balsamo (Mi) 2010, p.31.

59) « Une observation impassible du penser montre que les pensées de la conscience habituelle n'ont pas d'existence propre, qu'elles se présentent seulement comme des images réfléchies de quelque chose. L'être humain se ressent pourtant vivant dans les pensées. Les pensées ne vivent pas, mais lui vit dans les pensées. Cette vie a son origine dans des entités spirituelles que, dans le sens de ma Science de l'occulte, on peut désigner comme celles de la troisième Hiérarchie, comme un règne spirituel ».

La vie et la réalité de la pensée sont en relation avec la troisième Hiérarchie (avec celle des *Anges*, des *Archanges* et des *Archàï*, agents du devenir historico-culturel). N'oublions pas que la nôtre est d'autant une « voie de la pensée » que la pensée est l'unique voie qui peut nous permettre de retrouver, lucidement et librement, le vrai sentir et le vrai vouloir humains (qui sont respectivement en relation avec le sentir divin ou de la seconde Hiérarchie, et avec le voir divin ou de la première Hiérarchie).

Steiner dit que l'homme se sent vivant dans des pensées qui ne vivent pas. De ceci et du destin, nous parlerons également dans prochaine lettre. Pour l'instant, la meilleure chose à faire c'est de revenir au célèbre *cogito* cartésien.

Réfléchissons : qu'est-ce qu'on affirme en disant, comme fait Descartes : « *Cogito ergo sum* » ? On affirme justement que les pensées (les représentations) que nous avons dans la conscience ordinaire sont mortes, mais que la pensée qui les pense et jongle avec ne l'est pas, et que c'est dans le mouvement, dans l'activité et dans l'être de ce penser que nous-mêmes agissons et sommes (Steiner dit : « Nous, nous ressentons une personnalité parce qu'il nous est possible d'associer volontairement une pensée à une autre ») (1).

Un compte est donc (comme l'avait deviné Giovanni Gentile) le penser, un autre sont les pensés : et c'est grâce au penser (mobile), que les pensés (statiques) se meuvent, qu'il nous est donné de découvrir et d'expérimenter notre vie même (si le Je était un « pêcheur », le penser serait alors le « pêcher », les pensées ou les concepts seraient les « poissons vivants », et les pensés ou les représentations les « poissons pêchés » et morts.

Qu'arriverait-il, en effet, si les pensés étaient vivants ? C'est vite dit : que leur vie obscurcirait la nôtre, tout comme la lumière du Soleil obscurcit, durant le jour, celle des étoiles.

Que sont donc les pensés ? Ce sont des êtres passés (le crépuscule des Dieux) au fin de faire surgir la lumière (la conscience) humaine du penser avec la chaleur humaine du vouloir.

Nous nous expérimentons donc vivants et actifs en pensant les pensés morts : à savoir, en les reliant ou en les mettant en rapport entre eux pour juger et connaître.

La troisième Hiérarchie — présente dans les pensées pures, à savoir dans ces pensées qui sont, à l'instar de celles mathématiques ou géométriques, indépendantes de la perception sensible (« celle que nous pouvons appeler inspiration — dit Steiner — a un début déjà avec la sobre et aride mathématique ») (2) — est active par conséquent dans cette sphère, ordinairement inconsciente, dans laquelle se révèlent les images vivantes (éthériques), l'activité du jugement et la réalité des concepts.

Nous savons, en effet, que c'est seulement au moment où les images vivantes (fluides) se reflètent dans le miroir cérébral (sur le cortex) que surgissent les représentations ou les pensés (figés) dont nous sommes habituellement conscients.

Tout le travail auquel nous devons la formation des pensés conscients est donc mené inconsciemment par le penser avec l'aide de la troisième Hiérarchie (que l'on note que nous avons, d'une part, les images, le juger et les concepts et, d'autre part, les *Anges*, les *Archanges*, et les *Archàï*).

Écoutez, à ce propos, ce qu'écrit Karl Hunger : « L'être de la plante qui se soulève au-dessus du minéral forme son corps avec le minéral ; la plante vit sur le monde minéral. Elle devrait donc (selon les exercices donnés par Rudolf Steiner) s'incliner avec dévotion vers le monde minéral puisqu'elle lui est débitrice de son existence. L'animal vit de la même façon en se fondant sur le

monde végétal ; l'homme vit à son tour en se fondant sur le règne animal, et avec cela naturellement aussi les autres règnes. Qui vit, cependant, en se fondant sur l'être humain ? Il y a un endroit où Rudolf Steiner précise que la disposition d'âme qui s'exprime dans le lavement des pieds s'étend, en partant de l'être humain, aux Hiérarchies des êtres spirituels. Ce sont les entités de la troisième Hiérarchie qui vivent en se basant sur l'être humain ; elles le regardent comme le règne qui leur donne la base de leur existence spirituelle. Les pensées sont leur première demeure en l'être humain. Non pas les pensées communes, mais les pensées nées parce que l'être humain a tourné son corps astral vers l'éternité ; les pensées pures sont l'offrande sacrificielle de l'être humains aux entités de la troisième Hiérarchie ; Rudolf Steiner dit à ce sujet que l'homme du présent fait souffrir ces entités, il leur fait endurer la faim, il a laissé se gâter le pain sacrificiel » (3).

60) « La même observation dépassionnée, étendue au sentiment, montre que les sentiments émergent de l'organisme, mais ne peuvent cependant pas être produits par ce dernier, parce que leur vie porte en elle une essence indépendante de l'organisme. L'être humain peut se ressentir avec son organisme dans le monde naturel. Mais justement, quand il fait ceci, en se comprenant lui-même, il se ressentira avec le monde de ses sentiments dans un royaume spirituel. C'est celui de la seconde Hiérarchie ».

Nous savons que la séparation du penser du vouloir (à laquelle correspond extérieurement la séparation des sexes) (4) a eu comme première conséquence l'altération ou la corruption du sentir. Notre sentir habituel est en effet sujet ou personnel, et pour cela incapable de nous révéler quelque chose qui concerne la réalité, et non seulement nous-mêmes (« Ah ! Le dégoût — dit Wotan, dans le second acte de la Walkyrie — de me retrouver en toute chose ! »).

On est cependant arrivé à théoriser que « n'est pas beau ce qui est beau, mais est beau ce qui me plaît ». Il suffirait toutefois d'observer la vie naturelle des animaux pour réaliser qu'à eux, à l'inverse, leur plaît ce qui est bon, et que pour eux est bon ce qui est bon. Leur sentir, quand il n'est pas corrompu par l'être humain, c'est en effet le sentir (spirituel) de l'espèce (d'un « Je collectif »), et donc une source instinctive de « connaissance », en mesure de les guider dans le choix de l'*habitat*, de la nourriture, du *partenaire*, comme aussi de la reconnaissance du danger, etc.. Notre sentir habituel, parce que sujet ou narcissique (auto référentiel), s'exclut au contraire du monde et nous emprisonne en nous-mêmes.

Question : Devons-nous donc nous défier de nos sentiments ?

Réponse : Disons qu'il est imprudent d'y porter une confiance « aveugle ». Ce qui ne nous plaît pas, par exemple, il n'est pas dit qu'à cause de cela même ce soit laid ou mauvais, à partir du moment où pourrait être laid et mauvais justement notre sentiment.

Le fait est que nous devrions avoir le courage de reconnaître que notre sentir ordinaire n'est plus en mesure désormais de discerner entre ce qui est objectivement beau et donc vrai et bon, et ce qui est à l'inverse laid, et donc faux et mauvais.

Je le sais : la pensée ordinaire est froide et morte, alors que le sentiment est chaud et vivant, au point d'en faire préférer à beaucoup de « voie » du sentiment.

Permettez que je vous lise ce passage de Scaligero : « Dans l'aridité de la pensée mathématique agnostique, brille en effet une lumière froide, signe insoupçonné d'une lumière invisible, plus proche des lignes pures de la géométrie et de la logique formelle, que des tensions de la psyché yogique ou mystique. Une telle pensée rappelée en conscience et saisie dans son incorporéité, se révèle jaillissante d'une courant de vie, dont la *dynamis* est justement ce que le Yoga tantrique appelle *kundalini* » (5).

Ceux qui préfèrent la voie du sentiment ne veulent donc faire naître le chaud du froid ou la vie de la mort (comme enseigne le Christ), étant donné qu'ils trouvent plus commode de faire naître le chaud du chaud ou la vie de la vie (comme enseigne Lucifer).

D'ailleurs tenons compte que certains sentiments désormais « en voie d'extinction » (sans pour e moins un WWF qui les protège). Où ne se trouvent plus en effet la loyauté, la dignité, la pudeur, la reconnaissance, la dévotion, la compassion ou l'amabilité et la noblesse d'âme ?

Que l'on sache, pourtant, que là où ils ne sont plus ces sentiments, qui sont les vrais contenus de l'âme, (« *Al cuor gentil reppaira sempre amore...* Au cœur aimable, l'amour revient toujours chez lui... »), il n'y a plus d'âme (*Ave*), mais cet ordinaire et succédané inférieur qu'est la psyché neurophysiologique (*Eva*).

Pour revenir à notre sujet, Steiner dit que « les sentiments jaillissent de l'organisme, mais ne peuvent pas être produits par ce dernier, parce que leur vie porte en elle une essence indépendante de l'organisme ».

Que veut-il dire ? Il veut dire que « les sentiments jaillissent de l'organisme » tout comme l'eau, par exemple, « sort » du robinet. Comme le penser, en effet, dispose de quelque véhicule ou support organique dans le pôle céphalique (en particulier le cerveau), ainsi le sentir (dont dépend — ne l'oublions pas — l'activité du jugement) dispose d'un véhicule organique ou support organique, la sphère médiane ou rythmique : à savoir une sphère au moyen de laquelle il peut s'exprimer ou se manifester extérieurement.

Pensez donc, pour ne dire que cela, aux phénomènes du rire et des larmes. Il s'agit de phénomènes qui ont à faire, du point de vue de l'âme, avec le ressentir et, de celui physique, avec le rythme respiratoire. Steiner explique en effet que le rire intervient pour remédier à la prévalence de l'exhalaison sur l'inhalation, tandis que les larmes interviennent pour remédier à la prévalence de l'inhalation sur l'exhalaison (6).

N'avons-nous pas l'habitude de dire que la joie « dilate le cœur », et que la souffrance, à l'inverse le « resserre » ? Eh bien, cette « dilatation » et cette « constriction » n'ont-ils pas justement à faire avec l'inhalation et l'exhalaison et avec la diastole et la systole ?

61) « Comme entité volitive, l'être humain ne s'adresse pas à son propre organisme, mais au monde extérieur. Quand il veut s'en aller, il ne demande pas : qu'est-ce que je ressens dans mes pieds ?, au contraire : quel but il y a là dehors, auquel je veux arriver ? Tandis qu'il veut, il oublie son organisme. Dans son vouloir il n'appartient pas à sa nature. Il appartient ici au royaume spirituel de la première Hiérarchie ».

Faites attention à la différence entre la maxime 59 et celle-ci. Dans celle-là on dit qu'en vertu du penser, nous prenons conscience de nous-mêmes, alors que dans celle-ci on dit qu'en vertu du vouloir, nous prenons conscience du monde.

Entre ces deux-ci, il y a la maxime 60 dans laquelle on dit que le sentir est député à servir de médiateur entre la conscience de soi et la conscience du monde.

Nous pourrions aussi dire, cependant, que le sentir sert de médiateur entre la conscience du sujet (de nous-mêmes) donnée par le penser, et l'expérience de l'objet (du monde) donnée par le vouloir (par le percevoir).

Vous vous rappellerez peut-être que lorsque nous nous occupions de *La Philosophie de la Liberté*, je vous proposai un schéma dans lequel le Je (en tant que réel, normalement inconnu) se trouvait au centre, entre sa projection consciente, l'ego, relié en haut au penser, et sa projection inconsciente, le non-ego, relié en bas au vouloir.

J'expliquai alors — et je vous recommande de l'avoir bien présent à l'esprit — que *l'ego est le Je comme il apparaît à lui-même quand il se regarde dans le miroir cérébral* (physique), tandis que *le non-ego est le Je comme il est expérimenté par l'ego* : à savoir, comme une sorte de « trou noir », ou comme son opposé obscur (que l'ego se représente comme une entité matérielle ou spirituelle inconnue et inconnaissable : dans ce second cas-ci, par exemple, comme le « *Deus absconditus* » de Pascal).

Eh bien, en reliant tout ce que nous sommes en train de dire à ce schéma-là, il apparaîtra peut-être plus clair comment à l'origine de l'ordinaire impossibilité de saisir et de connaître en même temps le sujet et l'objet (qui sont *un* dans le Je réel) il y a la séparation du penser du vouloir (qui est aussi la séparation du penser du percevoir, attestée historiquement, par exemple, par l'opposition entre rationalisme et empirisme).

Relisons par exemple à ce propos, ce passage de la *Philosophie de la Liberté* : « Le penser ne doit jamais être considéré comme une activité purement subjective. Le penser est *au-delà* du sujet et objet (...) Ce n'est pas que le sujet pense du fait qu'il est sujet ; mais bien plutôt qu'il apparaît à lui-même comme sujet parce qu'il a la faculté de penser » (7).

Voulez-vous un exemple du penser qui pose d'une manière dualiste le sujet ou l'objet et l'objet ou le non-ego, étant donné qu'il ignore qu'ils constituent, pour ainsi dire, le bras droit et le bras gauche du Je ?

Bien, pensez alors à Descartes, et aussi au *Monde comme volonté et représentation* de Schopenhauer (8) : quel titre pourrait être en effet plus emblématique ?

Voulez-vous, à l'inverse, un exemple du penser qui opte pour le sujet ou l'ego et non pas pour l'objet ou le non-ego ?

Bien, pensez alors à l'idéalisme, et en l'espèce à Kant : qu'est pour lui, l'objet et le non-ego ? C'est la fameuse « chose en soi », à savoir une « chose » pour le coup inconnue et inconnaissable (« La philosophie critique — écrit Hegel — avait pour dire vrai déjà transformé la *métaphysique* en *logique*. Si non que la terreur qu'elle éprouvait pour l'objet...) (9).

Et en voulez vous enfin un du penser qui opte à l'opposé pour l'objet ou le non-ego, et non pour le sujet ou l'ego ?

Eh bien, dans ce cas, vous n'avez que l'embarras du choix, à partir du moment où il s'agit du penser qui sous-tend toute forme du matérialisme.

Pensez, pour n'en citer qu'un, à l'exemple de la « psychologie du comportement » (au *behaviorisme* de John Watson). Si l'on s'en tient à celle-ci, (mais aussi au marxisme), nous ne serions autre que le résultat de l'action que l'environnement (le monde extérieur) exerce sur nous 'en paroles brèves, un Arthur qui eût eu les mêmes expériences qu'un Paul, serait Paul en non pas Arthur).

Cela ne vous convient pas ? Bien, vous pouvez alors opter pour ceux-là qui nous considèrent comme le résultat, non pas de l'action exercée *sur* nous par l'environnement, mais de l'action exercée *en* nous par l'hérédité ou par le génome.

Comme vous le voyez, il n'y a pas d'issue : d'une façon ou d'une autre, le Je (le sujet) est toujours obscurci ou éliminé.

Mais avançons ! Au dualisme du penser et vouloir, et à celui du sujet et objet, nous pouvons ajouter celui de monde intérieur et monde extérieur. Sur le plan du penser, nous avons en effet un monde intérieur qui ne nous dit rien (comme le démontre Kant) du monde extérieur (Hegel dit : « ... comme si nous, nous mettions les *pensées* comme un milieu *entre nous et les choses* dans le sens que ce milieu nous exclut des choses plutôt que de nous y inclure, ou de nous y unir avec elle...) (10), alors que sur le plan du vouloir nous avons un monde extérieur qui ne nous dit rien (comme le démontre le matérialisme) du monde intérieur.

Que faire alors ? Nous l'avons déjà dit : trouver « le monde extérieur du monde intérieur », c'est-à-dire l'esprit.

Réfléchissez : pour quelle raison Kant n'est-il pas parvenu à saisir la « chose en soi » ? Justement parce que celle-ci (le *noumène*) ne réside pas dans le monde intérieur, à savoir dans l'âme, mais bel et bien dans l'esprit.

Et comment passer du monde de l'âme au monde de l'esprit ? En commençant par passer — je ne me fatiguerai jamais de le répéter — du penser ordinaire représentatif (mort) à celui imaginaire (vivant).

Tel est, en fait, le premier pas du cheminement indiqué : d'un cheminement qui, en libérant (s'il est sérieusement parcouru) le monde intérieur (de l'âme) de l'hypothèque luciférienne et le monde extérieur (physique) de celle ahrimanienne, nous mène à la rencontre de ce Je qui réunit le penser et le vouloir, le sujet et l'objet, le monde intérieur et le monde extérieur, tout comme le *Logos* qui l'habite réunit le divin et l'humain.

Et comment passe-t-on du penser représentatif à celui imaginaire ? Nous le savons : en renforçant la volonté dans le penser.

Écoutez ce dit ici Rudolf Steiner : « Celui qui passe du sommeil à la veille expérimente comment sa volonté entre dans l'écoulement de ses représentations, alors que le sommeil est abandonné sans volonté à l'écoulement des images ? Ce qui advient ici dans des processus inconscients, peut être produit sur un plan différent par la pratique de l'âme consciente. L'être humain peut amener dans le penser ordinaire conscient un engagement de volonté plus élevé qu'il est présent dans l'expérience habituelle du monde physique. Il peut passer du penser à l'*expérimentation du penser*. Dans la

conscience ordinaire n'est pas expérimenté le penser, mais ce qui est pensé par le penser » (non pas le penser, donc, mais les pensées) (11).

Renforcer le vouloir dans le penser équivaut évidemment à introduire le penser dans le vouloir, et donc la lumière dans la ténèbre (de l'ordinaire vouloir dormant ou inconscient).

Qui connaît, par exemple, *La signification occulte du pardon* de Serge Prokofiev (12) sait que dans les ténèbres, il n'y a pas de pardon, mais au contraire la rancœur, la haine et la vengeance. La capacité du pardon doit être conquise, en effet, en introduisant justement la lumière dans les ténèbres : une lumière qui, avant même que le pardon, engendre douceur et tolérance.

Quelle est donc la réalité culturelle de noter temps ? C'est une réalité dans laquelle, d'une part les sciences soi-disant « humaines » (luciférisées) ne sont pas en mesure d'enseigner quoi que ce soit sur le monde et, d'autre part, les sciences naturelles (ahrimanisées) ne sont pas en mesure d'enseigner quoi que ce soit sur l'être humain.

Laissez-moi vous dire que ne peut apprécier toute la grandeur de l'anthroposophie que celui qui se rend vraiment compte de ceci.

Rappelez-vous ? « Homme connais le monde et tu te connaîtras toi-même, connais-toi toi-même et tu connaîtras le monde ». C'est seulement en connaissant *le monde comme homme et l'homme comme monde* que l'on peut effectivement retrouver le Christ.

Question : Dans le schéma, tu as placé le Je au centre, entre l'ego relié au penser et le non-ego relié au vouloir : le Je se trouve-t-il donc dans le sentir, du moment que le sentir se situe justement au centre, entre le penser et le vouloir ?

Réponse : Non, une chose est la centralité *de l'âme*, à savoir celle du sentir qui se trouve entre le penser et le vouloir, une autre la centralité *spirituelle*, à savoir celle du Je qui se trouve entre le conscient (l'ego) et l'inconscient (le non-ego).

Le Zen dit : « Là où il n'y a pas de droite, là où il n'y a pas de gauche, et là où il n'y a pas de centre, là est le centre ».

Notes :

(1) R. Steiner : *Polarité entre durée et évolution dans la vie humaine* — Antroposofica, Milan 2011, Vol. I, p.32.

(2) R. Steiner : *Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature* — Antroposofica, Milan 1985, p.41.

(3) Karl Hunger : *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, pp.136-137.

(4) Cfr. R. Steiner : *Chronique de l'Akasha* — Bocca, Milan 1953.

(5) M. Scaligero : *Graal* — Tilopa, Rome 1982, p.17.

(6) Cfr. R. Steiner : *L'homme s'exprime dans le langage du rire et des pleurs* — Antroposofica, Milan 1984.

(7) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.51.

(8) Cfr. A. Schopenhauer : *Le monde comem volonté et représentation* — muria, Milan 1991.

(9) G.W.F. Hegel : *Science de la logique* — Laterza, Rome-Bari 1974, Vol. I, p.32.

(10) *Ibid.*, p.15.

(11) R. Steiner : *Énigmes de l'être humain* — Antroposofica, Milan 2006, p.115.

(12) Cfr. S. Prokofiev : *Le sens occulte du pardon* — Le chapiteau du Soleil, Venise 1993.

Avertissement : Ces deux groupes de maximes suivent la lettre intitulée : *De la compréhension de l'esprit et de l'expérimentation du destin* (13 juillet 1924). Cette fois aussi, nous nous occuperons d'abord de la lettre et ensuite des maximes.

Je vous dis tout de suite que pour comprendre ce que dit Steiner, nous devons avoir de nouveau présent à l'esprit ce schéma dans lequel le Je se trouve au centre, entre l'ego, relié au penser, et le non-ego, relié au vouloir.

Un tel schéma nous permet en effet de réaliser que, autant l'ego (ou celle que Rudolf Steiner appelle, dans *Physiologie occulte* (1), « l'organisation consciente du je », que le non-ego (ou celle que Steiner appelle, dans le même cycle, « l'organisation inconsciente du je »), sont des manifestations ou des articulations du Je, et donc en substance, « Je ».

Ceci signifie que le « Je » est en même temps sujet et objet, intérieur et extérieur, homme et monde ; et cela veut dire, en somme, que le « Je » ne vient pas à notre rencontre, seulement de l'intérieur, mais aussi de l'extérieur, sous forme, comme nous allons justement le voir, du destin. Vous rappelez-vous ce passage de *Théosophie* ? Celui qui réfléchit ainsi, ne recherchera plus son « Je » dans les seules impulsions habituelles d'évolution qui découlent de l'*intériorité*, mais aussi en ce qui exerce, *de l'extérieur*, une action formatrice sur sa vie. En ce qui lui « arrive », il reconnaîtra son propre « Je » (2).

« (...) Si l'être humain dirige l'attention au monde dans lequel il vient à naître, et dont il sort au moment de la mort, avant tout il a autour de lui la multitude de ses impressions sensorielles. Et sur de telles impressions des sens, il se forme des pensées.

En amenant la pensée en conscience : « Je me forme des pensées sur le monde que mes sens me manifestent », il peut déjà commencer une auto-observation. Il peut se dire : « Dans mes pensées, moi « je » vis. Le monde me donne une occasion de m'expérimenter en pensées. En considérant le monde, je me trouve moi-même dans mes pensées ».

En procédant ainsi dans la réflexion, l'homme perd le monde de sa conscience, et le je entre en elle. Il cesse de se représenter le monde ; il commence à expérimenter le soi » (p.39).

En observant le monde, nous avons avant tout des perceptions, et sur celles-ci nous nous formons des pensées. C'est notre activité ordinaire : une activité que la science naturelle (avec l'aide ou pas d'instruments) ne fait que perfectionner et affiner.

En réalisant que nous nous formons des pensées sur les perceptions, il nous est donné de réaliser qu'en étant, nous, ceux qui les forment (comme des représentations), nous sommes précisément des « Je » (des ego). Nous devons pour cette raison être reconnaissants au monde, parce qu'en connaissant l'objet, nous connaissons le sujet (à savoir nous-mêmes), en parvenant ainsi au premier degré (basique) de l'autoconscience.

En conquérant cette conscience de soi (du Je en tant qu'ego), nous perdons cependant la conscience du monde (du Je en tant que monde). Ce qui nous limite, parce que nous ne pourrions jamais venir à bout de l'énigme du destin si nous ne savons pas nous voir nous-mêmes dans le monde (à savoir, dans notre schéma : le Je dans le vouloir, dans l'objet ou à l'extérieur).

Tout ce qui nous arrive, tout ce qui provient du monde, est, en effet, la manifestation d'un destin dans lequel agit *notre volonté prénatale*, et donc une volonté ordinairement inconnue.

Vous m'avez souvent entendu dire que, pour dérouler à fond ce qu'on appelle « l'exercice de la positivité », nous devrions apprendre à comprendre en quoi ont raison ceux qui ont tort.

Que soutient, à titre d'exemple, la psychologie comportementale ? Nous l'avons dit : que nous ne serions rien d'autre que le résultat de l'action que le monde extérieur exerce sur nous. Même le *behaviourisme* contient donc une part de vérité, mais une part que ses adeptes ont tort de considérer (à leur façon) comme la vérité entière.

C'est vrai, le monde extérieur a une action sur nous, mais le Je opère au moyen du monde extérieur, l'objet ou le non-ego (le « non-ego » — que l'on fasse attention — non pas le « non-je »).

« Si au contraire l'attention est dirigée sur l'intériorité, dans laquelle le monde se reflète, émergent de la conscience les faits du destin de la vie dans lesquels le soi humain s'est écoulé à partir du moment où il remonte à la mémoire. On expérimente sa propre existence dans la succession de telles expériences du destin.

Alors que nous amenons à la conscience : « Avec mon soi, j'ai expérimenté un destin », on peut commencer par observer le monde. On peut dire : « Dans mon destin, moi je n'étais pas seul(e) ; dans mon expérimentation intervenait le monde ; je voulais une chose ou l'autre, et dans mon vouloir affluait le monde. Je trouve le monde dans mon vouloir en expérimentant le vouloir dans l'auto-observation » (pp.39-40).

Nous avons dit et redit qu'en renforçant seulement le vouloir dans le penser (en amenant l'inconscient à la conscience) on peut introduire le penser dans le vouloir (amener la lumière dans les ténèbres), et donc reconnaître, dans la trame du destin, la volonté du Je.

Un objectif de ce genre ne peut être évidemment atteint par la pensée abstraite ordinaire. La pensée « faible » (abstraite) ne pourrait jamais pénétrer au cœur des événements que la pensée « forte » (vivante) nous amène à rencontrer au travers le flot ou le devenir de notre destin.

Nous savons, cependant, que la pensée est devenue d'autant plus « faible » qu'elle est davantage intellectuelle : davantage qu'elle s'est liée progressivement, à savoir, aux sens physiques et au cerveau.

Autrefois, en effet, les pensées n'étaient pas, comme elles le sont aujourd'hui pour nous, de « simples pensées » (air réchauffé), mais bien des *formes* qui véhiculaient la *force* ou la volonté du monde spirituel, et que l'être humain, non pas tant parce qu'il « pensait », mais d'autant plutôt qu'il assimilait et accueillait comme des imaginations, inspirations ou intuitions (Chante-moi Ô Déesse... »).

De telles formes possédaient donc une force de coercition qui empêche l'être humain d'exercer sa propre volonté. Pour que l'homme pût devenir autonome et indépendant, elles ont dû se vider de contenu : c'est-à-dire, de sentiment et de volonté ou, en un mot, de poids et de force morale.

Mors tua, vita mea : l'homme a donc payé la naissance de sa volonté propre avec la mort de la pensée (en tant que véhicule de la volonté des Dieux).

Celle-ci est la condition de l'humanité moderne, et à cause de cela nous parlons d'une « voie de la pensée », à savoir d'une pensée qui doit être ramenée à la vie ou d'une pensée qui a besoin de retrouver la volonté.

De quoi parle-t-on dans cette lettre ? Justement du fait qu'au moyen du penser nous gagnons la conscience du sujet (de l'ego), mais pas celle de l'objet, tandis qu'au moyen du vouloir, nous gagnons l'expérience de l'objet (du non-ego), mais pas du sujet.

N'avons-nous pas l'habitude d'appeler « chance » ou « malchance » les événements heureux ou malheureux de la vie, et ne les attribuons-nous pas souvent au « hasard » (« cynique et bonneteur »), justement parce que nous ne sommes absolument pas en mesure d'y reconnaître notre volonté (celle du Je) ?

Je me souviens qu'en une occasion où je fus invité à parler de la *théorie des couleurs* de Goethe, je m'efforçai de faire remarquer qu'une telle théorie nous met en face d'une réalité qui concerne autant le monde que l'homme, car la rencontre-affrontement de la lumière d'avec les ténèbres qui est à l'origine, dans le monde, des couleurs, est à l'inverse à l'origine, dans l'âme, des sentiments, en tant que résultats justement de la rencontre-affrontement du penser (de la lumière) d'avec le vouloir (avec les ténèbres).

Ce qui signifie que les couleurs du monde sont des *sentiments vus de l'extérieur*, tandis que les sentiments de l'âme sont des *couleurs vues depuis l'intérieur*.

Faites attention, cependant, que Goethe ne s'était pas du tout proposé, en étudiant les couleurs, de découvrir quelque chose qui concernât aussi l'être humain ; il entendait seulement découvrir l'essence d'un tel phénomène physique, mais une telle essence, une fois découverte, s'est révélée aussi une essence d'un phénomène de l'âme humaine.

« En continuant ainsi à pénétrer dans son soi, l'homme perd le soi dans sa conscience, et en celle-ci le monde entre. Il cesse d'expérimenter le soi, et dans le sentir, il commence à percevoir le monde. Je pense en dehors du monde, et là je me trouve : je m'émerge en moi-même, et là je trouve le monde. Quand l'homme ressent cela d'une manière suffisamment forte, il est inséré dans les énigmes universelles et humaines » (p.40).

Relisons ce passage, en pensant justement à la *Théorie des couleurs* de Goethe : « Je pense en dehors du monde [*les couleurs*], et là je me trouve [*mes sentiments*] ; je m'émerge en moi-même [*dans mes sentiments*], et j'y trouve le monde [*les couleurs*].

On ne peut pas l'illustrer autrement (en recourant, par exemple, à la théorie des couleurs de Newton), étant donné que la science contemporaine a un caractère quantitatif, et non pas qualitatif ; nous ne pouvons cependant nous retrouver et nous reconnaître nous-mêmes que dans une science du monde qui soit aussi qualitative (comme le démontre, ne serait-ce que pour en donner un exemple, Rudolf Hauschka, dans son *La nature de la substance*) (3).

Mais revenons à notre schéma. Le Je réel, avons-nous dit, se reconnaît dans un de ses deux membres en tant que « sujet » ou « ego », mais pas dans l'autre, qu'il appelle, justement à cause de cela, « objet » ou « non-ego ».

Ce qui signifie que comme l'objet est le *sujet inconnu*, ainsi le monde est *l'homme inconnu*.

Cette affirmation pourrait sembler étrange à première vue. Nous savons cependant, grâce à la science de l'esprit, que l'être humain est né (en tant que « premier-né ») sur l'ancien Saturne, et que c'est seulement dans les phases évolutives successives (ancien-Soleil, ancien-Lune et terrestre) que sont venus au monde les animaux, les végétaux et les minéraux, en tant que « fragments humains » députés à peupler la nature.

Réfléchissez : un sculpteur qui a terminé de modeler sa propre œuvre, n'a-t-il pas devant lui, outre la statue, également tout ce qu'il a dû éliminer pour lui donner la forme voulue ?

« (...) L'anthroposophie fait en effet remarquer qu'il existe un expérimentateur spirituel qui dans le penser ne perd pas le monde ; même dans le penser on peut encore vivre. Dans la méditation elle indique une expérimentation intérieure dans laquelle, en pensant, on ne perd pas le monde des sens, mais l'on gagne le monde de l'esprit. Au lieu de pénétrer dans le je, dans lequel on sent que disparaît le monde des sens, on pénètre dans le monde spirituel, dans lequel on se sent le je renforcé » (p.40).

Pourquoi, dans *La philosophie de la Liberté*, un tel espace est consacré à Kant ? Parce qu'il s'agit du plus grand représentant d'une « expérimentation spirituelle qui perd, dans le penser, le monde. Vous vous rappellerez que je définis sa révolution gnoséologique comme « incomplète », étant donné qu'il doit lui être reconnu le mérite d'avoir découvert la que représentation intérieure de l'objet extérieur est une activité de production ou de création du sujet (et non pas une reproduction passive de l'objet, comme le croit le réalisme naïf), il doit lui être reconnu en même temps le tort d'avoir emprisonné (enkysté) le sujet dans le monde de ses représentations.

Et pourquoi l'y a-t-il emprisonné ? Parce que Kant n'est pas parvenu à découvrir, comme y est parvenu Steiner au contraire dans *La philosophie de la Liberté*, que la représentation (de l'âme) naît de la rencontre de la perception (sensible) d'avec le concept (spirituel).

Morale de la fable : en vertu du réalisme naïf (du perceptionnisme), nous prenons conscience de la réalité sensible de la perception ; en vertu de l'idéalisme critique, nous prenons conscience de la réalité sensible de la perception et de celle de l'âme de la représentation ; en vertu de « l'idéalisme empirique » de Steiner, nous prenons conscience de la réalité sensible de la perception, de la réalité d'âme de la représentation et de la réalité spirituelle du concept, ainsi que de celle de leurs rapports mutuels et dynamiques.

À partir du moment où le concept est monde (expérimenté spirituellement), c'est seulement au moyen du concept que le penser peut donc trouver le monde et ne pas le perdre.

« Dans la méditation — dit Steiner — elle [*l'anthroposophie*] signale un expérimentateur intérieur dans lequel, en pensant, le monde des sens ne se perd pas, mais le monde de l'esprit se gagne ».

En méditant, on ne perd pas le percept (le contenu de la perception sensible), étant donné, qu'en gagnant le concept (le monde de l'esprit), on gagne justement ce qui se présente, aux sens, en tant que percept, à l'esprit ou au Je, en tant que concept.

« Au lieu de pénétrer dans le je — conclut-il —, dans lequel on sent que disparaît le monde des sens, on pénètre dans le monde spirituel, dans lequel on sent le je renforcé ».

Avec la perception (sensible) et avec la représentation, nous pénétrons, en effet, dans le monde de l'ego, tandis qu'avec le concept nous pénétrons dans celui du Je réel ou spirituel.

« L'anthroposophie montre en outre qu'il y a une expérimentation du destin dans laquelle on ne perd pas le soi. Même dans le destin, on peut s'expérimenter actif soi-même. Dans la contemplation non-égoïste du destin humain, elle suggère une expérience dans laquelle on apprend à aimer non seulement sa propre existence, mais le monde. Au lieu de fixer le monde qui dans la chance et la malchance mène le je sur ses flots, on trouve le je qui, en voulant, façonne son propre destin. Au lieu de se heurter contre le monde en brisant le je, on pénètre dans le soi que l'on ressent uni avec le devenir universel » (p.41).

On pourrait se demander : du moment que le Je réel se présente sous forme de sujet ou ego dans le penser et sous forme d'objet ou de non-ego dans le vouloir, pour quelle raison nous partons alors du penser, et non pas du vouloir ? C'est vite dit : parce que nous devons partir de la conscience (ordinaire) et arriver à découvrir, en la développant, que le concept est le percept, et donc monde. En partant du vouloir, c'est-à-dire de l'objet ou du non-ego, nous partirions à l'inverse de l'inconscient, en risquant ainsi de tomber dans le même piège dans lequel est tombée la psychanalyse ou la soi-disant « psychologie des profondeurs » (quoi d'autre sont-ils, en effet, « l'inconscient personnel » de Freud et « l'inconscient collectif » de Jung, si non justement le non-ego ?).

C'est donc vrai, comme l'affirme Scaligero dans *La logique contre l'homme* (4), que le penser est percevoir et que le percevoir est penser, mais il n'est pas moins vrai qu'en devant élaborer une méthode pour arriver à réaliser une telle vérité, il faut décider si l'on part du percevoir ou du penser. Et notre voie est « celle de la pensée » justement parce qu'elle part (avec un esprit scientifique et non philosophique) du penser.

En parcourant cette voie, tôt ou tard, on s'aperçoit qu'en remontant les degrés de la conscience, on descend, simultanément, ceux de l'inconscience et l'on retrouve ainsi ce qui se trouvait initialement de l'autre côté, à savoir, le percevoir, le vouloir, l'objet, le non-ego, bref, la sphère du destin.

Il est de fait qu'il n'y a pas d'autre voie qui permette d'apprendre, comme dit Steiner, « à aimer non seulement sa propre existence, mais le monde » (en tant que partie ou moment de notre existence).

La nôtre, par exemple, est l'histoire de tant d'événements, mais aussi, sinon surtout, de tant d'autres personnes, de nos parents, de nos enfants, de nos proches, de nos enseignants, de nos compagnons d'école, de nos amis, et ainsi de suite.

Eh bien !, c'est justement dans ces « autres » histoires que nous devrions arriver à découvrir l'agir de notre volonté, et donc la présence du Je.

Ce n'est pas facile. Pensez par exemple à une personne qui doit aller, que sais-je, en Australie, pour y passer un contrat. Elle montera dans l'avion, bien consciente de tout ce qu'elle devra faire, de qui elle devra rencontrer, et de comment elle devra traiter et de quand elle devra revenir. Imaginez, à présent qu'une fois atterrie en Australie, elle ne souvienne plus de rien.

C'est ceci, grosso modo, ce qui arrive quand nous revenons sur la Terre, à tel point qu'on commence à un certain point, de se demander : « Mais qu'est-ce que je suis en train de faire dans ce monde ? », ou bien à se dire, comme semble avoir fait Frédéric Chopin : « Il est évident que la mort est le meilleur des actes. Quel est donc le pire ? La naissance, puisque c'est le contraire du meilleur des actes. J'ai donc raison de déplorer d'être venu sur la Terre. Parce qu'il ne m'a pas été permis de ne pas y venir, vu que je suis ici inactif ? À quoi sert mon existence ? (5)

Nous pouvons dire, en tout cas, que le *Karma* se réalise en majorité dans la première moitié de la vie, et que c'est surtout dans le cours de la seconde que nous devrions nous efforcer de le comprendre, pour pouvoir faire la paix avec nous-mêmes, avec les autres et avec le monde : une

paix sui devient reconnaissance, aussi bien envers les autres et le monde, qu'envers la sagesse qui a ourdi la trame de notre destin.

(Considérez, en passant, que le fait de ne pas parvenir à accueillir, dans le cours de la seconde moitié de la vie, l'impulsion du Christ, est un authentique « malheur ». La seconde moitié de la vie, par le fait qu'elle a un caractère *involutif*, devrait être en fait vécue sous le signe du « *in Christo morimur* » : sous le signe, à savoir, de ce Christ-Jésus qui ne l'a pas vécue — parce que mort à 33 ans — justement pour pouvoir faire don aux hommes de la force nécessaire à sa spiritualisation ou à sa sanctification.)

Quiconque découvre le Je dans le monde découvre donc qu'il n'y a pas de « chance », la « malchance », la « fatalité » ou le « hasard », mais qu'il y a à l'inverse un destin qui, pour pouvoir être aimé, doit être porté en conscience.

(Les âmes fortes et pures — écrit Croce —, toutes attentives à leur œuvre, se désintéressent des événements, parce qu'elles savent que les événements ne sont jamais ni bons ni mauvais, ni favorables, ni défavorables, mais seulement des conditions nouvelles pour de nouvelles actions » (6).)

Considérez que l'insatisfaction, la rancœur ou l'envie (le *ressentiment* de Nietzsche), ne sont que de sinistres et perfides succédanés de la reconnaissance : des ersatz qui se volatilisent, et non pas par hasard, dès que le penser parvient à faire la lumière, ne serait-ce qu'un peu, sur le vrai sens des événements de notre destin.

« Le destin de l'être humain lui est préparé par le monde que ses sens lui révèlent. Si dans l'agir du destin, il rencontre sa propre activité, alors son soi, dans sa substance, surgit devant lui non seulement de sa propre intériorité, mais du monde des sens » (p.41).

Vous voyez ? « Son soi, à savoir le « Je », surgit devant lui non seulement de la part du penser (« de sa propre intériorité »), mais aussi de la partie du vouloir (« du monde des sens ») : surgit devant lui, à savoir, non seulement du concept, mais aussi du percept, non seulement en tant qu'ego ou sujet, mais aussi en tant que non-ego ou sujet.

(Schelling écrit : On ne peut pas réellement penser le sujet-objet, sans distinguer trois moments : 1) sujet, 2) objet, 3) (ou comme tiers) Sujet-Objet [...] ni le sujet, ni l'objet et ni non plus le troisième ou le sujet-objet, aucun de ceux-ci, ni l'1, ni le 2, ni le 3 (si nous les indiquons avec des numéros), ne sont en soit l'être en soi. L'être lui-même n'est que ce qui est l'1+2+3 ») (7).

« Si, même tout bas, on parvient à ressentir comment dans le soi le monde apparaît comme spiritualité, et comment dans le monde des sens le soi se démontre actif, on s'est déjà intégré dans une compréhension assurée de l'anthroposophie » (p.41).

L'étude et l'approfondissement de la gnoséologie, à savoir de la *philosophie de al Liberté* et des ouvrages qui l'on précédée et préparée, nous aide à développer, ne serait-ce que « tout bas », ce sentir.

Cela signifie que le *sentir* du Je actif dans le monde des sens de manière douce et sincère, doit être préparé par le penser.

« À présent, l'être humain peut regarder à l'extérieur dans le monde des sens et déclarer : ce ne sont pas seulement des couleurs, des sons, de la chaleur ; en lui agissent aussi les expériences que les âmes ont traversées avant leur vie terrestre actuelle. Il peut regarder en lui et déclarer : ici il n'y a pas seulement mon je, ici se manifeste un monde spirituel (...) » (p.41).

Qu'avons-nous dit jusqu'ici ? Nous avons dit qu'au moyen du penser, nous acquérons l'autoconscience (*cogito ergo sum*), qu'en gagnant ainsi la conscience de soi, nous perdons le monde, mais qu'ensuite, en approfondissons l'autoconscience, nous le retrouvons.

Mais quel monde retrouvons-nous ? Certes pas le monde des sens, parce que celui-ci, on le trouve au moyen du corps, mais bien plutôt le monde de l'esprit : à savoir celui que nous avons indiqué

comme « l'extérieur de l'intérieur ». Quand nous nous référons à « l'intérieur », à savoir de l'âme), nous devons parler du penser, sentir et vouloir ; quand nous nous référons à « l'extérieur de l'intérieur », à savoir à l'esprit, nous devons parler à l'inverse de l'activité des Hiérarchies. Cela dépend du fait que dans le passage de l'âme à l'esprit, le penser, le sentir et le vouloir se transforment, de réalités « subjectives » (à savoir appartenant au sujet) en réalités « objectives » (à savoir appartenant au monde) : ce qui revient à dire, justement en êtres ou entités spirituelles. Lisons à présent les maximes qui suivent.

62) « Le monde des sens ne fait affleurer dans les perceptions des sens qu'une partie de l'être qu'il dissimule dans les profondeurs de ses flots. Pour une observation pénétrante conforme à l'esprit, on montre que dans ces profondeurs il y a les effets de toute ce que les âmes humaines ont accompli en des temps très révolus ».

Dire que « le monde des sens fait affleurer dans les perceptions des sens seulement une partie de l'être qu'il dissimule dans les profondeurs de ses flots » équivaut à dire que de telles perceptions ne font pas affleurer le vouloir renfermé dans les profondeurs des événements du destin.

Mais quel est ce vouloir-ci ?

Pour répondre à une telle question, nous devons nous souvenir de tout ce que nous avons dit lorsque nous nous sommes préoccupés de l'élaboration du *Karma* et pour mémoire qu'après la mort, ce que nous abandonnons dans le monde éthérique est accueilli par la troisième Hiérarchie, qui est celle du penser, que, durant le *Kamaloka*, nous sommes jugés par la seconde Hiérarchie, qui est celle du sentir (de la justice), et que de tels jugements sont enfin réalisés, comme des effets de causes révolues « ou bien très révolues » par la première Hiérarchie, qui est celle du vouloir.

63) Le monde intérieur de l'être humaine révèle à l'auto-observation ordinaire qu'une partie de ce en quoi il est immergé. En étant expérimenté plus intensément, il révèle qu'il se trouve dans une vivante réalité spirituelle».

Notez bien qu'ici, on parle de « monde intérieur », et non pas, comme dans la maxime précédente, de « monde des sens ».

Pour quelle raison, « Le monde intérieur de l'être humaine révèle à l'auto-observation ordinaire qu'une partie de ce en quoi il est immergé » ? Pour la simple raison que les représentations ne révèlent « à l'observation ordinaire de soi », ni les imaginations, ni l'activité de jugement, ni d'autant moins la réalité des concepts.

Quelle est, en effet, notre expérience ordinaire ? Extérieurement, celle des images perceptives et, intérieurement, celle justement des représentations. Normalement, nous n'expérimentons que ceci. Le confirme le fait que, à l'intérieur de cet horizon restreint, les réalistes naïfs font dériver les représentations des images perceptives, tandis que les idéalistes critiques font dériver les images perceptives des représentations.

64) « Dans la destinée humaine se manifeste non seulement l'activité d'un monde extérieur, mais aussi celle de notre propre soi ».

J'estime utile d'ajouter, à tout ce qui est dit, la méditation suivante :

« Cherche dans ton être propre :

Et tu trouves le monde ;

Cherche dans l'agir du monde :

Et tu te trouves toi-même ;

Porte attention au mouvement pendulaire

Entre soi et monde :

Et se manifestera à toi :
Être cosmique humain
Être humain cosmique » (8)

Pour se préparer à cette méditation, en particulier pour porter « l'attention sur le mouvement pendulaire, in sera opportun de « mettre en mouvement » notre schéma du Je, de l'ego et du non-ego, en imaginant justement un pendule, dont le point d'appui est le Je, et dont l'oscillation se meut alternativement du pôle de l'ego (du « soi ») à celui du non-ego (du « monde »).

Quelque chose entre autre, se met là en évidence — comme je l'ai dit un soir, en répondant à une question — à savoir qu'une chose est la centralité spirituelle du Je (le point d'appui), une autre la centralité de l'âme du sentir : de ce sentir que le Je traverse à chaque fois qu'il va du pôle du penser (de l'ego) à celui du vouloir (du non-ego), et vice-versa.

65) « Dans les expériences de l'âme de l'homme se manifeste non seulement un soi, mais aussi un monde de l'esprit que le soi, au sein d'une connaissance conforme à l'esprit, peut savoir connecté avec sa propre entité ».

Nous devrions admettre que nous sommes tous, de fait, des nominalistes, pour qui le concept n'est que un nom ou un mot (*flavus voci*).

En ceci se trouve notre limite, étant donné que l'expérience consciente moderne du monde de l'esprit commence justement par l'expérience de la réalité du concept.

Écoutez ce que dit Hegel : « Certainement, dans des temps modernes à *aucun* concept n'est allé si mal comme au concept même, au *concept* en soi et pour soi » (9).

Faisons, à ce propos une petite réflexion. La *Grammaire* enseigne que le « nom » (concret, abstrait, propre, commun ou collectif), désigne toujours quelque chose : que le nom « table », par exemple, désigne une chose *concrète* (parce que matérielle), alors que le nom « amour » désigne une chose *abstraite* (parce qu'immatérielle).

On distingue donc le « nom » de la « chose » désignée, mais l'on en se rend pas compte que le désigné n'est pas une *chose* (matérielle), mais bien un *concept*, et donc une pensée, une entité ou un être (immatériel) : en somme, l'on ne se rend pas compte que *l'on donne un nom au concept, et non pas à la chose* (« Aucun partisan de la fraternité — observe par exemple Scaligero — ne croit qu'il existe comme fraternité une force univoque non physique, concrètement opérante justement grâce à son être non physique » (10)).

Le fait est qu'une chose est l'*immatériel* (le non physique), une autre l'*abstrait*, étant donné que le premier se présente « abstrait » ou « concret » selon le niveau de conscience auquel on l'observe et le considère.

Le concept, qui apparaît abstrait à la conscience représentative ordinaire (basée sur le cerveau et sur les sens physiques), à un niveau de conscience supérieur se révèle en effet (spirituellement) concret. Lorsqu'en vertu du développement intérieur, *le penser devient un percevoir et le percevoir devient un penser*, on découvre donc que nous appelons habituellement 'concept » est la manifestation, dans le domaine du penser, d'une entité spirituelle.

« Les concepts — affirme justement Unger — sont la participation consciente du monde spirituel à la conscience habituelle » (11).

66) « Les entités de la troisième Hiérarchie se manifestent dans la vie qui se déploie comme toile de fond dans le penser humain. Cette vie-ci se dissimule dans l'activité humaine pensante. S'il continuait d'y agir de par soi, l'être humain ne pourrait parvenir à la liberté. Là où cesse l'activité pensante cosmique, commence l'activité pensante humaine ».

Les entités de la troisième Hiérarchie ne se manifestent donc pas dans la pensée reflet habituelle, mais en « toile de fond ».

Vous rappelez-vous ? « La partie physique et celle éthérique de la tête se trouvent comme des images renfermées du spirituel, et à côté d'elle se trouvent la partie astrale et celle du je, comme entité animico-spirituelle autonome » (Maxime 32).

Grâce à la partie physico-éthérique, dans laquelle se reflète celle animico-spirituelle, nous jouissons donc du seul reflet inerte de l'activité des *Anges*, des *Archanges* et des *Archai* (desquels descendent — rappelons-le nous — les êtres élémentaires dénommés, respectivement, « Sylphes », « Ondines » et « Gnomes ») (12).

Si le résultat (imaginatif) de l'activité de cette Hiérarchie n'était pas réfléchi, si nous n'avions pas, à savoir, une conscience indirecte (représentative), nous ne pourrions pas être libres (n'oublions pas, à ce sujet, que les êtres naturels sont *en deçà* de la liberté, tandis que les êtres spirituels sont *au-delà* de la liberté) : en un tel cas, en effet, les Dieux (appelons ainsi les entités des Hiérarchies) nous penseraient nous, mais nous, nous ne pourrions penser, ni les Dieux, ni nous-mêmes. Afin que nous pûmes atteindre la liberté il a été par conséquent nécessaire de faire en sorte que nous bénéficissions, dans l'ordinaire état de veille, non pas de la pensée réelle, mais bien de sa pure image : autrement dit de son *non-être* (dans notre temps, observe Berdiaev, « à l'être on a préféré le non-être ») (13).

Le concept de « non-être » peut en effet aider à éclaircir les choses. Une chose est, en effet, la *pensée vivante*, une autre est le *cerveau mort*, et une autre encore le *non-être* (« l'apparence » de Hegel) qui surgit alors que la première se regarde dans ou se reflète dans le second.

En quoi consiste, donc, l'activité pensante humaine ? Dans le penser l'activité pensante cosmique ou divine, de sorte que celle-ci devienne consciente de soi grâce à l'être humain. Pour l'instant, toutefois, L'être humain a pris conscience (et s'est donc approprié) seulement la pensée qui gouverne le domaine inorganique ou (comme aussi l'appellera Steiner) « l'œuvre achevée » des Dieux.

Nous sommes donc libres, parce que les représentations ordinaires, parce que réfléchies, n'exercent aucune coercition.

C'est pour ceci que nous parvenons, non seulement à penser ce qui nous apparaît, nous plaît, nous convient, mais même à douter ou à nier qu'il existât une vérité (la troisième Hiérarchie, dite par Steiner des « Esprits des âmes », peut aussi être dite celle des « Esprits de la Vérité ». La substance de leur manifestation, observe Karl Unger, « est essence de vérité », puisque « ceux qui appartiennent à la troisième Hiérarchie ne peuvent vivre que dans la pure vérité, dans la véracité pure ») (14).

C'est pour cette raison qu'ont pu s'enraciner, par exemple, l'agnosticisme, le relativisme et le nihilisme (et que l'on en est arrivés, comme l'observe amèrement Nietzsche, à substituer « la lecture du journal à la prière du matin ») (15).

Je me rappelle dans un bref écrit il y a pas mal d'années, consacré au rapport entre la logique de Hegel et les Hiérarchies spirituelles (16), je caractérisai, la troisième, comme la Hiérarchie des « connaisseurs du créé » : la seconde (dite par Steiner, des Esprits de la lumière), comme les Hiérarchie des « gardiens du créé » ; et la première (dite toujours par Steiner, des « Esprits des forces », comme celle des « créateurs du créé »

En tout cas, nous venons tout juste de quitter ce niveau, qui est celui qui se trouve à l'origine, comme nous l'avons dit, de notre penser ordinaire, de notre conscience ordinaire et de notre auto-conscience, pour nous porter au niveau de la seconde et de la première Hiérarchie, nous nous trouvons aux prises avec les activités subconscientes qui président à notre sentir et avec celles inconscientes qui président à notre vouloir.

67) « Les entités de la seconde Hiérarchie se manifestent dans un élément d'âme extra-humain qui, en tant qu'événement cosmique et animique, est caché au sentir humain. Cet élément cosmique et animique opère à l'arrière-plan du sentir humain. Il conforme la substantialité humaine dans un organisme de sentiment, avant que puisse s'y vivre le sentir ».

Si la troisième peut être dite Hiérarchie des « Esprits de la vérité », la seconde celle des *Esprits de la Forme* ou *Puissances*, des *Esprits du mouvement* ou *Vertus* (dont descendent les « je-groupes »

des animaux) et des *Esprits de la sagesse* ou *Dominations* (dont descendent les je-groupes des plantes), peut au contraire être dite comme la Hiérarchie des « Esprits de la beauté » : de la beauté, faite bien attention, *de la vérité*.

Je sais que Unger affirme que « de la même façon que le penser, par l'entremise de la troisième Hiérarchie, est prédisposé à la vérité », ainsi « le sentiment humain », « par l'entremise de l'activité de la seconde Hiérarchie, « a la prédisposition pour l'amour » (17). Je préfère toutefois parler d'une « prédisposition pour la beauté », étant donné que j'estime que l'amour ne se manifeste pas au moyen d'une Hiérarchie particulière, mais au contraire (parce que *Un et Trin*), au moyen de la troisième en tant que « vérité », au moyen de la seconde, en tant que « beauté » (de la vérité), et au moyen de la première en tant que « bien » ou « moralité » (de la beauté de la vérité). « L'action des êtres de la première Hiérarchie — écrit en effet Unger — a prédisposé la volonté humaine à la moralité ».

Me conforte dans ce choix, cette affirmation de Steiner : « L'amour peut se développer dans le dispositif universel, en stabilisant seulement [*grâce à l'activité du je*] un équilibre absolu des trois forces [*celle du vouloir, liée à l'Ancien Saturne ; celle du sentir liée à l'Ancien Soleil ; celle du penser liée à l'Ancienne Lune*] qui prirent alternativement l'hégémonie dans les époques précédentes (...) Ainsi notre planète est la planète de l'amour ; c'est pourquoi l'équilibre qui se réalise à partir de la collaboration de ces trois forces, est pour ainsi dire dans son résultat, une action d'amour ; la mission de la Terre, à laquelle celle-ci aboutit au travers de ses trois incarnations successives, est justement celle d'entre-tisser l'amour dans l'ensemble de l'évolution globale. De cette façon, l'élément ternaire devient quaternaire ; avec son quatrième élément, il commence au degré le plus infime, avec les formes inférieures d'amour, formes qui sont peu à peu purifiées et affinées jusqu'au point où, à la fin de l'évolution terrestre dans son ensemble, l'amour apparaîtra comme un élément pleinement équivalent aux autres. Accomplir la mission de l'équilibre pour notre planète signifie en substance faire du ternaire un quaternaire » (18).

(Qu'un tel « quatrième » élément ne soit autre que « l'Un » des trois, nous le rappelle cette maxime attribuée à Hermès Trismégiste : « De l'Un naît le deux, du deux naît le trois, et du trois naît le quatre comme un ».)

Naturellement aussi bien l'expérience de la beauté de la vérité, que celle de la beauté du bien ou de la moralité, n'ont pas de caractère ordinaire (« Je ne connais qu'une porte qui mène à Dieu, l'art... », disait la grande pianiste russe Maria Judina.

Ordinaire est à l'inverse, l'expérience exclusivement noétique de la vérité (qui frustre le désir), tout comme celle exclusivement esthétique de la beauté (qui apaise la convoitise). En ce qui concerne le rapport de celles-ci avec la vie de l'âme, je vous renvoie à la troisième conférence du cycle consacré par Steiner à la *Psychosophie* (19).

La seconde Hiérarchie, nous l'avons dit, est la Hiérarchie du sentir, mais d'un sentir ordinairement inconnu, qui na rien à faire avec le sentimentalisme ou l'émotivité.

Pensez à la publicité : pourquoi fait-elle constamment appel aux émotions ? Pour la simple raison que les âmes humaines sont en train de devenir toujours plus frigides, et toujours plus incapables, par conséquent d'éprouver vrais, saints et profonds des sentiments ou de vraies, saines et profondes émotions : à savoir de ces sentiments et de ces émotions au moyen desquels s'exprime l'accord et l'harmonie du penser avec le vouloir, et du vouloir avec le penser.

En considérant que le sentir est rendu glacé et cynique par les forces ahrimaniennes, et fougues et fanatique par celles lucifériennes, on comprend alors, comme toujours, que l'*humain* est une « troisième » réalité, constamment appelée à créer et à recréer un équilibre entre des forces opposées et contraires (entre celles « apolliniennes », dirait Nietzsche, et celles « dionysiaques »).

68) « Les entités de la première Hiérarchie se manifestent dans une créativité extra-humaine qui demeure dans le vouloir humain comme un monde cosmique et spirituel d'entités. Cet élément cosmique et spirituel s'expérimente créativement lui-même dans l'acte de la volition humaine. Il conforme le rapport de la substantialité avec le monde extra-humain, avant que l'être humain, au moyen de son organisme de volonté, devienne une entité qui veut librement ».

En parlant du penser en rapport à la troisième Hiérarchie, et du sentir en rapport avec la seconde, nous avons dit quelque chose aussi de la première, qui est celle du vouloir, la plus élevée et profonde.

Comme dans l'homme, en fait, la réalité du vouloir est celle la plus proche de la réalité du Je, ainsi, dans le Cosmos, la réalité de la première Hiérarchie (des *Esprits de la volonté* ou *Trônes*, des *Esprits des harmonies* ou *Chérubins*, des *Esprits de l'amour* ou *Séraphins*) est celle la plus proche de la réalité de la *Trinité* (qui est la « créatrice des créateurs »).

Note:

- 1) R.Steiner: *Physiologie occulte* – Antroposofica, Milano 1981, p. 131;
- 2) R.Steiner: *Théosophie* – Antroposofica, Milano 1957, p. 60;
- 3) *cfr.* R.Hauschka: *La nature delle sostanze* – Antroposofica, Milano 1991;
- 4) *cfr.* M.Scaligero: *La logique contre l'homme* – Tilopa, Roma 1967;
- 5) P.Rattalino: *Chopin raconte Chopin* – Laterza, Roma-Bari 2009, pp. 100-101;
- 6) B.Croce: *Etique e politique* – Laterza, Bari 1967, p. 17;
- 7) W.J.Schelling: *Philosophie de la révélation* – Bompiani, Milano 2002, p. 129;
- 8) C.Unger: *Il langage de l'âme consciente* – Antroposofica, Milano 1970, p. 153;
- 9) G.W.F.Hegel: *Esthétique* – Einaudi, Torino 1997, vol. I, p. 107;
- 10) M.Scaligero: *Manuel pratique de la méditation*– Tilopa, Roma 1984, p. 26;
- 11) C.Unger: *op. cit.*, p. 145;
- 12) *cfr.* R.Steiner: *Les entités spirituelles dans les corps célestes e dans les règnes de la nature* – Antroposofica, Milano 1985 (En ce qui concerne l'origine et l'essence des êtres élémentaires appelés "salamandres", voir la dixième conférence du cycle intitulé: *L'action des entités spirituelles chez l'homme* – Antroposofica, Milano 2010);
- 13) N.Berdjaev: *Nouveau Moyen-Âge. Réflexions sur le destin de la Russie et de l'Europe* – Fazi, Roma 2000, p.77;
- 14) C.Unger: *op.cit.*, p. 155;
- 15) *cit.* in R.Riemen: *La noblesse d'esprit* – Rizzoli, Milano 2010, p. 122;
- 16) *cfr.* *La logique hégélienne et les Hiérarchies spirituelles*, 7 décembre 2003 [traduite en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*];
- 17) C.Unger: *op. cit.*, p. 156;
- 18) R. Steiner: *La mission de quelques âmes des peuples* –Antroposofica, Milano 1983, p. 91;
- 19) *cfr.* R.Steiner: *Anthroposophie, psychosophie, pneumatosophie* – Antroposofica, Milano 1991.

Maximes 69/70/71 & 72/73/74/75

Avertissement : Ces deux groupes de maximes suivent la lettre intitulée : *Royaumes spirituels du Cosmos et connaissance de soi humaine* (27 juillet 1924). Cette fois aussi, comme nous l'avons fait précédemment, nous nous occuperons d'abord de la lettre et ensuite des maximes.

Aux considérations au rapport entre la troisième Hiérarchie et le penser, entre la seconde et le sentir et entre la première et le vouloir, s'en ajoutent ici d'autres relatives au rapport entre la troisième Hiérarchie et le *souvenir*, entre la seconde et le *langage* et entre la première et le *mouvement*.

« (...) Une vraie connaissance de soi de l'être humain peut devenir le guide vers ces domaines spirituels [des Hiérarchies]. Quand on aspire dans un sens juste vers une telle connaissance de soi, en elle s'ouvrira la compréhension pour les connaissances que l'anthroposophie transmet en observant la vie du monde spirituel. Il faut cependant exercer la connaissance de soi dans son sens authentique, et non pas dans celui d'une simple contemplation de sa propre intériorité » (p.44).

Vous rappelez-vous ce que nous avons dit un soir ? Que notre « *nosce te ipsum* », psychologisé, nous emprisonne dans le monde « intérieur » (psychique), en nous empêchant ainsi de pénétrer dans le monde « extérieur de l'intérieur » (spirituel).

Il y a donc une connaissance de soi (réelle) qui ouvre les portes à la connaissance « de l'univers des Dieux » (comme voulait l'Oracle de Delphes), et il y en a une autre (illusoire) qui se résout en « une simple contemplation de sa propre intériorité ».

Se poser le problème de la connaissance de soi signifie se poser le problème de la connaissance de l'homme en tant « qu'être humain », et non pas en tant que Tizio, Caïno ou Sempronio, étant donné que c'est seulement à partir de la connaissance de l'être humain en tant que tel, que chacun (chaque je) peut retirer celle de sa particulière et contingente personnalité (ce qui revient à dire, du petit « gardien du seuil »).

Rappelons-nous que le cheminement de l'homme médiéval (de l'homme de l'âme rationnelle-affective) descendait *de la théologie à l'anthropologie*, alors que celui de l'homme moderne (de l'homme de l'âme consciente) doit remonter *de l'anthropologie à la théologie*.

Ceci est cependant possible seulement en se fondant sur l'anthroposophie, et non pas sur l'actuelle anthropologie, laquelle étant désormais réduite à la zoologie.

« Dans une semblable et authentique connaissance de soi on rencontre avant tout ce qui vit dans le souvenir. Dans des images de pensée se rappellent à la conscience les ombres des expériences vivantes immédiates dans lesquelles on s'était trouvé dans le passé (...) Qui porte un souvenir en soi, ne peut pas, avec la même immédiateté, guider le regard de l'âme vers l'expérience qui continue à agir dans le souvenir. S'il réfléchit cependant sur son être propre, il devra se dire : « Sur la base de mon entité d'âme, sont devenues ce que les expériences ont fait de moi, ces expériences-là qui projettent leur ombre dans le souvenir ». Dans la conscience apparaissent les ombres du souvenir ; dans l'être d'âme resplendit ce qui dans le souvenir est ombre. L'ombre morte dans le souvenir ; l'être vivant agit dans l'âme dans laquelle le souvenir est actif » (pp.44-45).

Il n'est pas facile de comprendre tout ce que dit ici Steiner si l'on ne distingue pas les *souvenir en soi* de la *représentation du souvenir en soi*.

De même que la « représentation » présuppose en effet le « percept-concept » (à savoir le contenu duquel est image), de même « l'image mnémonique » présuppose le « souvenir en soi ».

(Dans *L'homme, synthèse harmonieuse des activités créatrices universelles*, Steiner relie le processus intérieur au moyen duquel ressort, du « souvenir en soi », « l'image mnémonique » au

processus extérieur au moyen duquel, de l'œuf déposé par le papillon, sort le papillon, après être passé, naturellement, par les stades de la chenille et de la chrysalide (1).)

Le fait est que, lorsqu'on évoque un souvenir, on fait quelque chose d'analogue à ce qu'on fait lorsqu'on se représente un objet du monde physique, à la différence que lorsqu'on a à faire à une *perception extérieure* l'on se représente un contenu du monde physique, alors que lorsqu'on a à faire avec une *perception intérieure* (avec un « souvenir en soi ») on se représente un contenu du corps éthérique.

Dans la même mesure où « nous sommes » un corps éthérique « nous sommes » donc notre (vivant) passé, la même (vivante) mémoire ou nos souvenirs (en soi), et par cela même fruit, comme dit Steiner, de « ces expériences qui jettent leur ombre dans le souvenir » (dans l'image mnémonique). (« Si l'on veut faire un schéma — à titre d'illustration — je forme à présent la représentation « dix » et après quelque temps, elle se représente, mais il n'est pas vrai que c'est la même représentation qui est passée et qui revient. Ce qui reste est un engramme inconscient [« *le souvenir en soi* »] qui s'est formé comme processus parallèle tandis que j'avais la représentation ; celui-là que je perçois quand j'ai la nouvelle représentation. Le premier « dix » se présente comme résultat d'une sollicitation de l'extérieur, et quand il se représente c'est le résultat d'une sollicitation intérieure : je perçois quelque chose de l'intérieur et je le rappelle » (2).)

Que signifie donc « se rappeler » ? Cela veut dire ramener au présent, sous forme d'image mnémonique (« d'ombre du souvenir »), le « souvenir en soi », qui vit (et « resplendit ») en nous comme passé.

« (...) Au moyen du souvenir, on observe l'élément spirituel de son âme. Pour la conscience ordinaire une telle observation n'arrive pas à saisir vraiment ce vers quoi le regard est conduit. On observe quelque chose, mais le regard ne rencontre aucune réalité. Avec la connaissance imaginative, l'anthroposophie fait déceler une telle réalité. Elle conduit de ce qui est ombre à ce qui resplendit. Elle le fait en parlant du corps éthérique de l'être humain. Elle montre comment dans les images-ombres de la pensée agit le corps physique, et comment en ce qui resplendit vit le corps éthérique.

Avec le corps physique l'être humain est dans le monde sensible ; avec le corps éthérique il est dans le monde éthérique. Dans le monde sensible il a quelque chose qui l'entoure ; il a un monde environnant aussi dans le monde éthérique. L'anthroposophie en parle comme du premier monde caché dans lequel se trouve l'homme. C'est le royaume de la troisième Hiérarchie » (p.45).

Nous savons, grâce à nos études, que le « souvenir en soi » a la même nature de « percept-concept », qui *est* une forme (potentielle), mais n'a pas de forme (actuelle).

Il faut toutefois distinguer, à l'intérieur du percevoir-penser », un percevoir-penser relatif au passé (celui des images mnémoniques dites à « brève » ou « longue échéance »), un percevoir-penser relatif au présent (celui des images perceptives tridimensionnelles) et un percevoir-penser relatif au futur (celui des imaginations créatrices).

L'Anthroposophie, dit Steiner, « montre comment dans les images-ombres de la pensée agit le corps physique, et comment en ce qui resplendit vit le corps éthérique ». La représentation présente du passé, à laquelle nous devons notre conscience normale du souvenir (l'image mnémonique), est due en effet, à l'instar de toute autre représentation, au corps physique (au cerveau).

« La partie recouverte par le lobe cérébral externe — précise en effet Steiner — appartient uniquement à la Terre : celle qui se trouve en dessous [*la masse cérébrale blanche*], est connectée à la troisième Hiérarchie » (3).

Une chose est donc « d'avoir — comme on a coutume de le dire — un passé » (à savoir un corps éthérique ou de la mémoire), une autre est d'avoir conscience d'un tel passé, parce qu'on se représente (grâce au corps physique) un contenu d'âme et d'esprit qui vit et opère dans la sphère éthérique. Gardons présent à l'esprit, à ce propos, qu'il y a une activité de l'éthérique qui est vie de la pensée et une activité de l'éthérique qui est vie du corps, et qu'il est pour cela nécessaire, même à

ce niveau, de rechercher un équilibre. Dans les types « sthéniques » ou « hystériques », par exemple, l'activité corporelle de l'éthérique prévaut sur celle pensante (et de la mémoire consciente), alors que chez les types « asthéniques » ou neurasthéniques », il se produit le contraire. Le monde éthérique, dit Steiner « est le royaume de la troisième Hiérarchie » : c'est, à savoir, le royaume des entités spirituelles opérantes dans le domaine de la « vie de la lumière ». Nous avons dit, déjà, que la troisième Hiérarchie est celle de la vérité. Il vaudra donc de se rappeler que ce qui dans le corps astral est *égoïsme*, dans le corps éthérique est *erreur* ou *mensonge* et, dans le corps physique *maladie* ou *mort*.

Passons à présent de la réalité du souvenir à celle, encore plus profonde, du langage.

« De la même façon que l'on s'est approché du souvenir, l'on s'approche à présent du langage. Il jaillit de l'intériorité de l'être humain comme le souvenir. En lui, l'être humain se relie à un être, comme dans le souvenir il se relie à ses propres expériences. Dans la parole vit aussi un élément d'ombre (...) Les paroles sont ombres. Que respandit en elles ? Quelque chose de plus fort, parce que les paroles sont des ombres plus fortes que les pensées mnémoriques. Ce qui, dans le soi humain, peut créer des souvenirs dans le cours d'une vie terrestre, ne peut pas créer des paroles. L'homme doit les apprendre avec les autres hommes. Un être doit y prendre part qui gît en lui plus profondément que ce qui jette les ombres du souvenir. Sur la base de la connaissance inspirée, l'anthroposophie parle ici du corps astral, tout comme elle parle du corps éthérique vis-à-vis du souvenir » (pp.45-46).

Dans le langage, dit Steiner, « l'homme se relie avec un être, comme il se relie dans le souvenir avec ses propres expériences ».

Cela veut dire qu'on franchit ici la limite *personnelle* des souvenirs et de la mémoire, pour entrer dans le domaine *impersonnel* du langage, auquel on doit la possibilité d'exprimer (d'extérioriser tout ce qui est dedans) et de communiquer (« les paroles s'apprennent avec les autres hommes »). Dans ce domaine supérieur, qui est celui du corps astral, règne la seconde Hiérarchie. C'est pour cela, que « les paroles sont des ombres plus fortes que les pensées mnémoriques » (reliées au corps éthérique et à la troisième Hiérarchie).

Nous pourrions aussi dire, si l'on veut, que le Je qui agit dans le corps éthérique est le Je qui, grâce aux *Anges*, aux *Archanges* et aux *Archai*, se souvient, alors que le Je qui agit dans le corps astral est le Je qui parle en vertu des *Esprits de la forme*, des *Esprits du mouvement* et des *Esprits de la sagesse*.

Il doit être rappelé en outre que le domaine solaire de la seconde Hiérarchie est le domaine de la *Vierge-Sophia*, c'est-à-dire de Celle-là qui permet au *Logos* (pour le coup au *Verbe*) de s'incarner. (Steiner affirme que « la *Parole* [*le Verbe*] signifie carrément le je de l'homme » (4), et les Orthodoxes soutiennent que les *Anges*, lorsque le *Verbe* se fit chair, devinrent muets de stupeur et que le Chant de la Vierge s'éleva pour la première fois.)

Qui a lu *les douze nuits saintes et les Hiérarchies spirituelles* de Prokofiev (5), se rappellera peut-être que l'impulsion de la Vierge Sophia remonte du domaine zodiacal des *Poissons* (qui est celui de l'homme) jusqu'au domaine de la *Vierge*, alors que l'impulsion du Christ descend du domaine zodiacal du *Bélier* (de l'*Agnus*) jusqu'au domaine de la *Balance*, et que c'est, par conséquent, dans les domaines de la *Vierge* et de la *Balance* qu'advient la rencontre entre l'impulsion *ascendante* de la *Vierge-Sophia* et celle *descendante* du Christ.

Eh bien, tout ce qui arrive dans le macrocosme advient aussi dans le microcosme (dans le langage, dit justement Steiner, « l'homme se relie avec un être »). L'impulsion de la *Parole* (du Christ) s'exprime en effet chez l'être humain grâce à la médiation de la seconde Hiérarchie et de la *Vierge-Sophia* (la « dame revêtue du Soleil, avec la Lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles » de l'*Apocalypse*) : la *Parole* s'exprime à savoir au moyen des paroles qui, d'un côté, la révèlent (la font « respandir ») et, de l'autre, l'adombrant (sont donc « ombres »).

Passons à présent au mouvement.

« (...) Le mouvement du parler se libère de l'être de l'homme qui reste immobile. L'homme dans son ensemble se met au contraire en mouvement quand il rend actif le domaine de ses membres. Dans ce mouvement l'homme n'est pas moins expressif qu'il l'est dans le souvenir et dans le langage (...).

L'anthroposophie indique comme partie constitutive ultérieure de l'entité humaine ce qui s'exprime ainsi. Sur la base de la connaissance intuitive, elle parle du « vrai soi » ou du « je ». Pour celui-ci aussi, elle découvre un monde environnant : c'est celui de la première Hiérarchie » (p.46).

Observez les enfants : d'abord, ils apprennent à marcher (à s'orienter dans l'espace), puis à parler et, enfin, à penser. Ils continueront ensuite à marcher, parler et penser, sans avoir cependant conscience, comme nous tous, des énergies intuitives (liées au Je) qui président au mouvement, de celles inspirées (liées au corps astral) qui président au langage et de celles imaginatives (liées au corps éthérique) qui président au penser (et au souvenir).

Rappelons-nous, une fois encore, les activités ordinaires inconscientes de l'intuition, de l'inspiration et de l'imagination sont une chose, mais que celles de la conscience intuitive, de la conscience inspirée et de la conscience imaginative en sont une autre.

De même que, seulement à la lumière de la conscience imaginative, il est donc possible de découvrir, derrière la pensée, l'activité de la troisième Hiérarchie, et de même que, seulement à la lumière de la conscience inspirées il est possible de découvrir, derrière le langage, l'activité de la seconde Hiérarchie, ainsi c'est seulement à la lumière de la conscience intuitive qu'il est possible de découvrir, derrière le mouvement, l'activité de la première Hiérarchie.

Que l'homme « qui se meut dans tout son être », comme le dit Steiner, exprime « quelque chose », c'est démontré, non seulement par la gestualité (des membres), mais aussi par la mimique faciale (au point que nous avons coutume de dire que le visage est le « miroir de l'âme »).

Si l'on veut (mais avec beaucoup d'approximation), nous pourrions comparer l'expressivité du souvenir (du penser) à celle du film muet, l'expressivité du langage (du penser-sentir) à celle d'un film sonore, et l'expressivité du mouvement (du penser-sentir-vouloir) à celle d'un spectacle théâtral ou d'un opéra lyrique.

« Parce que l'être humain s'approche de ses pensées mnémoniques, vient à sa rencontre une première partie suprasensible, son être éthérique ; et l'anthroposophie lui indique le monde environnemental relatif. Parce que l'être humain s'appréhende en tant qu'être parlant, son entité astrale vient à sa rencontre. Celle-ci n'est plus seulement appréhendée dans ce qui agit intérieurement, comme le souvenir. Elle est examinée par l'inspiration, comme ce qui, dans le parler, en partant d'un élément spirituel, donne forme à un processus physique. Parler est un processus physique. À sa base, il y a l'activité dérivant du royaume de la seconde Hiérarchie. En tout l'être humain en mouvement est présente une activité physique plus intense que dans le parler. Il n'est pas donné forme à quelque chose dans l'être humain ; c'est l'être humain en entier qui est formé (...) » (pp.46-47).

L'homme est donc au milieu, entre les êtres de la nature et ceux de l'esprit. Et de la même façon qu'il peut trouver la nature en lui-même, parce qu'il a justement en lui-même le règne minéral, le règne végétal et celui animal, ainsi peut-il trouver en lui-même l'esprit, parce qu'il a justement en lui-même le penser (royaume de la troisième Hiérarchie), le sentir (royaume de la seconde Hiérarchie) et le vouloir (royaume de la première Hiérarchie).

Occupons-nous, à présent brièvement, des maximes, en tenant toujours compte que la nature des arguments que nous sommes en train de traiter nous permet d'ajouter bien peu à tout ce qui est dit par Steiner.

69) « La troisième Hiérarchie se manifeste comme purement d'âme et d'esprit. Elle agit en ce que l'être humain expérimente par sa vie d'âme absolument intimement. Il ne pourrait se

produire aucun processus, ni dans l'éthérique, ni dans le physique, si n'agissait que cette Hiérarchie. Il ne pourrait y avoir que ce qui est seulement d'âme. »

L'activité des *Anges*, des *Archanges* et des *Archai* se déroule dans l'intériorité humaine. Considérons toutefois que, de même que les *Anges* sont des messagers des *Archanges* et les *Archanges* sont des messagers des *Archai*, ainsi la troisième Hiérarchie est messagère de la seconde, la seconde est messagère de la première, et la première est messagère de la *Trinité*. Affirmer que « il en pourrait se produire aucun processus ni dans l'éthérique, ni dans le physique, si cette Hiérarchie agissait seule, signifie par conséquent que si n'agissait que la troisième Hiérarchie, il ne pourrait se révéler aucune manifestation *extérieur*, à savoir aucune activité qui, en partant du plan de la vie de l'âme et de l'esprit et en franchissant le seuil de haut en bas (créativement) ne parviendrait à celui éthérique-physique.

70) « La seconde Hiérarchie se manifeste comme vie d'âme et d'esprit qui agit dans l'éthérique. Tout ce qui est éthérique est manifestation de la seconde Hiérarchie. Mais elle ne se manifeste pas immédiatement dans le physique. Sa force n'arrive qu'aux processus éthériques. Il ne resterait que la vie d'âme et d'éthérique, si n'agissaient que la troisième et la seconde Hiérarchie ».

Il y a donc des entités animico-spirituelles qui agissent sur le plan astral, d'autres (plus élevées et plus puissantes) qui agissent sur le plan éthérique et d'autres encore (plus élevées, et plus puissantes que les secondes) qui agissent sur le plan physique.

« Tout ce qui est éthérique — dit Steiner — est manifestation de la seconde Hiérarchie ». Il suffirait d'observer, pour commencer à s'en faire une idée, le monde végétal.

« Au nom tout pur et parfumé de la Vierge et Mère » : telle est la dédicace apposée par Pavel Florensky à sa *La colonne et le fondement de la vérité* (6).

Eh bien, le monde végétal, par le fait d'être privé d'instincts ou de convoitise, n'est-il pas justement « tout pur et parfumé » ?

Observez, par exemple, une rose rouge ; la couleur de ses pétales rappelle celle du sang humain, de ce sang chaud (« *réchauffant* ») qui tend (surtout chez les caractères « hystériques » ou « sthéniques », en particulier s'ils sont soumis à un tempérament colérique), à « rebouillir » ou à « monter — comme on a l'habitude de dire — à la tête ».

(Écoutez à ce propos ce que dit Rudolf Steiner : « si non pas par les moyens chimiques, mais avec ceux mis à la disposition de la science de l'esprit, on examinait le sang de l'homme actuel et celui des hommes qui précédèrent de quelques millénaires l'apparition du Christ, on découvrirait que le sang s'est transformé, qu'il a pris un caractère qui le rend toujours moins adapté à être le véhicule de l'amour » (7).)

Le rouge de la rose est cependant différent : c'est plutôt la couleur d'un « sang froid » (d'une « *flamme* — dit Scaligero — *non urens* »), c'est-à-dire d'un sang dont la pureté et la chasteté dépendent de l'âme, qui le touche, comme un rayon de Soleil, de l'extérieur.

Et pour quelle raison l'éthérico-physique de la rose (comme de n'importe quelle autre fleur) est-il pur et chaste ? Pour la simple raison que le corps astral, en ne l'empreignant pas, ne le contraint pas à satisfaire ses propres convoitises ou ses propres appétits.

Pensez à la sensualité. Le péché, affirme Scaligero, n'est pas le sexe (en tant que fait éthérico-physique), mais la convoitise (astrale) qui y est connectée.

Savez-vous ce que cela signifie ? Cela signifie que la vraie nature de la sexualité (non pas — que l'on fasse attention — de la « sensualité ») est « végétale », et non, comme nous sommes habitués à la croire, « animale ». Restituer une pureté et une chasteté au sexe ne veut pas dire donc l'étouffer ou l'éliminer (peut-être en l'émasculant, comme le fit Klingsor, l'adversaire des Chevaliers du Graal), mais bien plutôt en le restituant à l'esprit, et donc à l'amour.

Écoutez ces paroles de Scaligero : « L'acte est accompli par l'être qui n'est pas l'ego. Il est laissé accomplir par le corps, par sa sagesse, à partir de sa fonctionnalité désintéressée. L'âme lui est

étrangère, étant l'acte le processus de la corporéité [*éthérico-physique*]. Que l'âme peut refléter, sans participer, comme le miroir qui, immobile, reflète le mouvement » (8).

À partir du moment où les convoitises s'enracinent sur la sexualité de la même façon que les parasites s'enracinent sur les plantes, pour « épouiller » la sexualité, il faut par conséquent commencer par « épouiller » la pensée et l'imagination.

« L'aberration sexuelle — écrit en effet Scaligero — exerce sa domination au moyen d'un pouvoir imaginatif usurpé » (9).

71) « La première Hiérarchie, la plus forte, se manifeste comme ce qui est spirituellement opérant dans le physique. Elle forme le monde physique en Cosmos. Les troisième et seconde Hiérarchies sont ici les entités qui la servent. »

Nous savons que l'homme est constitué par le Je, par le corps astral, par le corps éthérique et par le corps physique, mais nous ne nous souvenons pas toujours qu'il y a un lien, pour ainsi dire, « privilégié » entre le Je et le corps physique, d'une part, et entre le corps astral et le corps éthérique, de l'autre.

Notez en effet que d'abord Steiner a mis les *Trônes*, les *Chérubins*, et les *Séraphins* en rapport avec le Je (« Sur la base de la connaissance intuitive, elle (l'*anthroposophie*) parle du « vrai soi » ou du « je ». C'est aussi à cause de cela qu'elle trouve un monde environnant : c'est celui de la première Hiérarchie ») et qu'à présent il les met, à l'inverse, en rapport avec le physique.

Question : Peut-on dire que la première Hiérarchie est en relation avec le vouloir pur, la seconde avec le sentir pur et la troisième avec le penser pur ?

Réponse : Certes. D'ici peu, nous verrons un schéma dans lequel Unger relie le penser pur (qu'il caractérise comme « un penser dans le penser » à la troisième Hiérarchie, le sentir pur (qu'il caractérise comme « un sentir dans le sentir ») à la seconde Hiérarchie, et le vouloir pur (qu'il caractérise comme « un vouloir dans le vouloir ») à la première Hiérarchie.

Le vouloir pur est une énergie libérée par les formes que lui confère normalement l'ego (par les désirs et par les convoitises), et par conséquent prête à prendre celles que lui confère le Je et., au travers du Je, le monde spirituel (« *Fiat mihi secundum verbum tuum* »).

On pourrait dire aussi, si on voulait, que le vouloir pur est au désir ou à la convoitise comme le concept est à la représentation (de même que celle-ci est en fait, dit Steiner, un « concept individualisé » ou personnalisé, ainsi le désir est un vouloir individualisé ou personnalisé, et donc karmiquement déterminé).

La première Hiérarchie, dit Steiner, « forme en Cosmos le monde physique ».

Je ne sais si vous savez, à ce sujet-ci, que Hegel parle de la philosophie de Spinoza comme d'un « acosmisme ». Mais quand est-ce que l'on peut parler « d'acosmisme » ? Quand on se trouve en face (comme dans le cas justement de Spinoza) d'un *mònos* qui n'est pas en même temps un *còsmos* : à savoir, d'un *un* qui n'est pas en même temps un *multiple*.

Pour quelle raison, donc, les *Séraphins*, les *Chérubins*, et les *Trônes* (les vrais et propres « créateurs du créé », à partir du moment où la *Trinité* est la « créatrice des créateurs ») forment « en Cosmos le monde physique » ? Parce qu'ils engendrent pour le coup des êtres ou des entités, et donc le multiple *de l'un et dans l'un*.

72) « Dès qu'on est tout près des parties constitutives supérieures de l'entité humaine : du corps éthérique, du corps astral et de l'organisation du je, on est contraints à chercher le lien de l'homme avec les êtres des règnes spirituels. Seule l'organisation physique du corps peut être rehaussée par les trois règnes physiques de la nature ».

Nous avons déjà vu que le chemin de l'homme moderne (de l'homme de l'âme consciente) doit prendre son départ de l'anthroposophie, à savoir de la connaissance de l'être humain, pour arriver à la théologie, à savoir à la connaissance du monde divino-spirituel.

Quiconque réduise tout au corps physique (que sais-je, au cerveau ou à l'ADN), en ne s'approchant pas « des parties constitutives supérieures de l'entité humaine », ne pourra pas par conséquent

rétablir un rapport avec « les êtres des royaumes spirituels » (et l'on ne pourra donc pas « guérir », à partir du moment où un rapport manqué ou altéré avec de tels êtres se traduit en maladie).

Le fait est que les forces arhimaniennes le savent depuis longtemps : elles savent, par exemple, qu'une vraie connaissance de la réalité de la vie (de l'éthérique) et de celle de l'âme (de l'astral), ouvrirait inévitablement les portes à celle de l'esprit (du Je), et qu'il est par conséquent nécessaire de faire croire (de gré ou de force) que la vie et l'âme ne sont que des propriétés ou des manifestations de la matière.

73) « Dans le corps éthérique s'unit à l'être humain l'intelligence cosmique. Que cela puisse advenir, présuppose l'activité des êtres du Cosmos qui, dans leur collaboration, configurent le corps éthérique humain, comme les forces physiques le physique. »

Une chose est donc l'intelligence cosmique, une autre l'intelligence humaine. Mais qu'est-ce que l'intelligence humaine ? Nous l'avons déjà dit un soir : c'est la conscience (intelligente) de l'intelligence cosmique (de l'intelligible).

Pour Antonino Zichichi, par exemple, Galilée est le découvreur de la « logique du créé », et par cela même de l'intelligence qui le gouverne (10).

Cependant, il y a créé et créé, et donc intelligence et intelligence. Une chose, en effet est la logique qui gouverne le créé minéral (physique), une autre est celle qui gouverne le créé végétal (éthérico-physique), une autre encore celle qui gouverne le créé humain (Je-astral-éthérique-physique).

S'il est vrai, par conséquent, que l'on doit reconnaître à Galilée la découverte de la logique (mathématique) du créé inorganique, il est autant vrai qu'on devrait reconnaître à Goethe la découverte de la logique (imaginative) du créé organique et à Steiner la découverte de la logique (inspirative et intuitive) du créé animique et spirituel.

Nous en reparlerons plus loin, lorsque Steiner distinguera précisément l'Entité divino-spirituelle originare de sa manifestation (animique), de son effet opérant (organique) et de son œuvre réalisée (inorganique).

Je me limiterai pour cette raison à observer que l'intelligence, au lieu de al mesurer (pour obtenir ce qu'on appelle le « quotient de l'intellect » ou QI), nous devrions l'éduquer et la développer, de sorte que nous puissions avoir accès, grâce à son développement *qualitatif*, aux logiques (et au *Logos*) que Galilée n'a pas exploré (et qu'il avait été appelé à explorer).

Venons-en à présent aux deux dernières maximes.

74) « Dans le corps astral, le monde spirituel imprime à l'être humain les impulsions morales. Que celles-ci puissent se développer dans l'organisation humaine, dépend de l'activité des êtres capables, non seulement de penser le spirituel, mais aussi de le configurer substantiellement. »

75) « Dans l'organisation du je, l'homme s'expérimente lui-même en tant qu'esprit dans le corps physique. Pour que cela puisse advenir, est nécessaire l'activité d'être qui vivent eux-mêmes comme des esprits dans le monde physique ».

Comme vous le voyez, dans ces maximes on parle encore des Hiérarchies : à savoir d'entités — ayons le toujours présent à l'esprit — qui furent autrefois, et de façon différente de nous, « des hommes ».

Nous ferons aussi bien de nous rappeler que l'anthroposophie part de l'expérience scientifique pour déboucher, au travers de celle artistique, dans l'expérience religieuse, et que nous devons par conséquent apprendre à porter graduellement et dévotement notre pensée et notre conscience à la hauteur d'un tel but.

Écoutez ce que dit Berdiaev : « Notre époque n'imite plus les formes de la nature, il ne cherchent plus en elles la source de la perfection, comme le faisait la Renaissance [*et comme le faisait, ajoutons-nous, Goethe*] : elle déclare la guerre à la nature, puisque celle-ci lui est intérieurement devenue étrangère et considère la nature comme un mécanisme mort ; entre la nature et l'homme,

elle érige la machine (...) La structure organique de la vie est hiérarchique, à savoir cosmique. Dans l'organisme cosmique, les parties sont subordonnées au tout, elles sont unies au centre. Dans l'ordre hiérarchique, le centre est considéré comme le terme de la vie des parties singulières. Tout organisme est une hiérarchie » (11).

Mais la réalité entière, et pas seulement « sa structure organique », est « hiérarchique » (« cosmique », et non pas « acosmique »), parce qu'elle est constituée par un ensemble de niveaux et de (correspondants) grades de conscience (« Origène — écrit Peter Dyckhoff — s'efforce de combler l'écart entre Dieu et le monde au moyens de degrés et prises [l'échelle céleste], sur lesquels l'âme, qui a besoin de rédemption, cherche à grimper jusqu'au ciel ») (12).

Vous vous rappellerez que lorsque nous nous occupâmes de *La philosophie de la liberté*, je comparai les niveaux de réalité et de conscience aux étages d'un palais et la pensée aux escaliers qui les relient, nous permettant ainsi de monter et de descendre de l'un à l'autre.

Il est donc nécessaire de s'éduquer à observer les choses des points de vue les plus variés, à suivre le mouvement (la vie ou le devenir) de la réalité et à monter et descendre les degrés de son échelle hiérarchique.

Il est nécessaire, en somme, de rendre notre pensée agile et « pratique » (*Éducation pratique de la pensée*) (13), en renonçant, par amour de la réalité, à « notre » (statique, subjectif et karmiquement déterminé) point de vue (à notre égoïste ou vaniteux juger).

« L'individu [l'ego] — observe justement Goethe — veut s'affirmer dans toute sa pompe ; et il n'y a pas de danger d'en rencontrer un qui ait la noble intention de faire taire son propre soi par amour du tout ou des choses » (14).

Seule une pensée qui ait — comme dit Steiner — « la maîtrise des choses », parce qu'illuminée par une conscience vivante, libre et articulée, peut nous permettre en effet de trouver dans le *hic et nunc* (existentiel), ce dont les autres et le monde ont vraiment et profondément besoin.

Notes :

(1) R. Steiner : *L'homme synthèse des activités créatrices universelles* — Antroposofica, Milan 1968, pp.24-25.

(2) R. Steiner : *L'anthroposophie et les sciences* — Antroposofica, Milan 1995, p.75.

(3) R. Steiner : *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* — Antroposofia, Milan 1986, vol.I, p.89.

(4) R. Steiner : *Impulsions évolutives intérieures de l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle* — Antroposofica, Milan 1976, p.144.

(5) Cfr. S. Prokofiev : *Les douze nuits saintes et les Hiérarchies spirituelles* — Arcobaleno, Oriago di Mira (Ve) 1990

(6) Cfr. P. Florensky : *La colonne et le fondement de la vérité* — Rusconi, Milan 1974.

(7) R. Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres et spécialement avec l'Évangile de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, p.211.

(8) M. Scaligero : *De l'amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.46 [disponible en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].

(9) M. Scaligero : *Graal. Essai sur le Mystère du Sacré Amour* — Tilopa, Rome 1982, p.55 [disponible en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].

(10) Cfr. A. Zichichi : *Galilé divin homme* — Il Saggiatore — Milan 2001.

(11) P. Dyckhoff : *L prière cosmique. À l'école d'Origène* — Neri Pozza ; Vicenza 1995, pp.14-15.

(12) N. Berdiaev : *Nouveau Moyen-Âge. Réflexions sur le destin de la Russie et de l'Europe* — Fazi, Rome 2000, pp.33 & 32.

(13) Cfr. R. Steiner : *Éducation pratique de la pensée*. — Antroposofica, Milan 1978.

(14) G.P. Eckermann *Entretiens avec Goethe* — Laterza, Bari 1912, vol.I, p ;156.

Avertissement : Nous nous occuperons à présent de la lettre intitulée *Comment les maximes sont à employer* (10 août 1924, et nous lirons ensuite, comme toujours les maximes.

« Dans les maximes qui ont été envoyées du Goetheanum, on a voulu donner aux membres qui veulent être actifs l'incitation à configurer unitairement le contenu de l'agir anthroposophique. En abordant chaque semaine de telles maximes, on découvrira qu'elles offrent un guide pour approfondir l'existence matérielle des cycles de conférences, et pour le commenter dans un certain ordre dans les réunions de groupe » (p.49).

Il est dit : « en abordant chaque semaine de telles maximes », parce que celles-ci furent originellement publiées sur l'hebdomadaire *Nouvelles pour les membres de la Société anthroposophique*, dans le but d'offrir aux divers « groupes » un guide pour l'étude des cycles de conférences. Par exemple, celles dont nous nous sommes occupés devraient constituer une incitation à aborder et approfondir des cycles tels que *Les Hiérarchies spirituelles (1)*, *Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature (2)*, *Les individualités spirituelle du système solaire (3)* ou *L'homme, synthèse harmonieuse des activités créatrices universelles (4)*. (C'est à cette même fin que j'ai fourni, durant le cours, diverses indications, auxquelles j'ai ajouté, pendant la ré-élaboration, une ample biographie.)

Steiner dit qu'une telle incitation (adressée « aux membres qui veulent être actifs ») vise à « configurer de manière unitaire le contenu de l'agir anthroposophique ».

Soyons attentifs, parce que « unitairement » ne veut pas dire « uniformément ». La qualité unitaire est en effet *spirituelle*, alors que l'uniformité ou la conformité est *Psychique* ou *comportementale*, et à cause de cela même, en opposition à la liberté, la créativité et l'absence de préjugés.

Le fait est que chacun de nous, selon son propre destin et de ses propres intérêts, peut rencontrer l'anthroposophie à travers la philosophie, la pédagogie, la médecine, l'art, l'agriculture, etc.. Tous ont cependant le devoir, après s'être ouvert le passage au moyen de l'une de ces disciplines (appelées par Steiner, les « filles »), de rejoindre l'essence vivante ou le cœur battant de l'anthroposophie (appelée, toujours par Steiner), la « mère ».

Les disciplines sont nombreuses, mais leur source vivante est *une seulement*. L'Évangile dit : « Cherchez plutôt le royaume de Dieu, et ces choses-ci vous seront ajoutées en plus » (**Luc 12**, 31). Nombreux sont ceux qui ayant trouvé de « ces choses-ci », négligent ensuite de rechercher le « royaume de Dieu ».

Scaligero me dit un jour : « Beaucoup croient que j'ai lu, qui sait, des quantités d'ouvrages de Steiner. En réalité, j'en ai peut-être lu moins que tant d'autres. Le secret est autre : j'ai saisi la méthode ! » (5).

Mais s'il est important de saisir la *méthode* de l'anthroposophie, il est encore plus important d'en saisir l'*esprit*, à partir du moment où la première n'est qu'une manifestation du second (de l'*Être anthroposophie*).

« (...) Dans la Société anthroposophique, nous opérons en vrais gaspilleurs, si nous négligeons absolument les cycles de conférences imprimés, et si nous ne voulons recevoir que les conférences « les plus récentes » (p.50).

Voici une année, une personne cessa de fréquenter notre groupe d'étude parce que, dit-elle, « nous faisons toujours la même chose » (parce que nous étudions presque toujours les mêmes textes). Écoutez, cependant, ce que dit Steiner : « L'exposition de vérités anthroposophiques sera d'autant plus vivante qu'elle sera faite sous les modes les plus divers et dans les perspectives les plus variées. Les membres actifs de la Société ne devraient pourtant pas redouter de reprendre dans les réunions sans cesse de nouveau les mêmes arguments » (6).

C'est pourquoi, nous nous retrouvons aujourd'hui ensemble pour revenir étudier les *Maximes anthroposophiques*, tout comme nous nous sommes retrouvés ensemble hier pour revenir étudier d'autres œuvres de Steiner, et, en particulier, *La Philosophie de la liberté*.

Question : Je sais que quelqu'un a jugé notre travail « trop intellectuel ».

Réponse : Ce n'est pas une nouveauté : « ceux qui n'aiment pas l'intellectualité », parmi les aspirants anthroposophes, il y en a toujours eu. Et savez-vous qui sont ceux que Hegel appelle « misologues » ? Ce sont ceux qui sentent une odeur d'intellectualisme même quand on affirme que deux et deux font quatre, et qui souffrent d'intolérance aux concepts, tout comme d'autres souffrent, que sais-je, d'une intolérance au gluten.

Écoutez ce qu'en dit Rudolf Steiner : « L'affirmation que la Société anthroposophique est devenue trop intellectuelle naît en effet parce que celui qui parle ainsi veut éviter l'expérience cohérente d'un contenu spirituel et il incline plutôt au plaisir égoïste de la béatitude d'âme dans une indétermination mystique et nébuleuse » (7) ; ou bien, j'entends ajouter, à la « volonté de puissance » (« jésuitique »), qui porte certains ésotéristes « gymnastes » à se livrer, unilatéralement et précocément, à la « pratique »(intérieure).

Écoutez encore ce qu'il écrit ici : « On s'imagine l'entrée dans le monde spirituel de manière trop similaire à une expérience sensible, et c'est pourquoi on trouve que l'expérience de ce monde faite dans la lecture [*dans l'étude*] est trop semblable à la pensée. Mais quand on l'accueille *vraiment* dans la pensée, on se meut déjà dans le monde spirituel et il ne faut que se rendre compte que l'on a déjà expérimenté, sans s'en apercevoir, ce que l'on n'estime n'avoir que reçu comme une communication intellectuelle (...) Pour celui qui, sans adresser le regard de l'âme à des faits déterminés du monde suprasensible, se met seulement à faire des « exercices » pour y pénétrer, ce monde reste un chaos indéterminé et confus » (8).

« (...) Il faut aussi faire une autre considération. La diffusion du contenu de l'anthroposophie requiert en tout premier lieu, de la conscience et un sens de la responsabilité » (p.50).

À la nécessité de la « conscience », et du « sens de la responsabilité », je voudrais ajouter celle de la *modestie*.

Vous rappelez-vous ce que Steiner déclare dans *L'initiation* ? « On rencontrera toujours que les hommes, qui savent vraiment, sont les plus modestes, et qu'est bien éloigné d'eux le désir de ce que les hommes appellent le pouvoir » (9).

De fait, ils sont deux, en particulier, les obstacles que doit surmonter quiconque veuille « répandre le contenu de l'anthroposophie » : celui de la vanité et celui de « l'esprit de groupe ».

Pour ce qui concerne le premier, vous m'avez déjà entendu dire qu'il est bien mieux, si l'on désire plaire, de s'acheter une chemise ou une cravate neuve, que d'écrire un livre ou de faire une conférence ; en ce qui concerne le second, il doit être rappelé au contraire que ne peut pas être admis au service de l'esprit celui qui n'est pas déjà en mesure de cheminer sur ses propres jambes et qui n'a pas le courage d'en assumer les responsabilités.

Combien, autant le dire, craignant la solitude, sortent d'un groupe pour entrer subitement dans un autre ? Le paradoxe, c'est que c'est justement « l'esprit de groupe » (celui de la camaraderie, ou pour le dire avec Albert Sordi, des « compères de la chapelle ») qui éloigne de la fraternité ou de la socialité, en tant que communion des esprits libres.

Écoutez ce qu'en dit Steiner : « Nous ne devons pas nous unir, déjà, pour cultiver de plaisantes connaissances, mais pour rendre un service sacré envers la vérité, dans l'intérêt de l'évolution humaine » (10).

Le fait qu'affirmer, comme fait Scaligero, que personne ne peut devenir un Je si d'abord il n'a pas été un ego, équivaut à affirmer que personne ne peut devenir « social » si d'abord il n'a pas été seul, ou que personne ne peut ressusciter si d'abord il n'est pas mort.

La chaleur ou la tiédeur de « l'esprit de groupe » protège, à l'inverse, de la solitude et de la mort. Ce faisant, cependant, elle fait vivre inconsciemment la vie de Lucifer, et non celle du Christ. Lucifer, ne veut pas mourir en fait, alors qu'Ahriman ne veut pas ressusciter.

Je vous propose, à cet égard, la méditation suivante :

Ressentant le besoin de Ta grâce,
j'ouvre de toutes mes forces
Les portes de l'âme,

J'attends,
Christ, Lumière du monde
Ton illumination.

Je veux me recueillir en paix,
Te rendre grâce pour Ton don
Et l'offrir comme tel aux hommes.

Avec les meilleures forces de mon âme,
Avec sa pure profondeur,
Avec sa plus silencieuse dévotion,
Je veux être un instrument
De Ta parole.

« (...) Une autre considération doit être faite, qui, certes est la plus importante de toutes. Il ne s'agit pas que le contenu de l'anthroposophie soit écouté et lu seulement de manière superficielle, mais qu'il soit accueilli dans l'être vivant de l'âme. Il est essentiel de continuer à penser et à ressentir les vérités accueillies ; à ce point, justement, les maximes veulent inciter, par rapports aux cycles de conférences déjà imprimés. Si ce point de vue est trop peu pris en considération, alors il continuera à ne pas se produire que l'essence de l'anthroposophie parvienne à se manifester au travers de la Société anthroposophique » (p.50).

Ces dernières paroles font vraiment penser. Nous sommes en août 1924 (au lendemain, à savoir, du Congrès de Noël de 1923), et Steiner affirme qu'en négligeant ses indications, *« il continuera à ne pas se produire que l'essence de l'anthroposophie parvienne à se manifester au travers de la Société anthroposophique »*.

Ce *« il continuera à ne pas se produire »* est vraiment une pierre meulière.

Mais laissons tomber ; occupons-nous plutôt à comprendre quel est le « point de vue » que nous ne devons pas négliger.

« Il ne s'agit pas — dit Steiner — que le contenu anthroposophique soit écouté et lu seulement superficiellement, mais qu'il soit accueilli dans l'être vivant de l'âme. Il est essentiel de poursuivre à penser et ressentir les vérités accueillies ».

Il me semble déjà avoir dit, un jour, que l'anthroposophie est une « Dame » (« Dans les yeux, ma Dame porte amour... ») à épouser, et non pas une avec laquelle il s'agit simplement d'avoir une « histoire » : à savoir qu'elle est un Être avec lequel vivre et créer, et auquel rester fidèles.

Vous rappelez-vous l'Évangile ? « Les renards ont leur tanière, et les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de l'homme n'a où reposer la tête » (**Matth. 8, 20**).

Et l'Être anthroposophie a-t-il éventuellement où « poser la tête », à savoir où trouver une âme qui ait la force et le courage de lui offrir asile et protection ?

Savez-vous que l'Archange Michel (le « flamboyant principe de la pensée ») devrait constituer pour nous un modèle, un exemple ? ; et l'Archange Michel n'est-il pas justement aussi le « Chevalier de la Vierge » ?

Celle-ci, en vérité, devrait être notre première préoccupation : « Il est essentiel — dit Steiner — de continuer à penser et à ressentir les vérités accueillies ». Et que fait en effet la Vierge ? Luc le dit : « Et Marie gardait toutes ces paroles et y réfléchissait dans son cœur » (**Luc 2, 19**).

Question : Et s'il s'agissait, au contraire, d'une tentation luciférienne ?

Réponse : Les tentations sont présentes à tout niveau. Mais c'est justement pour les reconnaître (pour distinguer, en l'espèce, ce qui sent de Lucifer de ce qui a le parfum de la Vierge) que nous devons nous servir de la pensée libre des sens et suivre l'exemple de Michel.

Te rappelles-tu ce passage du *Notre Père* formulé par Steiner ? « Ne laisse pas que le tentateur agisse sur nous au-delà de la mesure de nos forces, puisqu'en Toi, Ô Père Saint, il n'existe de tentation aucune, le tentateur n'étant qu'illusion et ruse, desquelles Tu nous libères grâce à la lumière de la connaissance de Toi ».

Comme tu vois, c'est seulement « à la lumière de la connaissance » de l'Esprit (du « Je suis ») que l'illusion se révèle une « illusion » (luciférienne) et la ruse, une ruse (ahrimanienne).

Une chose est, du reste, de se retirer (anachorétiquement) du monde ou de le fuir, une autre est de s'en éloigner (tactiquement) afin de trouver les forces qui permettent, en y faisant retour, de le vaincre (« (Je vous ai dit cela pour que vous ayez la paix en moi.) Vous avez de l'affliction en ce monde, mais courage ! Je suis vainqueur du monde. — **Jean 16, 33**).

Le premier est un voyage « aller seul » (luciférien, insouciant des avertissement du *grand* « Gardien du seuil »), alors que le second est un voyage (christique) « d'aller et retour ».

Question : Le mariage avec l'anthroposophie est-il monogame ?

Réponse : Je te réponds par Steiner : « Les gens écoutent une fois, puis ils entendent des choses différentes et puis une autre encore, mais sans vouloir en arriver, par une vraie et intime énergie de décision, à des décisions. Ils voient dans la science de l'esprit quelque chose qui peut co-exister à côté d'autres choses, mais ceci n'est pas possible avec la science de l'esprit. On peut le faire avec d'autres conceptions du monde qui apparaissent dans le temps présent ; l'une sera un peu meilleur, l'autre un peu pire. On peut dire de toutes les écouter, de les savourer par-ici et par-là. Ceci cependant ne va pas avec la science de l'esprit. Ici, il faut se décider, parce qu'elle va jusqu'aux fondements. Ici, il est vraiment nécessaire d'intervenir avec une énergie qui mène à des décisions, qui ne se pose pas à côté d'autre chose, mais qui veut en arriver jusqu'aux fondements. On ne peut pas y arriver, si l'on passe d'une conception du monde à une autre, en savourant partout. La science de l'esprit doit être empoignée avec énergie, et, par conséquent elle a contre elle l'esprit du temps, elle a contre elle toute la mollesse et toute la faiblesse du temps ; elle requiert en effet une claire vigueur spirituelle que l'on ne veut pas dans le présent, parce qu'au contraire elle perturbe et elle incommode » (11).

Reprenons la lecture.

« Avec une raison qui n'est qu'apparente, on dit : « À quoi me sert-il d'apprendre tant de choses autour des mondes spirituels, si je ne peux les percevoir moi-même ? ». En disant ainsi, on ne considère pas que la voyance des mondes spirituels est avantagée si, autour de l'élaboration du contenu anthroposophique, on pense le monde ici indiqué (...) On ne devrait pas dire : « J'écoute le contenu des conférences, mais je conquiers la connaissance des mondes spirituels par la méditation ». On ne pourra jamais progresser ainsi dans le sens juste. Les deux choses doivent agir de concert dans l'âme. En continuant à penser et à ressentir le contenu anthroposophique, c'est aussi un exercice de l'âme. En traitant un tel contenu de la façon dite ici, on apprend à pénétrer extra-lucidement dans le monde spirituel. » (pp.50-51).

Si l'on sût que les sciences naturelles nous aidassent à penser ce que nous percevons sensiblement (à transformer les percepts en concepts ou les faits en idées), personne ne poserait la question à laquelle Steiner se réfère.

Il n'est pas vrai que nous ne percevons pas les mondes spirituels : c'est vrai, au contraire, que nous les percevons sans en avoir, en principe, la moindre conscience minimale.

N'expérimentons-nous pas sans arrêt, en effet, des pensées, sentiments et impulsions de volonté ?

Et ceux-ci ne sont-ils pas des réalités ou des entités spirituelles, comme nous l'avons vu ?

Cependant, nous n'en sommes pas conscients et nous finissons ainsi par croire (comme l'enseigne la science matérialiste) que nous sommes faits cérébraux, biochimiques, génétiques et donc physiques.

C'est seulement à partir d'un développement supérieur de la conscience que nous pouvons par conséquent nous occuper d'une réelle expérience du monde de l'esprit.

Scaligero dit que la vérité n'est pas une nouvelle. C'est vrai, et même très vrai. C'est justement pour cela qu'on ne peut pas l'apprendre comme s'apprennent les nouvelles ou comme s'obtiennent les informations.

Nous avons déjà vu que la troisième Hiérarchie est celle de la Vérité ; notre rapport avec la vérité est donc un rapport avec les *Anges*, les *Archanges* et les *Archai*.

Cela veut dire que tant que nous ne laissons pas entrer dans nos âmes la vérité, nous ne laissons pas entrer ces entités-ci : nous ne les laissons pas entrer parce que nous ne percevons pas, quand bien même obscurément, que leur entrée coïncide avec notre sortie (celle de l'ego).

Le fait est que comme il y a un « intellect d'amour », ainsi il y a aussi une « étude d'amour », et seule une « étude d'amour » est une vraie étude.

« Malheureusement, au sein de la Société anthroposophique, on ne considère pas assez que l'anthroposophie ne doit pas être une théorie grise, mais une vraie vie. Vraie vie : ceci est son être ; et si elle est réduite à une théorie grise, alors elle est souvent une théorie qui n'est pas meilleure, mais pire que d'autres (...) On considère encore trop peu que l'anthroposophie est une conception du monde, non seulement différente des autres, mais telle qu'elle doit aussi être accueillie différemment (...) » (p.51).

Pensez à une partition. Qui ne connaîtrait pas la musique ne pourrait jamais imaginer qu'à partir de ces signes étranges sur la portée, il serait possible d'extraire sans doute un *Nocturne* de Chopin ? Toutefois, comme pour extraire le son d'une partition, il ne suffit pas de la lire, mais il faut aussi apprendre à jouer d'un instrument, et même pour extraire de l'anthroposophie une vie supérieure de l'âme, il ne suffit pas de la lire, mais il faut aussi apprendre à penser et ressentir de manière différente que d'habitude.

Ce qui veut dire, brièvement, qu'il est nécessaire d'apprendre à la faire passer de la tête (avec laquelle nous ne pouvons pas ne pas l'approcher) au cœur, ou des nerfs au sang.

Nous avons déjà dit, à ce sujet, que Lucifer nous contient *en-deçà* de la tête (ou nous fait aller « hors de la tête ») parce qu'il veut que tout soit expérimenté et consommé dans la sphère du sentiment, et donc dans une sphère crépusculaire et oniroïde [L'état *oniroïde* et état crépusculaire est un état proche du rêve caractérisé par une forte diminution de l'activité mentale, *ndt*], alors qu'Ahriman nous contient, à l'inverse *dans la* tête ou dans le cortex cérébral, et donc dans la sphère de la seule intelligence quantitative (du nombre, de la mesure et du poids).

Nous pourrions aussi dire que Lucifer (le « Rebelle ») est une âme sans tête, et qu'Ahriman (le « Tyran ») est une tête sans âme, et que Michel (le « Chevalier de la Vierge ») est au contraire une tête qui a une âme ou une âme qui a une tête.

(Dans *La mission de Michaël*, Rudolf Steiner affirme que les forces lucifériennes « ne désirent rien tant que de rendre le monde infidèle aux entités divines » [« Que l'être humain peut sentir comme siennes »], en rendant « notre tête aussi vivante que l'est le restant de l'organisme », tandis que celles ahrimaniennes « ont l'intention délibérée de capturer dans leur domaine de pouvoir spécialement le règne humain, et avec lui la Terre, de les rendre indépendants d'elles [des entités divines, *ndt*], mais avant tout elles veulent dominer les hommes », en envoyant « en sens opposé dans les forces vitales du restant de l'organisme les forces de mort, celles qui appartiennent à la tête, selon le dessein divin » (12).)

Steiner dit que « l'anthroposophie est une conception du monde, non seulement différente des autres, mais telle qu'elle doit aussi être accueillie différemment ».

À partir du moment où nous disposons d'une pensée qui se meut d'une façon que Steiner définit comme « combinatoire », parce qu'elle recueille et combine, justement, entre elles les données, les informations ou les nouvelles, nous ne pouvons pas faire autrement, au début, que de penser de cette façon aussi l'anthroposophie. À un certain point, cependant, nous devons absolument réaliser que pour reconnaître des vérités déterminées, il est nécessaire d'apprendre à mouvoir la pensée autrement : à savoir, non plus de manière « discrète » (représentative), mais de manière « continue » (imaginative).

Nous devons absolument réaliser, en somme, qu'il ne s'agit pas de s'accaparer, au moyen de l'anthroposophie, des « pensés » divers, mais de s'éduquer à un « penser » différent.

Vous savez qu'aujourd'hui, par exemple, on parle beaucoup d'embryons, de cellules souches, et donc de la vie. Mais savons vraiment penser la vie, ou n'y a-t-il pas une profonde dyscrasie entre la nature de ce phénomène et celle de la logique (analytique) avec laquelle on voudrait se l'expliquer ? La capacité de penser la vie par la logique de la vie (avec la logique vivante), et non pas avec la logique de la mort, nous devons toutefois nous la conquérir ; ce n'est qu'ainsi que nous pourrions commencer à comprendre l'anthroposophie, qui est, pour le coup, une vivante entité spirituelle. « On arrive à l'esprit — écrit Scaligero — parce qu'il est l'amour le plus fort : parce que d'autres amours ne détournent pas le chercheur, en le maintenant en profondeur » (13).

Lisons à présent les maximes 76, 77 et 78, en notant qu'elles se relient, respectivement, à la 71, 70 et à la 69.

76) « En voulant susciter une représentation de la première Hiérarchie (Séraphins, Chérubins et Trônes), on devra chercher à former des images dans lesquelles le spirituel (seulement supra-sensiblement observable) se manifeste actif dans les formes qui apparaissent dans le monde des sens. Le contenu des pensées sur la première Hiérarchie doit être spirituel en figuration perceptible aux sens ».

Les Séraphins sont les Esprits de l'amour, les Chérubins, sont les Esprits des harmonies, les Trônes sont les Esprits de la volonté. Il s'agit de la Hiérarchie la plus proche de la Trinité, et donc de la plus élevée et puissante, si puissante qu'elle est capable d'opérer spirituellement dans le physique (comme Steiner le dit dans la maxime 71).

Quel est donc le tort du matérialisme ? Celui de ne pas connaître la matière, et justement à cause de cela, de l'idolâtrer.

Le fait est que le matérialisme est diabolique (« satanocratique », dit Berdiaev), alors que la matière est sainte, étant donné qu'elle ne fait que servir humblement l'esprit.

77) « En voulant susciter une représentation de la seconde Hiérarchie, (Dominations, Vertus et Puissances), on devra chercher à former des images dans lesquelles le spirituel ne se manifeste pas en formes perceptibles aux sens, mais de manière purement spirituelle. Spirituel, en figuration non perceptible aux sens, mais purement spirituel doit être le contenu des pensées sur la seconde Hiérarchie ».

Dans le cycle de conférences intitulé *L'énigme de l'homme* (14), Steiner présente d'abord l'être humain comme une entité double, ayant d'un côté, la tête, et, de l'autre, le reste de l'organisme, et ensuite, en parlant de la vérité, de la beauté et du bien, il affirme que la vérité revient à la tête, alors que le bien revient à la sphère métabolique et des membres. Entre ces deux sphères, il y a celle rythmique qui est la sphère de la beauté, reliée à la seconde Hiérarchie.

Eh bien, savez-vous ce qu'il affirme au sujet de cette dernière ? Que l'expérience de la beauté se révèle, soit quand la tête rêve le reste de l'organisme, soit quand le reste de l'organisme rêve la tête. Dans le premier cas, se révèle un plaisir esthétique supérieur (moral) ; dans le second, un inférieur (sensible).

Quand on passe à considérer le bien, à savoir l'élément moral, on se trouve à l'inverse en présence d'une impulsion — affirme toujours Steiner — qui comprend autant la tête que le reste de l'organisme, et donc l'homme entier.

Dans le cas de la vérité, nous avons donc à faire avec la tête seule, dans celui de la beauté, nous avons à l'inverse à faire avec les rapports entre la tête et le reste de l'organisme, et dans le cas du bien, nous avons enfin à faire avec l'homme entier.

Il m'a paru bien de le rappeler, parce que cela confirme, non seulement le rapport entre l'expérience de la beauté et celle de la seconde Hiérarchie, mais aussi la nécessité, comme nous avons dit, de concevoir la beauté en tant que « beauté de la vérité » et le bien en tant que « moralité de la beauté de la vérité ».

Gardons présent à l'esprit, de toute manière, que la seconde Hiérarchie « agit dans l'éthérique » et « ne se manifeste pas immédiatement dans le physique » (comme le précise la maxime 70).

78) « En voulant susciter une représentation de la troisième Hiérarchie (Archai, Archanges, Anges), on devra chercher à former des images dans lesquelles le spirituel ne se manifeste pas sous des formes perceptibles aux sens, ni non plus de manière purement spirituelle, mais plutôt de la même façon que le penser, sentir et vouloir se déploient dans l'âme humaine. Spirituel, en représentation de nature animique, doit être le contenu des pensées sur la troisième Hiérarchie.

En regardant en dehors de nous, nous voyons la nature physique, gouvernée par la première Hiérarchie, et la nature éthérique, gouvernée par la seconde (au moyen, évidemment, des êtres élémentaires). L'une et l'autre, cependant, se trouvent autant en dehors de nous qu'en nous, « au-delà » ou « en-deçà », disons, de cette réalité-là, animique, dans laquelle est active la troisième Hiérarchie.

C'est donc en vertu de la troisième Hiérarchie, que nous pouvons avoir une cognition de tout ce qu'opèrent, aux niveaux respectifs, la seconde et la première.

À ce sujet, j'ai rappelé en son temps (15) votre attention sur le fait que Hegel, dans sa *Science de la logique* (16), distingue trois logiques : la « logique de l'être », la « logique de l'essence » et la « logique du concept ».

Eh bien, en négligeant pour un instant la première, demandons-nous : quelle est la différence entre la « logique de l'essence » et la « logique du concept » ? C'est vite dit : que la première est la logique du monde (opérant dans l'objet), tandis que la seconde est la logique de l'homme (opérant dans le sujet).

Et comment la « logique du concept », qui vit dans l'âme de l'homme, peut-elle alors saisir la « logique de l'essence » (celle kantienne des « noumènes »), qui vit dans le monde ? Elle le peut — et je vous recommande de l'avoir à l'esprit — parce que la troisième Hiérarchie (reliée à la « logique du concept ») est *messagère*, comme nous avons vu, de la seconde (reliée à la « logique de l'essence »), ainsi comme celle-ci est *messagère*, à son tour, de la première Hiérarchie (reliée à la « logique de l'être »).

Nous voici arrivés à la fin de la première partie.

Notes :

- (1) Cfr. R. Steiner : *Hiérarchies spirituelles* — Antroposofica, Milan 1995.
- (2) Cfr. R. Steiner : *Les entités spirituelles dans les corps célestes et les règnes de la nature* — Antroposofica, Milan 1985.
- (3) Cfr. R. Steiner : *Les individualités spirituelles du système solaire* — Antroposofica, Milan 1995.
- (4) Cfr. R. Steiner : *L'homme synthèse harmonieuse des activités créatrices universelles* — Antroposofica, Milan 1968.
- (5) Cfr. *Intellect d'amour*, 20 juin 2004 [traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].
- (6) R. Steiner : *Lettres aux membres. 1924* — Antroposofica, Milan 1989, p.46.
- (7) R. Steiner : *Connaissance vivante de la nature* — Antroposofica, Milan 1993, p.135.
- (8) R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969, p.42.
- (9) R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971, p.34.
- (10) R. Steiner : *Impulsions évolutives intérieures de l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle* — Antroposofica, Milan 1976, p.64.
- (11) R. Steiner : *Le pont entre la spiritualité cosmique et l'élément physique humain. La recherche de la nouvelle Isis, la divine Sophia* — Antroposofica, Milan 19179, p.21.
- (12) R. Steiner : *La mission de Michel* — Antroposofica, 1981, pp.13, 43, 45.
- (13) M. Scaligero : *La lumière. Introduction à l'imagination créatrice* — Tilopa, Rome 1964, p.75.
- (14) Cfr. R. Steiner : *L'énigme de l'homme* — Antroposofica, Milan 1973.
- (15) Cfr. *La logique hégélienne et les Hiérarchies spirituelles*, 7 décembre 2003 [Traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].
- (16) Cfr. G.W.F. Hegel : *Science de la logique* — Laterza, Rome-Bari, 1974.

Seconde partie : *Le Mystère de Michel* Maximes 79/80/81 & 82/83/84

Vous rappelez-vous ce que nous avons dit au commencement de notre étude ? Que nous devrions apprendre à distinguer le *pensé* (physique) du *penser* (éthérique), le penser de la *conscience pensante* (astrale) et la conscience pensante du *Je* (spirituel).

Nous pouvons maintenant ajouter que le « mystère de Michel » est le « mystère du penser », que le « mystère de la *Sophia* » est le « mystère de la conscience pensante », et que le « mystère du Christ » est le « mystère du Je » (du « Je suis »).

Le « mystère du penser » est cette *réalité éthérique*-là qui sert de « pont » (sensible-suprasensible) entre le plan de la réalité physique et celui de la réalité animico-spirituelle.

Affirmer que « le chemin du cœur passe par la tête », signifie par conséquent affirmer que le chemin du Je et du Christ (qui l'habite) passe par le penser éthérique (vivant) et par l'Archange Michel.

Si nous voulons nous faire un tableau de la lutte de Michel (en tant que « Prince des milices célestes ») mène contre Ahriman, nous devons imaginer que le premier nous indique le chemin qui remonte du penser réfléchi à celui vivant, tandis que le second nous attire sur la voie qui descend du penser réfléchi à l'organe cérébral (au cortex) : c'est-à-dire sur une voie qui nous bloque encore plus au corps physique.

Commençons donc à lire cette lettre, intitulée « Au commencement de l'époque de Michel (17 août 1924).

« Jusqu'au neuvième siècle après le mystère du Golgotha, la position de l'être humain en face de ses pensées fut différente d'ensuite. Il n'avait pas le sentiment d'être lui-même celui qui engendrait les pensées vivant en son âme. Il les considérait comme des inspirations d'un monde spirituel. Même quand il pensait sur ce qu'il percevait de ses propres sens, les pensées étaient pour lui des révélations du monde divin qui lui parlait à partir des objets sensibles » « (p.55)

Il n'est pas facile de comprendre ce qu'est « la position de l'être humain en face de ses pensées », à savoir la relation de l'homme (du je) avec les pensées, si l'on n'est pas clair pour nous qu'il est licite de se sentir « celui qui engendre » des représentations ; mais pas des concepts, à partir du moment où ceux-ci, comme nous l'avons dit et répété, sont *monde* en tant que les percepts (les contenus des perceptions).

Le fait est (même si le plus souvent, on l'ignore) qu'une chose est le *concept*, une autre chose notre *conscience du concept* (tout comme, de façon banale, une chose est l'arbre, une autre chose notre conscience de l'arbre).

« Le concept — récite ce *Dictionnaire philosophique* — est une idée *abstraite* et *générale* qui fixe certains caractères permanents d'un groupe d'individus semblables entre eux, des caractères qui sont ensuite attribués à tous les individus qui entrent dans le groupe considéré » (1).

Comme vous le voyez, on croit que la nature du concept est « abstraite », et non pas — comme l'on devrait — celle de *notre* conscience du concept.

Jamais ne se serait affirmé, d'ailleurs, le nominalisme (qui est à la base du matérialisme) si la conscience moderne du concept avait été à la hauteur de sa réalité spirituelle.

Sous quelle forme, en effet, nous en prenons normalement conscience (ou inconscience) ? Nous l'avons dit : dans celle de la « représentation » (médiatisée par les sens physiques et par le cortex).

Vous rappelez-vous ces paroles *La Philosophie de la Liberté* ? « La représentation n'est autre qu'une intuition référée à une perception déterminée, un concept qui a été une fois uni avec une perception et auquel est resté le rapport avec une telle perception (...) La *représentation* est donc un concept individualisé » (2).

Pour quelle raison, donc, l'être humain, avant de « neuvième siècle après le Mystère du Golgotha » (c'est-à-dire dans le cours du développement de l'âme sensible et au début de celui de l'âme rationnelle-affective), « n'avait pas le sentiment d'être lui-même celui qui engendre les pensées qui vivaient en son âme » ? C'est simple : parce que lui s'est développé d'autant plus qu'il a dû évoluer

et consolider progressivement, en lui, l'âme de conscience (l'autoconscience de l'ego), et donc la conscience représentative du concept.

« Celui qui est doté de clairvoyance spirituelle comprend ce sentiment parce que, quand à l'âme se manifestent des réalités spirituelles, on n'a jamais le sentiment de se trouver devant la perception spirituelle et de former de soi les pensées pour la comprendre ; on voit au contraire la pensée qui est contenue dans la perception, et qui est donnée dans celle-ci même, aussi objectivement que la perception elle-même » (p.55).

Nous avons dit qu'en vertu de la conscience scientifique-naturelle (en tant qu'expression plus élevée que la conscience ordinaire), d'abord nous percevons (au moyen des sens physiques) et ensuite nous pensons, alors qu'en vertu de la conscience scientifico-spirituelle, d'abord nous pensons, et ensuite nous percevons (au moyen des sens spirituels). Ce que nous percevons au moyen du sens imaginaire, le sens inspiré et celui intuitif n'a pas besoin, cependant, comme ce que nous percevons au moyen des sens physiques, d'être pensé ensuite, parce que *c'est déjà une pensée* : mais une pensée qui s'est rendue à tel point vivante et consistante qu'elle équivaut à un percept (à un contenu lumineux de perception).

Question : Pourrais-tu donner un exemple ?

Réponse : Considère, que sais-je, le concept de « beauté ». Une chose est de croire que la beauté est une idée abstraite, c'en est une autre de savoir que c'est une entité spirituelle, et qu'elle l'est parce que c'est justement sous forme d'idée (ou de concepts) que les entités spirituelles se présentent à la pensée humaine.

Nous sommes habitués à dire, par exemple, qu'*Aphrodite* était la Déesse grecque de la beauté ou que *Poséidon* était le Dieu grec de la mer, alors qu'il serait plus approprié de dire que, pour les Grecs, la beauté et la mer étaient des entités spirituelles ou des Dieux.

« Avec le neuvième siècle (et l'on comprend que ces indications se réfèrent au milieu d'une époque parce que le passage advient tout à fait graduellement), poignit dans les âmes humaines la lumière de l'intelligence personnelle-individuelle. L'être humain eut le sentiment : « Moi, je forme mes pensées ». Ce former les pensées devint l'élément prépondérant de la vie de l'âme, de manière que les pensants perçurent l'essence de l'âme humaine dans son comportement intelligent » (p.55).

Par intelligence personnelle-individuelle il doit être compris la conscience représentative, étant donné que la représentation est pour le coup un « concept individualisé ». Le surgir de la « lumière de l'intelligence personnelle-individuelle » est le surgir de l'ego (de la conscience représentative du Je) : à savoir, d'une lumière qui surgit au coucher de celle de l'intelligence impersonnelle-universelle (cosmique), et qui rend avec cela possible la liberté.

Nous sommes tellement identifiés aujourd'hui avec la conscience représentative et avec nos opinions que de tout ceci nous ne nous rendons absolument pas compte.

On a l'habitude de parler, par exemple, d'une conception « platonicienne », « aristotélicienne », « cartésienne », hégélienne », « marxiste », etc. ; mais qu'est-ce qui fait finalement la réalité ? Est-il possible que quelqu'un soit disposé à se rendre si transparent au point de permettre de voir, non pas lui, mais à travers lui ?

Vous rappelez-vous de ce que le Christ dit de l'Esprit Saint ? Qu'il nous « guidera vers toute la vérité », parce qu'il ne « parlera pas de lui-même » (**Jean 16**, 13) ; c'est en effet l'Esprit « invisible », puisque c'est l'Esprit qui ne se voit pas, mais au travers duquel l'on voit (la réalité, ou, ce qui est le même, Dieu).

J'estime à cause de ceci, qu'il est impropre de parler (comme l'on fait souvent) d'une conception « steinerienne », à partir du moment où Steiner a réussi d'autant à faire ce qu'il a fait, qu'il a réussi à dépasser (au nom de l'esprit scientifique ou, pour le coup, de « l'Esprit de vérité ») sa propre subjectivité : *parce qu'en somme il s'est rendu grand en sa faisant petit* (« Il faut qu'il croisse — dit le Baptiste — et que je diminue » — (**Jean 3**, 30) (**3**).

Morale de la fable : il est inutile de blâmer ou de condamner l'égoïsme, ou même de vouloir l'éliminer, comme le prétendraient les marxistes, la « propriété privée des moyens de production »,

si l'on ne commence pas par éliminer, sur le plan de la vie de l'âme, la « propriété privée des pensées ». C'est avec celle-ci, en effet, que sont né l'ego et le sentiment (typiquement bourgeois) de *l'habeo ergo sum*.

Nous devrions réaliser, en somme, non seulement que le penser nous est donné pour *percevoir les pensées* de la même façon que l'œil nous est donné pour percevoir les couleurs et l'oreille pour percevoir les sons, mais aussi que l'homme n'est pas « générateur » de la réalité (et des idées qui en constituent l'essence), mais plutôt de la *conscience de la réalité* (et du penser qui en saisit l'essence).

« Auparavant on avait eu de l'âme une représentation imaginative. On en voyait pas son essence dans la capacité de former des pensées, mais dans sa participation au contenu spirituel de l'univers. On estimait que les entités spirituelles suprasensibles pensaient, qu'elles agissaient dans l'être humain et qu'elles pensaient aussi en lui. On sentait comme âme ce qui du monde spirituel suprasensible vivait ainsi dans l'être humain » (pp.55-56).

J'ai rappelé, un soir, la « logique de l'être », la « logique de l'essence » et la « logique du concept » de Hegel.

En reprenant les termes (thomistes) que nous avons utilisés en étudiant *La Philosophie de la Liberté*, nous pourrions dire que celle de l'*être* est la logique de l'*ante rem*, que celle de l'*essence* est la logique de la pensée *in-re*, et que celle du *concept* est la logique de la pensée *post-rem*. Elles sont deux, en substance, les conséquences principales d'un tel processus évolutif (auquel nous sommes cependant débiteurs — ne l'oublions pas — de notre liberté « de ») : la première est non seulement qu'a disparu l'ancienne continuité entre la pensée humaine (*post rem*) et la pensée cosmique (*in-re* et *ante-rem*), mais une opposition a pris carrément corps entre la pensée humaine, jugée « immanente », et celle cosmique, jugée « transcendante » ; la seconde est que la pensée *post-rem*, une fois scindée de celles *in-re* et *ante-rem* s'est transformée en une pensée, pourrions-nous dire, *supra-rem* (sur la chose) : c'est-à-dire, en une pensée parfaitement subjective (« phénoménale », dirait Kant), et donc incapable de saisir l'essence de la réalité (la réalité « en soi »).

« (...) autrefois les hommes recevaient les pensées de Michel ; Michel administrait l'intelligence cosmique. Depuis le neuvième siècle et ensuite, les hommes ne sentaient plus que Michel inspirait leurs pensées. Celles-ci avaient échappé à son pouvoir ; elles chutaient du monde spirituel dans les âmes individuelles humaines. La vie des pensée fut désormais développée au sein de l'humanité. Tout d'abord on fut incertains sur la nature de la pensée, et une telle incertitude vivait dans les doctrines scolastiques. Les scolastiques se divisèrent en réalistes et nominalistes. Les réalistes, à la tête desquels furent Thomas d'Aquin et ces plus proches, ressentaient encore l'antique parenté entre pensée et objet. C'est pourquoi ils voyaient dans les pensées une réalité qui vit dans les objets. Ils considéraient les pensées de l'être humain comme une réalité qui des objets pénétrait dans l'âme. Les nominalistes ressentaient fortement le fait que l'âme forme ses propres pensées. Ils ressentaient les pensées seulement comme un élément subjectif qui vit dans l'âme et n'a rien faire avec les objets. Ils croyaient que les pensées n'étaient autre que des noms formés par les hommes pour les objets (on ne parlait pas alors de « pensées », mais « d'universaux », mais ceci ne modifie pas la substance de la considération faite, parce que les pensées ont toujours quelque chose d'universel par rapport aux choses singulières) » (p.56).

Pour les réalistes, la pensée était une réalité qui « vit dans les objets » (*in-re*) et que « des objets pénètre dans l'âme » (*post-rem*), alors que, pour les nominalistes, qui ressentaient « fortement le fait que l'âme forme ses pensées », la pensée était, comme nous venons de le dire, une réalité *supra-rem* : à savoir « un élément subjectif qui vit dans l'âme et n'a rien à faire avec les objets ».

Notons, donc, le paradoxe : d'une part, il y a ceux qui veulent rester auprès de Michel et, de l'autre, ceux qui, au contraire, s'en éloignent, mais qui, justement à cause du fait de s'en éloigner, portent en avant l'évolution dans la direction de la liberté (« de »).

Cela ne devrait pas nous étonner, étant donné que tout ce qui est positif dans une phase évolutive déterminée, peut devenir négatif dans une autre (« L'ego fut une aide ; — dit par exemple Aurobindo — l'ego est l'obstacle ») (4).

« À l'aube de la vie spirituelle des temps nouveaux » (5), alors que se préparait à naître, à savoir, l'âme consciente (la modernité, la science) étaient de fait « révolutionnaires » les nominalistes et « conservateurs » les réalistes.

Aujourd'hui, à l'inverse (et ceci à partir de 1879, année où s'initia la nouvelle régence de Michel), sont « conservateurs » (sinon « réactionnaires » les nominalistes et « révolutionnaires » les réalistes : non pas déjà, que l'on fasse attention, les vieux réalistes de l'âme rationnelle-affective (par exemple, les Thomistes), mais les nouveaux réalistes de l'âme consciente qui veulent se rapprocher de Michel pour développer la conscience imaginative et commencer ainsi à transformer l'ego dans le « Soi spirituel » (dont l'homme s'appropriera sur le futur Jupiter seulement, cependant).

« On peut dire que les réalistes voulaient rester fidèles à Michel ; même après que les pensées avaient chu hors de sa domination dans celle des hommes, ils voulaient, en tant que penseurs, servir Michel, principe de l'intelligence du Cosmos. Les nominalistes, dans la partie subconsciente de leur âme, accomplirent le détachement de Michel. Ils considérèrent comme propriétaire des pensées, non pas Michel, mais l'être humain.

Le nominalisme gagna en diffusion et influence. Cela put continuer jusqu'au dernier tiers du dix-neuvième siècle » (pp.56-57).

Ajoutons, à tout ce que nous avons déjà dit, que les nominalistes, du point de vue cognitif, étaient alors des « révolutionnaires » inconscients ou « subconscients », militants pour la liberté « de » (ou liberté « négative »), alors que nous, nous sommes appelés aujourd'hui à être des « révolutionnaires » conscients, militants pour la liberté « pour » (ou liberté « positive »).

« Dans cette époque-là les hommes experts dans la perception des événements spirituels au sein de l'univers, ressentirent que Michel avait suivi le courant de la vie intellectuelle. Il était alors à la recherche d'une nouvelle métamorphose de sa mission cosmique. Avant, il laissait affluer les pensées affluer du monde spirituel extérieur dans les âmes des hommes ; à partir du dernier tiers du dix-neuvième siècle et ensuite, il veut vivre parmi les âmes humaines dans lesquelles les pensées sont formées » (p.57).

À partir de 1879, la mission de Michel devient, de nocturne à diurne, ou, d'inconsciente, consciente, à fin de permettre aux hommes de « bonne volonté » de réunir, par la grâce de sa médiation éthérique, le domaine physique à celui animico-spirituel.

Cela veut dire que Michel se met à agir sur le plan de la veille. Nous avons déjà dit, à ce sujet, que le soi-disant « bien de l'intellect » (don de l'Esprit Saint) est, en essence, le bien de la vie d'éveil, et donc un bien qui ne doit pas être diminué, mais au contraire augmenté et spiritualisé ou « sanctifié » (... »Au Tournant des Âges / La lumière spirituelle de l'esprit / Entra dans le courant de l'existence terrestre ; / Les ténèbres nocturnes / Avaient achevé leur règne, / La claire lumière du jour / Resplendit dans les âmes humaines ;...) (6).

« Avant, les hommes unis à Michel le voyaient propager ses activités dans les domaines de l'esprit ; à présent ils reconnaissent devoir laisser que Michel demeure dans leurs cœurs ; à présent ils lui consacrent leur vie spirituelle soutenue par la pensée ; et dans une libre vie de pensée ils se font enseigner par Michel quelles sont les justes voies de l'âmes. Des hommes — qui, dans leur vie terrestre précédente, avaient vécu dans l'essence de la pensée inspirée et étaient donc ministres de Michel — revenus sur la Terre sur la fin du dix-neuvième siècle, se sentirent

poussés à une pareille communauté avec Michel. Ils considèrent désormais leur ancien inspirateur des pensées comme le guide du penser le plus élevé » (p.57).

À partir du moment où l'homme est parvenu à l'autoconscience et à la liberté, Michel ne peut plus le guider, comme autrefois, au moyen d'imaginations (rêveuses) et d'inspirations (dormantes) ; on peut cependant le proposer comme exemple ou comme modèle : un exemple ou un modèle qui constitue, pour chacun de nous, une source incessante d'inspiration et d'émulation dans leur lutte qu'il est nécessaire de conduire pour libérer l'ego (le « précurseur ») des griffes des adversaires. Avec l'avènement de l'autoconscience, ce n'est plus Michel, en somme, qui doit inspirer l'être humain, mais au contraire *c'est l'homme qui doit s'inspirer de Michel*. Cette inspiration de Michel équivaut à se consacrer à Michel et, à travers Lui, de la *Vierge-Sophia* et du Christ.

« (...) Avant [du derniers tiers du dix-neuvième siècle] l'être humain pouvait seulement ressentir comment de son être propre se formassent les pensées ; à partir de l'époque indiquée plus avant, il peut s'élever au-dessus de son être ; il peut diriger son sens intérieur vers les régions de l'esprit ; là vient à sa rencontre Michel qui se montre uni, depuis des époques antiques, à toute la vie de la pensée. Il libère les pensées de la domination de la tête ; il ouvre les coeurs du cœur ; il délie l'enthousiasme dans l'âme, de manière que l'homme puisse consacrer son âme à e qui peut être expérimenter dans la lumière de la pensée » (pp.57-58).

Nous avons vu que l'être humain ressent « comment de son être propre » se forment les pensées, parce que c'est grâce au corps physique (aux organes des sens physiques et au cortex cérébral) qui forme les représentations (qu'il met ensuite en rapport entre elles au moyen du jugement).

« S'élever au-dessus de son être » signifie donc, pour l'être humain, s'élever de la conscience représentative à celle imaginative, et à cause de cela même du corps physique au corps éthérique.

« Libérer les pensées de la domination de la tête » veut dire en effet les libérer de la prison de la tête physique pour accéder à la tête éthérique (ou à l'éther de la tête, relié au *chakra* ou « fleur de lotus » à deux pétales).

Ce ne veut pas dire, donc, renoncer à la tête ou « perdre la tête » (comme le voudrait Lucifer), mais contraindre Ahriman à rentrer dans les rangs, en donnant à « César ce qui est de César et à Dieu, ce qui est de Dieu » : à savoir en laissant à Ahriman la gestion de la pensée morte qui pense la mort (la réalité organique) et en donnant à Michel la gestion de la pensée vivante qui pense la vie (la réalité organique).

Michel — dit Steiner — ouvre aux hommes « les voies du cœur » ; il s'agit de ces voies-là qui, en partant du *chakra* à deux pétales de la tête, traversent le *chakra* à 16 pétales du larynx et arrivent au *chakra* à 12 pétales du cœur.

Il ne les ouvre donc pas sentimentalement ou émotionnellement, mais au contraire lucidement (nous pourrions même dire « scientifiquement »). Cette lucidité (ou « scientificité ») n'est cependant pas, comme celle d'Ahriman, rigide et froide (*rigor mortis*), mais capable de délier « l'enthousiasme de l'âme » : un enthousiasme qui jaillisse du « sacré cœur », et qui, de règle, nous est inconnu.

Au contraire, l'avancée d'Ahriman (qui prépare progressivement son incarnation) est, pour l'âme, ce que l'avancée de la désertification est pour la Terre. En sont la triste confirmation ceux nombreux qui aujourd'hui recourent aux divers artifices (invariablement morbides et destructeurs) pourvu qu'ils goûtent l'illusion fugace d'avoir encore une âme ou d'être vivants.

« L'époque de Michel a surgi. Les cœurs commencent à avoir des pensées ; l'enthousiasme n'afflue plus seulement d'obscurités mystiques, mais au contraire de la clarté de l'âme soutenue par le penser. Comprendre cela veut dire accueillir Michel dans son intimité. Les pensées, qui aujourd'hui tendent à saisir la spiritualité doivent germer des cœurs qui battent pour Michel, en le reconnaissant dans l'univers comme le flamboyant principe de la pensée » (p.58).

Nous pourrions dire que *ce qui ressent et ne pense pas* est le cœur de Lucifer, que *ce qui pense et ne ressent pas* est le cœur (ou plutôt non-cœur) d'Ahriman, et que *ce qui pense et ressent* (le caractère ou la nature des pensées) est le cœur de Michel.

(Dans le premier des quatre « Drame-Mystères », *La porte de l'initiation*, Steiner fait dire à Lucifer « Homme, connais-toi te ressens-moi », et à Ahriman : « Homme, connais-moi et ressens-moi » (7).)

« L'intellect d'amour » ou la « pensée d'amour » (la pensée du cœur) est un intellect ou une pensée lumineuse, chaleureuse, sage, et, à cause de cela même, *morale*. De la même façon qu'est possible, en effet, un élan mystique, ainsi est-il possible un élan scientifico-spirituel (W.B. Yeats [1865-1939] : « D'autant plus précise et douée la pensée, d'autant plus grande la beauté, la passion » ; et Goethe a dit : « Seul ce qui est profondément et éternellement vrai peut me donner de la joie »).

« Il faut la fougue — affirme Scaligero — d'une mystique nouvelle, qui produise en soi l'énergie de toutes les anciennes mystiques, et en plus un élément nouveau dans le monde, un élément absolu et héroïque, capable de dépasser la limite [*de la pensée abstraite*], qui existe seulement maintenant dans sa totalité et inéluctabilité » (8).

L'adage dit : « Qui a des dents n'a pas de pain et qui a du pain n'a pas de dents ». Il arrive, en effet, que ceux qui sont capables d'élan n'aient pas la pensée (et que leurs élans ne les libèrent pas à cause de cela de Lucifer), et que ceux qui ont la pensée ne soient pas capables d'élan (et que leur pensée ne les libère pas d'Ahriman à cause de cela).

Venons-en à présent aux maximes.

79) « De la troisième Hiérarchie (Principautés, Archanges, Anges) on peut spirituellement se rapprocher si l'on apprend à connaître les penser, sentir et vouloir de manière à percevoir en elle le spirituel actif dans l'âme. Le penser ne pose tout d'abord dans le monde que des images, et non quelque chose de réel. Le sentir se meut en cet élément imaginaire ; il témoigne de quelque chose de réel en l'être humain, mais il ne peut le déployer. Le vouloir déploie une réalité qui présuppose le corps, mais il ne collabore pas consciemment à sa configuration. L'essentiel qui vit dans le penser, pour faire du corps le fondement du penser lui-même, l'essentiel qui vit dans le sentir, pour faire du corps, la participation à une réalité, l'essentiel qui vit dans le vouloir, pour coopérer consciemment à sa configuration, est vivant dans la troisième Hiérarchie ».

Comme vous le voyez, on en revient à parler des Hiérarchies, mais d'un point de vue encore différent (les entités spirituelles — rappelle Steiner — « peuvent nous aider seulement si nous, nous sommes en mesure de nous former des pensées sur elles. Même si nous ne sommes pas parvenus à pénétrer par la clairvoyance dans le monde spirituel, il suffit que nous les connaissions pour en recevoir une aide ») (9).

J'ai déjà rappelé que dans un de mes vieux écrits (10), je parlai de la troisième Hiérarchie comme celle des « Connaisseurs du créé », de la seconde comme de celle des « Gardiens du créé », de la première comme de la Hiérarchie des « Créateurs du créé » (et de la *Trinité*, comme de la Créatrice des Créateurs).

Eh bien, C'est à partir d'un point de vue de ce genre que Steiner en revient à parler des Hiérarchies, en commençant par la troisième : à savoir par celle qui non seulement agit, comme nous l'avons vu, dans nos âmes, mais qui est aussi l'unique à s'être formée au cours de l'évolution terrestre.

Qu'avons-nous appris, en effet, en étudiant la *Science de l'occulte en esquisse* (11) et *L'évolution selon la vérité* (12) ? Que durant l'évolution de l'ancien-Saturne, ont fait leur expérience « humaine » (l'expérience de l'autoconscience) celles que sont aujourd'hui les *Archaï*, que durant l'évolution de l'ancien-Soleil ont fait leur expérience « humaine » celles que nous appelons aujourd'hui les *Archanges*, et que durant l'évolution de l'ancienne-Lune, ont fait leur expérience « humaine » celles qu'aujourd'hui nous appelons les *Anges* (les entités de la seconde, et de la première Hiérarchie ont fait au contraire la même expérience dans le cours de cycles évolutifs précédents).

Quand nous parlons de la troisième Hiérarchie, nous parlons par conséquent d'entités qui sont plus intimement connexes à notre histoire, étant donné que la Terre (sur laquelle il nous revient, à nous,

de faire l'expérience « humaine »), n'est qu'une métamorphose de l'ancienne-Lune, de l'ancien-Soleil et de l'ancien-Saturne. Parce qu'active dans l'âme humaine, la troisième est la Hiérarchie du penser, du sentir et du vouloir, ou, plus précisément, de « l'essentiel qui vit dans le penser », de « l'essentiel qui vit dans le sentir » et de « l'essentiel qui vit dans le vouloir ».

En général, nous n'en sommes pas conscients, cependant : nous ignorons en effet l'essence du penser, puisque nous n'en connaissons que le reflet (cortex), et nous ignorons l'essence du sentir et celle du vouloir, puisque nous les expérimentons, respectivement, à l'état de rêve et de sommeil (même pendant la veille).

Nous pourrions donc dire, si on veut, que l'essence du penser est *préconsciente*, celle du sentir est *subconsciente* et celle du vouloir est *inconsciente*.

Nous devons par conséquent nous conquérir la conscience de telles essences, comme nous le savons, à partir de celle du penser (c'est en partant de la tête, dit Steiner, que nous devons « reconstruire l'être humain total »).

Pourquoi ? Parce que dans le cas du penser, nous avons à faire, à l'*état de veille*, avec son reflet, et donc à une forme (une représentation) « claire et distincte (avec une « identité réfléchie », dit Scaligero) à laquelle nous devons donner une force (imaginative), tandis que dans le cas du sentir, nous nous trouvons plus ou moins à la merci d'une force qui, comme celle du rêve, a une forme crépusculaire et, dans le cas du vouloir, d'une force encore plus grande qui, comme celle du sommeil, a une forme totalement obscure.

80) De la seconde Hiérarchie (Dominations, Vertus, Puissances), l'on peut spirituellement se rapprocher si l'on regarde les faits naturels comme des manifestations d'un spirituel vivant en eux. La seconde Hiérarchie a alors la nature comme siège, pour y agir sur les âmes.

La connaissance sensible commence avec la perception et finit par la représentation ; grâce à *La Philosophie de la Liberté*, nous découvrons cependant que la représentation naît de l'union du percept avec le concept : c'est-à-dire de la rencontre de ce qui provient du monde extérieur ou de la nature avec ce qui provient du monde intérieur ou pour être plus précis, du monde « extérieur de l'intérieur » de l'esprit. Cela veut donc dire, donc, que la représentation consciente naît de la rencontre entre la troisième Hiérarchie (celle de l'âme) et de la seconde (celle de la « nature comme son siège, pour y agir sur les âmes »), et donc, comme nous avons dit, entre la Hiérarchie du *post rem*, qui « connaît » la nature, et la Hiérarchie de l'*in-re*, qui « garde » la nature.

Pensée à la gamme musicale. Nous avons, que sais-je, un *Do*, après un intervalle (un octave au-dessus), un autre *Do*. Eh bien, le rapport entre ces deux *Do* est analogue à celui entre le percept (relié à la seconde Hiérarchie, et en particulier aux *Elohim* ou *Esprits de la forme*) et le concept (relié à la troisième Hiérarchie, et en particulier aux *Archai*).

Le percept et le concept sont donc une seule et même chose (une essence ou entéléchie) qui est expérimentée à deux niveaux différents de conscience et de réalité (spirituelle).

81) « De la première Hiérarchie, l'on peut spirituellement se rapprocher si l'on regarde les faits existants dans les règnes de la nature et de l'homme comme les actions (créations) d'un spirituel actif en eux. La première Hiérarchie a alors les règnes de la nature et de l'homme comme ses champs d'activité, et en eux elle se déploie ».

La première, comme nous l'avons dit, est la Hiérarchie des « créateurs du créé », et donc, en précédant le créé en tant « qu'idée », le créé comme « chose », la Hiérarchie de l'*ante-rem*. (Vous pourrez vous convaincre de la valeur de ces catégories « scolastiques » en consultant de Steiner, *La philosophie de Thomas d'Aquin* (13).

82) « L'homme élève son regard vers les mondes stellaires ; ce qui s'y offre aux sens ne sont que des manifestations extérieures de ces entités spirituelles et de leurs actions, dont on a parlé précédemment comme des êtres des mondes spirituels (Hiérarchies) ».

Je ne me rappelle plus si je vous ai déjà conseillé d'accompagner l'étude des maximes qui concernent les Hiérarchies avec celle du cycle de conférences intitulé : *Hiérarchies spirituelles et leur reflet dans le monde physique. Zodiaque-Planètes-Cosmos (14)*.

À partir du moment que cette maxime fait explicitement référence au monde stellaire, on fera bien, de toute façon, de rappeler, comme le fait par exemple Prokofiev dans *Les douze Nuits saintes et les Hiérarchies spirituelles (15)*, que les entités des diverses Hiérarchies sont en relation autant avec le Zodiaque (spirituel) qu'avec les planètes (animiques).

Du point de vue planétaire, en effet, les *Anges* sont en rapport avec la lune, les *Archanges* avec Mercure, les *Archai* avec Vénus, les *Esprits de la forme* avec le Soleil, les *Esprits du mouvement* avec Mars, les *Esprits de la sagesse* avec Jupiter, et les *Trônes*, à savoir les entités de la première Hiérarchie subordonnées aux *Chérubins* et aux *Séraphins*, avec Saturne.

Du point de vue zodiacale, par contre, l'*Anthropos* est en relation avec la région des Poissons, les *Anges* avec la région du Verseau, les *Archanges* avec la région du Capricorne, les *Archai* avec la région du Sagittaire, les *Esprits de la forme* avec la région du Scorpion, les *Esprits du mouvement* avec la région de la Balance, les *Esprits de la Sagesse* avec la région de la Vierge, les *Trônes* avec la région du Lion, les *Chérubins* avec la région du Cancer, et les *Séraphins* avec celle des Gémeaux. Pour ce qui concerne, enfin, les régions du Taureau et du Bélier, je vous lit ce qu'écrit Prokofiev : « Au moment du baptême [*dans le Jourdain*], la Trinité supérieure se refléta dans les profondeurs de l'existence terrestre : le Principe de l'Esprit, en tant que Colombe (Taureau), le Principe du Fils, en tant qu'Agneau (Bélier), et le principe du Père, en tant que Voix du Ciel, de ces domaines [*au-delà du Zodiaque*], auxquels ne peut pas s'élever l'énergie de l'imagination humaine » (16).

83) « La Terre est le théâtre des trois règnes naturels et du règne humain, parce que ceux-ci manifestent l'apparence sensible extérieure de l'activité des entités spirituelles ».

« Tout l'éphémère n'est que symbole », dit Goethe. Nous avons vu, en effet, que dans les trois règnes naturels et dans le règne humain », « l'éphémère » (le chu) est « symbole », « icône » ou « épiphanie » des êtres élémentaires et des entités de la troisième, de la seconde et de la première Hiérarchie.

84) « Les forces qui agissent de la part des êtres spirituels dans les règnes naturels de la Terre et dans le règne humain se révèlent à l'esprit de l'homme au travers de la vraie connaissance spirituelle des mondes stellaires ».

La « vraie connaissance spirituelle des mondes stellaires » a donc bien peu à faire avec autant l'actuelle astrologie (luciférisée), qu'avec l'actuelle astronomie (ahrimanisée).

Notes :

(1) *Dictionnaire de philosophie* — Rizzoli, Milan 1980, p.86.

(2) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Anthroposophica, Milan 1966, p.89.

(3) Cfr. Francesco Giorgi : « *De se prendre au sérieux* », article du 23 février 2003 [traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].

(4) Cfr. Shri Aurobindo : *Considérations et pensées* — Bocca, Milan 1943.

(5) Cfr. R. Steiner : *Les mystiques à l'aube de la vie spirituelle des temps nouveaux* — Libritalia, Città di Castello (PG) 1997.

(6) R. Steiner : *Lettres aux membres. 1924.* — Antroposofica, Milan 1989, p.21.

(7) Cfr. R. Steiner : *La porte de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1984.

(8) M. Scaligero : *Graal. Essai sur le Mystère de l'Amour sacré* — Tilopa, Rome 1982, p.69 [traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].

(9) R. Steiner : *Le lien entre les vivants et les morts* — Antroposofica, Milan 2010, p.90.

(10) Cfr. *La logique hégélienne et les Hiérarchies spirituelles*, 7 décembre 2003.

- (11) Cfr. R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969.
- (12) Cfr. R. Steiner : *L'évolution selon la vérité* — Antroposofica, Milan 2004.
- (13) Cfr. R. Steiner : *La philosophie de Thomas d'Aquin* — Antroposofica, Milan 1956.
- (14) Cfr. R. Steiner : *Les Hiérarchies spirituelles et leur reflet dans le monde physique. Zodiaque-Planètes-Cosmos* — Antroposofica, Milan 1995.
- (15) Cfr. S. Prokofiev : *Les douze Nuits saintes et les Hiérarchies spirituelles* — Arcobaleno — Oriago di Mira,(Ve), 1990.
- (16) *Ibid.* p.45.

Commençons à lire cette lettre intitulée : *L'attitude de l'âme humaine avant le début de l'époque de Michel*(31 août 1924).

« (...) l'époque actuelle de Michel est née de l'évolution de l'humanité après qu'a prévalu la formation intellectuelle de la pensée, d'une part, et de l'observation humaine tournée vers le monde extérieur des sens, vers le monde physique, d'autre part » (p.60).

L'actuelle époque de Michel a commencé (en 1879) après la séparation du penser d'avec le vouloir (du percevoir).

Que penser et vouloir n'aient jamais été séparés, on l'ignore, parce qu'on s'occupe (de mauvaise manière) de l'évolution du corps, mais pas de celle de l'âme (étant donné qu'en tant que matérialistes, on croit que la première explique la seconde).

Le passage de l'âme rationnelle affective, caractérisée par le « sentir dans le penser », à l'âme consciente, caractérisée par le « vouloir dans le penser », constitue à l'inverse un *changement évolutif* qui, en dépit de son apparente subtilité, a produit des effets tout autres que subtils, comme, à titre d'exemple, la naissance de la modernité et de la science.

N'oublions pas que le « sentir dans le penser » caractérise la logique, tandis que le « vouloir dans le penser » caractérise la science.

La nouvelle impulsion de Michel, visant à l'âme consciente, voudrait donc que celle-ci mît en avant sa propre évolution, en passant de la phase scientifico-naturelle à celle scientifico-spirituelle.

« La formation de la pensée, à cause de sa propre essence, n'est pas une évolution vers le matérialisme » (p.60).

Vous m'avez souvent entendu dire que la matière n'est pas matérialiste, parce que pour créer le matérialisme il faut l'esprit. Le matérialisme n'est donc pas créé par la matière, mais par *l'esprit de la matière*, et donc par *l'esprit de la mort*.

L'humanité moderne, étant pénétrée par le royaume ahrimanien de la mort, doit à présent faire ses comptes avec une entité qui voudrait tirer profit de son intrusion pour l'asservir, et certes pas pour la servir.

Je pense que vous savez, par exemple, qu'il existe aujourd'hui des chercheurs convaincus qu'au moyen de résonance magnétique ou d'autres techniques plus ou moins similaires, il est possible de photographier des sentiments (1).

Bien, imaginons alors de voir la photo d'un chat. Pourquoi pouvons-nous affirmer que c'est la photo d'un chat ? C'est évident : parce que nous *re-connaissons* dans l'animal de la photo, ce que nous *connaissons* dans la réalité.

Et connaissons-nous dans la réalité les sentiments, de sorte à pouvoir les re-connaître dans les photos ? C'est à exclure.

Et que photographie-t-on ainsi alors ? C'est simple : l'effet corporel (visible) produit par le sentiment animique (invisible) ; rien de plus, à savoir, que tout ce que nous sommes tous en mesure d'observer quand quelqu'un rougit de honte ou pâlit de peur.

Au sujet soumis à une investigation de ce genre, un vrai chercheur devrait dire par conséquent :

« Au même instant où nous expérimentons dans l'âme le sentiment X, j'ai photographié dans le corps l'événement Y. Je ne sais pas quelle relation existe entre ces deux faits ».

Nous avons dit et répété qu'avec l'avènement de l'âme consciente, on a la naissance de la science (« Soutenir que la science est née avant Galilée — observe Zichichi — on le peut, si l'on ne connaît pas son œuvre extraordinaire ou si, la connaissant, on ne l'a pas comprise à fond) (2).

Mais la naissance de quelle science ? De celle qui, en explorant la réalité inorganique, prend comme modèle de sa façon de procéder la mathématique. Vous rappelez-vous cette fameuse parole de Galilée ? « ce livre grandissime qui se trouve continuellement ouvert devant les yeux (moi, je dis l'univers), on ne peut pas le comprendre si d'abord on n'apprend pas à comprendre la langue, et

connaître les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit en une langue mathématique, et les caractères sont des triangles, des cercles, et d'autres figures géométriques, sans les moyens desquels il est impossible d'en comprendre humainement un mot ; sans ceux-ci, c'est errer vainement dans un labyrinthe » (3).

Il est de fait, cependant, que c'est une « errance vaine », tout autant d'affronter *sans* de tels moyens la réalité inorganique que d'affronter *avec* de tels moyens la réalité de la vie, de l'âme et de l'esprit. Rappelons-nous que nous pouvons étudier scientifiquement un phénomène seulement après l'avoir objectivé : à savoir, seulement après l'avoir distingué et éloigné de nous (*obiectu (m)*) : « chose jetée contre, placée devant ».

Nous ne nous en rendons pas compte, cependant, parce que, comme le fait remarquer Steiner dans *La Philosophie de la Liberté* (4), nous prêtons attention à l'objet observé et non au sujet qui l'observe ou le pense (ce qui équivaut à dire, à nous-mêmes).

Et que fait alors Ahriman ? Il profite, pour ainsi dire, de cette inattention (inconscience) qui est nôtre, pour renverser le rapport entre le sujet (spirituel) et l'objet (matériel), en nous induisant ainsi à expliquer, non pas l'objet au moyen du sujet, mais plutôt le sujet au moyen de l'objet.

Aujourd'hui, par exemple, nous disposons d'une admirable connaissance du cerveau. Toutefois, aussi bien la façon dont les données de la recherche sont combinées, que les conclusions qu'on en tire, sont tout autres qu'admirables.

Qu'arrive-t-il en effet ? Il arrive que le sujet (le Je) étudie l'objet (le cerveau), mais est induit ensuite (par Ahriman) à s'expliquer lui-même au moyen du second, comme si ce n'était pas le Je à se connaître lui-même en tant que Je (ego) au moyen du cerveau, mais que c'était le cerveau à se connaître lui-même en tant que Je (matériel ou corporel).

Un autre exemple, pareillement éloquent (et sinistre), le fournissent les partisans de la soi-disant « Hypothèse forte de l'Intelligence Artificielle » (H.F.I.A.) (5), à partir du moment où ils cherchent à expliquer, non pas le fonctionnement de l'*ordinateur* au moyen de celui de l'esprit (mental, *ndt*) (qui l'a créé), mais le fonctionnement du mental au moyen de celui de l'*ordinateur*.

« Le monde des idées, qui aux époques antérieures était proche de l'être humain comme par inspiration, à l'époque précédant celle de Michel devint possession de l'âme humaine. Celle-ci ne reçut plus les idées « d'en haut », du contenu spirituel du Cosmos, mais les retira activement de la spiritualité propre à l'être humain » (p.60).

Le monde des idées est devenu « possession de l'âme humaine » (« ... Votre Père a trouvé bon de vous donner le Règne » — **Luc 12, 32**) au moment même où le *Verbe*, s'étant fait « chair », est mort et ressuscité : en vertu donc d'un *fait*, et non pas d'une doctrine ou d'un enseignement (6). Quelle chose est donc le Christianisme ? *La conscience vivante d'un tel fait et de sa signification* pour l'homme, la Terre et pour le monde spirituel divin (« Si Christ n'a été relevé — écrit Paul — notre prédication est donc vaine, et vaine est aussi votre foi » — **1 Corinth. 15, 14**) : la conscience vivante, à savoir, tout ce qui était autrefois dans « l'acte des cieux » est descendu dans les profondeurs de l'âme humaine. « Redressez la voie du Seigneur », dit le Baptiste, en voulant justement signifier qu'il nous est donné, non seulement une « bonne » nouvelle, mais aussi une « voie » nouvelle, puisque le transcendant (le « Je suis » macrocosmique) est désormais dans le (sacré) cœur de l'immanent (microcosmique).

Nous ne devons pas oublier toutefois que, de la spiritualité qui vit dans notre essence la plus intime, nous ne sommes parvenus à amener à la conscience et à faire nôtre que cette partie-là qui nous permet de connaître (de manière galiléenne) la réalité inorganique.

Autrefois déjà, cependant, nous aurions dû amener à la conscience et faire nôtre cette partie-là qui nous permettrait de connaître (de manière goethénne) la réalité organique (« Goethe — affirme Steiner — est le Copernic et le Kepler du monde organique » (7) ; et Florensky, le « Léonard de Vinci » russe, écrit : « Il faut apprendre de Goethe la connaissance de la nature ») (8).

« C'est seulement avec celui-ci que l'être humain devint mature pour réfléchir sur sa propre entité spirituelle. Auparavant il ne pénétrait pas à cette profondeur de son être. D'une certaine

façon, il voyait en lui la goutte qui s'est isolée de la mer de la spiritualité cosmique durant la vie terrestre pour ensuite, une fois celle-ci traversée, se réunir de nouveau à celle-là. » (p.60).

On peut soutenir que l'homme est une « goutte qui s'est scindée de la mer de la spiritualité cosmique durant la vie terrestre pour ensuite, une fois celle-ci traversée, se réunir de nouveau à celle-là », mais l'on doit ensuite décider si, dans le « se réunir à celle-là », une telle « goutte » (le Je individuel) subsiste ou bien se dissout dans la « mer de spiritualité cosmique ».

Vous savez, par exemple, que Thomas d'Aquin soutenait la subsistance du Je après la mort (la soi-disant « immortalité de l'âme »), en préparant ainsi l'avènement de l'âme consciente, tandis qu'Averroès soutenait la dissolution du Je après la mort, en en restant ainsi fermement à l'âme rationnelle-affective, et par cela même à tout ce qui avait été vrai « auparavant d'alors » : avant, à savoir que par l'effet (posthume) de l'incarnation du *Logos*, le monde des idées devînt (sous forme représentative) « possession de l'âme humaine » (Steiner observe : Toute la science moderne est fille du Christianisme, c'est la continuation directe de l'impulsion du Christ ») (9).

« La formation de la pensée se développant chez l'être humain constitue une progression de l'auto-connaissance humaine (...) Avec les pensées inspirées de l'Antiquité, l'homme recevait aussi les contenus spirituels de l'univers. Avec la cessation de cette inspiration, depuis que l'être humain forme les pensées par sa propre activité, il est renvoyé à la perception des sens pour donner un contenu à ses pensées. Initialement, donc, l'être humain dut remplir de contenu matériel sa spiritualité conquise à un degré plus élevé que les précédents » (pp.60-61).

Imaginez-vous que les idées, en tant que « formes », sont des coupes (« récipients d'amour », les appelle Steiner).

Eh bien, alors qu'autrefois l'être humain recevait (de manière inspirée) ces coupes remplies de substance spirituelle, avec l'avènement de l'âme consciente on s'est retrouvé à avoir dans la tête, comme son produit (intellectuel), des coupes vides, dans lesquelles a commencé à se déverser alors une substance matérielle.

Un soir, en répondant à une question, j'ai dit que la beauté pour les Grecs, était une déesse (*Aphrodite*) : à savoir justement une entité divine ou une idée comblée d'être ou de substance spirituelle.

Et qu'est-elle devenue au contraire pour nous ? C'est vite dit : une idée abstraite, à laquelle nous ne savons rien faire d'autre que de donner une substance corporelle.

Pensez, par exemple, à l'idée de l'amour, et essayer de la bourrer de contenu ou de substance matérielle, à savoir du seul contenu dont nous disposons normalement. Que devient-elle ? C'est facile : corps et sexe.

Ne nous faisons pas d'illusions par conséquent : la pensée ordinaire (représentative, attachée aux sens) ne peut penser ni ressentir l'amour que comme corps et sexe.

On confirme donc, comme toujours, que l'unique chose à faire c'est de s'engager à amener le penser et la conscience au-delà de leurs limites ordinaires.

« C'est facile de méconnaître tout ceci, de considérer uniquement la chute du matérialisme, et donc de s'en affliger. Mais tandis que l'observation de cette époque-ci devait se limiter au monde physique extérieur, vint à se développer dans l'intériorité de l'âme, en tant qu'expérience, une spiritualité humaine purifiée, existante en soi. À présent, dans l'époque de Michel, une telle spiritualité ne doit plus rester une expérience inconsciente, mais elle doit devenir consciente de sa propre nature. Ceci signifie l'avènement de l'entité de Michel dans l'âme humaine » (p.61).

Les *Archai* actuels — comme nous l'avons rappelé — ont traversé leur expérience « humaine » avec des corps de chaleur (sur l'ancien-Saturne), les *Archanges* actuels avec des corps d'air ou de lumière (sur l'ancien-Soleil), les *Anges* actuels avec des corps liquides (sur l'ancienne-Lune) : nous

seulement, donc, sommes descendus si bas au point d'arriver à faire la même expérience avec des corps solides ou matériels (sur la Terre).

Toutefois, proprement à cause du fait d'être descendus plus bas que les autres, la possibilité nous est donnée de remonter, un jour, encore plus haut (Ne savez-vous pas — dit Paul — que nous jugerons même les Anges ? » — **1 Corinth. 6, 3**).

« Tandis que l'observation de cette époque-ci — dit Steiner — devait se limiter au monde physique extérieur », à ce qui est le plus inférieur (hiérarchiquement), « vint à se développer dans l'intériorité de l'âme humaine, comme expérience, une spiritualité humaine purifiée, existante en soi ».

Que veut dire « purifiée » et « existante en soi » ? Cela veut dire exempté d'éléments subjectifs ou personnels en mesure de tenir sur soi.

Repensez aux mots de Galilée ; l'univers « est écrit en une langue mathématique, et les caractères en sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques, sans les moyens desquels il est impossible d'en comprendre humainement un mot ».

Pourquoi la mathématique ? Soit parce que la mathématique, parce qu'*impersonnelle*, « n'est pas — comme on a l'habitude de dire — une opinion », soit parce que la pensée, pour se convaincre, que sais-je, que deux et deux font quatre, *se suffit à elle-même* et n'a pas besoin de recourir au soutien ou à la béquille de d'une autorité extérieure quelconque.

On pourrait dire aussi, en le voulant, que la pensée mathématique est une pensée « dé-luciférisée », mais pas encore « christifiée », et que, justement en raison de cette neutralité (morale), elle se prête à être mise au service, soit *inconsciemment*, d'Ahriman, soit, *consciemment*, de Michel. C'est pour cela que Steiner affirme que : « dans l'époque de Michel, une telle spiritualité ne doit plus rester une expérience inconsciente, mais elle « doit » devenir consciente de sa propre nature ».

Jusqu'à aujourd'hui, elle est cependant restée inconsciente (« Et la lumière resplendit dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont pas reconnue » (**Jean 1, 5**), en prêtant ainsi le flanc à la volonté in-humaine ou dés-humaine d'Ahriman.

Pour mettre fin à ce joug, il est donc nécessaire que la *science prenne conscience de soi* ; nous disposons en effet d'une science, mais pas encore d'une science *auto-consciente* (Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font » — **Luc 23, 24**), et donc en mesure de se reconnaître en tant qu'esprit (saint), et de se soustraire ainsi aux griffes d'Ahriman.

Si cela nous était clair, alors il nous serait clair aussi que la « spiritualité humaine purifiée » (l'esprit scientifique) qui a animé inconsciemment Galilée, Copernic et Kepler (dans la première phase de développement de l'âme consciente : celle de l'ego) c'est la même qui anime consciemment la science de l'esprit (dans la seconde phase de développement de l'âme conscient : celle du « Soit spirituel »).

Ils se trompent lourdement, par conséquent, tous ceux (et ils ne sont pas peu) qui recherchent dans le passé les « sources » de l'enseignement de Steiner, à partir du moment où comme il n'y a jamais eu, avant la modernité, de science naturelle (galiléenne), ainsi il n'y a jamais eu, et à plus forte raison, de science de l'esprit (anthroposophique).

Écoutez ce que dit Steiner à ce propos, en se référant au théologien Friedrich August Mahling, qui avait parlé de l'anthroposophie dans une conférence à lui : « Nous voyons ici un homme bienveillant qui considère notre mouvement comme syncrétiste, surtout parce qu'il ne connaît pas et qu'il ne sait pas qu'il s'agit d'un mouvement nouveau, fondé sur quelque chose qui, dans le monde, est nouveau : sur la conscience scientifique moderne qui en est la fondement » (**10**).

« (...) Pendant un certain temps, l'être humain a rempli sa propre spiritualité avec la matérialité de la nature ; à présent il doit à nouveau la remplir avec la spiritualité qui lui est propre primordialement comme contenu cosmique.

La formation de la pensée s'égarait pour quelque temps en suivant la matière du Cosmos ; elle doit se retrouver dans l'esprit cosmique. Dans le monde froid et abstrait de la pensée peut pénétrer la réalité spirituelle saturée d'être. Ceci signifie le début de l'époque de Michel (p.61).

Réfléchissons bien sur cette affirmation : « dans le monde froid et abstrait de la pensée peut pénétrer la réalité spirituelle saturée d'être ».

Quel est ce « monde froid et abstrait de la pensée » (qui repousse Lucifer et attire par contre Ahriman) ? C'est la pensée logique-mathématique qui, pour s'émanciper de l'être de Lucifer, se fait justement froide abstraction (une coquille vide de matière et d'esprit ou un « concept-nom »). Une telle pensée, pour revenir à l'être, peut prendre, comme nous l'avons dit, deux routes opposées : celle, pour ainsi dire « en descente », qui conduit à l'être ahrimkien de la mort (à la représentation sensible, au « concept-nom » et à l'ego), et celle, pour ainsi dire « montante » qui mène à l'être de Michel de la vie (à l'imagination au concept substantiel et réel et au Je). Tandis que l'être de Lucifer voudrait en effet nous retenir, d'une façon ou d'une autre, *en-deçà* du non-être, l'être d'Ahriman voudrait, au contraire, nous mener *au-delà* du non-être, mais seulement pour nous hiberner et nous ensevelir dans la matière.

« C'est seulement dans le détachement de l'entité de la pensée universelle que la conscience de la liberté pouvait se développer dans les profondeurs de l'âme humaine. Ce qui autrefois descendait des hauteurs, doit être retrouvé dans les profondeurs » (p.61).

« Ce qui autrefois descendait des hauteurs », à savoir la transcendance, « doit être retrouvé dans les profondeurs », à savoir dans l'immanence.

Faites attention, cependant, parce que l'immanence, dans les profondeurs de laquelle peut être retrouvé ce qui autrefois descendait des hauteurs, n'est plus l'immanence qui s'opposait à la transcendance, mais plutôt une réalité *renouvelée* et *rédemptée* qui a seulement besoin d'être reconnue et aimée (« Mais à tous ceux qui l'accueillirent, à ceux qui croient en son nom [« *Je suis* »], elle donna [la lumière du monde,*ndt*] le pouvoir de devenir fils de Dieu » — **Jean 1**, 12). De cette « troisième » réalité, nouvelle et unitaire, nous pourrions parler (d'ailleurs, nous l'avons déjà fait, en citant aussi Scaligero [Maxime 47] comme d'une « transcendance immanente » ou d'une « immanence transcendante »).

La pensée, par exemple, sur le plan représentatif est déjà immanente, tandis que sur le plan imaginaire, inspiré ou intuitif, elle est encore transcendante.

Le fait est que ce qui aujourd'hui est immanent (conscient), autrefois fut transcendant, tout comme ce qui aujourd'hui est transcendant (inconscient) sera un jour immanent.

« Pour ceci le développement de la conscience de la liberté, fut relié initialement à une connaissance de la nature, dirigée seulement sur le monde extérieur » (p.61).

En parlant du monde animal, on parle en général « d'instincts ». Mais qu'est-ce qu'un instinct proprement dit ? C'est vite dit : un « penser *dans le vouloir* », et à cause de cela même, *une force que véhicule une forme ou une pensée*.

Tous les animaux, par exemple, se nourrissent et se reproduisent, mais ils le font (comme le savent bien les éthologistes) sous des formes différentes, des formes qui sont « des modèles de comportement » ou « lois », et donc des *idées*.

Eh bien, de la même façon que les animaux ne font que suivre le « penser *dans le vouloir* » de leur espèce, ainsi les hommes, avant l'avènement de l'âme consciente et de l'ego, n'ont fait que suivre le « penser *dans le vouloir* » (et *dans le sentir*) des Hiérarchies.

Pour qu'ils pussent développer la « conscience de la liberté », il est devenu nécessaire qu'ils passent du « penser *dans le vouloir* » et du « penser *dans le sentir* » au « penser *dans le penser* » de la troisième Hiérarchie, et que, pour pouvoir s'émanciper aussi de celle-ci, qu'un tel penser se reflétât dans l'organe cérébral.

Pensez encore à la mathématique. Le fait que deux et deux fassent quatre ne nous laisse-t-il pas indifférents ? Ou connaissez-vous peut-être quelqu'un (doté de bon sens) qui par le seul fait que deux et deux fassent quatre s'excite ou se déprime ?

Privé des sucs du sentir et du vouloir, le penser est devenu une coquille : ce qui revient à dire une *pure forme*, vide de force et de réalité.

Pour combler un tel vide (*horror vacui*), la pensée s'est alors tournée vers ce qui est perçu de manière sensible ; à savoir qu'on s'est appliqué à la nature, en mettant ainsi au monde la science naturelle.

L'esprit ne *vit* donc pas dans le sensible créé (dans l'*œuvre accomplie* de l'*Entité divino-spirituelle originnaire*, dira Steiner), mais dans le penser qui le connaît.

Ceci, cependant, on l'ignore et on continue pour cette raison à croire (comme c'est l'habitude de l'âme rationnelle-affective) que l'esprit soit « objet » de la pensée (un pensé), et non pas (comme cela devrait être l'habitude de l'âme consciente), son « sujet » (un pensant).

Rappelons-nous donc, de nouveau, le Prologue de l'Évangile de Jean : « Et la lumière resplendit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas reconnue ».

« Tandis que l'être humain, dans son intériorité, éduquait inconsciemment son esprit à la pureté des idées, ses sens étaient tournés vers l'extérieur seulement sur les choses matérielles, lesquelles d'aucune manière ne s'entremettaient à perturber ce qui s'illuminait dans l'âme comme un germe délicat » (pp.61-62).

Nous venons de dire que les idées sont devenues des formes vides de contenu extrasensible (des « concepts-noms »), et à cause de cela même, quelque chose qui n'annule ni ne limite notre liberté. Le fait est que la science naturelle, nonobstant les mérites qui doivent lui être reconnus, parmi lesquels les indubitables avantages (matériels) qu'elle a procurés et procure encore à l'humanité, n'est pas une *fin*, mais un *moyen* : un moyen pour élaborer, développer et mettre au point un penser qui soit ensuite capable, justement en vertu d'un tel stage d'entraînement, de se tourner vers soi-même et sur la réalité du monde divino-spirituel.

« Mais à l'observation de l'élément matériel extérieur on peut revenir, et entrer, sous une forme nouvelle, dans l'expérience de la spiritualité, et avec elle à l'observation spirituelle. Le patrimoine des connaissances naturelles acquis sous le signe du matérialisme peut être saisi par la vie intérieure de l'âme d'une manière conforme à l'esprit. Michel, qui parla « d'en haut », peut être entendu « par l'intériorité profonde », où il prendra de nouveau demeure » (p.62).

Nous savons que la science s'appuie à tel point sur la perception de la réalité sensible et sur sa mesure, qu'elle en vient à fonder, pour le dire comme Guénon (11) le « royaume de la quantité » (on raconte qu'Enrico Fermi eût la manie de tout mesurer au pied à coulisse et à la balance, et même ses cadeaux de noces) (12).

Et le « règne de la qualité » (de l'être) ? Ne pourrait-il pas éventuellement « revenir à entrer sous une forme nouvelle » dans celui de la quantité ? Bien sûr qu'il le pourrait, mais pas en vertu du même type de pensée qui a fondé le « règne de la quantité » (de l'avoir).

Écoutez ce que dit Hegel à ce propos : « Ce n'est pas à tort que l'on compare ce penser [*intellectuel*] au calcul, et inversement le calcul à ce penser. Dans l'arithmétique, on prend les nombres comme un vide de concept, comme ce qui, en dehors de son égalité ou inégalité, comme ce qui n'est, ni en soi, une pensée, et dont la relation est encore moins une pensée » (13).

« L'expérience de la spiritualité » (du « concept-réel ») peut revenir donc « à entrer sous une forme nouvelle », dans le « règne de la quantité » : « sous forme nouvelle », parce que la spiritualité, qui descendait autrefois « d'en haut » (du transcendant), en tant qu'inspiration subconsciente, peut être à présent retrouvée dans « l'intériorité profonde » (dans l'immanent).

« En parlant de manière imaginative, nous pouvons dire : l'élément solaire que l'être humain reçut en soi de longues périodes durant depuis le Cosmos, resplendira dans l'intériorité de l'âme. L'homme apprendra à parler à partir d'un « Soleil intérieur » (...) Il apprendra à ressentir comme une vérité que, dans la profondeur de son âme, il y a une entité qui le place dans une lumière qui resplendit sur l'existence terrestre, mais qui n'est pas allumée en elle » (p.62).

Le « Soleil intérieur » et invisible est le Soleil du Christ, tandis que celui extérieur et visible est le Soleil de Lucifer. Les Rose-Croix affirment en effet : *Christus versus luciferus (ergo, Lucifer falsus Christus)*. Il n'est pas facile de les distinguer parce que l'un comme l'autre sont porteurs de lumière. Il s'agit toutefois d'une distinction d'une importance extrême. Nous sommes en effet en train de parler non pas de ce que l'on voit, mais de ce qui nous permet de voir : en bref, non pas du *vu* (du pensé), mais du *voir* (du penser).

Le « Soleil intérieur » (le « sacré coeur » du Je) est la source et de la lumière pensée et de la chaleur-volonté. En nous, il y a cependant une partie (celle céphalique) qui n'accueille pas la lumière et en repousse la chaleur, et une autre (celle métabolique) qui en accueille la chaleur et en repousse la lumière. Dans le premier de ces deux pôles, nous expérimentons, par conséquent, une lumière froide (cella « ascétique » de la *ratio*) et, dans le second, une ténèbre chaude (celle « scétique » de l'*eros*, à savoir des convoitises ou des instincts).

Scaligero dit que « la mesure d'être de l'homme est la capacité d'aimer : la capacité de se donner » (14). C'est seulement grâce au Christ, cependant, que nous pouvons connaître l'amour, puisque seulement en Lui, *la lumière est toute une avec la chaleur et la chaleur toute une avec la lumière* (« Christ-Soleil, lumière divin, illumine nos fronts, réchauffe nos cœurs »).

« Au début de l'époque de Michel, il peut encore sembler que tout cela est encore bien éloigné de l'humanité ; mais « dans l'esprit » c'est proche ; cela doit seulement être « vu ». De ce fait, à savoir, que les idées de l'homme ne restent pas seulement « pensantes », mais qu'elles deviennent dans le penser « voyantes », dépendent des conséquences incommensurables. »

La nouvelle époque de Michel commence en 1879, et en 1899 s'achève « l'âge sombre » (le *Kali Yuga*) : avec le commencement du vingtième siècle, s'ouvre donc une nouvelle ère.

Il est difficile de le croire, si l'on pense à toutes ces inénarrables horreurs qui se sont passées dans le cours du vingtième siècle. Il faut cependant considérer que tout ce que nous hébergeons d'obscur en nous devient, dans une ère encore plus obscure, encore plus dangereux, et menaçant, puisque cela renforce encore le contraste, acerbe et discordant, entre l'abstraction et l'arriération de notre pensée et la réalité des forces spirituelles qui voudraient remonter des ténèbres (de l'inconscience) à la lumière (de la conscience).

Écoutez ce que dit Steiner : « Dans les mouvements instinctifs, inconscients, de la nature humaine gronde un élément nouveau. Dans le penser conscient, les anciennes idées ne veulent plus suivre les mouvements instinctifs. Mais même les meilleurs mouvements instinctifs deviennent barbares et bestiaux s'ils ne sont pas illuminés par des pensées adéquates » (15).

Nous croyons, par exemple, que les pensées sont une « invention » à nous, et qu'il est juste par conséquent de s'enorgueillir et d'être fiers de leurs intelligence, brillance et originalité (Dans le *Barbier de Séville*, au Conte d'Almaviva qui chante « Ô quelle tête originale ! Bravo, bravo, en vérité », Figaro répond : « Ô quelle tête universelle ! Belle, belle en vérité »).

Nous le pensons plus ainsi, cependant, alors que nous réalisons que les pensées *ne s'inventent pas* (dans la tête), mais *se découvrent* (dans la tête) ; au contraire ceci nous rend humbles et fait comprendre que pour découvrir les pensées qui sont dans la réalité (*in-re*) nous devons taire, en vainquant notre narcissisme ou égoïsme, toutes celles qui s'agitent dans nos têtes.

Nous savons, du reste, que la réalité et la vérité peuvent se révéler seulement aux âmes pures (Magnifiques les purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu » — **Math. 5, 8**).

« Voyante » (et saine) n'est donc seulement que la pensée qui accueille la réalité, tout comme l'accueillent par exemple, les yeux ou les oreilles, qui jamais justement ne s'illusionnent d'être les créateurs de tout ce qu'ils voient et entendent.

Nous avons dit que les pensées *in-re* sont l'essence des choses ou des phénomènes. Imaginez, donc comme tout serait bien différent si l'on réussissait à les accueillir avec la même immédiateté, avec la même objectivité et avec la même innocence avec lesquelles les yeux accueillent les couleurs et les oreilles les sons !

Seule une discipline appropriée de l'âme, et la faveur du monde spirituel, peuvent cependant conduire à un tel but.

Il y faut de la sagacité, de toute manière, parce qu'il peut arriver que, justement au moment où la pensée se met à se développer, l'on ait l'impression de régresser, à partir du moment où « nos opinions » perdent leur émail, et nous-mêmes perdons le goût de les exhiber, de les vanter ou de tenter de les imposer.

Mais cela arrive justement parce que quelque chose de vieux (l'ego) doit passer et quelque chose de neuf (le Je) doit surgir.

Steiner dit « qu'au début de l'époque de Michel il peut encore sembler que tout cela soit bien loin de l'humanité : mais « dans l'esprit » c'est proche ».

Après la fin de « l'âge sombre », l'esprit vivant nous est proche en effet : mais il nous est proche comme une potentialité qui demande à être librement et amoureusement éduquée, ou réalisée (Angelus Silesius dit : « Quoique le Christ naisse mille fois à Bethléem, mais pas une seule fois en toi, tu restes perdu pour l'éternité ») (16).

Mais lisons à présent les maximes.

85) « Dans la conscience de jour éveillée, l'homme s'expérimente lui-même, à l'époque actuelle en premier lieu. Cette expérience lui dissimule que dans son expérience de veille est présente la troisième Hiérarchie ».

Je crois vous avoir déjà raconté ce passage de *La Philosophie de la Liberté* : « Ce n'est pas que le sujet pense par le fait d'être sujet ; c'est plutôt qu'il apparaît comme sujet à lui-même, parce qu'il a la faculté de penser » (17).

Comme on le voit, ce qui arrive quand on pense un objet, à savoir d'être si pris par l'objet au point de laisser inobservé le penser qui le pense, cela arrive aussi quand on se pense soi-même. « Dans la conscience de jour éveillée — dit en effet Steiner — l'homme fait l'expérience dans l'époque actuelle en premier lieu de lui-même » : pour le coup, le sujet (l'ego), et non le penser qui le pense. Dans la même mesure donc où nous ignorons le penser qui nous permet de nous qualifier comme des « sujets », nous ignorons que dans « notre expérience de veille est présente la troisième Hiérarchie ».

Je rappelle, d'ailleurs, que ce fut justement en réfléchissant et en méditant sur ces choses que j'écrivis ce vieil article sur *La logique hégélienne et les Hiérarchies spirituelles* (18).

J'étais certain, en effet, que le concept se révèle en vertu d'une activité intuitive *inconsciente*, non pas de la « conscience intuitive », que l'activité de jugement (qui met les concepts en rapports mutuels) se révèle en vertu d'une activité inspirée *subconsciente* (non pas de la « conscience inspirée »), que l'image se révèle en vertu d'une activité intérieure *préconsciente* (non pas de la conscience imaginative »), et que la représentation se révèle en vertu de la *conscience* intellectuelle, reliée aux sens et au cerveau.

(« En parlant du penser — affirme Steiner — il est absolument erroné de dire que des processus nerveux de vibration ou autres du genre seraient intéressés. À la vision imaginative se dévoile que la pensée [*intuitive-inconsciente*], qui vit aussi dans le rêve, saisit avant tout la partie aéroforme [*inspirée-subconsciente*]. Ensuite, alors que l'élément aéroforme passe par des processus déterminés, les pensées se transfèrent à la partie liquide [*imaginative-préconsciente*], et, de là, à l'habituel élément salin [*représentatif-conscient*] » (19).)

Il n'était pas pareillement certain, au contraire (puisque je sais bien qu'il faut nous garder, en particulier à ces niveaux, des déductions logiques et des schématisations), que les concepts fussent à mettre en relation avec les *Archai*, l'activité de jugement avec les *Archanges* et les images avec les *Anges*.

J'aurais de bonnes raisons aujourd'hui pour le faire, mais je préfère encore être prudent (après avoir écrit ces choses, je lis, dans un livre de Steiner qui vient d'être publié : « Les Anges, les Archanges et les Archai se trouvent entre l'être humain et les impressions des sens, ils sont effectivement en deçà du monde sensible (...) Alors que les Exusiai, les Dynamis, les Kyriotetes [*les Esprits de la forme, les Esprits du mouvement et les Esprits de la sagesse*] se trouvent effectivement uniquement au-delà ; ils sont dissimulés par la couverture des sens » (20).

86) « Dans la conscience de rêve, l'être humain expérimente de manière chaotique son être propre uni de manière discordante avec la spiritualité du Cosmos. Si, à la conscience de rêve, comme un autre pôle, on lui oppose celle imaginative, l'être humain s'aperçoit que dans son expérience est présente la seconde Hiérarchie ».

Nous avons dit que la « conscience de rêve » est liée au sentir, et que le sentir a été la première victime du divorce entre le penser et le vouloir.

C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner que Steiner dise que, à l'état de rêve, « l'homme expérimente de manière chaotique son être uni de manière discordante avec la spiritualité du Cosmos ».

Gardons présent à l'esprit, de toute manière, que parler de la troisième Hiérarchie signifie parler de ce qui est vivant dans la tête (et donc pas des représentations), alors que parler de la seconde Hiérarchie, signifie parler de ce qui est vivant dans la sphère médiane ou rythmique de notre organisme, et donc d'entités avec lesquelles il n'est possible d'entrer en rapport (conscient) que si l'on est, pour ainsi dire, « présentés » par les *Anges*, par les *Archanges*, et par les *Archai* ; c'est-à-dire, par leurs « Messagers »

87) « Dans la conscience du sommeil sans rêve, sans en être conscient, il expérimente son être propre conjugué avec la spiritualité du Cosmos. Si à la conscience du sommeil, comme à son autre pôle, on oppose celle inspirée, l'homme s'aperçoit que dans son expérience est présente la première Hiérarchie. »

Voilà des jours, j'ai acheté un livre intitulé *Neuroéthique* (21). J'en ai lu une vingtaine de pages, puis, durant la nuit, j'ai rêvé que je crachais des feuilles du journal que j'avais mastiquées, parce que imbibées de plomb, et donc toxiques. Le lendemain, j'ai reposé le livre, et j'ai abandonné la lecture.

Naturellement, je ne m'en suis pris à moi-même, pour avoir cédé à une banale curiosité en l'acquérant.

Mais qu'à donc à faire l'éthique avec la neurobiologie ? Rien. La première regarde en effet le vouloir, alors que la seconde concerne non pas le penser, mais plutôt le reflet du penser. C'est pourquoi on a l'habitude de dire : *Le nerf sait* (a posteriori) *ce que le sang fait* (a priori) (22).

Et qu'est donc, de ce point de vue, la « neuro-éthique » ? C'est l'éthique — soit dit sans offenser — des neurasthéniques. N'y a-t-il pas une conférence de Rudolf Steiner intitulée justement : *Nervosité, phénomène de notre temps ?* (23)

Mais pourquoi suis-je en train de vous dire tout ça ? Je suis en train de vous le dire parce que cela sert à démontrer, où cas où ce fût encore nécessaire, que la volonté, pour l'intellect, est une véritable « terre inconnue ». Il s'agit, en effet, d'une force inconsciente qui, justement parce qu'inconsciente, semble, ou le croit-on, ne pas exister. (Au point, comme il me semble vous l'avoir déjà dit, que Cesare Musatti espérait qu'elle vînt à être supprimée des tests de psychologie).

Une telle inconscience comporte évidemment de graves conséquences, en particulier sur le plan éducatif.

On est convaincus, en effet, d'avoir à éduquer surtout la tête (l'intellect), en veillant peu ou pas du tout au fait que le restant de l'organisme (le caractère et, en l'espèce, la volonté) finisse ainsi par régresser, sinon carrément par s'animaliser.

« Qui voulût se faire une idée de tout ce que l'école d'aujourd'hui donne de « pierres » aux enfants, et non de « pains », qu'il lise donc et médite, de Herbert Hahn, *Pédagogie et religion* (24).)

Le fait est que la tête (la pensée réfléchie) n'est pas en mesure de nourrir le restant de l'organisme (le sentir et le vouloir), au point qu'on pourrait la comparer à une bouche qui mastique et rumine sans jamais déglutir. Qui eût une bouche de ce genre tout en mastiquant et ruminant de tout, ne finirait-il pas par mourir de faim ?

C'est justement de faim qu'est en train de mourir l'âme, à partir du moment où l'intellect ou, pour être plus précis, l'*intellectualisme* (qui a même réduit la mort à un « fait cérébral ») ne sait rien faire d'autre que de rembourrer la tête de notions et d'informations.

Vous rappelez-vous le célèbre *L'homme à une dimension* d'Herbert Marcuse (25), un *best-seller* des années 70 ? Si seulement on avait réalisé alors que le vrai homme « à une dimension » c'est l'homme des nerfs ou l'homme cérébral (le fameux « cervellisé » de Tommaso Garzoni) !

Deux mots encore sur la première Hiérarchie. Vaut ici aussi le principe que l'on ne peut y accéder seulement en passant par la seconde.

Pensez donc, pour ne donner qu'un exemple, à l'image de l'*immaculée* : la Vierge a sous les pieds le croissant lunaire et le serpent, et sur la tête les douze étoiles. Il s'agit donc d'une image qui peut représenter la seconde Hiérarchie, à partir du moment où la sphère lunaire peut représenter la troisième, les douze étoiles la première, et le serpent, Lucifer.

En ayant un monde au-dessus de soi et un autre sous soi, la Vierge, comme nous l'avons dit, est donc « médiatrice ».

En vérité elle est beaucoup plus que ceci, étant donné que Son manteau céleste s'étend ou se prolonge, en bas, jusqu'à atteindre, garder et protéger l'être humain (comme on peut le voir, par exemple, dans le polyptyque de la *Madone de la miséricorde* de Pietro della Francesca, du Musée municipal de Sanspolcro).

Il reste licite d'affirmer, de toute manière, que Sa sphère d'élection, (celle de la *Sophia*) est la sphère des *Esprits de la sagesse* : c'est pourquoi, en effet, elle est aussi dite « Reine des Anges » ou « Reine des *logoi* » ; à savoir, « Reine des idées ou des concepts ».

Notes :

(1) Cfr la *noterella* du 7 août 2009, sur le site ospi.it.

(2) A. Zicchichi : *Galilée, divin homme*— Il Sagittore — Milan 2001, p.48.

(3) *Ibid.*, p.68.

(4) Cfr R. Steiner: *La philosophie de la Liberté* — antroposofica, Milan 1966.

(5) Cfr *Intelligence humaine et intelligence artificielle*, note du 8 mars 2003 (traduite en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndf*).

(6) Cfr R. Steiner: *Le christianisme en tant que fait mystique et les Mystères antiques*— antroposofica, Milan 1988.

(7) Cfr R. Steiner: *Introduction aux écrits scientifiques de Goethe*— antroposofica, Milan 2008, p.90.

(8) P. Florensky : *Ne m'oubliez pas* — Mondadori, Milan 2000, p.75.

(9) Cfr R. Steiner: *Le cinquième Évangile* — antroposofica, Milan 1989, pp.14-15.

(10) Cfr R. Steiner: *Le lien entre les défunts et les vivants* — antroposofica, Milan 2010, p.136.

(11) Cfr René Guénon : *Le règne de la quantité et les signes des temps* — Études traditionnelles — Turin 1969.

(12) Cfr *Concept et nombre*, 20 février 2002, sur le site ospi.it.

(13) G.W.F. Hegel : *Science de la logique* — Laterza, Rome-Bari 1974, vol.I, pp.34-35.

(14) M. Scaligero : *De l'amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.19 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndf*].

(15) R. Steiner: *Les points essentiels de la question sociale* — antroposofica, Milan 1999, p.221.

(16) A. Silesius : *Le chérubin voyageur* — Bocca, Milan 1942, p.18.

(17) R. Steiner: *La philosophie de la Liberté* — antroposofica, Milan 1966, p.51.

(18) Cfr. *La logique hégélienne et les Hiérarchies spirituelles*, 7/12/2003, traduit sur le site de l'IDCCH.be.

(19) R. Steiner: *Culture et anthroposophie* — antroposofica, Milan 1996, p.127.

(20) R. Steiner: *Acrions et impulsions des puissances spirituelles sur la scène du monde* — antroposofica, Milan 2010, p.55.

(21) Cfr L. Boella : *Neuroéthique* — Raffaello Cortina, Milan 2008.

(22) Cfr *noterelle* du 11 janvier 2008, sur le site ospi.it.

(23) Cfr R. Steiner: *Nervosité, phénomène de notre temps*— antroposofica, Milan 1976.

(24) Cfr H. Hahn: *Pédagogie et religion* — antroposofica, Milan 2000.

(25) Cfr H. Marcuse: *L'homme à une dimension* — Einaudi, Turin 1999.

Avant de commencer à lire cette lettre intitulée : *Aphorismes tirés d'une conférence pour les membres du 24 août 1924 à Londres (7 septembre 1924)*, je voudrais dire encore quelque chose sur le divorce du penser du vouloir, qui est aussi, évidemment, un divorce du sentir.

De même qu'il est vrai que le penser se sépare du sentir et du vouloir, il est aussi vrai que le sentir et le vouloir se séparent du penser, et que l'être humain en vient par conséquent à disposer, d'une part, d'un penser « privé » (intérieurement) du sentir et de vouloir et, de l'autre, d'un sentir et d'un vouloir « privés » (intérieurement) du penser.

Nous avons vu que le penser, privé du sentir et du vouloir, devient une lumière privée de chaleur, alors que le sentir et le vouloir, privés du penser, deviennent une chaleur privée de lumière.

Ce qui signifie qu'ils se *particularisent* ou *se subjectivisent*, étant donné qu'ils cessent de véhiculer la volonté du monde spirituel pour véhiculer celle de l'ego (*fiat voluntas mea*).

Dans la tête s'installe ainsi un penser (conceptuel) qui conserve, bien que de manière abstraite, une valence universelle, tandis que dans l'organisme restant s'installent un sentir et un vouloir qui assument un caractère particulier ou subjectif (*karmique*).

Un tel caractère, chaque fois que le sentir et le vouloir prennent l'avantage, particularise ou subjectivise le penser (abstrait), en le réduisant par cela même à *avoir une opinion* (l'opinion, dit Hegel, est un penser *mien*, et non pas un penser en soi et pour soi).

Ceci dit, lisons la lettre.

« Dans le stade cosmique actuelle de son évolution, la conscience humaine développe trois formes de conscience : de veille, de rêve et de sommeil sans rêves.

La conscience de veille expérimente le monde extérieur qui tombe sous les sens, construit des idées sur elle-même, et sur la base de telles idées, elle peut en former d'autres qui reflètent un monde purement spirituel. La conscience de rêve développe des images qui transforment le monde extérieur, en reliant, par exemple au Soleil qui tape sur le lit, l'expérience de rêve d'un incendie avec beaucoup de détails. Ou bien, elle pose aussi devant l'âme le monde intérieur humain en images symboliques, par exemple en posant dans l'image d'un poêle surchauffé le cœur qui bat rapidement. Même les souvenirs revivent transformés dans la conscience de rêve. À cela s'ajoutent les contenus des images qui ne sont pas empruntées au monde des sens, mais à celui spirituel ; celles-ci, cependant, n'offrent pas la possibilité de pénétrer cognitivement dans le monde spirituel, parce que leur essence crépusculaire ne permet pas de s'élever du tout à la conscience de veille, et parce que ce qui affleure en elle ne peut être réellement compris » (p.64).

Nous avons dit qu'en parlant de l'âme, nous parlons du penser, du sentir et du vouloir, alors qu'en parlant de l'esprit, nous parlons des niveaux de conscience (et de puissance) que sont les Hiérarchies, ou des Hiérarchies qui sont des niveaux de conscience (et de puissance).

« La conscience de veille — dit Steiner — expérimente le monde extérieur qui tombe sous les sens, construit des idées sur lui, et sur la base de ces idées, elle peut en former d'autres qui reflètent un monde purement spirituel ».

Nous savons, en effet, que l'intellect pense tout ce qui est perçu au moyen des sens, mais qu'en extrayant, il élabore aussi des théories dans lesquelles il peut en arriver à refléter, comme dans le cas de l'idéalisme, la réalité de l'esprit.

La conscience de veille est une lumière (la « lumière naturelle ») qui illumine le monde. Celle régie par la pensée intellectuelle, liée aux sens, n'en illumine cependant qu'une partie : celle constituée par le monde physique.

Il ne s'agit pourtant pas de l'émousser ou de l'éteindre, mais de l'intensifier, de sorte qu'elle puisse illuminer aussi le monde de la vie et celui de l'âme et de l'esprit.

Passons à présent à la conscience rêveuse, en ayant présent à l'esprit sur les rêves peuvent avoir diverses origines, et l'art se trouve dans la compréhension, d'une fois à l'autre, d'à quel niveau de réalité, doit être référé leur langage imaginaire ou symbolique.

Ici Steiner en énumère quatre :

1. « La conscience de rêve — commence-t-il à dire — développe des images qui transforment le monde extérieur, en reliant, par exemple, au Soleil qui frappe le lit l'expérience d'un rêve d'un incendie avec beaucoup de détails ».

L'origine de ces rêves doit donc être recherchée dans l'environnement ou dans le monde extérieur (présent).

2. « Ou bien — poursuit-il — elle pose devant l'âme le monde intérieur humain dans des images symboliques, par exemple, en plaçant dans l'image d'un poêle surchauffé le cœur qui bat violemment ».

L'origine de ces autres rêves doit donc être recherchée non pas dans le monde extérieur, mais dans le monde intérieur ou corporel (présent).

Voici des années, juste pour donner un exemple, mon dentiste remarqua que j'avais sur le palais d'étranges petites vésicules ; la chose, au premier moment, me préoccupa, parce qu'il ne savait pas comment en expliquer la nature. Mais qu'arriva-t-il après ? Il arriva que, durant la nuit, je rêvai que des ouvriers étaient occupés à réparer un plafond à voûte. Il ne me fut pas difficile de comprendre que cette voûte c'était celle de mon palais, et que quelqu'un était en train de veiller, à mon insu, à le guérir.

3. « Même les souvenirs — poursuit-il — vivent transformés dans la conscience de rêve ».

De même que nous sommes passés d'abord de l'environnement extérieur à l'environnement intérieur, ou du monde physique au corps physique, ainsi nous passons à présent du corps physique au corps éthérique (du présent au passé).

En sachant que le corps éthérique est le corps de la mémoire, nous ne nous étonnerons pas que les rêves pêchent à pleines mains dans ce riche réservoir (des « souvenirs en soi ») pour donner vie à leurs créations imaginatives.

4. « À cela s'ajoutent — conclut-il — les contenus des images qui ne sont pas prises au monde des sens, mais au monde spirituel ».

Ceci sont les rêves les plus importants et significatifs : à savoir ceux qui peuvent réellement nous aider, puisque ce sont des messages ou « paroles des Dieux » (comme les appelle Steiner dans *Connaissance initiatique*) (1).

En ceci parlent nos guides, ou parle, si vous voulez, « l'Ange gardien ». Celui qui suit la science de l'esprit peut donc faire trésor de ses rêves, à condition qu'il soit conscient que ce n'est pas au moyen des rêves que l'on peut « cognitivement pénétrer dans le monde spirituel », mais que c'est au moyen de la connaissance du monde spirituel que l'on peut « cognitivement pénétrer » dans le monde des rêves.

Le problème, en effet, c'est celui de leur interprétation (Steiner affirme : « Le rêve est quelque chose, voudrais-je dire, qui conduit déjà la conscience ordinaire dans le monde spirituel. Mais il doit cependant être compris correctement » (2)).

Tout le monde rêve, mais tout le monde n'est pas en mesure d'interpréter de manière « spirituelle et morale » ses rêves, étant donné que pour le faire, il faudrait avoir développé, au moins un peu, la conscience imaginative et celle inspirée (qui est un devenir, spirituellement, « toute oreille »).

Ce qui est certain, c'est que la capacité d'interpréter avec justesse les rêves n'est pas le résultat d'une technique apprise par l'intellect, mais le résultat, pour ainsi dire, « spontané », du développement des niveaux supérieurs de conscience.

Écoutez ce qu'écrit à ce propos Unger : « Michel domine dans une sphère qui n'est séparée de la conscience de l'être humain que par une mince paroi. La porte qui mène à Lui doit être percée par le penser ; les autres portes de l'âme humaine s'ouvrent, pour ainsi dire, toutes seules, si tout ce qui s'initia dans le penser est poursuivi d'une manière conforme à sa propre énergie » (3).

Question : Est-il vrai que les rêves sont prémonitoires ?

Réponse : Si je rêvais que ma maison s'effondre, et que peu de temps après ma maison s'écroulerait, je pourrais certainement parler d'un rêve prémonitoire. Mais ceci arrive rarement, au point que Steiner met en garde de prendre les rêves à la lettre : à savoir, de les référer à la réalité physique ou matérielle (même Freud, du reste, distinguait, quoique dans un tout autre sens, le « contenu manifeste » des rêves de leur « contenu latent »).

Voici des années, par exemple, je rêvai à ma tombe, laquelle portait une inscription qui indiquait, comme d'habitude, la date de naissance et celle de décès. Ce ne fut pas très gai, parce que la date de la mort n'était pas encore survenue mais elle était sur le point d'arriver. Je ne m'en préoccupai pas tant que cela, cependant, parce que je savais que les rêves se

référaient plus à la mort intérieure qu'à celle extérieure (physique), et donc — pour le dire avec Goethe — au « meurs et deviens ».

Peuvent donc se révéler, quand bien même rarement, des rêves prémonitoires, tout comme il peut s'en révéler d'autres qui apaisent (comme le soutient Freud) un désir ou qui compensent (comme le soutient Jung) les unilatéralités de la conscience, et d'autres encore qui fournissent au contraire (comme l'affirme Steiner) des indications précieuses de caractère spirituel et moral. « Le rêve — dit-il en effet — peut être sous des modes extrêmement divertissants un avertissement, un correcteur. S'il est justement référé non pas au monde inférieur, mais à celui supérieur, il peut sans plus servir de direction à la vie humaine » (4).

Concernant le rapport entre le rêve et le futur, écoutez ce qu'il dit ici : « Celui qui étudie le rêve en partant de la science de l'esprit se dit : comme dans beaucoup d'autres choses, dans la conscience prévoyante mais aussi superstitieuse, que le rêve le futur pourrait souvent se dévoiler, est celée, d'une part, une vérité à laquelle on aspire, et d'autre part, une superstition dangereuse ; cette dernière, parce qu'en ce qui vit dans le rêve, de manière substantielle et réelle, est vraiment présente la manière l'âme se développera dans l'avenir, est présente la partie éternelle de notre âme. À partir de ce que l'on rêve, on peut déjà deviner qu'il contient, quand bien même non pas en représentations, le germe vivant de notre futur » (5).

Mais revenons à nous.

« Dans l'immédiateté du réveil, il est cependant possible d'appréhender assez du monde du rêve, de manière à se rendre compte comment il est la copie imparfaite d'une expérience spirituelle qui remplit le sommeil, mais qui se soustrait pour sa plus grande partie à la conscience de veille. Pour voir ceci, il est suffisant de configurer l'instant du réveil de manière que celui-ci ne fasse pas apparaître d'un seul coup le monde extérieur devant l'âme, mais que l'âme, sans regarder encore vers l'extérieur, se sente tendue vers tout ce qu'elle a intérieurement expérimenté » (pp.64-65).

Ce qui signifie, en peu de mots, que si nous ouvrons les yeux d'un seul coup, ou si nous sommes jetés en bas du lit par un réveil, nous avons bien peu d'espoir de se souvenir de nos rêves.

En nous éveillant lentement, au contraire, en continuant à garder les yeux fermés, il nous sera plus facile, non seulement de nous souvenir des rêves, mais de percevoir (de façon plus ou moi nette) d'avoir fait, durant le sommeil, des expériences authentiques.

Nous aurez noté, par exemple, que parfois on s'éveille de mauvaise humeur ou de bonne humeur, sans en connaître la raison. C'est justement l'état de l'humeur au réveil qui peut être cependant une conséquence des expériences (astrales) faites durant la nuit.

« La conscience de sommeil sans rêve permet à l'âme de traverser les expériences qui apparaissent dans le souvenir seulement comme quelque chose d'indistinct dans l'accomplissement du temps. On pourra continuer à parler de telles expériences comme de quelque chose qui n'existe pas, tant que l'on ne pénétrera pas en elles au moyen de l'investigation scientifico-spirituelle. Si cependant cela advient, et si l'on développe la conscience imaginative et inspirée dans le mode indiqué dans la littérature anthroposophique, alors les images et les inspirations d'expériences provenant d'existences passées, affleurent de l'obscurité du sommeil. Alors on pourra aussi voir le contenu de la conscience de rêve. C'est un contenu qui n'est pas saisissable par la conscience de veille ; il renvoie au monde dans lequel l'être humain se tient entre deux existences terrestres, en tant qu'âme désincarnée » (p.65).

Que venons-nous de dire, justement ? Que pour pouvoir interpréter correctement les rêves, il faudrait avoir développé, au moins un peu, la conscience imaginative et celle inspirée.

Quand nous nous endormons, nous franchissons le seuil et nous pénétrons dans le monde spirituel où nous faisons des expériences. Ces expériences faites durant le sommeil sans rêve dans le monde astral (lié à la conscience inspirée) se reflètent ensuite dans le corps éthérique (imaginatif), en donnant ainsi naissance aux rêves.

Gardons présent à l'esprit que la vie de veille doit être mise en rapport avec l'actuelle vie terrestre, alors que la vie de rêve doit être mise en rapport avec la vie prénatale, et celle du sommeil sans rêves, avec les vies terrestres précédentes (les reflets oniriques de celles-ci peuvent par conséquent être saisis seulement par la conscience intuitive).

En dormant, nous voyageons donc à rebours dans le temps.

Vous rappelez-vous, en effet ce que nous dûmes quand nous parlâmes du *Karma* humain (maxime 43) ? Nous dûmes qu'en ceci, nous avons un *même espace*, mais un *temps différent* : un même espace, parce que des causes terrestres produisent des effets terrestres ; un temps différent, parce que les effets se révèlent dans la vie présente, alors que les causes se trouvent dans une des vies précédentes.

« Si l'on apprend à connaître ce que cachent les consciences de rêve et de sommeil pour l'actuelle phase cosmique, on ouvrira la voie pour comprendre les formes évolutives de la conscience humaine dans les temps primordiaux. On ne peut pas y arriver au moyen de l'investigation extérieure, parce que les témoignages extérieurs conservés mènent seulement à des effets posthumes d'expériences précédant la période historique de la conscience humaine ».

Autant nous disposons aujourd'hui ; en dessous de la conscience de veille, d'une conscience de rêve et d'une conscience de sommeil, autant nous avons expérimenté, dans le cours de l'évolution de l'âme, d'autres formes de conscience.

Ce que nous expérimentons aujourd'hui, par exemple comme conscience de rêve, n'est que le résidu subconscient d'un état qui équivalait, autrefois, à notre conscience de veille : c'est le résidu subconscient, à savoir, de la voyance crépusculaire et instinctive qui caractérisait l'humanité antique.

Comme on le voit, même sur le plan animique, l'ontogenèse, comme le soutenait Ernst Haeckel, récapitule la phylogenèse (6).

Ce qui pourrait par ailleurs nous aider à comprendre comment il est possible de reconstruire la vraie histoire de l'être humain et de la Terre (comme l'a fait, par exemple, Steiner dans *La science de l'occulte en esquisse*) (7). En chacun de nous, en effet, sont présents jusqu'à présent, sous la conscience de veille, *l'homme de l'ancienne Lune dans le rêve*, *l'homme de l'ancien Soleil dans le sommeil*, et *l'homme de l'ancien Saturne dans la mort*.

Qu'il soit clair, cependant, que lorsque nous parlons par exemple de l'ancienne conscience de rêve, nous parlons d'une conscience *similaire, mais non identique* à celle actuelle. Et pourquoi ? C'est évident : parce que le niveau de la conscience de rêve était alors plus élevé, alors qu'à présent, il est subordonné à celui de la conscience (intellectuelle) de veille.

Voyez-vous, le sens de l'histoire est important, mais encore plus important est le sens de la *préhistoire*, étant donné que la première (fondée sur des témoignages écrits) doit s'appuyer nécessairement sur la seconde (fondée sur la tradition orale). « Les témoignages extérieurs conservés — dit justement Steiner — ne ramènent qu'aux effets posthumes d'expériences précédant la période historique de la conscience humaine ».

Mais quel est aujourd'hui — demandons-nous — notre sens de la préhistoire ? Je ne crois pas exagérer en affirmant que c'est à peu près celui représenté par les troglodytes d'avant le Christ, des protagonistes connus et divertissants des bandes dessinées américaines de Johnny Hart.

Si l'histoire, d'un autre côté, est une « fable convenue » (comme le disait Napoléon), nous pouvons bien imaginer ce qu'il en est alors pour la préhistoire.

« La littérature anthroposophique donne des explications sur comment il est possible d'arriver à observer de telles expériences au moyen de l'investigation spirituelle.

Dans l'époque égyptienne antique, une telle investigation découvre une conscience de rêve beaucoup plus proche de celle de veille de ce qui advient aujourd'hui chez l'être humain. Les expériences de rêve résonnent comme des souvenirs dans la conscience de veille ; et celle-ci ne fournissait pas seulement les impressions sensorielles à saisir en pensées bien définies ; mais le spirituel se liait à elles qui agissait dans le monde des sens. En conséquence, l'être humain était instinctivement inséré avec sa conscience dans le monde qu'il avait abandonné suite à son incarnation terrestre, et dans lequel il serait de nouveau entré quand il eût passé la porte de la mort » (pp.65-66).

Nous avons dit, voici peu, que l'antique conscience de rêve doit être imaginée similaire, mais non pas identique, à celle actuelle.

À l'époque égyptienne (ou de l'âme de sensibilité), par exemple, les êtres humains n'expérimentaient pas, comme nous, une césure nette entre la vie du rêve et celle de veille, mais vivaient plutôt dans un état intermédiaire, que nous pourrions appeler de « demi-sommeil » (toujours différent, cependant, de ce à quoi nous nous référons aujourd'hui sous la même expression). Cet état de conscience servait de *trait d'union* entre l'expérience sensible et celle spirituelle.

Quand le cordon ombilical, qui les maintenait liés au monde spirituel, s'est plus tard coupé, l'état de veille s'est scindé de celui du rêve, en permettant ainsi l'avènement de l'âme de conscience et de la modernité. Naturellement, il ne s'est passé d'un seul coup, mais il s'est lentement et graduellement détaché en se réduisant (au cours de la quatrième époque post-atlantéenne, celle gréco-latine) jusqu'à arriver à la rupture (dans notre cinquième époque post-atlantéenne).

La préhistoire et l'histoire de l'âme sont donc un témoignage de comment s'est progressivement amenée, jusqu'à s'interrompre, la relation originaire vivante du monde avec le monde spirituel.

« Les documents écrits et autres choses, donnent, à celui qui pénètre objectivement dans leur contenu, une claire image d'une telle conscience ; elle est caractéristique d'un temps dont il n'existe aucun témoignage extérieur.

La conscience du sommeil dans les antiques temps égyptiens renferme des rêves du monde spirituel, tout comme l'actuelle conscience de sommeil renferme des rêves empruntés au monde physique.

Auprès d'autres peuples se trouvait encore une autre conscience. Le sommeil projetait ses expériences dans l'état de veille, et de manière que dans une telle projection il y avait instinctivement une vision des vies terrestres répétées. Les traditions relatives à la connaissance des vies terrestres répétées, par les hommes primitifs, dérivait d'une telle forme de conscience. Dans la connaissance imaginative développée on retrouve ce qui existait instinctivement dans les époques antiques et sous une forme crépusculaire, dans la conscience de rêve. Une telle connaissance est cependant pleinement consciente comme la vie de veille » (p.66).

Comme vous le voyez, la conscience de veille est appelée à phagocyter ou à épuiser les résidus de la conscience de rêve et de sommeil, en les transformant, comme nous le savons, dans la conscience imaginative et dans celle inspirée.

Quand cela adviendra, et quand aussi la conscience de mort se sera transformée en conscience intuitive, tout ce qui, aujourd'hui, est subconscient et inconscient sera devenu conscient.

« Au moyen de la conscience inspirée, on devient de la même façon conscients des très antiques observations instinctives qui révélaient encore quelque chose des vies terrestres répétées.

L'actuelle histoire de l'humanité ne pénètre pas dans ces transformations des formes de conscience humaine. Elle aime à croire qu'en substance, les formes actuelles de conscience aient toujours existé, depuis que l'humanité terrestre existe.

On préfère considérer comme des fioritures de l'imagination poétique d'une humanité primordiale ce qui rappelle d'autres formes de conscience : les mythes et les contes » (p.66).

Pourquoi donc « l'actuelle histoire de l'humanité ne pénètre pas dans ces transformations des formes de conscience humaine » ? Nous l'avons dit : parce qu'elle croit, de manière matérialiste, que l'histoire extérieure (du corps) suffit à expliquer celle intérieure (de l'âme).

Ce n'est pas un hasard si, en essayant de rappeler des livres qui traitent de l'histoire de l'âme (en faisant abstraction, évidemment, et de ceux de Steiner ou d'autres anthroposophes, et de ceux de la presse catholique ou de toute manière religieux), il ne m'en vient à l'esprit qu'un seul : *Histoire des origines de la conscience*, du psychanalyste junguien Erich Neumann (8).

Il s'agit d'un ouvrage qui n'a rien à faire avec l'anthroposophie, mais qui a le mérite, nonobstant ses demi-vérités ou ses quarts de vérité, de poser le sujet sur le plan scientifique (psycho-dynamique), et non pas sur celui abstraitement philosophique ou humaniste.

L'histoire actuelle, dit Steiner : « aime à croire qu'en substance, les formes actuelles de conscience aient toujours existé, depuis que l'humanité terrestre existe ».

Cette croyance est le résultat (justement dans un sens psycho-dynamique) d'une « projection » : sur l'être humain antique est en effet projeté, inconsciemment, le mode actuel du penser, sentir et vouloir.

Steiner conclut : « On préfère considérer comme des fioritures de l'imagination poétique d'une humanité primordiale ce qui rappelle d'autres formes de conscience : les mythes et les contes ». Un jour viendra — soyez-en certains — où l'on aura du mal à croire qu'il puisse avoir été faites de semblables fantaisies sur l'imagination, et où l'on se rendra compte de comment elles ne pussent avoir été mises au monde que par des êtres humains vraiment pauvres d'imagination.

Rappelons-nous que Lucifer est doté d'une imagination débordante et esthétisante (et à cause de cela même illusoire et malsaine), tandis qu'Ahriman, en tant que pédant, prosaïque et mesquin (*le démon mesquin* de Fëdor Sologub) (9), est justement pauvre en imagination. À partir du moment où il est cependant très, très intelligent (un grand cerveau, *cervellone* en italien ; *egg-head* en anglais, *ndt*), il considère les mythes, les légendes et les contes comme des « fioritures poétiques d'une humanité primordiale » : c'est-à-dire, d'une humanité ingénue, naïve, puérile, sinon carrément « dé-mente » (Steiner dit au contraire : « Quand nous sommes devant des mythes, fables, légendes antiques, mais authentiques, nous pouvons y découvrir de bien plus grandes connaissances, sagesse et vérités que dans le savoir abstrait et doctrinaire moderne ») (10).

J'ai déjà dit que Steiner, dans la *Mission de Michel* (11), parle de la « sainte triplicité » constituée par Lucifer et Ahriman (les deux « larrons » du Golgotha) avec au centre le Christ : ou encore *l'Ecce homo*, le *Représentant de l'humanité* ou, comme le dit Pavel Florensky, la *Sainte entéléchie de l'humanité*. Et voici que nous avons justement, d'une part, les fables de Lucifer, belles et dés-humaines et, de l'autre, les fables d'Ahriman (débitées par la science), laides et dés-humaines, au centre les fables christiques et humaines.

Et quelles sont-elles ? Celles racontées par l'anthroposophie : à savoir par l'être humain lui-même, alors qu'il commence à savoir vraiment quelque chose de lui-même et de son histoire.

Passons à présent aux maximes.

88) « Dans la conscience éveillée de jour, l'être humain s'expérimente lui-même à l'époque actuelle comme situé dans le monde physique. Cette expérience lui cache que dans sa propre entité les effets existent d'une vie entre mort et naissance ».

Comme la lumière du Soleil « cache », durant le jour, celle toujours présente des étoiles, ainsi la « conscience éveillée de jour », à savoir la conscience de veille, cache les effets de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, pourtant présents et actifs dans la sphère subconsciente du sentir et du rêve.

Nous avons vu que la conscience de veille est un « talent » qui, comme avertit la parabole connue (**Math. 25**, 14-30), doit être développé et mis en culture et non pas conservé comme on l'a reçu (« Parce qu'à quiconque a, il sera donné et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas il lui sera même enlevé ce qu'il n'a pas »).

Qu'est-ce que cela veut dire le « développer » ? Cela veut dire *intensifier et élever l'état de veille* ? En parlant de conscience imaginative, de conscience inspirée et de conscience intuitive, nous parlons en effet d'états de veille supérieurs.

Qu'arrive-t-il, en effet, en règle générale ? Que sur le plan représentatif, grâce au « talent » reçu, nous veillons, alors que sur le plan imaginatif, nous rêvons, sur le plan inspiré, nous dormons et, sur celui intuitif, nous mourons : à savoir qu'il arrive que la conscience ordinaire sait de ces niveaux « inférieurs », sans le moins du monde suspecter qu'ils puissent être réveillés et transformés, par le Je, en « supérieurs ».

Einstein a affirmé une fois que la chose la plus incompréhensible du monde est sa compréhensibilité. Eh bien, c'est seulement en comprenant pourquoi le monde est intelligible, qu'il est possible de comprendre la réalité de l'esprit et celle des divers degrés de conscience (des divers Hiérarchies ou, pour le dire avec Guénon, des « états multiples de l'être ») (12). Vladimir Soloviev fait ainsi dire à la Sophia : « Au travers des phénomènes extérieurs, nous connaissons les phénomènes intérieurs, et au travers de ceux-ci l'être, ce qu'un philosophe a appelé la nature intelligible » (13).

89) « Dans la conscience de rêve l'être humain expérimente de manière chaotique, son être uni de manière inharmonieuse avec la spiritualité du Cosmos. La conscience de veille ne peut pas saisir le contenu véritable et authentique de la conscience de rêve. À la conscience imaginative et inspirée, il se révèle que le monde de l'esprit, dans lequel l'être humain vit entre mort et naissance, participe à l'édification de son être intérieur ».

« La conscience de veille — dit Steiner — ne peut saisir le contenu véritable et authentique de la conscience de rêve ». Il se réfère, évidemment, à la conscience intellectuelle. Quand vous entendez dire, qu'il n'arrive pas rarement : « n'écoute pas les rêves », vous pouvez être certains que c'est l'intellect qui parle : à savoir un niveau de conscience auquel les rêves ne peuvent apparaître que comme des absurdités.

Cela dépend du fait que la logique des rêves, n'étant pas « cartésienne », mais imaginative et inspirée, ne peut être saisie que par une conscience de pareil niveau ou qualité (Steiner écrit : « Le rêve constitue un état intermédiaire entre sommeil et veille. Ce que l'expérience du rêve présente à l'observation sensée est un monde d'images multiples, bigarrées et s'entrecoupant, tout en dissimulant toutefois en soi un ordre, une loi ») (14).

Et qu'est-ce que cela veut dire : qu'à la conscience imaginative et inspirée, il se révèle que le monde de l'esprit, dans lequel l'être humain vit entre mort et naissance, participe à l'édification de son être intérieur » ? Cela signifie que dans la sphère du sentir et des rêves nous sommes en rapport avec notre vie pré-natale. Pour le réaliser, nous devons cependant avoir recours, comme nous l'avons dit, à la conscience imaginative et à celle inspirée.

Qu'il faille toutes les deux, le démontre le fait que tous ceux qui sont absolument privés de sensibilité imaginative (comme pour le coup les « cerveaux » ou les intellectuels « déshydratés ») ne prennent en rien en considération les rêves, alors que tous ceux qui sont dotés, dans une mesure majeure ou mineure, d'une telle sensibilité (comme Freud et Jung, par exemple) les prennent en considération, mais ils ne sont pas ensuite en mesure de les comprendre, à partir du moment où, pour le faire, ils devraient disposer aussi d'un minimum d'inspiration.

90) « Dans la conscience du sommeil, sans rêves, l'être humain, sans en être conscient, expérimente son être propre comme compénétré des résultats de vies terrestres précédentes. La conscience inspirée et intuitive parvient à la vision de ces résultats-ci, et perçoit l'influence des vies terrestres précédentes dans le cours du destin (Karma) de celle actuelle ».

En passant de la « conscience de rêve » (REM) à la « conscience sans rêves » (NREM), on passe du sentir subconscient, lié à la vie prénatale, au vouloir inconscient, lié aux vies terrestres précédentes. Notez que Steiner, en se référant à la première, a parlé de conscience imaginative et de conscience inspirée, alors qu'à présent, en se référant à la seconde, il parle de conscience inspirée et de conscience intuitive.

Grâce à celles-ci, on s'aperçoit donc de « l'influence des vies terrestres précédentes au cours du destin (*Karma*) de celle actuelle ».

Cela veut dire, en d'autres termes, qu'en regardant *au travers* de nos sentiments, pour pourrions percevoir quelque chose de nos expériences pré-natales, tout comme, en regardant *au travers* de notre volonté (nos instincts et nos inclinations), nous pourrions apercevoir quelque chose des nos vies terrestres précédentes : de tout ce qui influence, en particulier, « dans le cours du destin (*Karma*) » de la vie actuelle.

Comme vous le voyez, Steiner parle du *Karma* surtout en rapport à la sphère de volonté ; on peut cependant en parler, quoique dans une mesure différente, même en rapport à la sphère du sentir (en l'espèce si elle est conditionnée, comme il advient presque toujours, par le vouloir).

De tout ce qui est objectif, personnel ou *karmique* (les goûts, les désirs, les sympathies, les antipathies, les opinions), le penser pur peut, par conséquent, commencer seulement à nous libérer. Dire, par exemple, que « la mathématique n'est pas une opinion » signifie justement dire que la mathématique n'est pas *karmique*.

Ce qui, d'ailleurs, nous permet de saisir, encore plus clairement, la différence entre liberté « de » (ou liberté négative) de la liberté « pour » (ou « liberté positive »).

La mathématique, parce qu'abstraite, est en effet en mesure de nous libérer (de nous abstraire ou de nous extraire) « du » monde du *karma* (de notre nature vivante), mais pas encore « pour » le monde vivant de l'esprit (ou de la moralité).

(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes ;

- (1) Cfr. R. Steiner : *Connaissance initiatique* — Antroposofica, Milan 1958.
- (2) *Ibid.*, p.99.
- (3) C. Unger: *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, p.174.
- (4) *Ibid.*, p.99.
- (5) R. Steiner: *L'anthroposophie et les sciences* — Antroposofica, Milan 1995, p.49.
- (6) Cfr. Rudolf Steiner : *Science naturelle et anthroposophie* — Libri der Graal, Rome 1990.
- (7) Cfr. R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969.
- (8) Cfr. E. Neumann : *Histoire des origines de la conscience* — Astrolabio, Rome 1978.
- (9) Cfr. F. Sologub : *Le démon mesquin* — Garzanti, Milan 2008.
- (10) R. Steiner : *Histoire occulte* — Antroposofica, Milan 1972, p.9.
- (11) Cfr. R. Steiner: *La mission de Michel* — Antroposofica, Milan 198.
- (12) Cfr. R. Guénon : *Les états multiples de l'être* — Studi Tradizionali, Turin 1963.
- (13) V. Soloviev : *La Sophia* — SAN POLO, Cinisello Balsamo (Milan) 1997, p.23.
- (14) R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969, pp.73-74.